



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

UNIVERSITE DE METZ

JAKOB WASSERMANN

1873-1934

L'homme et l'oeuvre

THESE DE DOCTORAT D'ETAT

présentée devant l'Université de Metz

par

Antoine RIGAUDIERE

Tome II

1981

BIBLIOTHEQUE UNIVERSITAIRE	
LETTRES - METZ -	
N° Inv.	1981011L
Cote	L/Mz 81/5
Loc.	Magasin

L'ECRIVAIN HUMANITAIRE

UNE VISION DISHARMONIEUSE DE L'HOMME ET DU MONDE

Deux formules peuvent résumer le diagnostic que l'auteur porte sur ses contemporains ; il dénonce en eux la paresse du coeur et l'atrophie de l'âme.

Ces deux thèmes se succèdent dans l'oeuvre chronologiquement ; le premier prédomine jusqu'aux années 20 dans des livres comme Gaspard Hauser ou Le Bonhomme aux Oies, le second dans les derniers romans, en particulier dans la trilogie Maurizius - Andergast - Kerkhoven. L'exploitation de ces motifs donne lieu à une multitude de développements et d'intrigues que nous n'étudierons pas de manière exhaustive. Outre que ces questions ont été déjà abondamment traitées par la critique littéraire (1), la réflexion de Wassermann en ce domaine, pour sincère, inlassable et passionnée qu'elle soit, ne se distingue pas toujours par une incontestable originalité. D'une multitude de détails, nous ne retiendrons que les "points culminants", telle situation ou tel portrait qui nous semblent indiscutablement dignes d'intérêt.

La paresse du coeur

Dans son essai Faustina. Dialogue sur l'Amour, de 1912, l'auteur a donné une définition de ce qu'il considère comme le "seul péché mortel qui existe" (2). L'homme se rend coupable de paresse du coeur, lorsque, connaissant parfaitement le droit chemin, il refuse de s'y engager, lorsque, distinguant le bien et le mal, il opte pour le mal. Les formes sous lesquelles se manifeste cette maladie morale sont au nombre de deux. Il s'agit essentiellement du calcul froid qui remplace l'impulsion généreuse du sentiment et de l'indolence ou de l'indifférence qui interdisent tout enthousiasme.

Dans notre époque moderne, la paresse du coeur se présente comme un véritable fléau. Il fut un temps où l'homme était plus qu'aujourd'hui

(1) Voir en particulier : Walter Voegeli, Jakob Wassermann und die Trägheit des Herzens, Bern 1956.

(2) Lebensdienst, p. 497.

assujetti aux contingences matérielles, obligé de lutter pour sa subsistance, la paresse du coeur n'était alors qu'un péché parmi d'autres, une des inévitables manifestations du combat pour la vie. Aujourd'hui, l'homme est libéré des contraintes qui pesaient sur ses ancêtres, on est en droit de lui demander des comptes, d'exiger qu'il n'étouffe pas inutilement la force d'amour. C'est pourquoi, chez l'homme moderne, la paresse du coeur devient un "péché capital" (1). Plus que dans les écrits théoriques, c'est dans les romans qu'il convient de chercher la meilleure illustration de ce motif. La première mise en forme consciente et systématique s'effectue en 1908 dans le livre au sous-titre éloquent, Gaspard Hauser ou la paresse du Coeur.

Dans ce roman, l'intention de l'auteur est de montrer comment un être naïf, pur et sincère, est condamné à rester un étranger au milieu d'un monde pervers ou simplement indolent ; Wassermann veut faire apparaître la culpabilité consciente ou inconsciente, mais toujours effective et quasi générale du monde qui entoure le pauvre Gaspard. Des autorités municipales de Nuremberg au juge Feuerbach, chacun de ceux qui se sont occupés de l'enfant trouvé a augmenté ses souffrances et précipité sa fin. Celui qui a porté le coup fatal n'a été "qu'un agent exécuteur, chacun a assassiné Gaspard à sa manière" (2). Personne en effet n'est épargné par la maladie morale ambiante. Mais c'est à la petite bourgeoisie de Nuremberg que Wassermann décerne la palme de la bassesse.

Ici, comme dans Le Bonhomme aux Oies publié en 1915, on voit remonter à la surface toute l'amertume et toute la hargne accumulées par l'auteur lui-même dans cet univers petit-bourgeois qu'il a connu à Fürth puis lors de ses séjours à Nuremberg et à Munich. Wassermann parle du "coeur engourdi" (3) de cette classe moyenne dont la vie psychologique et affective se résume dans l'étroitesse d'esprit et la bonne conscience, de tous ces gens qui, pour reprendre les paroles d'un personnage du roman, ne sont que "des

(1) Ibid., p. 498.

(2) Mein Weg, p. 82.

(3) C. Hauser, p. 77.

animaux indolents, veules et stupides" (1) et restent lamentablement à la surface des réalités.

Le maître d'école Quandt, à qui revient un temps durant la charge de s'occuper de l'orphelin, est le meilleur représentant de cette humanité étriquée et desséchée. Il incarne tous ses travers provinciaux, sa vision mesquine du monde, son horizon qui se confond avec la ceinture de remparts qui entoure la ville, son amour ridicule des joies domestiques et le sérieux dont il ne se départit jamais même au milieu des occupations quotidiennes : "Les repas dans la famille Quandt, étaient une affaire importante" (2). La maison des Quandt est typique de la petite bourgeoisie ; on y respire le parfum mélancolique et fade du bon vieux temps, des bibelots de pacotille y trahissent l'absence de sens esthétique et aux murs des maximes gravées sur bois transmettent au visiteur la philosophie un peu courte du maître de céans : "Levé tôt, couché tard, on retrouve les biens perdus" (3). L'instituteur sentencieux et pédant jouit, comme il se doit, de la meilleure réputation en tant que citoyen et en tant qu'homme, la ville nourrit à son égard un respect unanime. Mais derrière la façade de respectabilité et d'honorabilité bourgeoises, Quandt dissimule un coeur insensible.

Il est le philistin, le pharisien moderne qui vit dans la stricte observance de la loi, mais qui n'est que formalisme, hypocrisie et vacuité. Il est le représentant d'un milieu social et humain qui se définit par une universelle médiocrité.

En 1915, le livre Le Bonhomme aux Oies nous ramène à Nuremberg, dans la ville de Gaspard Hauser à qui il est fait expressément allusion dans le récit. Wassermann a voulu souligner ainsi les liens de parenté qui unissent les deux oeuvres. Dans l'un et l'autre cas, le héros central, Gaspard ou Danie se heurte à un ennemi commun, le monde limité de la petite bourgeoisie. Lorsque Wassermann dit dans Le Bonhomme aux Oies, à propos de Gaspard Hauser : "Le monde bourgeois l'a anéanti, le monde bourgeois est la racine de tout mal" (4), c'est également à Daniel Nothafft qu'il pense.

(1) Ibid., p. 373.

(2) Ibid., p. 317.

(3) Ibid., p. 272.

(4) Gänsemännchen, p. 262.

On retrouve ici, à propos de la petite-bourgeoisie, toutes les idées ébauchées dans G. Hauser, mais elles ont subi un approfondissement et les traits du tableau se sont accusés. Partout se lit l'inconsistance de cet univers, dans l'existence falote de Jason Philipp Schimmelweis qui change d'opinion politique aussi souvent que de métier, au gré de la mode du jour, dans les visages des femmes accoudées aux fenêtres, à l'affût de quelque proie qui puisse satisfaire leur curiosité, dans ces intérieurs où la propreté méticuleuse ne fait pas oublier l'absence de goût dans l'ornementation, dans l'étroitesse d'esprit de ces béotiens insensibles aux choses de l'art et qui considèrent que la musique peut constituer tout au plus un divertissement dominical. Mais ici la satire est plus féroce que dans le roman précédent. Les petits-bourgeois de Nuremberg nous semblent non seulement inconsistants, mais franchement odieux.

La curiosité dégénère chez eux en méchanceté foncière, en haine et en jalousie sournoises, l'étroitesse d'esprit en hostilité déclarée contre toute tentative de s'élever au-dessus des contingences quotidiennes et des plates réalités économiques. Le bourgeois ne cherche ici qu'à rabaisser, qu'à avilir. Il veut rester assujéti à la pesanteur de la matière. La critique est d'autant plus inexorable qu'elle est souvent faite par Daniel Nothafft, artiste isolé dans cet univers où il est condamné à faire éternellement figure d'incompris. Sous les traits de Daniel se dissimule l'auteur lui-même, et ses expériences sont celles que Wassermann a faites dans le cadre de sa famille et de son milieu. On pourrait multiplier les citations tirées du roman pour dire la perversité foncière, l'absence de coeur de ces bourgeois, la jalousie mesquine des femmes et les regards lubriques que les hommes jettent à Lenore, quand elle passe dans la rue. Nous ne citerons que deux passages qui nous semblent particulièrement expressifs et saisissants.

Dans le premier passage Daniel, s'adressant à Lenore, assimile les petits-bourgeois qui l'entourent à une meute de loups faméliques qui rôdent autour de leur proie : "Ne vois-tu pas comme ils montrent leurs dents ? N'entends-tu pas leur hurlement de jour et de nuit ? Ce qui est sacré pour toi et pour moi, est-ce sacré pour eux ? Chacune de leurs gueules n'est-elle pas souillée par la boue de la calomnie ?" (1). Le second passage représente

(1) Ibid. p. 273/74.

dans sa densité la quintessence de ce que Wassermann a voulu suggérer dans son livre. Au cours d'une promenade, Daniel et Lenore sont surpris par un orage, ils se réfugient dans une auberge de campagne où ils retrouvent toute une foule de petits-bourgeois de Nuremberg qui, eux aussi, ont voulu se mettre à l'abri. Cette assemblée se présente d'abord aux nouveaux arrivants dans la gaieté bigarrée des habits du dimanche. Mais soudain, ces visages où ne se lisait que la bonhomie insouciant des heures de loisir, se métamorphosent à la vue de Lenore et de Daniel : "Les flammes vacillantes firent passer une lumière inquiétante sur ces visages où une légère ivresse inscrivait des pensées impures" (1). Et Lenore et Daniel se trouvent confrontés à "un attroupement digne de Breughel" (1), ils perçoivent "toutes sortes de sombres désirs et de passions atrophiées" (1), partout ils sentent "l'odeur du sang" (1). On voit que les visions de G. Hauser ont pris ici les dimensions de l'hallucination.

Wassermann a voulu couronner le portrait moral lamentable de ces êtres amputés d'esprit et de coeur, en nous présentant un personnage qui unit tous leurs travers et résume toute leur perversité. Au maître d'école Quandt succède maintenant Carovius, ce "Néron" (2) au petit pied de l'époque moderne qui se délecte à contempler les incendies. Carovius est une figure odieuse et solidement campée.

Il est l'intolérance même, comme en témoigne son antisémitisme farouche. Tous les instincts que refoulent en eux les petits-bourgeois se déchaînent en lui (3) ; et tout d'abord, la haine qui constitue son élément vital, "cette haine contre un monde en mouvement, au milieu duquel il était condamné à l'immobilité" (4), cette haine qui, par un phénomène de compensation, lui permet de purger le complexe de frustration qui constitue la base de toute sa vie psychologique et le pousse à détruire ce qu'il ne peut posséder. Enfermé dans son égoïsme et son individualisme, le petit-bourgeois se

(1) Ibid., p. 224.

(2) Ibid., p. 64.

(3) Ibid., p. 64.

(4) Ibid., p. 68.

déclare hostile à toute forme de communauté, à la société en général ; privé d'amour et condamné à la solitude, le bonheur des autres lui est une cause de tourment et il est farouchement opposé à la famille et au mariage ; prisonnier de conditions économiques étroites, il suspecte toute réussite matérielle ; son esprit étriqué ne peut qu'abhorrer l'art :

"C'est ainsi que le petit-bourgeois assouvit sa soif de vengeance, c'est ainsi qu'il punit les crimes que l'humanité commet à son égard en se procurant des jouissances et des richesses auxquelles il ne peut avoir part" (1)

Cette description de la petite bourgeoisie méritait à plusieurs titres d'être retenue. Ce qui nous frappe tout d'abord c'est l'impression de vérité et d'authenticité qui s'en dégage. On a souvent reproché à Wassermann de montrer une société artificielle et comme fabriquée ; c'est quelquefois exact quand il met en scène des groupes sociaux qu'il connaît moins bien. Il en est par exemple ainsi dans Christian Wahnschaffe ; la descente dans les bas-fonds fait souvent dériver le récit vers l'invraisemblable et vers le romanesque. Rien de tel ne se produit ici dans l'évocation du monde de la petite bourgeoisie familial depuis l'enfance ; la matière est proche, elle est aussi à la mesure des possibilités artistiques de l'auteur, le détail est véridique, le trait est juste.

Cela donne à la description qu'il nous fait la valeur d'un document historique. Wassermann nous restitue ici l'image du provincialisme allemand, de la petite ville aux traditions paisibles, mais un peu surannées et sans envergure. Certaines notations sont d'une exactitude historique parfaite, en particulier en ce qui concerne le personnage de Carovius. On se souvient que l'action du Bonhomme aux Oies se déroule sous le Reich bismarckien, pendant les "Gründerjahre", l'époque des "fondateurs". La petite bourgeoisie souffre des contrecoups de l'industrialisation et de l'explosion économique. Menacée dans ses traditions et dans sa sécurité, elle se raidit contre le monde qui est en train de naître. Elle refuse cet univers dans lequel sa place est remise en question. Cela explique la hargne, l'individualisme exacerbé et jusqu'à l'antisémitisme de Carovius. Sa crispation psychologique exprime la manière dont il vit ce tournant de la civilisation.

(1) Ibid., p. 376.

C'est à l'univers bourgeois, dont nous avons montré l'étroitesse, que se heurtent les élans passionnés et démesurés du musicien Daniel Nothafft. Daniel a fait dès l'enfance l'expérience d'une vie familiale disharmonieuse, ce qui l'a profondément marqué, comme Wassermann lui-même, à cette différence près que c'est le père qui a manqué dans son éducation. Comme pour l'auteur, les années d'école ont été négatives, sa vocation précoce est restée incomprise et son insertion dans le monde du travail s'est avérée impossible. Il a connu la misère matérielle, il a été rejeté par une société qui ne voulait voir dans sa vocation d'artiste que le désir de mener une existence de romanichel et de vagabond. Il a sombré dans la solitude et dans la déchéance, en marge de l'univers social ; lorsque finalement il obtient une place de chef d'orchestre, ce n'est que pour se heurter à de nouveaux obstacles, ceux des droits établis, de la tradition et de la paresse dans laquelle se sont endormis les esprits hostiles à toute idée novatrice. On voit que Wassermann a accumulé les détails, souvent d'origine autobiographique, destinés à présenter Daniel Nothafft comme une victime de son entourage. Artiste conscient de sa valeur et habité par le génie de la création, Daniel est confronté au monde épais et étriqué des philistins.

Cependant quand on analyse les raisons de son isolement et de l'incompréhension qui marquent sa vie, on s'aperçoit qu'il porte en lui-même une part importante de responsabilité. Des défauts inhérents à sa nature compliquent et assombrissent ses rapports avec le monde extérieur. Certains de ses défauts tiennent, comme pour Tonio Kröger, à sa vocation d'artiste qui, du seul fait qu'elle existe, crée une distance entre le monde et lui. En le marquant d'un signe, elle le distingue, donc elle le coupe des autres. Mais Daniel n'est pas Tonio Kröger. En effet, le personnage de Thomas Mann refuse d'être "cet artiste qui part à l'aventure sur les chemins de l'art", oublieux de l'homme et de l'amour ; il a conscience d'être un "bourgeois fourvoyé" et le monde de ses origines conserve pour lui un attrait irrésistible, il voit dans la nostalgie qu'il éprouve à l'égard de cet univers un aliment indispensable à son existence et à sa création artistique.

Chez Daniel, nous ne trouvons rien de tel, nous ne voyons que l'égoïsme et la présomption de l'artiste portés à leur paroxysme, un manque de chaleur humaine. Daniel est ainsi fait qu'il ne peut se concilier les êtres mais seulement se les aliéner par des gestes de bravade sans cesse renouvelés.

Il développe jusqu'à la démesure cette différence par laquelle le destin l'a distingué de ceux qui l'entourent et qui dégènère chez lui en subjectivisme et en mépris de tout ce qui lui est étranger. Lenore essaie de lui faire comprendre qu'il ne peut pas faire face au monde entier ligué contre lui, qu'il doit tenir compte du fait qu'il est lui-même dans le monde (1), mais rien ne peut le détourner de sa voie ; son comportement n'est pas celui de Tonio Kröger mais plutôt celui d'un Prométhée qui, au lieu de s'insurger contre les dieux, se révolterait contre l'univers et prétendrait aller seul son chemin. Ce que Wassermann a voulu traduire dans le personnage de Daniel Nothafft, c'est non seulement l'isolement de l'artiste au milieu du monde bourgeois, mais aussi le danger de la démesure et du subjectivisme qui guette tous ceux chez qui l'oeuvre et la volonté de créer finissent par étouffer les sentiments et envahissent tout le champ de la conscience. En ne développant qu'une seule tendance de son moi, Daniel s'est condamné à n'être qu'un homme imparfait. Wassermann illustre ici cette forme de la paresse du coeur qui est comme l'expression d'un trop-plein d'énergie mal canalisée.

A la fin du roman, le bonhomme aux oies donne, du haut de son piédestal, une leçon de sagesse à l'artiste repentant. Certes, un artiste qui veut créer ne peut le faire sans avoir accumulé de riches expériences dans le monde. Il convient donc qu'il vive intensément. Mais vivre est insuffisant, cela permet tout au plus d'effleurer les réalités de l'univers ; il faut encore sentir et agir. La culpabilité de l'être humain réside dans "l'insensibilité et dans l'absence d'action" (2). Chez le musicien, l'oeuvre a tué l'amour, elle a étouffé l'humanité. Or, l'essentiel, c'est d'abord de porter en soi-même l'humanité jusqu'à son plein développement, l'essentiel n'est pas l'oeuvre. Non seulement l'humanité est un but en soi, mais encore elle est l'unique garant de la valeur de la création artistique :

"Lorsque l'oeuvre absorbe tout l'amour, que devient l'homme ? Comment peut-on être un créateur si en soi-même on ampute et trahit l'humanité" (3) ?

Et, comme dans un rêve, Daniel se voit à la place du bonhomme aux oies ; à ses pieds défile le menu peuple de Nuremberg qu'il n'a gratifié jusque là que de son mépris. Son coeur s'attendrit, il retrouve le sens de l'hu-

(1) Ibid., p. 275.

(2) Ibid., p. 542.

(3) Ibid., p. 548.

main et le contact avec ses semblables qui se rétablit, le fait échapper à la solitude et apaise en lui les disharmonies.

La figure et la destinée de Daniel Nothafft revêtent une importance particulière. Douze ans après Tonio Kröger, le livre de Wassermann dessine la courbe d'une destinée originale. Pour Daniel Nothafft qui est né et qui vit dans le cadre de la classe moyenne, dans ce "Mittelstand" que l'auteur nous dépeint sous des couleurs ternes et souvent affligeantes, il existe un hiatus plus grand encore que pour Tonio Kröger entre le moi et le monde, les conflits se trouvent exacerbés jusqu'à leur paroxysme. La solution apportée ici au problème de cette opposition entre l'artiste et le monde est particulièrement représentative de la personnalité et de la sensibilité de l'auteur. Elle porte l'empreinte d'un humanisme qui considère que l'artiste ne peut rien s'il ne réalise pas d'abord l'homme en lui et qui estime que le chef-d'oeuvre par excellence pourrait bien être l'humanité parfaitement accomplie et réalisée dans un être. Tel est le sens des paroles finales du bonhomme aux oies : "Si tu es homme, véritablement homme, alors peut-être tu n'auras pas besoin de l'oeuvre, alors peut-être la force et la majesté rayonneront de ta propre personne" (1).

C'est précisément cette humanité qui fait défaut à Daniel et à tous ceux qui l'entourent. Ils souffrent tous de la paresse du coeur, quoique d'une manière différente. Comme l'a fait remarquer Oskar Loerke, le premier pêche par excès, les seconds pêchent par défaut. Daniel est victime d'un débordement de sensibilité mal contrôlée, les bourgeois souffrent au contraire d'une absence presque totale de sentiments :

"Il existe une paresse du coeur qui est le fait de l'abondance, comme chez Daniel, et une paresse qui est le fait de la vacuité, comme celle des petits-bourgeois de Nuremberg" (2).

On voit tout ce qui sépare Wassermann de Thomas Mann. Tonio Kröger et Le Bonhomme aux Oies sont certes apparentés par leur thème, mais ils diffèrent très sensiblement par l'atmosphère générale. Les longues réflexions sur l'art que nous trouvons chez Th. Mann font place ici à une intrigue romanesque qui doit illustrer la situation de l'artiste dans la société et à des réponses de nature moralisatrice conformes au tempérament de l'auteur.

(1) Ibid., p. 548.

(2) Oskar Loerke, Literarische Aufsätze, p. 32.

En outre, le cadre provincial de la petite ville avec son horizon étriqué et ses racontars mesquins confère au roman de Wassermann une allure modeste qui contraste avec l'élévation de pensée de la nouvelle de Th. Mann.

L'atrophie de l'âme

A partir de 1920, le thème initial de la paresse du coeur s'enrichit de nouvelles considérations. Wassermann fournit un effort de réflexion et d'approfondissement dont on retrouve les traces dans une longue série d'essais critiques qui, depuis Mein Weg als Deutscher und Jude (1921) jusqu'au Tagebuch aus dem Winkel (1934), comprend le recueil Lebensdienst (1928), le discours Rede an die Jugend über das Leben im Geiste (1932) et l'ouvrage autobiographique Selbstbetrachtungen (1933). Dans toutes ces oeuvres, auxquelles il convient d'ajouter de nombreuses pages de L'Affaire Maurizius, Wassermann veut porter sur son époque un diagnostic plus lucide et plus réfléchi. Il étudie désormais une véritable maladie morale dont les manifestations sont devenues plus nombreuses et les atteintes plus profondes.

Le Discours à la Jeunesse (1932) est très révélateur de la nouvelle manière de l'auteur. Le point de départ de la réflexion est toujours le thème de la paresse du coeur, mais le développement essentiel est désormais consacré aux conséquences psychologiques, sociologiques et politiques de ce fléau moral.

Au début du discours, s'épanouit une philosophie, pour ne pas dire une religion du coeur, cet "organe central du monde vivant" (1). La conséquence première est d'ordre psychologique. L'esprit qui était jadis contrebalancé par le sentiment, se déclare autonome et prétend aller seul son chemin. Cette dissociation fatale sévit, selon Wassermann, comme "aux plus mauvais jours de l'Aufklärung" (1) et condamne la vie spirituelle à une lente mais sûre agonie. C'est le règne de l'individualisme, de l'abstraction, d'un intellectualisme présomptueux, d'une spécialisation qui compartimente le savoir et condamne à la solitude intellectuelle ; c'est le triomphe d'un positivisme et d'un matérialisme qui étouffent tous les élans créateurs de l'imagination et du rêve.

Les conséquences sociologiques et politiques sont tout aussi manifestes. L'individu n'est plus qu'un être évanescent, sans consistance et sans

(1) Rede an die Jugend, p. 23 .

vie personnelle. Il va se perdre dans la foule anonyme qui triomphe à ses dépens. On assiste à "l'affaiblissement de l'individu et à sa résignation impuissante face à la montée des masses" (1). Il semble bien qu'on soit en présence d'un phénomène de déclin de cette ancienne philosophie qui faisait de l'homme la valeur supérieure.

Dans le domaine de la politique, on assiste à une divinisation de l'Etat. En effet, l'individu conserve toute sa soif d'absolu, mais comme cette soif ne peut plus être assouvie par les valeurs traditionnelles que représentaient jadis la foi religieuse, l'art ou la culture, il cherche une nouvelle source où puiser ses forces et il croit la découvrir dans l'Etat, car seul l'Etat lui offre l'image d'une réalité supérieure, digne qu'on lui sacrifie ses énergies. En outre, l'homme moderne, esseulé, privé de toute relation avec ses semblables, croit reconnaître dans l'Etat le dernier garant d'une certaine forme de communauté et dans la dévotion dont il fait preuve à son égard, il voit la possibilité de rétablir avec cette communauté le contact qu'il a perdu. On discerne tous les prolongements possibles de cette abdication de l'individu au profit d'un fantôme, car l'Etat n'est que cela, une construction artificielle de l'esprit et non pas une réalité concrète. La conséquence immédiate est la naissance du radicalisme politique qui marque désormais la vie publique et dont Wassermann dénonce "l'influence néfaste et dévastatrice" (2). La frénésie politique suscite l'avènement d'un "moyen âge moderne" (2) qui aurait du moyen âge passé l'obscurantisme; la pensée intransigeante et intolérante, mais serait dépourvu de son sens artistique et de l'enthousiasme de sa pensée religieuse. On mesure tout ce que ce discours, prononcé en 1932, doit à l'époque, du moins en ce qui concerne la réflexion sur l'Etat et sur les problèmes politiques.

Quelques années plus tôt, le philosophe Melchior Ghisels répondait déjà en termes à peu près semblables à Etzel Andergast dans L'Affaire Maurizius. Il dénonçait la politisation excessive et le radicalisme de la pensée chez une jeunesse aux abois qui a vu s'effondrer les bases de son univers et cherche de nouvelles valeurs auxquelles se raccrocher (3). Il est certain que le Discours à la Jeunesse, avec sa vision déprimante d'une humanité et d'un monde qui

(1) Ibid., p. 13.

(2) Ibid., p. 27.

(3) Maurizius, p. 364 sq.

s'inclinent irrésistiblement vers leur ruine, a été largement influencé par la situation de l'Allemagne weimarienne et par le pessimisme ambiant. On retrouve dans le désarroi de la jeunesse, dans la recherche de nouveaux idéaux, des traits du temps. On reconnaît à chaque page le chaos des années 30, le marasme économique, ainsi que les alléchantes et menaçantes promesses du nazisme montant. Mais il est incontestable par ailleurs que Wassermann a été soucieux de ne pas se cantonner dans les limites de l'univers allemand et qu'il souhaitait que son jugement possédât une valeur universelle. L'Allemagne de son temps n'était en somme que le terrain particulièrement représentatif où sévissait une maladie qui, à ses yeux, menaçait l'ensemble de l'humanité.

Il est très significatif que, parallèlement à son Discours à la Jeunesse, destiné aux jeunes Allemands et aux jeunes Autrichiens, Wassermann ait rédigé un petit essai intitulé Ayez le courage de réaliser vos rêves qui porte le sous-titre A mes amis américains (1). Ainsi son message franchit les limites de l'Allemagne et prend une valeur humaine générale.

Dans ce texte à l'usage des lecteurs d'outre-Atlantique, il reprend des idées qui nous sont déjà familières. Il poursuit la critique de l'esprit qui règne dans notre monde de technique et de science. Le romantisme allemand, affirme-t-il, avait conduit l'homme à se perdre hors de la réalité, dans le labyrinthe de son univers intérieur et sur les sentiers incertains du rêve, l'époque moderne a ramené l'homme à l'extérieur de lui-même vers les réalités tangibles. Mais c'est à la fois une "bénédiction et une malédiction", parce que l'homme a débouché sur "l'aridité de la matière" (2), parce qu'il a été projeté dans une époque de "faits et de chiffres" (3). L'être humain doit retrouver, dans une sorte de nouveau romantisme qui se gardera des erreurs du siècle passé, la puissance du rêve et la force de l'imagination qui redonneront de la consistance à sa vie intérieure. Car c'est cette dégradation de la vie intérieure qui constitue le symptôme le plus manifeste de la maladie :

(1) Cet essai publié à titre posthume dans Tagebuch aus dem Winkel en 1935, ne comporte pas de date, mais il y a tout lieu de penser qu'il a été rédigé entre 1930 et 1932.

(2) Tagebuch aus dem Winkel, p. 125.

(3) Ibid., p. 124.

"Les hommes de notre temps souffrent d'un mal que j'appelle atrophie de l'âme et qui est beaucoup plus inquiétant que toute maladie organique" (1).

Ce n'est pas un hasard si Wassermann s'adresse à "ses amis américains". Il sait d'abord qu'il dispose en eux d'un public enthousiaste. Mais surtout il a conscience, depuis son voyage aux Etats-Unis, des graves menaces qui pèsent sur eux. L'Amérique lui apparaît en effet comme un pays où se manifestent ces défauts du monde moderne qu'il dénonce dans les essais que nous venons d'analyser.

Son voyage aux Etats-Unis en 1927 a laissé d'abondantes traces dans l'oeuvre romanesque et critique. Nous lui devons d'abord une série d'articles rassemblés en 1928 dans Lebensdienst, sous le titre Wirkliche und see-lische Landschaft Amerikas (2), dans lesquels Wassermann a consigné ses impressions et ses réflexions personnelles. Mais les expériences américaines ont surtout donné naissance aux remarquables pages de L'Affaire Maurizius consacrées à la croisade ambitieuse entreprise au Nouveau Monde par Waremm-Warschauer. Publiées la même année, ces deux séries de textes sont complémentaires et doivent être étudiées simultanément. D'ailleurs l'auteur lui-même nous a invités à considérer comme un tout ces différents écrits. Il souligne expressément que la manière dont Waremm-Warschauer voit l'Amérique n'est pas différente de la sienne. "Je peux m'identifier totalement à lui" (3), écrit-il, après avoir affirmé quelques pages plus haut que les expériences de son héros sont "les plus mauvaises qu'on puisse imaginer" (4).

Le monde américain

L'Amérique se définit d'abord par le gigantisme de ses paysages dont le Grand Cañon du Colorado ou le désert du Néveda donnent le spectacle écrasant, par la démesure de sa concentration urbaine et industrielle, par les degrés extrêmes qu'atteint la richesse et la frénésie de la course au plaisir dans laquelle se résume la vie de certaines grandes villes comme

(1) A Hans Aufricht, 21.IV.1927, cit. Geraint Vaughan Jones, in Some unpublished letters of Jakob Wassermann to Hans Aufricht, German life and letters 3, 1949/50, p. 131.

(2) Lebensdienst, p. 37-85.

(3) Ibid., p. 71.

(4) Ibid., p. 61.

Hollywood. Certes, reconnaît Wassermann, tout est "grandiose, étonnant, bouleversant, mystérieux", mais également "étranger, totalement étranger" (1). Entre ce pays, dont le dynamisme et la joie de vivre ne sont qu'une "enveloppe trompeuse qui dissimule la barbarie et la sauvagerie spirituelle" (2), et l'homme européen, il y a toute la distance de l'incompréhension.

Continent hors des proportions humaines, aux contrastes trop violents, l'Amérique est aussi un univers sans âme et sans esprit. Le pays apparaît à Waremme comme "une compagnie d'assurances contre la mort par la faim" (3). Il est capable de préserver les gens du dépérissement physique, il peut pourvoir à leur nourriture quotidienne, mais de nourriture spirituelle il n'est jamais question. Les Américains n'ont de respect que pour la chose, pour l'objet, l'esprit leur est "incroyablement suspect" (4).

Le monde américain est en outre défiguré par de formidables oppositions sociales. Waremme y touche du doigt les problèmes aigus du racisme en assistant à Chicago, au lynchage du noir Joshua Cooper. Partout l'Amérique lui révèle un visage d'intolérance et de violence, ce qui le marque d'autant plus fortement qu'il a derrière lui l'expérience de l'antisémitisme européen. Et la terreur que répandent dans les villes ces bandes organisées, toujours au bord de la délinquance, ces "bêtes charognardes des faubourgs dont le pillage et le meurtre sont le métier" (5), rappelle au voyageur les odieux pogromes de l'histoire russe. Il semble à Waremme-Warschauer que l'homme européen ait dépassé ce procédé sommaire de justice ; en Amérique il ne constate qu'une perte généralisée du sens de l'humain.

Le point culminant dans cette peinture de l'Amérique est la vision quasi infernale dans laquelle la ville de Chicago se révèle au voyageur. La monstrueuse agglomération, découverte dans la brume incertaine du petit matin, dans le vacarme assourdissant des machines et le meuglement du bétail qu'on égorge, c'est d'abord un gigantesque abattoir. Waremme ne voit, où qu'il

(1) Ibid., p. 48.

(2) Ibid., p. 55.

(3) Maurizius, p. 333.

(4) Ibid., p. 334.

(5) Ibid., p. 339.

regarde, qu'un enchevêtrement de tunnels, de rues, des "ponts de la mort" (1) que franchit l'interminable cohorte des bêtes de boucherie, dans "un piétinement calme et fatidique" (1) ; du matin au soir, jour après jour, se déroule l'incessant pèlerinage vers la mort organisée qui laisse au-dessus de la ville l'odeur pesante du sang versé. Et dans cette vision hallucinatoire, l'immense foule des bêtes, innocentes et résignées, ne se distingue plus de la masse informe des habitants dans laquelle se noient les individualités :

"Tout est multiplié à l'infini d'une manière écrasante, l'individu n'a pour ainsi dire plus de nom, l'unité plus rien qui la distingue. Les rues portent des numéros, pourquoi les hommes n'en porteraient-ils pas?" (2).

Et la rue de Halstedt, avec sa tristesse désespérante de plus longue rue du monde, devient le symbole de cette Amérique où tout est déshumanisé, dépersonnalisé, de l'univers sans âme de la technique et du dollar, où la mort elle-même est distribuée de manière méthodique et selon les lois du meilleur rendement. La rue de Halstedt, "nouvelle route du Golgotha" (2), montre à quel point le monde américain, qui est capable de créer des richesses infinies, qui pourrait mettre un terme au paupérisme, possède encore quelques obscurs recoins où croupit une misère inimaginable. La rue de Halstedt se présente comme un gigantesque cloaque ; au milieu des ordures se terre "une horde de gens entassés" (3), la vie de l'homme n'y est plus qu'un "cauchemar", les enfants au teint blême y ont le "regard âpre des criminels" (3).

Dans Lebensdienst (4), Wassermann a parlé de l'impression écrasante et obscure que lui a faite cette ville de Chicago. On retrouve les mêmes images dans ces pages de L'Affaire Maurizius dont l'intensité parfois insoutenable rappelle celle des grands romanciers américains. On se sent souvent près de l'univers de J. Steinbeck ou de H. Miller (5). Chicago est devenu pour

(1) Ibid., p. 337.

(2) Ibid., p. 337.

(3) Ibid., p. 338.

(4) Lebensdienst, p. 61.

(5) Il est intéressant de remarquer que les abattoirs de Chicago fournissent presque à la même époque le décor de la pièce de Brecht, Die heilige Johanna der Schlachthöfe (1930) et que Döblin décrit dans Berlin Alexanderplatz (1929) les abattoirs de Berlin (4ème livre, Denn es geht dem Menschen wie dem Vieh ; wie dies stirbt, so stirbt er auch).

Wassermann le symbole de l'Amérique qui elle-même symbolise à ses yeux tous les dangers qui guettent le monde moderne. Cet univers qui a étouffé tous les sentiments et qui a perdu le sens de l'humain, risque de n'être bientôt plus pour l'homme qu'un gigantesque abattoir.

Quand on compare L'Affaire Maurizius (1928) à Amerika de Kafka (1927) ou à Hiob de Joseph Roth (1930), on constate que les expériences de Waremm-Warschauer ne sont pas essentiellement différentes de celles de Karl RoBmann et de Mendel Singer. Tout comme Waremm-Warschauer, Karl RoBmann doit se frayer un chemin dans l'univers gigantesque de l'Amérique qui déborde de vitalité et qu'il ressent comme un monde encore à demi barbare. A la suite de L'Affaire Maurizius, l'histoire de Mendel Singer n'est pas sans rappeler celle du héros de Wassermann. Certes, Mendel Singer, avec sa personnalité moyenne et presque médiocre, est loin d'avoir l'envergure de Waremm-Warschauer. Mais des analogies évidentes apparaissent entre les deux hommes. Le maître d'école Mendel Singer, qui est né en Russie, est lui aussi d'origine juive. Il découvre l'Amérique au moment où il y rejoint son quatrième fils qui a émigré et fait fortune au Nouveau Monde. Dans le livre de Wassermann et dans le livre de J. Roth, on assiste à une confrontation assez semblable entre la vieille tradition du judaïsme est-européen - Waremm-Warschauer est originaire de Thorn, en Pologne - et le monde américain.

Pour Mendel Singer, le premier contact avec l'Amérique est écrasant, le pays le déroute mais à travers ses épreuves le héros reste étrangement semblable à lui-même. Le Nouveau Monde ne peut détruire sa personnalité profonde ; Mendel Singer reste celui qu'il était en Russie, il conserve toutes les marques de l'éducation qu'il a reçue et des traditions dans lesquelles il a été élevé. De même Waremm-Warschauer est ramené au judaïsme au terme d'une incursion en terre étrangère qui en définitive n'a fait que révéler son être profond.

D'autres comparaisons s'imposent avec les publications de l'époque. La même année que L'Affaire Maurizius a été édité l'ouvrage du philosophe Hermann Keyserling, Das Spektrum Europas, dans lequel on trouve des analyses très voisines de celles de Wassermann. Par rapport à l'Amérique où l'individu est écrasé, où on ne recherche qu'un "niveau de vie élevé et non le salut de l'âme" (1)

(1) Das Spektrum Europas, Heidelberg, 1928, p. 486.

les pays européens sont, de l'avis de Keyserling, les dépositaires des vraies valeurs, ils doivent entretenir "le feu sacré de l'esprit" (1). C'est exactement la mission assignée par Wassermann à Wareme (2). Sans nul doute, l'auteur a été influencé par les préoccupations de l'époque, mais on hésitera à dire qu'il sacrifie simplement à une mode ou qu'il se contente de démarquer quelque livre contemporain. En ce qui concerne Das Spektrum Europas et L'Affaire Maurizius, on peut d'ailleurs remarquer tout au plus la concomitance des dates de publication. Les réflexions sur l'Amérique et sur l'Europe étaient "dans l'air du temps", Wassermann apporte sa contribution personnelle et originale.

(1) Ibid., p. 487.

(2) Il est facile de mettre en parallèle certains passages de L'Affaire Maurizius ou de Lebensdienst avec des passages de Das Spektrum Europas. Keyserling écrit à propos de l'Amérique : "Das Individuelle wird heute nur mehr ausnahmsweise als Wert verstanden. Geistige Interessen als solche gibt es kaum : aller geistige ^{Wert} wird in der Anwendung gesucht, und zwar in der Anwendung auf den kollektiven Nutzen", p. 479.
"Ja, Europa hat heute die größte Aufgabe, die sich ihm jemals stellte. Ihm und ihm allein ist es anheimgegeben, das heilige Feuer des Geistes in der langen geistigen Nacht, die der Menschheit als Ganzem bevorsteht, vor dem Verlöschen zu hüten", p. 488-489.
"Zwar zweifle ich nicht an (der) späteren Zukunft (Amerikas) : es wird jenseits des Wassers eine neue originale Kultur entstehen, psychologisch nicht von der europäischen Wurzel allein, sondern auch von der indianischen und afrikanischen gespeist", p. 480.
Toutes ces idées sur la disparition de l'individu noyé dans la masse et sur le mépris des valeurs spirituelles, ainsi que les perspectives positives qui s'ouvrent pour le continent américain, se retrouvent chez Wassermann : "Geist, etwas rasend Verdächtiges, etwas Ekrasantes, und je höher man sozial stieg, je verdächtiger und ekrasanter", Lebensdienst, p. 60.
"(Es) herrscht ein sehr bemerkbarer Kollektivismus, der die einzelnen Individuen mehr atomisiert als bei uns", ibid., p. 64.
"Individuelle Lebensformen gibt est nicht", ibid., p. 82.
"Zeitalter der Vorbereitung, Völkerbackofen. Alles noch in der Mischung und im Werden. Noch nicht erkaltet. Süden und Norden, Osten und Westen zur Mitte drängend. Weiße Welt und schwarze Welt hart gegeneinander", Maurizius, p. 347.
Il faut noter que le philosophe Hermann Keyserling a poursuivi sa réflexion sur l'Amérique dans son livre de 1929, America set free.

L'Amérique et l'Europe

Par opposition à l'Amérique, l'Europe possède pour Waremme-Warschauer et par conséquent pour l'auteur dont il est toujours plus ou moins le porte-parole, un irrésistible attrait. L'Europe, c'est l'histoire de 300 millions d'hommes, une tradition plusieurs fois millénaire ; c'est la terre des révolutions et des guerres, qui porte les cicatrices indélébiles du passé, qui a enfanté des légions de génies aussi bien que des monstres, qui a voulu le bonheur de l'homme et plus souvent encore occasionné sa souffrance, qui a proclamé les religions rédemptrices et prêché l'intolérance. Dans tout ce bouillonnement contradictoire, Waremme-Warschauer reconnaît les manifestations multiples et déroutantes de l'esprit, de cet esprit qu'il pensait avoir la mission de propager durant son séjour en Amérique où il se ressentait comme "un saint Paul de la culture et de la civilisation" (1).

Wassermann lui-même fait-il preuve d'un égal respect et d'une égale confiance à l'égard de la "culture et de la civilisation" européennes ? La réponse à cette question doit être très nuancée. Dans L'Affaire Maurizius, le respect est indéniablement présent à l'égard de la tradition européenne, mais l'espérance de la voir régénérer le monde est déjà sérieusement entamée. Malgré la maladie qui l'envahit, malgré les symptômes qui se manifestent un peu partout, chez les individus et à tous les niveaux de la société, le vieux continent reste une terre où souffle l'esprit. L'auteur semble se refuser à admettre que le monde européen est irrémédiablement condamné au déclin. Waremme-Warschauer, parlant de cette idée de déclin, la définit comme "une idée que quelques philosophes beaux esprits ont inventée pour exagérer l'importance du tétanos moral européen et pour en faire une sensation" (2).

Aussi Wassermann refuse une condamnation définitive de la culture européenne et son attaque contre Oswald Spengler dont le livre, Le Déclin de l'Occident (1918-1922), continuait à séduire les lecteurs est ici manifeste. Refusant de jouer le rôle d'un prophète de malheur, il estime que l'Europe peut subsister face à l'Amérique si elle sait unir toutes ses forces spirituelles (3).

(1) Maurizius, p. 332 .

(2) Ibid., p. 340 .

(3) Lebensdienst, p. 85.

Mais par ailleurs il ne peut se dissimuler que ce monde traverse une crise dangereuse semblable à un spasme tétanique, si bien qu'au respect manifesté à l'égard d'une civilisation éminemment vénérable ne correspond pas une totale confiance dans ses vertus salvatrices. Dans L'Affaire Maurizius, Wassermann veut encore espérer que l'Europe surmontera la crise, mais déjà sa confiance est ébranlée parce que cette Europe lui semble singulièrement affaiblie.

C'est pourquoi la mission de Waremme-Warschauer au Nouveau Monde se solde par un échec retentissant. Le vieil esprit européen, déjà affadi, se révèle un instrument de combat inadapté aux réalités américaines. Il doit capituler devant l'épaisseur d'un univers qui lui est hostile. Et puis l'Amérique attend autre chose qu'une simple transplantation de l'esprit européen dont la mission civilisatrice semble bel et bien terminée. La vieille culture a atteint son zénith, elle est désormais impuissante à modifier et à transformer le monde ; à côté de l'Europe, on assiste à la naissance de mondes nouveaux, qui seront animés d'un idéal différent, encore imperceptible.

Et l'Amérique révèle à Waremme-Warschauer son second visage ; elle lui apparaît comme un monde en gestation, comme un gigantesque creuset au fond duquel repose "une pâte qui n'a pas encore levé" (1) et s'accomplit la mystérieuse fusion d'éléments disparates. L'époque présente est "l'âge de la préparation..., du devenir" (2). Une incertitude plane sur l'avenir dans la mesure où on ignore quel monde naîtra au terme de ce formidable enfantement. Mais pour l'Europe il existe une certitude : cet enfantement s'accomplira en dehors d'elle et elle n'aura point de part à l'édification d'un avenir qui lui sera étranger. Sa prépondérance traditionnelle est d'autant plus contestée qu'on assiste également à l'Est à l'élaboration d'un nouvel ordre politique. Waremme perçoit clairement que l'éveil des "moujiks... entre la Vistule et le lac Baïkal" (3) est le premier signe d'un bouleversement radical dont personne ne peut imaginer l'ampleur.

(1) Ibid., p. 347.

(2) Ibid., p. 347.

(3) Ibid., p. 348.

Alors, il ressent tout l'inconfort de l'homme européen. Il est dans la situation instable de celui dont les bases chancellent, qui sent l'impuissance à laquelle est désormais condamnée sa civilisation et qui, fasciné à la fois par le monde américain et par la révolution russe, refuse l'un et l'autre pour tenter de conserver un équilibre précaire et toujours menacé sur la terre d'Europe. C'est ce qui lui fait dire à propos de son retour d'Amérique : "Il fallait alors s'enquérir d'une petite place où l'on fût à peu près à égale distance entre les deux foyers d'incendie qui faisaient rage à gauche et à droite" (1).

On voit qu'en dépit de ses attaques contre l'idée d'un inévitable déclin de l'Occident, Wassermann n'échappe pas à une certaine forme de pessimisme. Au moment où il écrit L'Affaire Maurizius, il veut encore concevoir l'Europe comme le refuge des valeurs spirituelles. Mais déjà il redoute sinon son déclin, du moins son éviction et son abaissement. Cette crainte ne cesse de s'affermir dans les années qui suivent la rédaction de ce roman jusqu'à devenir, en 1933, une douloureuse certitude :

"Qu'entends-tu par "homme européen", par "esprit européen" ? C'est une fiction qu'on ne peut désormais plus soutenir. C'est à peine si aujourd'hui on peut oser penser en Européen, et écrire en Européen est presque considéré comme une trahison. L'Europe s'est abandonnée elle-même, comment pourrait-elle constituer notre support?"(2) ?

Dans L'Affaire Maurizius cet abaissement de l'Europe s'exprime à travers deux figures romanesques importantes et opposées: Waremmé-Warschauer et Leonhart Maurizius. Waremmé représente la vieille tradition européenne aux multiples facettes mais dont la force vitale s'est désormais affaiblie et qui a sombré dans une sorte d'impuissance. Leonhart représente au contraire l'inconsistance spirituelle et morale d'un univers qu'aucun lien ne rattache plus à son passé. Dans ces deux personnages s'opposent également deux générations. Beaucoup plus âgé que Leonhart, Waremmé appartient encore au 19ème siècle ; Leonhart au contraire est déjà l'enfant de l'ère industrielle, d'un 20ème siècle plus orienté vers les réalités matérielles qu'attiré par les spéculations abstraites.

(1) Selbstbetrachtungen, p. 107.

(2) Maurizius, p. 348.

A travers le personnage de Waremme, la civilisation européenne jette la splendeur de ses derniers feux, en même temps qu'elle s'affadit et pour ainsi dire se stérilise.

En lui se conjuguent les courants les plus divers. Son esprit étonnamment réceptif et paré de tous les dons a su puiser à toutes les sources de la religion et de la philosophie. Waremme lit Platon aussi volontiers que les philosophes allemands. Né juif et éduqué comme tel, il a également assimilé le message du christianisme et ainsi rien de ce qui constitue la tradition judéo-chrétienne ne lui est étranger. En lui s'unissent aussi des tendances slaves et la pensée germanique ; né dans les marches de l'Est, aux confins de deux mondes, il a tiré sa substance de l'un et l'autre de ces deux univers ; même quand il a cru étouffer en lui le Slave pour adhérer aux idéaux des pangermanistes, ou quand il a cru se dépouiller du legs juif pour se faire catholique, sa personnalité a conservé l'empreinte des origines. Ainsi s'accomplit une synthèse garante d'une incomparable richesse qui n'est que le reflet de la richesse de l'Europe.

Mais, tout "esprit colossal" qu'il soit, Waremme-Warschauer reste marqué par une évidente ambiguïté qui n'est autre que celle de la civilisation dont il est le brillant représentant. D'ailleurs l'auteur a insisté sur cette ambiguïté en soulignant le dualisme foncier du personnage qu'il qualifie à la fois "d'être diabolique" et de "génie universel" (1).

Dans la mesure où Waremme est obligé de puiser à des sources aussi diverses que celles auxquelles il s'adresse successivement ou même simultanément, chacune de ces sources prise séparément nous semble incapable de répondre aux besoins de son esprit. Ainsi, l'éclectisme de Waremme-Warschauer qui porte le témoignage de la riche multiplicité d'une civilisation, démontre également l'affaiblissement des différents courants de cette civilisation. Tout se passe en fait comme si telle ou telle religion, telle ou telle philosophie déterminée, ou telle ou telle culture nationale était désormais incapable de fournir à l'homme une vision du monde solide, un cadre stable et durable dans lequel pourrait se dérouler sa vie. La quête fiévreuse de Waremme-Warschauer et sa démarche contradictoire, faite de reniements successifs,

(1) Maurizius, p. 162.

peuvent être interprétées comme les manifestations d'un esprit instable, toujours assoiffé de changement, mais on peut aussi les expliquer par l'inconsistance de ce que la civilisation européenne offre désormais à cet esprit. Cette inconsistance est génératrice d'insatisfaction et cette insatisfaction s'extériorise sous la forme d'une recherche exaspérée.

Telle est donc la première tare de la civilisation européenne; c'est la tare de l'inconsistance qui se cache sous l'apparence de la richesse. Tout se passe comme si la fatigue et l'épuisement devaient avoir raison de ce monde. Mais ce n'est pas la seule menace qui pèse sur lui. Dans la mesure où Waremme-Warschauer représente l'homme européen, il faut admettre que les défauts moraux qui sont les siens sont également pour une large part ceux de l'Europe. Or, ce que nous lisons dans le caractère de Waremme est essentiellement négatif. L'intellect fête en lui son triomphe, ses rêves fous ne sont pas tempérés par l'amour ni par le respect des valeurs traditionnelles qui se trouvent perpétuellement bafouées :

"Il considère la religion, la patrie, l'humanité, la morale, l'amour du prochain etc..., comme autant de réclames affichées dans la boutique d'un charlatan" (1).

Chez lui, l'idée se trouve déifiée au détriment du sentiment; il a une funeste tendance à l'extrémisme, au fanatisme, à l'adoration servile de l'Etat, comme cela se lit dans la "période pangermanique" de son existence. Et quand il parle religion et se convertit au catholicisme, ce n'est pas cette foi du moyen âge qui soulevait les cathédrales qui agit en lui. Sa conversion n'est qu'une des pierres dans l'édifice intellectuel qu'il construit en rêvant d'un nouvel "Empire romain germanique" (2) qui ferait appel au legs de "l'Antiquité, du Christ et de Pères de l'Eglise" (2). Derrière ce personnage, on perçoit toutes les insuffisances dont la vieille Europe est désormais affligée. Elle se raccroche à une tradition séculaire, mais elle ne peut plus que la trahir parce qu'elle est privée de sa force vitale et de ses valeurs supérieures. De cette tradition elle n'a guère conservé que les idées abstraites et les schémas intellectuels toujours brillants, mais souvent dangereux et en tout cas stériles. Elle ne constitue plus un tout harmonieux et elle ne peut

(1) Ibid., p. 298.

(2) Ibid., p. 163.

être que cette construction artificielle de l'esprit que Wareme-Warschauer imagine et dans laquelle les différents éléments se sont dissociés. L'Europe, malgré son passé colossal est guettée, comme Wareme lui-même, par le danger de la stérilité et du nihilisme, à moins qu'un esprit nouveau s'incarne dans des hommes régénérés ; c'est ce que Wassermann essaiera de montrer à travers le personnage d'Etzel Andergast. Mais en attendant une hypothétique résurrection, l'Europe se définit par cette vacuité qui s'exprime au mieux à travers le personnage de Leonhart Maurizius, enfant inconsistant d'une époque sans âme.

Comme beaucoup d'autres figures du roman, Leonhart Maurizius nous est présenté de différentes manières. Et d'abord indirectement par son père qui voit en lui un esprit brillant, par Wareme-Warschauer dont le jugement se situe exactement à l'opposé de celui de P.P. Maurizius, par le procureur général Andergast qui, dix-huit ans auparavant, a eu la charge de conduire son procès. Enfin Leonhart se présente à nous directement dans une longue série d'entretiens avec le procureur qui lui rend visite à la prison de Kressa.

Le jugement que porte sur lui Wareme est d'une extrême sévérité. Leonhart apparaît à son redoutable adversaire comme un "zéro, dont on pouvait être certain qu'il s'élèverait vers les hauteurs tel un ballon gonflé" (1). Il est un de ces hommes qui, en dépit de leur vacuité intérieure et de leur caractère superficiel, font une brillante carrière, tout simplement parce que leur tempérament et leurs dons sont en accord avec ceux de l'époque.

C'est ce qu'a démontré le procureur général dans une éblouissante plaidoirie grâce à laquelle il a obtenu la condamnation de Leonhart Maurizius. L'étude de cette plaidoirie que nous rapporte le condamné (2) est très instructive. Le jugement du procureur qui considère Leonhart comme le représentant typique de sa génération, prend une valeur générale et se transforme en un diagnostic porté sur l'ensemble d'une époque. Andergast voit dans sa victime -il faut bien employer ce terme, comme nous le verrons plus loin- un être intelligent mais faible, livré sans défense aux tentations multiples d'une "époque de pourriture, menacée par l'effondrement moral", le représentant typique d'une "nation" -entendons l'Allemagne- et "même d'un continent" (3)- entendons

(1) Ibid., p. 318.

(2) Ibid., p. 271 sq.

(3) Ibid., p. 271.

l'Europe-. Les plus graves défauts moraux de Leonhart sont "le manque de loyauté et l'irresponsabilité" (1). N'écoulant que l'appel de ses désirs, sans aucun lien avec la société ni avec la famille, inconséquent dans ses actions, dilapidant ses sentiments, niant toutes les valeurs morales, Leonhart est par excellence un être sans coeur et sans âme.

Au moment de son procès, le professeur Forster-Lörring, juriste aussi éminent qu'écoulé, a applaudi à la plaidoirie du procureur général comme à la nécessaire condamnation d'une époque dépravée. Il a vu lui aussi que tous les traits de cette époque s'incarnaient en la personne de l'accusé, sa déchéance spirituelle, sa quête du plaisir et sa frivolité. Il a considéré que l'exhortation d'Andergast à la discipline et au devoir montrait la voie du redressement.

L'analyse de la situation morale de l'Allemagne avant la première guerre est donc accablante, et Leonhart lui-même avoue qu'il a subi dans sa jeunesse l'influence de cette ambiance dissolvante. Ses dix-huit années de captivité solitaire lui ont conféré une extrême lucidité et, assis dans sa cellule en face du procureur général qui jadis l'a fait condamner, il est capable de s'analyser sans aveuglement. A distance, il parvient à voir clair dans l'âme de celui qu'il était quand on lui reprocha le meurtre de sa femme.

Il n'hésite pas à se présenter comme la victime d'une société à laquelle il n'a opposé aucune résistance et à juger sévèrement sa propre génération. Il est d'ailleurs intéressant de noter que Leonhart est né, comme il le dit lui-même, aux environs de 1880.

Wassermann est né en 1873; par conséquent, à travers la génération de son personnage, c'est sa propre génération dont il fait le procès. Ceux qui sont nés à cette époque ont passé leur enfance et leur jeunesse sous un ciel "qui ressemblait à un décor de théâtre"; leur existence était placée sous le signe de l'illusion. La maison et l'école pourvoyaient à tous leurs désirs, elles inculquaient des principes et ce qu'elles appelaient des idéaux, la famille nantissait ses enfants d'une rente qui garantissait leur sécurité économique; l'enseignement abreuvait ses élèves de culture. Mais tout cela était "vermoulu et usé jusqu'à la corde", seule la rente avait quelque soli-

(1) Ibid., p. 272.

dité, le reste était du "toc, une imitation bon marché" (1) ; personne ne croyait plus aux idéaux ni aux valeurs morales, sociales et politiques qu'on s'efforçait encore de propager comme par habitude et en tout cas avec hypocrisie. Pour ne pas s'enliser dans ce marécage, il fallait avoir une âme de rebelle et se couper de son milieu d'origine. Or Leonhart n'avait pas cette âme de rebelle; il a partagé le sort de tous ceux qui, retenus aux mailles du filet, se sont perdus dans la médiocrité ambiante. Prisonnière de cet horizon rétréci et morne, "son âme s'est laissée emmurer" (2) et il n'a obtenu en échange que la fausse compensation des succès professionnels. Certes, cette génération était animée d'idées généreuses. Elle se laissait attendrir à la représentation des Tisserands de Hauptmann, mais tout cela était faux car, par ailleurs, elle restait insensible aux réalités sociales du temps, elle ne se souciait pas des chômeurs sur lesquels on tirait dans la Ruhr. Elle était victime d'une exaltation trompeuse, d'un "romantisme sans fondement et sans but" (3), signe d'un manque de solidité morale en même temps que d'une cassure intérieure de l'être qui ressentait confusément les insuffisances du monde, mais se contentait d'une attitude passive. C'est contre cette mollesse et ce coupable laisser-aller qu'on verra se dresser des personnages comme Christian Wahnschaffe ou Etzel Andergast qui, refusant d'aller à la dérive, tenteront de ralentir la marche du destin.

Car c'est bien de destin qu'il s'agit. Le diagnostic pénétrant que porte Wassermann sur la situation morale de son temps est sombre et inquiétant. Il semble qu'une menace fatale pèse sur l'homme européen, que cet homme, s'il n'y prête garde, soit promis à la déchéance. Déjà il a comme annihilé une partie de lui-même, le coeur, et il ne vit plus que selon l'esprit. Les conséquences de cette amputation de la personne humaine sont nettement perceptibles : chez Waremm-Warschauer, on voit se développer un cynisme destructeur, une tendance à la négation de toutes les valeurs. L'esprit, libéré des salutaires entraves du sentiment, n'agit plus que dans un sens négatif. L'existence de Leonhart Maurizius démontre à quel point sont coupables l'indolence et la superficialité de l'époque. L'homme européen ne semble guère témoigner que de son insuffisance morale.

(1) Ibid., p. 277.

(2) Ibid., p. 278.

(3) Ibid., p. 278.

Cette insuffisance qui nous apparaît parfois comme une conséquence de l'univers dans lequel l'homme est placé, est également responsable de la qualité de cet univers. De l'imperfection de l'homme, ne peut découler que l'imperfection de son monde. Cette imperfection se lit surtout au niveau de certaines institutions, en particulier l'institution de la justice.

LES IMPERFECTIONS DE LA JUSTICE HUMAINE

Dans son oeuvre, Wassermann mesure l'intervalle qui existe entre son propre idéal de justice et la manière dont les hommes font, sous ses yeux, régner la justice. Il a donné une définition théorique de son idéal dans Achim, Fragment d'un Dialogue sur la Justice et dans ses Selbstbetrachtungen.

Il souligne toujours avec insistance l'idée d'ailleurs communément admise, qu'il convient de distinguer droit et justice. Le droit (1) a un côté humain, c'est un ensemble de règles élaborées au cours des siècles et qui ont nécessairement un caractère insuffisant. Même si ces règles étaient édictées par un aréopage de sages, elles resteraient imparfaites et en tout cas impuissantes à satisfaire dans son intégralité le sentiment de justice, de Gerechtigkeit, car la justice dont parle Wassermann n'est pas la simple conformité avec un droit écrit ou légué par la tradition, mais la conformité avec ce qu'il appelle "un droit qui puise ses racines dans le sentiment universel" (2). Son idéal est celui de "l'équité" au sens où l'entendait V. Hugo quand il écrivait : "Qu'y a-t-il au dessus de la justice ? L'équité". Dans le dialogue Achim, son interlocuteur imaginaire lui fait remarquer que c'est là une notion vague et imprécise, mais le lecteur comprend que ce que veut désigner ici Wassermann

(1) Le mot est à prendre ici dans le sens de "droit positif" ; il désigne donc l'ensemble des lois et des règles qui régissent la société humaine. Anne-Liese Sell écrit à ce sujet : "Was (Wassermann) im Innersten erschüttert, ist die Verzerrung eines natürlichen Rechtes, der Zwiespalt zwischen Recht und Gerechtigkeit und Justiz, von dem seine Werke flammende Kunde geben", Das metaphysisch-realistische Weltbild Jakob Wassermanns, p. 89.

(2) Lebensdienst, p. 181.

par l'expression "un droit qui puise ses racines dans le sentiment universel", c'est, à peu de chose près, ce que les juristes appellent le "droit naturel", c'est-à-dire ce droit idéal qui, selon les écoles, serait déduit de la nature même de l'homme, de Dieu, ou encore fondé sur la solidarité sociale, la morale, l'idée de devoir.

Wassermann juge donc les manifestations de la justice ou de l'injustice dans le monde en fonction d'un idéal supérieur et très exigeant sur lequel il revient à la fin de sa vie, dans les Selbstbetrachtungen (1). Selon lui, l'homme porte dans son âme le sentiment inné du juste et de l'injuste qui lui permet de juger des réalités du monde. La concordance entre ce sentiment et ce que nous percevons dans le monde détermine une sorte d'harmonie intérieure; l'absence de concordance, par contre, détermine une cassure de notre être. Et Wassermann définit le sentiment de justice comme une "position d'équilibre de l'âme" (2). Pareil au fléau de la balance, notre sentiment infaillible reconnaît que la "sanction" est proportionnée au "crime", qu'il y a une équivalence entre "l'expiation et la faute", et il s'immobilise. Pour l'homme, ce sentiment de justice est essentiel. Quand il est blessé, c'est l'être tout entier qui se trouve atteint avec "son sentiment du monde, son sentiment de Dieu, le sentiment de lui-même et sa confiance en l'ordre immanent des choses" (2). Quand la soif de justice est apaisée, c'est au contraire la lumière qui illumine l'existence.

Le constat que Wassermann fait à ce propos dans son oeuvre est négatif. L'équilibre est rarement atteint et ce sont le plus souvent les ténèbres de l'injustice qui enveloppent l'univers.

Etudier le thème de la justice revient à passer en revue la quasi-totalité de l'oeuvre de Wassermann, comme nous y invite l'auteur lui-même au début de son essai Quelques Remarques sur L'Affaire Maurizius (3) ; l'idée de justice, écrit-il dans ce texte, constitue l'essentiel de son roman, mais on

(1) Selbstbetrachtungen, p. 696 sq.

(2) Ibid., p. 97.

(3) Lebensdienst, p. 336.

la trouve déjà dans Laudin et les Siens qui à maints égards fait figure d'ébauche de L'Affaire Maurizius. En outre, qui veut s'en donner la peine, découvrira facilement la présence de cette idée dans les premiers récits.

Si ce thème est visible partout, c'est cependant L'Affaire Maurizius qui en donne la mesure exacte et lui prête le contour le plus précis. Le procureur Andergast dit à son fils à la fin du roman :

"Renonce à l'idée que la justice pure et celle des tribunaux sont et doivent être une seule et même chose. C'est impossible, cela dépasse les possibilités humaines et terrestres. Il y a entre elles le même rapport qu'entre les symboles de la foi et les pratiques de la religion" (1).

A la soif de justice pure d'Etzel -soif qui est également celle de Wassermann- Andergast oppose un réalisme empreint de pessimisme au nom duquel il n'aperçoit comme possible que ce qu'il appelle "die Justiz", c'est-à-dire la justice humaine distribuée par les tribunaux. L'idéal est, selon lui, parfaitement inaccessible et l'homme doit se contenter de sa traduction terrestre qui n'en est forcément qu'un pâle reflet avec toutes les imperfections que cela implique. Andergast estime en outre qu'on peut compenser les insuffisances de la justice humaine par une stricte soumission à ses lois et à ses mécanismes ; il faut admettre le décalage qui existe entre elle et la justice idéale comme un fait inévitable et s'en accommoder. C'est précisément cette consolation que refuse Etzel et avec lui Wassermann dont le souci constant est d'analyser les raisons de ce décalage et de tenter de le réduire.

Ce décalage s'explique d'abord par l'imperfection de l'outil dont disposent les tribunaux humains, c'est-à-dire par les insuffisances du droit positif.

La critique du droit positif

Les imperfections du droit humain sont ressenties très tôt. Dès 1902, la critique s'élabore dans Le Moloch. La faiblesse des lois qui sont impuissantes à franchir les murs du couvent où Jutta Elasser est retenue prisonnière, est perpétuellement soulignée. Wassermann montre en outre leur manque d'universalité ; les lois protègent les uns, mais d'autres, comme les Juifs et les pauvres, ne bénéficient pas de leurs bienfaits. Elles donnent naissance à une justice discriminatoire qui fait deux poids et deux mesures, selon la naissance ou la position sociale.

(1) Maurizius, p. 536

De plus, les hommes chargés de faire régner la loi ne valent guère mieux qu'elle ; on les voit se perdre en discussions oiseuses et byzantines, ce qui amène le juge Borromeo à abandonner son métier en avouant :

"Je suis fatigué de supporter les duels cérébraux d'une prétendue justice" (1).

Derrière ces constatations somme toute banales, s'amorce dès Le Moloch une réflexion plus intéressante sur la nature du droit. Le droit est perçu dans sa relativité et ressenti dans la fixité qui le condamne à l'imperfection. Un personnage du roman, Wolmut, qui semble être le porte-parole de l'auteur, s'élève contre cette fixité et démontre que le droit devrait être en perpétuel devenir, qu'il devrait se modifier sans cesse, selon les fluctuations de la société. Il n'appartient pas à tel ou tel individu de lui donner, par un acte d'autorité, une forme définitive :

"La notion de droit se forme comme la langue" (2).

Un an après Le Moloch, deux nouvelles apparemment anodines, Treunitz et Aurora et Hilperich, révèlent de nouveau l'intérêt que Wassermann porte aux problèmes juridiques. Le premier récit est le plus intéressant ; il démontre, à travers les aventures de l'officier Treunitz, que la justice ne dispose pas d'une norme infaillible qui permettrait d'apprécier la réalité de la faute. Aux yeux de la justice limitée des hommes, Treunitz semble coupable, la vraie question est de savoir s'il l'est réellement.

Ces premières oeuvres contiennent en germe toutes les grandes idées qui s'épanouissent par la suite et ressurgissent essentiellement dans le roman de l'avocat, Laudin et les Siens, en 1928. Le droit est vu alors par des hommes dont il constitue l'univers et l'instrument quotidiens. Laudin et Andergast doivent admettre l'impuissance, la sclérose et la confusion des lois.

Entre le début du siècle où paraissent les récits ci-dessus évoqués et l'année 1925, le thème du droit n'est pas totalement délaissé par l'auteur. En 1908 il est présent dans Gaspard Hauser, à travers la figure du criminaliste Feuerbach. En 1913, L'Homme de quarante Ans nous présente un personnage

(1) Ibid., p. 292/93.

(2) Ibid., p. 197.

assoiffé de justice, Achim Ursanner. On trouvera également dans Christian Wahnschaffe telle ou telle allusion aux problèmes juridiques; mais dans aucun de ces romans ces problèmes ne sont placés au tout premier plan des préoccupations; ils ne constituent jamais la matière même du récit. Il convient d'expliquer pourquoi l'intérêt de Wassermann pour ces questions, très aigu et nettement perceptible au début de sa carrière, faiblit ensuite considérablement dans une période intermédiaire, puis renaît à partir de 1925 pour constituer dans les dernières années l'intérêt dominant.

L'explication de cette courbe semble être pour une large part d'ordre biographique. Wassermann a souvent motivé la fréquente apparition du thème de la justice dans son oeuvre par sa naissance juive (1). Aussi longtemps que sa condition de Juif en milieu allemand reste pour lui problématique, ce qui est le cas au début de sa carrière, la réflexion sur la justice et sur le droit est une de ses préoccupations essentielles, d'autant plus que la précarité de sa situation sociale se complique encore du fait des difficultés matérielles qui marquent les premières années de son existence indépendante. Par la suite, sa vie est placée sous le signe d'un réel apaisement. Les difficultés économiques disparaissent, l'insertion dans la société viennoise relègue au second plan le problème de l'antisémitisme ; par voie de conséquence, on assiste alors à une baisse de l'intérêt pour les problèmes du droit et de la justice. Le regain d'intérêt pour ces questions s'explique par l'expérience de la guerre et par la recrudescence de l'antisémitisme allemand dans l'immédiat après-guerre. Mais il faut aussi faire appel à l'histoire pour expliquer la réapparition des thèmes judiciaires dans l'oeuvre de Wassermann à partir de 1925. La réflexion sur la justice n'est pas personnelle à l'auteur, elle est aussi une caractéristique de l'époque. Dans toutes les périodes de trouble et de grand bouleversement, les sociétés humaines s'interrogent sur leurs institutions judiciaires parce que celles-ci sont fortement sollicitées et même souvent malmenées. L'Allemagne de Weimar n'a pas échappé à cette règle, ce qui explique l'émergence, dans la littérature d'alors, du thème de la justice et de tous les motifs qui lui sont liés, responsabilité, culpabilité.

(1) Cf. infra, p. 697-698.

La guerre, puis le chaos politique et économique des années 20 amènent à douter de la justice qui paraît incapable de rétablir la sécurité, d'endiguer la violence et même de prononcer des verdicts équitables, l'extrémisme de droite, par exemple, restant presque toujours impuni. Les intrigues policières et judiciaires s'épanouissent alors, aussi bien au théâtre que dans le roman. Les oeuvres se distinguent généralement par le caractère assez conventionnel des sujets et de la mise en forme, ce qui se traduit quelquefois par des titres schématiques comme celui de la nouvelle de M. Werfel, Nicht der Mörder, der Ermordete ist schuldig (1920). Dans ce récit, comme dans l'Affaire Maurizius, le thème de la justice est étroitement lié au conflit du père et du fils ; la responsabilité et la culpabilité sont rejetées sur celui qui apparaît comme la victime : c'est l'attitude du père qui explique le geste d'un fils parricide. La nouvelle Der Abituriententag (1928), également de M. Werfel, nous montre comment un juge reconnaît, ou croit reconnaître en la personne de l'accusé un camarade d'école à qui il a jadis porté gravement préjudice. C'est l'occasion pour le magistrat d'implorer le pardon de son ancienne victime et pour l'auteur, de prouver que dans le jeu éternel du chat et de la souris auquel se livrent le juge et l'accusé, les rôles peuvent à tout instant se trouver inversés. Les livres de Wassermann, Laudin et les Siens et L'Affaire Maurizius, ne font pas figure, par leur thème, d'oeuvres isolées (1).

(1) On pourrait citer bien d'autres oeuvres parues presque en même temps que L'Affaire Maurizius et mettant en oeuvre le thème de la justice et des motifs qui lui sont liés, culpabilité, réinsertion des détenus dans la société, erreurs judiciaires, indépendance de la justice : Arnold Zweig, Der Streit um den Sergeanten Grischa (1927) ; Ferdinand Bruckner, Die Verbrecher (1928) ; A. Döblin, Berlin Alexanderplatz (1929) ; H.J. Rehder, Fisch und Wilhelm Herzog, Die Affäre Dreyfus (1929) ; Lion Feuchtwanger, Erfolg. Drei Jahre Geschichte einer Provinz (1930) ; ce roman dont l'action se situe à Munich entre 1921 et 1924, s'élève contre la collusion de la justice et de la politique. Hans Fallada, Wer einmal aus dem Blechnapf frißt (1934). Le Procès de Kafka, publié en 1925, a été écrit dès 1914-15. Dans son livre, Das Gericht in der deutschen Literatur des 20. Jahrhunderts Berne, 1963, Hildegard Emmel a donné une vue d'ensemble sur ces questions. Cf. en particulier le chapitre intitulé : Kritik an den juristischen Institutionen, p. 22 sq.

Dans ces romans de la dernière période, Wassermann approfondit sa réflexion sur l'univers de la justice .

Il donne d'abord, dans Laudin et les Siens, le portrait d'un avocat qui présente dans son tempérament et dans son mode de vie, une certaine similitude avec le procureur Andergast de L'Affaire Maurizius, à la différence près que son rôle consiste à défendre au lieu de condamner. Comme chez le procureur Andergast, on lit dans l'existence de Laudin la froideur et la solitude. Un certain mystère l'enveloppe. Il aime, lui aussi, la "ponctualité et l'ordre" (1). Il a une passion pour la rectitude et la précision dans les actes quotidiens, un amour du travail bien fait qui tient de la manie.

Mais, ce qui n'est pas le cas pour le procureur Andergast, il allie à l'amour du droit une pitié réelle à l'égard de la créature humaine. De plus, il est fréquemment en proie à une tristesse qui est le signe d'un malaise intérieur, d'un doute qui peu à peu s'insinue en lui sur la valeur de son métier. Il est l'homme de l'incertitude, capable de se transformer et de réfléchir. La révélation de l'imperfection des lois est pour lui un stimulant, une exhortation à rechercher les moyens d'une meilleure législation. Laudin est, en quelque sorte, le modèle du juriste à venir. Andergast, au contraire, est totalement pétrifié, il est le modèle du juriste qui doit disparaître.

Le malaise initial ressenti par l'avocat est peu à peu renforcé par un certain nombre de rencontres et de faits qui sont d'apparence banale, mais qui détériorent définitivement son équilibre.

En défendant ses clientes, Konstanz Altacher et Brigitte Hartmann, toutes deux candidates au divorce, Laudin s'aperçoit qu'il apporte son soutien à deux causes injustes. Les deux femmes ont certes les paragraphes du code de leur côté; mais, quand Laudin approfondit les situations, il voit qu'en dépit des apparences la véritable culpabilité revient à ses clientes et que, par conséquent, on peut faire triompher l'injustice en s'appuyant sur les lois. La rencontre avec un confrère véreux finit de persuader l'avocat que quiconque est capable de s'orienter dans le labyrinthe du code, peut tourner facilement les lois à son profit.

La conversation avec Konrad Lanz, étudiant exceptionnellement doué mais besogneux, devenu faux-monnayeur pour pouvoir progresser sur les chemins

(1) Laudin, p. 76.

de la science, est décisive pour lui. Cet entretien de l'avocat et du condamné dans la cellule de ce dernier préfigure les longs tête-à-tête du procureur Andergast et de Leonhart Maurizius dans la prison de Kressa. Il persuade Laudin que Conrad Lanz, le détenu, est en réalité un innocent. De la même manière, Andergast trouvera la vérité dans l'obscurité du cachot où il prendra conscience de l'innocence de Maurizius.

Désormais, Laudin est détrompé, il ne veut plus rien avoir de commun avec le droit : "Il n'est pas convenable", avoue-t-il, "de gagner de l'argent avec ce demi-droit, ce droit injuste" (1). Les lois lui ont définitivement révélé leur imperfection.

Face à la vie qui est mouvante, en perpétuelle évolution, les lois sont fixes et rigides. Elles sont une abstraction au nom de laquelle on ne peut prétendre faire violence à la vie. Elles ne sont "qu'écrites et jamais vécues" (2). En outre, elles sont d'une insuffisance manifeste ; Laudin les compare (3) à une lanterne falote qui, dans un labyrinthe souterrain, permettrait d'éviter les obstacles les plus manifestes mais ne pourrait pas guider l'homme jusqu'aux véritables trésors cachés. Or, ce sont bien ces trésors qui importent ; ils sont semblables à l'âme humaine, cette seule véritable réalité que masquent presque toujours les actions extérieures et les comportements superficiels. Et Laudin dénonce l'intervalle qui sépare le droit et la justice pure :

"La justice ! Une idée. Le droit , c'est autre chose ; le droit est un instrument ; il est terrestre, accessible, on peut lui donner une forme.... Il veut et doit être valable et il est plein de contradictions. Il veut et doit être pur et il est plein de scories" (4).

Cette imperfection est l'inévitable conséquence de la paresse et de la torpeur des hommes qui ne s'habituent à rien aussi facilement qu'à "l'insuffisance" (4). Contrairement à Andergast pour qui l'édifice de la justice est et doit rester intangible, Laudin estime que le droit peut être

(1) Ibid., p. 167.

(2) Ibid., p. 68.

(3) Ibid., p. 153.

(4) Ibid., p. 345.

contesté et modifié. Croyant à la relativité du droit, il croit aussi à sa possible transformation et à sa perfectibilité. Il est à ce titre porteur d'espérance : "Je peux, dit-il, m'imaginer une époque où la notion de sanction fera un effet aussi barbare qu'aujourd'hui la notion de torture" (1).

Pour comprendre le point de vue de Wassermann tel qu'il s'exprime dans ce roman, il convient de tenir également compte des déclarations du condamné, Conrad Lanz. Conrad Lanz n'est pas un révolté, il n'est pas le rebelle né qui mettrait en doute la nécessité du droit. Il pense au contraire que la vie sociale ne peut s'épanouir que dans le cadre des lois. Wassermann a tenu à préciser clairement ce point qui seul pouvait garantir le crédit accordé par le lecteur aux affirmations de son personnage.

Conrad Lanz dénonce le caractère uniquement répressif du système judiciaire et tente d'en expliquer les raisons. A travers les lois, la société ne cherche pas à défendre des valeurs supérieures, elle cherche seulement à se sauvegarder et à se perpétuer. Certes, elle prétend faire respecter le droit; en réalité, ce n'est que le respect de sa propre existence qu'elle impose. Elle perçoit par conséquent toute infraction aux lois comme une atteinte à elle-même. Cela explique qu'entre ses mains "la loi devienne une furie" (2). La sentence qui s'abat sur l'accusé est pareille au geste de défense d'un animal blessé. La société réprime le moindre délit parce qu'elle sait qu'il lui serait fatal de tolérer une remise en cause, si minime soit-elle, de ses fondements. Voilà pourquoi la sanction est si souvent disproportionnée à la faute commise.

Laudin reconnaît lui aussi qu'il est quasiment impossible de faire "coïncider la sanction avec la faute" (3). Selon Conrad Lanz, cela tient également au fait que la loi ne permet d'apprécier que le délit extérieur. Elle ignore les raisons profondes des actes, si bien qu'un décalage se produit fréquemment entre la "culpabilité extérieure" et l'innocence ressentie intérieurement par l'accusé. Les paroles de Conrad Lanz soulignent cet intervalle

(1) Ibid., p. 345.

(2) Ibid., p. 342.

(3) Ibid., p. 345.

perçu entre "le droit humain pétrifié" (1) et le sentiment personnel de justice :

"Extérieurement on est jugé, intérieurement on est acquitté... La lettre écrite me proscrit à tout jamais....; en moi, l'esprit vivant clame : Une injustice se produit, une injustice contre l'esprit, une injustice contre la vie" (2).

Wassermann a dit que son livre Laudin et les Siens était comparable à "un porche" (3) qui donnerait accès à "une maison" (3) représentée elle-même par L'Affaire Maurizius. Effectivement, tout ce qui est dit dans Laudin sur les problèmes du droit peut être considéré comme une introduction aux réflexions qui s'épanouissent dans le livre suivant.

Le représentant du droit est ici le procureur général Andergast. L'auteur lui a conféré tous les traits communément attribués par l'imagerie populaire à "l'accusateur public" : l'ignorance de l'être humain qui se cache derrière l'accusé, la soumission aux faits, le manque de sympathie. L'accusateur s'est fermé à toute pitié, "il a dépouillé sa personnalité, il est devenu le serviteur et le mandataire de la communauté" (4). Il est possible que le personnage du procureur Andergast doive également quelques-uns de ses traits à la tradition juive et que se réincarne en lui un de ces docteurs de la Loi qui interprétaient et enseignaient la loi judaïque.

Andergast exprime clairement ses conceptions dès le début du roman ; il affirme que le droit est "une idée et non une affaire de coeur" (5). Il convient, pense-t-il, de ne jamais quitter le domaine de l'intellect froid et désincarné. Le droit n'est pas assimilable à n'importe quel compromis établi entre les parties et que l'on pourrait perpétuellement remettre en cause. Il a une forme définitive et intangible, une forme "sacrée et éternelle" (5). Il est l'instance suprême et comme une divinité transcendante.

(1) Ibid., p. 343.

(2) Ibid., p. 342.

(3) Lebensdienst, p. 336.

(4) Maurizius, p. 90.

(5) Ibid., p. 34.

Dans son éternité, il plane au-dessus des réalités éphémères du monde humain et l'homme lui doit le respect. Il n'est pas bon que telle ou telle cause judiciaire soit livrée en pâture aux conversations de la rue, car si le droit est une divinité, l'exercice du droit, la justice, est assimilable à une religion. Le tribunal est son sanctuaire et seul l'initié peut pénétrer jusqu'au saint des saints; tout autre que lui ne peut se livrer qu'à des profanations. Pour Andergast, le droit moderne est une réalité aussi sacrée et respectable que pour le peuple juif les Tables de la Loi léguées par Moïse. C'est Sophia Andergast qui, par cette image (1), souligne la dimension religieuse dans la pensée du procureur. Andergast conçoit "le droit et la loi comme des institutions à l'abri de la critique des hommes" (1). En sa qualité de prêtre au service de principes supérieurs qu'il croit inattaquables, il se confère les dons de lucidité et d'infailibilité. C'est la raison pour laquelle le doute est si long à monter en lui. Son fils Etzel a perçu les insuffisances de ce système et, face à Melchior Ghisels, il définit les points de vue de son père à l'aide de formules qui résument la pensée de l'auteur : il n'y a chez Andergast que dessèchement, tradition morte et loi sans âme" (2); le droit s'est figé dans ses rites, il refuse d'évoluer.

Les choses se compliquent encore singulièrement du fait que l'appareil judiciaire apparaît comme le mauvais exécutant d'une loi déjà imparfaite. L'imperfection des hommes qui constituent les rouages de cet appareil ajoute encore aux insuffisances de l'instrument qu'ils manient.

La critique de l'appareil judiciaire

Dans l'oeuvre de Wassermann, les personnages d'hommes de loi sont légion et il ne saurait être question d'étudier en détail la vaste galerie des portraits qui s'offrent à nous. Nous nous limiterons à l'étude rapide de deux figures bien campées : le juge Anselm v. Feuerbach du roman Gaspard Hauser et le procureur Andergast de L'Affaire Maurizius.

L'éclairage sous lequel nous sont présentés les hommes de loi est généralement très défavorable. D'aucuns verront là, non sans raison, une peinture excessive. Certes, le tableau présente ici et là quelques zones de

(1) Ibid., p. 427.

(2) Ibid., p. 362.

lumière, mais la noblesse d'âme de tel ou tel juge isolé ne saurait faire oublier la médiocrité générale.

On ne voit guère que le juge Feuerbach qui puisse être considéré comme une figure véritablement positive; encore convient-il d'apporter des nuances.

Anselm von Feuerbach a réellement existé. Ce réformateur du droit pénal bavarois qui vécut de 1775 à 1833, a marqué la réflexion juridique de son siècle. On sait que de son vivant il prit ardemment fait et cause pour Gaspard Hauser et qu'il était persuadé de l'origine princière de l'enfant trouvé. C'est sans doute la raison pour laquelle sa personnalité a retenu l'attention de Wassermann qui se réfère à lui quand il s'agit de camper une figure de juge éminent et intègre (1).

Tel qu'il nous apparaît dans certaines pages de Gaspard Hauser et dans l'essai qui lui est consacré dans le recueil Lebensdienst, Feuerbach semble être une personnalité toute de lumière qui se définit par deux traits essentiels : un amour illimité de la justice et une volonté inébranlable d'élaborer une législation plus humaine. "L'homme est pour lui plus important que les paragraphes du code" (2). Il combat une justice sclérosée, enfermée dans le carcan de lois vétustes, il abolit la torture en Bavière et veut remonter à ce qu'il appelle "le droit humain originel" (2) ; en outre, il s'intéresse non seulement à la victime mais aussi au coupable. "Le malfaiteur" est l'objet de "sa sollicitude" (3). En avance sur son siècle, il recherche à la délinquance des explications nouvelles et il estime que la justice ne doit pas se cantonner dans son rôle répressif traditionnel, mais qu'elle doit également éduquer, susciter une amélioration morale du criminel. Bref, tout semble le désigner comme le premier représentant d'une génération d'hommes de loi capables d'instaurer une meilleure justice.

En réalité, Feuerbach est un être ambigu à propos de qui Wassermann donne l'impression de se contredire. Présenté dans Lebensdienst comme une personnalité sans faille, il se trouve placé dans Gaspard Hauser sous un

(1) Voir par exemple Adam Urbas (Der Wendekreis I, p. 47).

(2) C. Hauser, p. 218.

(3) Ibid., p. 228.

éclairage beaucoup moins favorable, si bien que l'image globale que nous avons de lui n'est pas une image absolument harmonieuse.

Il y a en effet dans le personnage romanesque des traces indéniables quoique cachées d'imperfection morale, une hypertrophie de l'amour du droit. Pour Feuerbach, la vérité finit par devenir plus importante que l'être humain qu'il défend et nous le voyons tomber dans le défaut qu'il voulait précisément éviter. Lui qui prétendait placer l'homme au-dessus de tout, finit par voir en Gaspard Hauser le témoin vivant, l'arme vivante qui lui permettra de faire triompher la vérité et régner la justice, même si Gaspard doit en souffrir. A partir d'un certain moment, son protégé lui devient un moyen de couronner l'oeuvre de sa vie.

Le juriste finit par l'emporter sur l'homme :

"Il ne faut pas éloigner Gaspard, dit-il, il est l'arme vivante dont j'ai besoin... Si je le perdais, mon oeuvre ultime serait privée de son fondement" (1).

L'auteur nous montre ainsi que la quête de la justice peut devenir monstrueuse et manquer totalement son but. La figure du juge Feuerbach elle-même se trouve ternie par le pessimisme foncier avec lequel Wassermann envisage les problèmes de la justice ; elle nous donne la mesure de ce pessimisme.

Le procureur général, quant à lui, est une figure tout en froideur. La première impression que nous avons de lui est celle d'un homme totalement conditionné par son métier, toujours soucieux de s'effacer derrière sa fonction. Il se ressent lui-même comme l'instrument d'une autorité supérieure, la Loi, dont il incarne la rigueur :

"Il était le mandataire d'un maître absolu, dont il représentait les intérêts et au nom duquel il agissait" (2).

Quand il parcourt les rues de la ville, d'instinct la foule reconnaît en lui le représentant de la justice. Sa démarche est altière et son regard insensible ; un frisson de respect et de crainte saisit tous ceux qui l'approchent et qui pressentent en le voyant l'autorité inflexible d'un sys-

(1) Ibid., p. 231.

(2) Maurizius, p. 36.

tème répressif :

"Beaucoup croisaient son chemin, aucun ne le faisait sans crainte, peu le faisaient sans angoisse" (1).

Andergast pense toujours à son honorabilité et à sa respectabilité ; quand elles sont en jeu, il n'hésite devant aucun moyen pour en assurer la sauvegarde. Ainsi, après la fuite de son fils, il songe avant tout à éviter le scandale. En signalant la disparition d'Etzel à la police, il se montre respectueux de la législation en vigueur, mais à la fin de son entrevue avec le préfet de police il demande qu'on veuille bien faire preuve de "certains égards" (2) et de toute la discrétion souhaitable.

Dans sa famille aussi, le procureur vit retranché derrière un rempart de principes ; il a enfermé les êtres dans un univers d'interdits, il impose un "gouvernement de caserne" (3); pour Sophia, son épouse, et pour son fils Etzel, il a reconstitué l'appareil judiciaire.

A travers cette figure, Wassermann a voulu illustrer un certain nombre d'idées qui lui sont chères : la froideur d'une justice déshumanisée, sa marche inexorable.

On pourrait multiplier les exemples qui présentent sous un jour défavorable l'univers des hommes de loi. Nous nous bornerons à rappeler cette vision allégorique du condamné Konrad Lanz dans laquelle se concentrent tous les griefs à l'égard de l'appareil judiciaire. Ici encore, le tableau est incontestablement outré, mais il est à la mesure du scepticisme de Wassermann.

A la suite d'un interrogatoire, Konrad Lanz aperçoit dans une sorte de rêve éveillé un tribunal et un juge. Il se voit placé dans une grande salle d'aspect solennel. Au milieu est un trône sur lequel une forme humaine majestueuse est assise. C'est le juge ou, d'une manière plus générale, la Justice drapée dans son manteau de pourpre et le visage dissimulé derrière un masque d'or, la Justice grave et impénétrable qui ne dévoile pas ses traits.

(1) Ibid., p. 22 .

(2) Ibid., p. 116.

(3) Ibid., p. 122.

Et les accusés entrent en foule, de tout âge et de toute condition. Ils restent silencieux, éprouvant un sentiment de respect. Tous croient en la personne du juge et sentent confusément que leur destin dépend entièrement de son verdict. Ils nourrissent à son égard "une confiance d'une profondeur religieuse" (1), ils se mettent à genoux et demandent que justice leur soit rendue. Mais à leurs appels répétés ne répond que le silence, et bien vite les accusés doivent reconnaître qu'ils implorèrent un cadavre desséché que recouvrent seulement les apparences trompeuses de la grandeur.

Alors, l'auteur tire la morale de l'histoire. La justice est morte parce que les hommes l'ont négligée, parce qu'ils ont oublié de lui apporter le sang nouveau dont elle a perpétuellement besoin :

"Le temps n'est plus où ce squelette mort était un dieu qui dispensait la justice, nous avons oublié de le nourrir de notre âme vivante" (2)

C'est dans le monde glacé des greffes et des tribunaux que se manifestent cet engourdissement et ce dépérissement de la justice. Ici encore, il convient de faire appel à Laudin et les Siens et à L'Affaire Maurizius.

Avant de prendre sa décision de quitter le barreau, Laudin veut revoir le palais de justice qui a été jusque là le cadre de son existence (3). Il pénètre dans un édifice sans joie, à l'atmosphère poussiéreuse et confinée. Il traverse la morne enfilade des couloirs aux murs couverts d'affiches jaunies qui ne semblent concerner personne. Il voit défiler le visage terreux des employés, secrétaires, greffiers, appariteurs. Dans le crépuscule irréel, c'est la foule de tous ceux qui sont venus présenter leur requête et qui attendent justice. Tous sont pareils à des ombres, "patients, modestes, résignés". Dans cet "enfer de l'attente", leur vie s'épuise en espérances toujours déçues. Certains d'entre eux sont désormais "indifférents et sans âme" (4) ; perdus dans cette forêt de noms et de chiffres, ils se demandent s'ils seront jamais admis devant le juge qu'ils n'aperçoivent même pas; et Wassermann voit en eux des âmes mortes, attendant, sans doute en vain, que s'entrouve la porte étroite du paradis.

(1) Laudin, p. 344 .

(2) Ibid., p. 345.

(3) Ibid., p. 352.

(4) Ibid., p. 353.

Ces pages de Laudin ne sont pas sans rappeler certains passages du Procès de Kafka, en particulier la parabole Devant la Loi. Il convient toutefois de noter que le texte de Wassermann ne présente pas les mêmes prolongements métaphysiques que la parabole. Que l'on y interprète la loi comme la justice pure, l'ordre et le sens cachés du monde, ou encore comme la loi divine, le texte de Kafka a une portée plus grande que celui de Wassermann axé sur les problèmes plus immédiats de la justice humaine dispensée par les tribunaux. Néanmoins certaines similitudes apparaissent ; elles touchent à la fois aux situations décrites et à l'esprit dans lequel elles sont traitées.

Ici et là, c'est la même situation d'attente aux portes de la justice ou de la loi dont le visage, toujours imaginé mais jamais entrevu, est dissimulé par le même mystère. C'est le même univers énigmatique et sans repère. Chez ceux qui attendent, c'est une semblable résignation confiante ; au terme de l'attente, c'est le même épuisement. Chez Kafka, l'homme de la campagne meurt, à bout de forces ; chez Wassermann, la longue attente s'accompagne de la perte de l'âme. Chez l'un et chez l'autre des deux auteurs, la justice ou la loi ne se manifestent qu'à travers leurs instances inférieures. Ceux qui aspirent à la justice n'entrevoient que le dernier pan de son manteau ; l'homme de la campagne n'a de conversation qu'avec le gardien, les plaignants de Wassermann ne croisent que les secrétaires, les greffiers ou l'avocat Laudin, tous également impuissants à les aider. Ils ne distinguent que la face extérieure de l'univers auquel ils aspirent, les noms, les numéros, les portes. Dans leur dénuement, ils recourent à des expédients pour parvenir à leurs fins. De même que Josef K. se trompe perpétuellement sur le choix des moyens à utiliser et que l'homme de la campagne finit par implorer les puces qu'il voit courir dans le col de fourrure du gardien, de même les plaignants de Wassermann croient pouvoir attendre de Laudin un soutien, tous réclament de lui la justice, mais lui n'a pas les moyens de les en faire bénéficier.

On note également quelques ressemblances dans l'atmosphère générale des deux textes. Tous ceux qui viennent vers la justice ou vers la loi sont patients, de bonne volonté et de bonne foi ; leur sentiment intérieur leur souffle que l'idéal qu'ils recherchent existe, qu'il est seul capable de donner à leur existence sa cohésion et son centre de gravité. Mais ils sont impuissants à franchir les obstacles qui les séparent de cet idéal. Leur chemin n'est pas

clairement tracé et leur quête débouche finalement sur l'absurde. On se souvient ici des paroles de Kafka : "Il existe un but, mais il n'existe pas de chemin".

Le Procès et Laudin et les Siens ayant été publiés tous deux en 1925, il ne saurait être question de l'influence d'un texte sur l'autre. Il nous a semblé intéressant de montrer ici leur parenté que souligne la parution simultanée des deux romans.

On retrouve dans L'Affaire Maurizius une page qui se présente comme le prolongement ou le complément du passage de Laudin que nous venons d'analyser (1). Après une audience, le procureur général Andergast quitte le palais de justice déjà vide de son public. Il ne reste que les employés du tribunal, affairés dans leur bureau. Tout le bâtiment ressemble, dit Wassermann, "à un énorme coquillage dont le bourdonnement met l'oreille à la torture". C'est partout une activité fébrile, le cliquetis des machines à écrire; mais cette agitation est soumise à un ordre strict ; chaque rouage de l'appareil accomplit son travail. Les greffiers indifférents "interviennent avec leurs plumes dans les destinées humaines". Sous leur main, la vie se fige, fixée sur le papier. Il semble que chaque secrétaire n'ait qu'à dépenser une certaine quantité d'encre, sans se soucier des êtres dont il scelle le destin.

La machine judiciaire est définie ici non seulement comme un "organisme articulé" où chacun agit, "obéissant et conscient", mais aussi comme une "vénérable hiérarchie". C'est la manière même dont Andergast se représente le monde de la justice. Cela explique pourquoi le procureur, même à partir du moment où il prendra conscience de l'innocence de L. Maurizius, se refusera obstinément à une réhabilitation du condamné. Toute procédure de révision du procès perturberait la marche du mécanisme. Elle remettrait en cause la "vénérable hiérarchie". Or, précisément, l'édifice pyramidal dans lequel vit Andergast repose sur la foi inébranlable en l'infailibilité de la hiérarchie. Le respect de la soumission de chaque membre sont les seuls garants de la solidité de l'ensemble. Une fois de plus, le rapprochement avec la parabole

(1) Maurizius, p. 211-212.

Devant la Loi semble s'imposer. Ce monde hiérarchisé, dont "chacun n'imagine qu'en frissonnant le sommet, le couronnement, l'auguste pensée qui l'anime", est semblable à l'univers de la loi chez Kafka. Le gardien qui reçoit l'homme de la campagne ne connaît même pas l'intérieur de l'édifice dont il surveille l'entrée. Il sait seulement que cet édifice est fait d'une série de salles. Dans ces salles règnent des gardiens qui lui sont inconnus mais qui sont toujours plus puissants, au fur et à mesure que l'on se rapproche du sanctuaire de la loi. Il convient de se soumettre à cette autorité qui, émanant du sommet de la pyramide, s'affermit de palier en palier et pèse de tout son poids à la base où se situent les plus humbles serviteurs. L'impression est la même chez Wassermann. Chaque membre de l'appareil judiciaire se soumet, quel que soit le niveau auquel il se trouve placé, à une autorité supérieure dont il ne voit jamais le visage mais dont la seule évocation le remplit d'une terreur sacrée.

La parabole de Kafka laisse le lecteur dans l'incertitude quant à la nature de la loi et à la réalité de son existence. Le texte de L'Affaire Maurizius se termine sur une note plus résolument pessimiste. Reprenant l'image initiale, Wassermann conclut son évocation de l'univers du tribunal par la phrase : "Le coquillage semble contenir l'océan(..), mais(...) il ne murmure que parce qu'il est creux". Les instances visibles de la justice ne sont que la façade qui recouvre une illusion. Tout l'appareil judiciaire est privé d'âme. Certes, on entend fonctionner ses mécanismes, mais derrière eux on ne perçoit aucun idéal, aucune idée généreuse. Tout le système tourne à vide, ses rouages sont mus par la seule force de l'habitude.

Les expériences de Leonhart Maurizius qui a été pris dans ces rouages confirment cette impression. Le condamné parle lui aussi du "système pyramidal le plus étonnant qui puisse jamais être inventé" (1). Il est très rare, dit-il, qu'un prévenu soit directement mis en présence d'un supérieur. Lui-même n'a côtoyé, comme Joseph K. que les greffiers et les concierges, car jamais on n'accède à la lumière de la justice, on reste toujours prisonnier de ses apparences. Il se peut qu'un "chef haut placé soit dans la lumière, mais il

(1) Ibid., p. 283.

ignore ce qui se passe en bas". Au pied de la pyramide, le condamné peut être broyé sans que sa voix parvienne jamais à ces hauteurs où elle pourrait être entendue.

Il est possible que cette conception de l'univers de la justice doive certains de ses éléments à des schémas religieux. Cette justice lointaine, insondable et sourde n'est pas en effet sans rappeler cette divinité dans la tradition de l'Ancien Testament dont Wassermann refuse l'image terrifiante.

Plus encore que sa structure, le fonctionnement de l'appareil judiciaire révèle de graves imperfections. La conséquence la plus immédiate est l'erreur judiciaire dont Wassermann donne de multiples exemples dans son oeuvre. Bien qu'il ne se soit pas borné à étudier le cas des innocentes victimes de la justice, comme en témoignent plusieurs personnages de L'Affaire Maurizius (1), c'est surtout à elles que l'auteur s'est intéressé. L'erreur judiciaire lui permettait d'analyser, dans leurs formes les plus choquantes, les insuffisances du système.

L'homme devant ses juges

Pour étudier l'affrontement de l'homme et de la justice, nous nous appuierons essentiellement, mais non pas uniquement, sur deux textes : la nouvelle Clarissa Mirabel (1906) et L'Affaire Maurizius. Ces deux livres racontent l'histoire d'une erreur judiciaire et on peut y suivre tout le cours des événements, depuis l'arrestation des innocents jusqu'à la purgation de leur peine, en passant par les différentes phases de l'instruction, du jugement et de la condamnation.

Ce qui frappe dans la destinée des deux personnages, Bastide Grammont et Leonhart Maurizius, c'est l'apparence accablante des indices et des témoignages qui, dès le départ, pèse sur eux et qui leur est fatale. Grammont et Maurizius se trouvent tous deux enfermés dans un réseau de preuves dont ils ne peuvent se libérer. "La chaîne bien agencée des petits signes suspects" finit pas constituer "la construction fragile et pourtant indestructible des

(1) La prison de Kressa, où est retenu L. Maurizius, renferme d'authentiques criminels.

indices" (1). C'est là que se situe tout le tragique des situations. Les moindres détails prennent une signification et une force de persuasion infernales.

Ainsi Bastide Grammont est accablé à la fois par son souci d'indépendance politique, par son mode de vie qui va à l'encontre des principes couramment admis et par sa condition de neveu de la victime. Tout fait de lui un assassin possible. Et sous l'effet des aveux extorqués, des témoignages de complaisance, des hallucinations dont sont victimes les témoins du meurtre, ces premières présomptions deviennent des indices, eux-mêmes transformés en preuves par l'attitude lointaine de l'accusé devant le tribunal, par le tempérament fantaisique et passionné de Clarissa Mirabel, la malveillance des uns et l'irresponsabilité des autres.

Avant même de comparaître devant ses juges, Bastide Grammont est désigné par tout et par tous comme l'assassin de l'avocat Fualdes, son oncle : "Son interrogatoire ne dura que peu de temps, c'était une formalité car sa destinée était scellée" (2).

Cette histoire apparemment banale mais bien conduite dit déjà la fragilité des témoignages et des aveux, l'intervalle qui sépare "le soupçon de la certitude" (3), la distance entre la pure coïncidence et la relation de cause à effet, la subjectivité et la partialité des juges.

Pour Leonhart Maurizius, c'est le même enchaînement diabolique des indices, des témoignages et des silences coupables. Tout concourt à le désigner comme l'auteur d'un meurtre qu'il n'a pas commis. Sa vie passée n'est pas exempte de faiblesses et d'égarements, souvent il s'est situé en marge de la morale traditionnelle. Ses relations conjugales sont depuis longtemps détériorées, la grande différence d'âge qui le sépare de sa femme Elli a opéré son oeuvre, ainsi que l'absence d'un enfant dans son foyer ; sa liaison avec sa belle-soeur Anna n'est un secret pour personne. Son absence pendant les jours qui précèdent le crime et sa fuite dans les jours suivants ne trouvent aucune explication satisfaisante. Bref, tout plaide en sa défaveur. Il suffira du faux témoignage

(1) Clarissa Mirabel, p. 117.

(2) Ibid., p. 66.

(3) Ibid., p. 143.

de Waremme-Warschauer et du silence d'Anna Jahn pour que Leonhart, qui est innocent, soit définitivement rejeté dans les ténèbres.

Au moment où ils se présentent devant leurs juges, Grammont et Maurizius sont accablés par les apparences extérieures et la justice qui ne cherche pas à scruter le mystère des âmes mais qui, précisément, ne s'attache qu'aux apparences, va les briser définitivement.

Leonhart critique en détail la manière dont il a été traité dans son rôle d'accusé, avant et pendant son procès. A l'entendre, il semble que les différents organes de l'appareil judiciaire ne fassent qu'assouvir une sourde vengeance personnelle. Le récit de son arrestation, de son transfert, puis des interrogatoires qu'il a subis, est atroce ; sa condamnation finale lui apparaît comme une libération, le cachot dans lequel il aboutit, comme un havre de paix, la vie à la "maison d'arrêt.., comme le repos réconfortant au fond d'un tombeau" (1). Parmi les représentants subalternes de la justice, il a rencontré des gens uniquement soucieux de dépouiller leur proie de sa dignité humaine, de la réduire à son état d'infériorité, surtout si elle leur était intellectuellement supérieure, ce qui était le cas pour Leonhart. Chez les supérieurs, il a découvert les idées toutes faites, la haine, la jalousie, il n'a vu que des êtres prisonniers de leurs passions, incapables de se départir d'eux-mêmes pour faire preuve d'objectivité, esclaves de leur volonté de puissance :

"Si l'on songe que ces gens se vengent sur vous de ce qui leur aigrir le coeur, de toutes leurs ambitions déçues, de leurs malheurs domestiques, de l'insuffisance de leur salaire(..), parfois de l'échec de toute leur existence manquée(..), quand on songe à cela, on ne peut s'empêcher de se demander si les hommes sont bien faits pour condamner, pour punir d'autres hommes" (2).

L'extrême violence de ce réquisitoire s'explique par la situation de condamné et de victime dans laquelle se trouve celui qui le prononce. Il convient donc de faire la part de ce coefficient personnel, mais derrière cette appréciation qui, sans aucun doute, est empreinte de subjectivité, se profile la question fondamentale de savoir si l'homme peut être un juge pour l'homme.

(1) Maurizius, p. 282.

(2) Ibid., p. 283.

Il ne semble pas que Wassermann soit enclin, dans l'état actuel des choses, à répondre par l'affirmative.

Dans Clarissa Mirabel, le procureur général joue un rôle quasi diabolique avec "un art consommé" (1) et c'est pour lui un jeu d'éliminer un avocat falot qui de toute façon, étant donné les moyens réduits dont il dispose, joue une partie perdue d'avance (2). Quand au tribunal lui-même, il semble qu'il n'ait pas d'autre envie que celle de participer à la chasse à courre dont le procureur a donné le signal. Il faut, coûte que coûte, qu'il réduise le prévenu aux abois, qu'il livre l'innocent à "la populace" (3).

Dans L'Affaire Maurizius, on dépasse cette réaction viscérale et cette vision sanguinaire d'une curée humaine. Ici c'est Leonhart Maurizius qui, vingt ans après, réfléchit à son procès, tandis que dans la nouvelle Bastide Grammont jugeait à chaud la situation et jetait à la face même du tribunal ses outrances de langage. On retrouve cependant chez Maurizius les mêmes arguments que chez Grammont; ils sont simplement présentés dans une langue plus sobre. Le procureur général reste le personnage tout-puissant; pour le juge, il est un dieu (4), tandis que l'accusé est, de prime abord, l'ennemi et le coupable. Le défaut majeur du tribunal réside en ce qu'il fait la démarche inverse de celle qui devrait être la sienne. Au lieu de démontrer la culpabilité de l'accusé, il la tient dès le départ pour acquise. En outre, il se refuse à envisager autre chose que l'acte commis, le délit tangible. A aucun moment il ne tient compte de l'homme. Or, même chez celui qui a commis l'acte -ce qui n'est pas le cas pour Leonhart- l'homme n'est généralement pas assimilable à son acte. La véritable culpabilité se situe ailleurs que dans ses manifestations extérieures. Sans reprendre les termes de Bastide Grammont, Leonhart Maurizius rappelle que pour le tribunal "l'accusé est la victime, la

(1) Clarissa Mirabel, p. 173/74.

(2) Cette faiblesse de la défense et l'insuffisance de moyens mis à sa disposition est bien soulignée dans Laudin et les Siens.

(3) Clarissa Mirabel, p. 173.

(4) Maurizius, p. 267.

sanction le but" (1) et le témoin à charge le bien le plus précieux.

L'impression d'ensemble que donne le déroulement du procès de Bastide Grammont et de L. Maurizius ne confirme pas l'image irréprochable qu'offrait à Andergast le palais de justice en plein travail. Derrière la discipline rigoureuse, l'ordre impeccable et la soumission de chacun aux contraintes du service, se dissimulent les insuffisances et les négligences humaines.

Ainsi, le procès fait à Bastide Grammont n'est qu'une longue suite de lâchetés. Rien n'y manque, ni les odieux châtiments corporels qui ressuscitent les horreurs de la torture, ni le chantage, ni la corruption des magistrats. Le tableau est sombre, sans aucun doute exagérément ; mais il faut tenir compte de la date de 1817 à laquelle se situe l'action.

Dans L'Affaire Maurizius, Wassermann veut montrer que le premier quart du vingtième siècle n'a pas amené d'amélioration sensible ; la justice n'a pas encore définitivement abandonné les pratiques qui étaient encore courantes cent ans plus tôt. La torture physique a disparu et les formes extérieures de la légalité sont scrupuleusement respectées. Sous la direction rigide d'Andergast, la justice a suivi son cours inexorable comme une machine exécute son travail, sans à-coup et sans défaillance. Pourtant ce n'est là, comme le démontre Leonhart Maurizius, que la face apparente des choses. Le récit que fait le condamné de son arrestation ou de ses interrogatoires prouve que la machine judiciaire et policière moderne ne fait plus appel aux procédés grossiers du passé, mais qu'elle emploie des formes plus subtiles de vexation dont le but reste le même : rabaisser l'homme et le priver de sa force de réaction. La torture est devenue morale, mais elle provoque chez le détenu le même découragement. Telle est l'impression que ressent le prévenu au terme des innombrables et interminables interrogatoires qu'il a subis (2).

Andergast lui-même se persuade peu à peu des insuffisances de l'instruction qui a précédé le procès. On a échafaudé un édifice de preuves, d'indices et de témoignages et maintenant cet édifice se fissure. Le procureur aperçoit le caractère partiel de sa démonstration qui, dix-huit ans plus tôt,

(1) Ibid., p. 267.

(2) Ibid., p. 282.

satisfaisait totalement son esprit. Il n'a voulu suivre alors qu'une seule piste ; en posant comme postulat la culpabilité de Maurizius, il s'est condamné lui-même à l'erreur. Il sent maintenant qu'il aurait dû se méfier de Waremmé, scruter son passé, le faire surveiller après le procès, au lieu de ne lui témoigner que cette complaisance dont on fait preuve généralement à l'égard du témoin à charge. Partout apparaissent des "points faibles" (1) dans le raisonnement d'apparence logique au terme duquel Maurizius a été condamné. Andergast met le doigt sur la fragilité des démonstrations humaines et leur inévitable marge d'erreur.

Il doit reconnaître en outre qu'il a fait juger et condamner sa victime pour une cause qui la dépassait et qui lui était en définitive étrangère. C'est là sa prise de conscience la plus douloureuse. Il y avait dans son réquisitoire deux aspects. L'un consistait en une accumulation savante de preuves et de témoignages, c'était pour ainsi dire l'aspect technique. L'autre était un aspect moral. Il s'agissait de présenter un portrait de Maurizius qui fût susceptible de convaincre le jury de sa culpabilité. C'est à ce propos que la démarche du procureur, jadis admirée de tous, se révèle perfide à dix-huit ans de distance. On se souvient que le procureur a vu en Maurizius "le représentant parfait d'une époque de pourriture et d'effondrement moral" (2) Le détenu ne conteste pas cette qualité qu'on lui prête de représentant de l'époque, mais il amène le procureur à prendre conscience de la malhonnêteté fondamentale du réquisitoire (3) qui a permis sa condamnation et dont il conteste plusieurs points.

Tout d'abord Andergast n'a présenté du prévenu qu'un portrait fragmentaire ; en ne mettant en lumière que les aspects négatifs, son argumentation a reposé sur un choix arbitraire des éléments qui la constituaient. En outre, il n'a pas su se garder d'une phraséologie dangereuse ; dans un appel artificiel mais utile pour sa cause, à la justice divine, il a présenté Maurizius comme un réprouvé. Il a ainsi touché le jury, mais en même temps il a outre-

(1) Ibid., p. 185.

(2) Ibid., p. 271.

(3) Ibid., p. 271 sq.

passé ses droits comme le lui fait remarquer sa victime : "Il vous était impossible de savoir avec certitude si je suis réellement rejeté par Dieu" (1). Andergast a gagné la faveur des jurés en déplaçant les véritables problèmes. Le procès de Maurizius est devenu, par son habileté, le procès de toute une époque présentée comme un tournant dangereux de la civilisation. Il a flatté les jurés en leur proposant un but élevé, il les a investis d'une mission morale en leur demandant de condamner non seulement Maurizius, mais, à travers lui, toute une époque de décadence. Et c'est ce qu'a fait le jury d'un coeur léger ; il a endossé ce rôle de censeur, de redresseur de torts qui lui était proposé. Il a voulu par son verdict mettre un terme à la dégradation morale du temps. Ainsi le jugement prononcé au terme du procès concernait davantage l'époque que l'homme qui la représentait et que le procureur avait habilement substitué à elle. Un des personnages de second rang, le juriste Forster-Lörring confirme cette dimension du procès qui dépassait nettement la personnalité de l'accusé : "L'Allemagne était, au point de vue moral, en présence d'un dilemme c'était un de ces moments historiques où il lui fallait choisir de s'élever ou de s'abaisser" (2). Face à ce dilemme, le jury ne pouvait choisir, comme il l'a fait, que la marche en avant. Ainsi Leonhart Maurizius se trouve condamné d'une manière qui est doublement injuste. Il est condamné à la fois pour un crime qu'il n'a pas commis et au nom d'idées qui dépassent son cas personnel. D'une part, on s'en est tenu aux faits bruts qui parlaient contre lui et le désignaient comme le meurtrier de sa femme, on est resté attaché aux apparences superficielles ; d'autre part, on s'est évadé vers des généralités, ce qui a été tout aussi préjudiciable au triomphe de la vérité. Dans l'un et l'autre cas, l'homme a été oublié par une justice prisonnière de ses propres schémas et incapable d'objectivité.

L'absence d'objectivité de l'appareil judiciaire est un thème fréquent chez Wassermann qui montre volontiers la justice dans un état de dépendance, assujettie au monde extérieur ou simplement à elle-même.

(1) Ibid., p. 273.

(2) Ibid., p. 93.

Dans Clarissa Mirabel, la pression de la rue et le désir de vengeance de la populace qui réclame son tribut de sang entravent le déroulement du procès et imposent même la majeure partie des décisions. Les pressions politiques jouent également un rôle décisif ; derrière le cas Fualdès, on perçoit en effet un conflit plus vaste qui oppose les catholiques royalistes et les protestants libéraux ; on voit les décisions des tribunaux varier en fonction de la force ou de l'effacement de telle ou telle faction. Le procès de Grammont se déroule sous le signe d'une constellation politique et sociale qui, dès le début, lui est défavorable et précipite rapidement sa ruine. A tout cela s'ajoutent les inévitables intrigues des grands : "Que de fois la justice n'avait-elle pas hésité, quand la force des puissants protégeait les criminels" (1).

C'est le roman Gaspard Hauser qui donne la plus évidente illustration des pressions exercées sur la marche du monde judiciaire. Wassermann disposait là d'un terrain d'investigation idéal. En défendant la thèse de l'origine princière du pauvre Gaspard, il était amené à présenter le conflit entre Feuerbach, son porte-parole, et la cour de Bade, qui a tout intérêt à ce que la vérité reste cachée. On voit donc l'éminent juriste aux prises avec les émissaires de cette cour. Sa voix est couverte par la propagande adverse, ses initiatives perpétuellement contrecarrées. Il s'attire la haine des grands ; sa force morale et physique qu'il met au service de la justice, s'use à longueur d'années et il meurt sans que la vérité ait pu se manifester. Feuerbach dispose d'une incontestable autorité morale, il est servi par une intelligence supérieure et par une parfaite connaissance du droit, il occupe une position administrative telle qu'il peut espérer disposer dans l'instant de tous les services de la police et de la justice. Son exemple prouve que même un homme de son envergure, occupant le poste élevé qui est le sien, ne peut libérer la justice des contraintes qui pèsent sur elle.

Pour son malheur, la justice est également prisonnière d'elle-même. On la voit fréquemment paralysée et réduite à l'impuissance par sa propre incompétence. C'est le cas lorsque Gaspard Hauser apparaît à Nuremberg. Le méde-

(1) Clarissa Mirabel, p. 103/104.

cin légiste commis pour l'examiner ne voit pas plus loin que le bout de son nez ; il se borne à constater qu'on est en présence "d'un être qui ne mange pas, ne boit pas, n'éprouve pas de sentiments et ne parle pas comme les autres" (1). Après la première agression contre Gaspard, l'enquête est d'une inconséquence affligeante. Les renseignements recueillis sont fragmentaires et superficiels, on se perd dans l'écheveau inextricable des témoignages, dans le labyrinthe de rapports oiseux et Feuerbach doit constater que l'enquête n'a été qu'une "série de gaffes" (2). A l'incompétence des services s'ajoute un formalisme suranné. L'affaire Gaspard Hauser souffre de l'extrême lenteur des formalités administratives et du conflit qui oppose la municipalité de Nuremberg, la cour d'appel et le gouvernement du district. Les différentes juridictions font passer leurs querelles de clocher avant la recherche de la vérité. Le goût pour une procédure compliquée, pour la multiplication des comptes rendus, porte la confusion à son comble. Avec la lenteur et la pesanteur de son fonctionnement, l'appareil judiciaire ajoute à l'imprécision déjà grande des faits et des témoignages.

Mais le défaut majeur de la justice est la sclérose dont elle est frappée, son refus obstiné d'évolution et d'adaptation, son manque de souplesse. L'Affaire Maurizius montre comment, en refusant de se remettre en cause, elle se ferme elle-même le chemin de la vérité. La justice qui devrait faire triompher la vérité, refuse de reconnaître publiquement ses erreurs. C'est ce qui se passe pour le procureur Andergast, il renonce au pas décisif, à la réhabilitation du condamné qui rétablirait la vérité dans ses droits et il ne consent qu'à la grâce qui ne remet pas en cause l'ancien verdict et qui, par conséquent, ne porte pas atteinte au système judiciaire. Ainsi l'honneur est sauf, mais l'erreur se trouve perpétuée. Un tel système, figé et pétrifié, soucieux de ne rien abandonner de ses rites, ne peut plus évoluer, il est même condamné à la régression. Pour subsister, il en est réduit au mensonge car c'est bien de cela qu'il s'agit dans la grâce finalement accordée à Maurizius. Cette grâce est même une double imposture, dans la mesure où elle fait croire à la fois à la culpabilité de Maurizius et à un geste de générosité de la part de la justice.

(1) C. Hauser, p. 14.

(2) Ibid., p. 118.

Dans L'Affaire Maurizius, la justice renie ses propres fins. Alors qu'elle devrait s'épanouir au grand jour, on la voit rechercher des chemins obscurs, se terrer, comme en témoigne la réaction d'Andergast quand lui apparaît pour la première fois l'incohérence de sa plaidoirie :

"Si le tissu présentait quelque défaut, il faudrait, à cette heure, après si longtemps, le rechercher en sous-main. Surtout pas de démarche officielle" ! (1).

La justice se trahit elle-même ; le sens de sa marche s'inverse de la vérité vers l'erreur, de la lumière vers les ténèbres. On touche du doigt l'absurde.

Les sanctions. Le monde inhumain des prisons

Parmi toutes les sanctions infligées par la justice des tribunaux, Wassermann ne semble s'être guère intéressé qu'à la peine d'emprisonnement. Il est par exemple étonnant de remarquer que la peine de mort n'est pratiquement jamais évoquée, alors que le motif de la détention donne lieu à de multiples et longs développements dans plusieurs romans. Parallèlement aux conditions matérielles de la détention, l'auteur a fait porter sa réflexion sur les conséquences psychologiques de la privation de liberté, ce qui fournit l'occasion d'intéressantes études.

Le bagne où échouent les prisonniers dans la nouvelle Clarissa Mirabel, donne un "avant-goût du tombeau" (2). Les prisons tzaristes évoquées dans Christian Wahnschaffe portent l'horreur à son paroxysme ; les détenus y ploient sous le knout et vivent au fond de cachots ténébreux une existence bestiale. Dans Laudin et les Siens, la cellule de Conrad Lanz est rapidement décrite avec sa fenêtre à barreaux donnant sur un ciel vide (3). Une fois encore, c'est dans L'Affaire Maurizius que ces motifs sont pleinement mis en valeur.

L'intention de Wassermann y est nettement perceptible. Il veut montrer que la barbarie reste un fait de l'époque moderne, une réalité incontestable. Le récit Clarissa Mirabel, dont l'action se situe au début du 19ème

(1) Maurizius, p. 184.

(2) Clarissa Mirabel, p. 133.

(3) cf. Laudin, p. 337.

siècle, créait une distance dans le temps, le roman Christian Wahnschaffe, une distance dans l'espace, dans la mesure où les prisons décrites étaient celles de la Russie des tzars. Dans L'Affaire Maurizius, au contraire, l'action est solidement ancrée dans notre vingtième siècle et se déroule en Allemagne, elle est contemporaine et proche. On sait d'ailleurs qu'elle correspond plus ou moins à un modèle réel et qu'avant d'écrire son roman l'auteur a visité un établissement pénitentiaire du Land de Hesse. Une lettre à Hans Aufricht en date du 27.X.1926, a conservé le souvenir de cette visite : "Avant-hier j'ai fait une des plus grandes expériences qu'il soit donné de faire, j'ai visité la maison d'arrêt de Dietz. Il est exclu que je vous en fasse un compte rendu détaillé, j'ai pris des pages entières de notes et ne peux les répéter ici. Freudenthal, Prinzhorn et moi-même y avons passé toute la journée. A la fin j'étais brisé de fatigue, je l'étais aussi moralement ; cela vous fait une formidable impression de voir cet ancien château de la famille d'Orange rempli de..., dois-je dire : rempli de criminels ? Il n'y a sans doute aucun criminel dans le sens où nous l'entendons jusqu'à aujourd'hui ; la prison est remplie d'êtres perdus, de déments, de psychopathes, de dégénérés. Je n'ai vu que deux véritables "criminels" ; l'un qui a commis un meurtre avec viol, avait un canari dans sa cellule ; l'autre est ce Genz qui, il y a quelques mois, a assassiné un officier de police à Francfort" (1).

Ces notes ont servi de support à la rédaction des passages qui, dans le roman, nous décrivent la prison de Kressa. Il suffit pour s'en persuader de relire le chapitre X du livre (2). On y retrouvera, à peu de chose près, les mêmes personnages que ceux de la réalité et en particulier ce meurtrier redoutable, autorisé à élever un oiseau dans sa cellule.

Comme son modèle, ancien château de la maison d'Orange, la forteresse de Kressa est l'ancienne résidence d'une famille royale. Par une ironie du sort, la nation y abrite aujourd'hui ceux qu'elle considère comme "l'écume de l'humanité". Quand il se rend pour la première fois à Kressa, le procureur Andergast estime que les prisons ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient jadis. De nos jours, nous vivons, pense-t-il, "dans un Etat civilisé et la

(1) Cit. G. Vaughan Jones, in Some unpublished letters of Jakob Wassermann to Hans Aufricht, German life and letters, 3 1949/50, p. 129.

(2) Voir en particulier p. 255 sq.

purgation des peines est réglée selon des principes humains" (1).

Mais dans cette prison qui "jouit pourtant d'un renom favorable" (2) tout dément les affirmations du procureur. Certes, Kressa n'est plus cette prison américaine qu'a visitée Waremm-Warschauer et qui ressemblait à "une ménagerie aux cages de fer" (3), mais l'ancienne barbarie y est toujours présente. Il y règne une atmosphère confinée, irrespirable, la punition du cachot n'y est pas abolie, les détenus tournent vers le visiteur des regards hébétés.

Simplement il règne ici, comme dans le monde des tribunaux, un ordre impeccable. Dans sa tournée d'inspection, Andergast retrouve la même discipline dans le même univers hiérarchisé (4). Mais une fois de plus c'est l'homme qui fait les frais de ce système aux mécanismes irréfutables.

C'est alors pour l'auteur l'occasion de décrire ces êtres prostrés et hagards qui défilent devant le procureur (5). Avec une extrême profusion de détails et aussi avec complaisance, Wassermann fait l'inventaire des crimes et des perversions, il tente de démêler la culpabilité et l'irresponsabilité, il fait sentir la haine, les angoisses, l'accablement des condamnés. C'est le spectacle de la déchéance chez des individus qui ont perdu tout espoir et retombent presque à l'état animal. Il semble que la vie les ait abandonnés, qu'ils soient voués au dépérissement et à la mort. Leur visage a pris la couleur terreuse et grisâtre des murs et tout en eux semble irréel et "fantomatique".

Le cas précis de Leonhart Maurizius permet d'approfondir la psychologie du détenu. Son portrait est une sorte de prolongement de celui de Conrad Lanz dans Laudin et les Siens. Les deux personnages présentent une parenté manifeste. La sanction qui leur est infligée est sans commune mesure avec leur degré de culpabilité. Tous deux subissent une longue détention qui favorise leur réflexion. Ils sont l'un et l'autre capables de porter un jugement sur eux-mêmes, sur leur situation et sur leur univers.

(1) Maurizius, p. 250.

(2) Ibid., p. 250.

(3) Ibid., p. 343.

(4) Ibid., p. 249 sq.

(5) Ibid., p. 250.

Chez Conrad Lanz, la lucidité a un caractère amer et désespéré. Au terme de sa détention il n'est plus ce contestataire agressif que Laudin a connu au moment du procès. Désormais il a perdu tout espoir, il vit perpétuellement dans l'état du hara-kiri. La détention a brisé ses forces vives et instauré en lui un doute généralisé, un nihilisme foncier qui l'amène à refuser jusqu'au soutien que lui propose l'avocat. Conrad Lanz est l'exemple d'un homme véritablement victime de la sanction qui lui a été infligée.

En dépit de leurs ressemblances, la destinée de Conrad Lanz et celle de Leonhart Maurizius ne sont pas assimilables. En effet, si Lanz est définitivement brisé par la détention qu'il subit, la peine infligée à Maurizius, quoique plus injuste encore, est génératrice d'une amélioration morale, elle augmente sa force intellectuelle et morale. Dix-huit ans après son arrivée à la forteresse de Kressa, Maurizius est parvenu à une manière de sagesse. Sa vie intérieure est intense ; son esprit analyse avec discernement l'univers de la prison, les longues années de captivité et celles qui les ont précédées. Le lecteur comprend, à travers ses confessions, ce que représente pour l'homme la privation de liberté. Leonhart parle de l'accoutumance difficile à l'existence de proscrit, de ces premiers mois où il a senti sa volonté s'annihiler peu à peu, puis de l'impression qu'il a eue de douter de sa propre identité :

"Deux ou trois fois dans le courant de l'année je me suis réveillé en sursaut en criant : moi, moi ? avec un point d'interrogation. Moi, rien d'autre" (1).

Pendant les premières années, il a vécu en dortoir avec les autres détenus. Il a fait l'expérience d'une promiscuité de tous les instants, il a ressenti du mépris et de la haine à l'égard de ceux qui lui semblaient à peine des hommes, à l'égard de ces êtres "ravagés par tous les vices imaginables" (2) et dont on pouvait se demander s'ils avaient encore une âme. Plus tard, sous l'influence du gardien Klakutsch, il a appris à voir en eux des réprouvés auxquels devaient aller sa sympathie et sa sollicitude.

Après la vie en communauté, Leonhart a connu la cellule où l'homme se retrouve seul, face à lui-même et face à sa vie. Alors ont commencé pour

(1) Ibid., p. 440 .

(2) Ibid., p. 454 .

lui les interminables heures de veille où il "fouillait le passé" (1), tentant de le reconstruire, d'imaginer un autre cours aux événements. Il cherchait en vain à prouver son innocence ou bien il rêvait à une reprise de son procès. Souvent il imaginait la vie que menaient tous les êtres qui lui étaient chers dans ces heures qui s'écoulaient et dont il était exclu. En marge du temps, il en subissait pourtant l'irréparable usure ; ses souvenirs devenaient flous et parfois il avait beau lutter, il ne parvenait pas à se remettre en mémoire l'image claire de ceux qu'il aimait. A tous ces tourments moraux venaient encore s'ajouter le regret et la torture physique de la séparation définitive.

Puis Maurizius a connu un certain apaisement. Il s'est cultivé et a réfléchi, ce qui a déterminé un approfondissement de sa personnalité. Il a remis en cause sa propre existence et, ce que la justice humaine a été incapable de percevoir, il a su le démêler. Il a compris que, s'il était innocent du meurtre d'Elli, il n'en portait pas moins une certaine forme de culpabilité. Désormais, il se juge plus lucidement que ne l'ont fait les tribunaux, il reconnaît qu'au milieu des hommes il a mal joué son rôle et il en arrive même à une acceptation de sa peine :

"C'est la faute qui sépare l'homme des autres hommes, qui le sépare de la femme. La justice t'a frappé pour une faute qui n'est pas la tienne, sans doute, mais tu restes maudit pour celle que tu as commise ; peut-être a-t-elle été plus grave que tu ne le crois" (1).

Mais cette sagesse finale porte l'empreinte de la tristesse plutôt que celle de la sérénité. La souffrance injuste a laissé des traces indélébiles et la lucidité est voisine du désespoir. Parvenu au terme de son cheminement, Leonhart Maurizius découvre que la justice des tribunaux l'a condamné à une existence vide et absurde. L'être ne peut vivre coupé de ses semblables, car "seul, l'homme n'a pas d'âme... et seul, il n'a pas de dieu" (2).

En dépit de l'amélioration morale qu'elle suscite, la longue détention de Maurizius reste pour lui une expérience négative. Elle souligne l'erreur écrasante de la justice qui n'a pas su déceler l'existence de ces germes

(1) Ibid., p. 447.

(2) Ibid., p. 461.

du bien qui reposaient effectivement dans la personne de celui qu'elle jugeait. Certes, les années de captivité permettent de découvrir ces germes du bien qui jusque là étaient restés cachés, mais elles ne peuvent susciter leur épanouissement. La sanction infligée à Leonhart a été un remède imparfait, elle n'a pas libéré totalement l'homme en lui, comme en témoigne son impossible réinsertion dans la société. S'il est vrai que "l'homme est un animal sociable", Leonhart n'est plus un homme à part entière quand il quitte la prison de Kressa ; il a été amputé de la partie sociale de son être, sa détention l'a définitivement coupé du monde. Il est désormais rejeté sur les chemins de l'errance, dans un univers qui n'a plus de sens pour lui et dans lequel toutes les traces anciennes ont été recouvertes. Quand il recherche son père, il constate que "ce nom de père... est un vestige d'un autre âge" (1) ; quand il espère retrouver sa fille Hildegard, il ne se heurte qu'à des portes closes ; quand il pénètre dans la maison d'Anna Jahn, devenue entre-temps la respectable Madame Duvernon, c'est une étrangère hautaine qui le salue et le repousse aussitôt. Pour Leonhart, tous les liens sociaux et familiaux sont abolis, toutes les attaches de l'amour sont rompues.

Désormais, il est un réprouvé. "Nulle part il n'est à sa place ; rien ne le lie à rien" (2). Il sent en outre qu'il ne pourra jamais se libérer de l'infamie qui pèse sur son nom parce que toute expérience humaine est irrévocable. Alors il franchit le pas décisif de la mort volontaire, ce "pas dans le monde de l'irrévocable..., sans retour possible" (3).

La triste destinée de Leonhart Maurizius a une valeur exemplaire car elle révèle toutes les imperfections de la justice humaine. Maurizius se heurte à des magistrats dont la valeur morale n'est pas irréprochable. Leurs défauts sont simplement dissimulés sous l'apparence de la dignité et de la grandeur que leur confère leur fonction. Ils manient imparfaitement un droit imparfait. Au terme de procès confus, ils prononcent des sentences qui sont sans commune mesure avec les fautes commises. Les peines, uniquement répressives et sans caractère formateur, sont le plus souvent purgées dans des condi-

(1) Ibid., p. 504 .

(2) Ibid., p. 519 .

(3) Ibid., p. 524 .

tions matérielles et psychologiques qui en aggravent la portée. L'intention de Wassermann dans L'Affaire Maurizius est d'imposer des restrictions à l'optimisme à courte vue du procureur général et à son inébranlable conviction que la justice qu'il pratique est celle "d'un pays civilisé". L'Allemagne, qui fournit ici le cadre de l'action mais qui représente aussi tous les pays européens, ne pourra prétendre au titre "d'Etat civilisé", aussi longtemps que l'homme y sera mal jugé ; en effet, c'est la qualité du droit qu'il pratique qui détermine la valeur d'un peuple : "L'excellence d'une nation est proportionnée à l'excellence de son droit" (1).

On a souvent considéré les développements de Wassermann comme une image à la fois partielle et partiale des problèmes de la justice et du droit. L'auteur, affirme-t-on, ne s'intéresse qu'au condamné et fait preuve à son égard d'une bienveillance excessive. On peut étayer aisément une telle affirmation à l'aide d'arguments de poids, tirés de nombreux récits et en particulier de L'Affaire Maurizius.

C'est ce que n'ont pas manqué de faire certains critiques dès la parution du roman. L'article de l'un d'entre eux est particulièrement significatif (2). On y lit que Wassermann mène son combat avec beaucoup de passion et d'humanité, mais qu'il se situe d'une manière exclusive aux côtés du justiciable, sans jamais prononcer un mot en faveur de la société humaine qui doit pourtant se protéger par l'entremise des lois. Wassermann, peut-on lire encore, ne songe qu'à présenter le procureur général sous un éclairage défavorable. Enfin, et c'est là le grief le plus important, il ne procède dans son roman que par interrogations ; à aucun moment il ne nous propose une "solution au problème".

Notre opinion en la matière est beaucoup plus nuancée. En un certain sens, l'argumentation de Kurt Martens n'est pas dénuée de valeur. Il y a bien, dans L'Affaire Maurizius, une tendance à exagérer les défauts du système judiciaire. Mais le fait que Wassermann doute des vertus de la justice ne signifie pas qu'il doute de sa nécessité. Dans Laudin et les Siens, il

(1) Ibid., p. 265.

(2) Kurt Martens, in Die Literatur 30, 1927/28, p. 54.

s'est prononcé pour la nécessité des lois humaines, par la bouche même de Conrad Lanz qui les a enfreintes :

"Si tous les citoyens de l'Etat osaient agir de la sorte...., chacun serait un Morgan et un mendiant à la fois, la vache se dévorerait elle-même au lieu de brouter de l'herbe" (1).

Quant à la "solution au problème", dont le critique déplore l'absence dans L'Affaire Maurizius, elle nous est bien proposée, mais elle n'est pas directement perceptible, parce que Wassermann l'apporte à un niveau différent de celui auquel se pose le problème.

L'idée essentielle de l'auteur est que la société moderne est enfermée dans un système judiciaire fondamentalement imparfait, à l'intérieur duquel il est vain de rechercher une solution. Il conviendra donc de se placer à l'extérieur de ce système, de faire appel à des hommes qui lui sont étrangers et dont la valeur morale irréprochable sera le meilleur garant de la réussite. Seuls ces hommes qui, pour reprendre l'expression du gardien de prison Klakutsch "pensent autrement", et sont moralement régénérés, pourront instaurer une véritable justice. La solution que propose Wassermann n'est pas de nature technique ou juridique, mais de nature éthique. On pourra la trouver ambitieuse ou même illusoire, on ne peut nier qu'elle existe.

Ces personnages lumineux qui, depuis Les Juifs de Zirndorf jusqu'à La troisième Existence de Joseph Kerkhoven, luttent pour faire triompher la justice, sont innombrables. De cette longue suite se détache nettement la figure à la fois captivante et problématique d'Etzel Andergast en qui on retrouve l'essentiel des aspirations, des espérances et des doutes de l'auteur.

(1) Laudin, p. 342.

LE COMBAT POUR LA JUSTICE

Etzel Andergast ou l'adolescent justicier

Cette figure complexe a été rarement perçue dans sa totalité. Wassermann lui a consacré deux livres. Dans L'Affaire Maurizius, Etzel est le personnage central ou du moins le véritable moteur de l'action qu'il met en mouvement et conduit jusqu'à son terme. Dans Etzel Andergast, sa figure domine la deuxième partie du roman.

Au moment où commence L'Affaire Maurizius, Etzel vient d'avoir 16 ans, lorsqu'il rencontre Kerkhoven, il est dans sa 21ème année. C'est dire que Wassermann nous décrit à son propos la période toujours essentielle et généralement critique que constitue le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Mais l'auteur ne se borne pas à l'étude de cette tranche de vie, il évoque aussi les années décisives de l'enfance qui livrent en grande partie la clef des êtres.

Le lecteur est souvent dérouté par Etzel. Il a l'impression, en lisant les deux romans, que le personnage subit une métamorphose et que le jeune homme enthousiaste et rayonnant du début n'est pas le même que celui que nous retrouvons dans le livre suivant. Il semble qu'il y ait dans cet être capable du meilleur comme du pire une cassure interne. Dans L'Affaire Maurizius, l'impression dominante est celle d'une personnalité séduisante sur la tête de qui s'accumulent les qualités les plus enviabiles. Manifestement, Wassermann a voulu faire de lui un personnage séduisant.

Etzel n'apparaît pas, dans l'oeuvre de Wassermann, comme une figure isolée. Nous avons été préparés de longue date à son entrée en scène, en particulier dans le roman Laudin et les Siens (1925). Marlene Laudin, fille de l'avocat doit être considérée comme son précurseur féminin.

Marlene appartient à l'époque de l'immédiat après-guerre. Elle représente, tout comme Etzel, la génération de ceux qui, aux environs de 1920, avaient franchi le cap de l'adolescence, cette "nouvelle jeunesse" que Wassermann s'est attaché à décrire et qui est le dépositaire de ses espérances.

Ces jeunes gens sont des êtres lucides, les épreuves de la guerre qu'ils ont vécues dans l'enfance et la précarité du présent ont forgé leur

âme et dessillé leurs yeux, "la gravité de l'époque leur prête la clairvoyance" (1). Ils remettent en cause le monde des pères et parmi les adultes "ils se sentent en exil" (2). Leur désir d'améliorer le monde est sincère. Doués du sens du réel, ils savent être objectifs. Aptes à éprouver des sentiments, ils sont également capables de penser et de réfléchir. Dans cette époque où tout a chancelé, l'avocat Laudin doit reconnaître que c'est la jeunesse qui nous montre "le chemin du futur" (3).

A maints égards, Etzel est le prolongement du personnage de Marlene. L'auteur souligne expressément son appartenance à la génération d'après-guerre et le considère comme "un représentant" (4) de son époque. Pour M.Ghisels, Etzel et ses semblables portent en eux un véritable "indicateur de direction qui montre l'absolu avec l'infailibilité de l'aiguille aimantée" (5) ; ils sont les dépositaires de "l'instinct moral universel" (5). Ces paroles de Kerkhoven font écho à celles de Waremmé qui reconnaissait déjà à Etzel et à ceux de sa génération un sens aigu des imperfections de l'univers et une volonté de "rendre le monde heureux" (5). Tous ceux qui jugent la jeunesse de leur temps constatent qu'elle refuse catégoriquement l'irrationalisme et les effusions sentimentales de ses prédécesseurs. Elle voit dans la "politique du coeur", dans l'appel exclusif à des sentiments "usés et délavés", un anachronisme dangereux. L'esprit nouveau est fait de "méthodologie", de "discussions intellectuelles" et de "prises de position" (6).

Parmi tous ces jeunes gens, Etzel est celui en qui se manifestent au mieux les aspirations de tout le groupe. Dès son enfance, il a fait preuve d'une perspicacité étonnante et ses questions pénétrantes ont souvent désar-

(1) Laudin, p. 32.

(2) Ibid., p. 125.

(3) Ibid., p. 69.

(4) Maurizius, p. 486.

(5) Ibid., p. 406.

(6) Ibid., p. 107.

conné ses interlocuteurs. "Nous n'avons pas affaire à un rêveur" (1), dit Wassermann qui nous le présente, mais à un être qui en toute circonstance reste maître de soi, comme en ce jour où il fait l'école buissonnière : "Il savait ce qu'il faisait..., il avait l'heure dans la tête et la notion du temps au bout des doigts" (2). Son esprit est méthodique, doué d'une aptitude peu commune à percevoir les réalités et à analyser les situations. La perspicacité de détective avec laquelle il se renseigne dès qu'il a les premiers soupçons sur le rôle joué par son père dans l'affaire Maurizius, la manière dont il quitte la maison paternelle en alliant la ruse au mensonge, dont il interroge et gagne à sa cause la générale, sa grand-mère, sa visite à P.P. Maurizius, son départ pour Berlin, son installation dans cette ville, la recherche et la découverte de Waremmes, puis son triomphe final sur cet adversaire coriace qu'il a su manoeuvrer et réduire à sa loi, tous ces obstacles successifs, exactement évalués et victorieusement surmontés, cette marche implacable et cette irrésistible progression vers le but, tout cela témoigne de qualités qui sont hors du commun.

Mais, dans son ascension méthodique vers la lumière on est parfois tenté de ne voir que la démarche d'une intelligence calculatrice et dans Etzel lui-même un être froid dont Wassermann reconnaît quelque part qu'il était "d'un sang-froid qui frisait l'insensibilité" (3). A force de se déclarer l'adversaire "de tout romantisme" (4) et de réprimer en lui toute tendance au rêve, Etzel ne nous glace-t-il pas ?

Quand on ne considère que L'Affaire Maurizius, on ne peut affirmer rien de tel. Etzel ne nous y apparaît pas comme un être uniquement doué de qualités rationnelles. Certes, il se méfie des impulsions incontrôlables de l'affectivité et il est froissé quand son professeur lui reproche un jour "un excès de sentiment" (5). Il y a cependant en lui plus que cette raison dont l'aridité caractérise, dans le roman, le monde de son père et de Waremmes-Warschauer. Etzel est également doué d'un instinct infallible et d'une intuition

(1) Ibid., p. 25.

(2) Ibid., p. 25.

(3) Ibid., p. 85.

(4) Ibid., p. 228.

(5) Ibid., p. 107.

géniale qui le guident dès le début vers la vérité. Il lui suffit de quelques données pour ressentir ce qui reste caché aux autres. Parlant à Waremmé de la première révélation qu'il a eue de l'affaire, il dit :

"Dès la première minute, cela n'a fait aucun doute pour moi : ce verdict est faux, ce verdict est un assassinat juridique.. Si vous me demandez comment j'ai acquis cette certitude, je ne pourrai vous répondre qu'une chose : je ne le sais pas" (1).

Cela se trouve confirmé dans l'analyse que fait J. Kerkhoven du destin antérieur d'Etzel (2). Parlant de la toute première prise de conscience de l'erreur judiciaire, Kerkhoven dit qu'elle "ne relève pas tellement de la connaissance que de la vision". La vérité s'est révélée à Etzel dans une sorte d'illumination soudaine et non pas au terme d'une démarche intellectuelle. C'est l'intuition qui a joué un rôle décisif. Elle lui permet aussi de pénétrer jusqu'au coeur des êtres, elle le pousse à percer leurs mystères, à découvrir la signification de leur solitude et de leur souffrance :

"Tout homme, même le plus humble, le plus ennuyeux avait quelque chose de secret et d'insondable.... Ce qui le faisait réfléchir surtout, c'était la solitude des êtres" (3).

C'est ce don de sympathie humaine qui fait de lui, par rapport à son père, un homme nouveau qui peut oeuvrer pour le triomphe de la vérité et de la justice.

Au réalisme, à l'esprit positif et rassis de sa génération, il allie la sûreté de l'instinct et de l'intuition et une sensibilité affinée. Ce sont autant de marques d'un tempérament hors du commun. A bien des égards, Etzel nous apparaît comme un être à la stature surhumaine. Wassermann l'a voulu tel : archange purificateur, porteur du lumineux flambeau de la justice, marqué du signe de la victoire. L'auteur lui a prêté des dimensions bibliques ; tantôt il assimile son combat à celui de David contre Goliath (4), tantôt il nous le présente comme un valeureux saint Georges qui part pour terrasser le dragon (5).

(1) Ibid., p. 483.

(2) Etzel, p. 323 sq. Ce résumé de L'Affaire Maurizius met en lumière le sens du roman. Wassermann a voulu s'expliquer ainsi sur son personnage

(3) Maurizius, p. 43.

(4) Etzel, p. 365.

(5) Ibid., p. 329/30.

Ainsi se trouvent dessinés les véritables contours du personnage et le sens de son entreprise apparaît nettement. Cette entreprise est solidement ancrée dans la réalité, mais derrière elle on perçoit la grandeur du mythe. Comme David est armé de sa fronde, Etzel, dans sa faiblesse, dispose d'armes infaillibles, d'une lucidité pénétrante qui, symboliquement, contraste avec la myopie de ses yeux, d'une détermination farouche et d'un enthousiasme irrésistible. Mais avant tout c'est l'amour de la justice et de la vérité qui alimente ses actions et lui donne l'énergie nécessaire. C'est Etzel qui, dans L'Affaire Maurizius, trouve les accents les plus pathétiques pour parler de la justice. C'est de sa bouche que tombent ces formules qui résument la pensée de l'auteur :

"La justice est le coeur palpitant du monde" (1), ou encore : "La justice est pareille à un enfantement, l'injustice est semblable à la mort" (2)

Pour Etzel, comme pour Wassermann, c'est dans la justice que s'accomplit le sens du monde, elle seule peut lui donner un visage harmonieux. Cette vision de la justice, source de vie, mère de l'univers, donne au roman une tournure philosophique que certains commentateurs comme F. Martini ont clairement mis en lumière (3). Dans L'Affaire Maurizius, F. Martini voit un combat aux dimensions cosmiques entre les forces du bien et les forces du mal, une réincarnation du mythe de "l'enfant, divin rédempteur" (4).

Etzel est bien une figure hors des normes ordinaires. On sait que sa taille est presque celle d'un nain et qu'il n'a aucune expérience du monde, mais il brandit le glaive de la justice et de la vérité, ce qui lui permet de triompher de Waremme, le monstre qui jusque-là a réussi à soumettre tous ceux qui l'approchaient. Si David est le symbole de la faiblesse physique secondée par la puissance divine, Etzel est le symbole de la faiblesse humaine soutenue par la puissance des valeurs supérieures, par la justice et par la vérité.

(1) Maurizius, p. 365.

(2) Ibid., p. 335.

(3) F. Martini, Postface à Der Fall Maurizius, éd. Rütten u. Loening.

(4) Ibid., p. 564.

Certains critiques retiennent essentiellement cet aspect du personnage (1), tandis que d'autres le passent, à tort, presque entièrement sous silence (2) et font de lui un être totalement négatif, un messenger du néant. L'existence même d'interprétations aussi contradictoires prouve que nous sommes en présence d'une figure éminemment problématique.

Sans aucun doute, Etzel a été conçu comme une personnalité lumineuse chargée de réaliser l'espérance d'une régénération du monde par le rayonnement irrésistible de l'enfance et de l'adolescence. A la suite de Gaspard Hauser et de Laudin et les Siens, L'Affaire Maurizius témoigne de la conviction de Wassermann que la nouvelle génération est capable de porter remède aux égarements de ses pères. Le personnage d'Etzel Andergast est donc lié à une vision générale de la jeunesse dans le cadre de laquelle il convient de le replacer pour le comprendre dans sa totalité.

A partir des années 1928/1929, la sollicitude dont l'auteur a toujours fait preuve à l'égard de la jeunesse n'a cessé de se renforcer. C'est à cette époque que Wassermann est devenu une sorte de guide pour une génération aux abois, qu'il a multiplié les audiences et les lettres en réponse à un courrier toujours plus abondant, les lectures publiques, les conférences. Dans son appel Rede an die Jugend über das Leben im Geiste, il a mis clairement en évidence son rôle de guide spirituel :

"Je reçois, dit-il, des milliers et des milliers de lettres dans lesquelles les jeunes gens font de moi le confident de leurs luttes et de leurs défaites et m'exposent leur situation sans espoir, leur total désarroi" (3). Ce discours et plusieurs récits autobiographiques réunis dans l'ouvrage posthume Tagebuch aus dem Winkel traduisent les soucis constants qu'inspirent à Wassermann tous ceux qui se confient à lui.

(1) C'est le cas de W. Voegeli ou de Fritz Martini. L'analyse de F. Martini, citée plus haut, porte sur L'Affaire Maurizius, ce qui explique que le personnage d'Etzel soit interprété dans un sens positif. F. Martini signale cependant qu'Etzel ne reste pas égal à lui-même dans le roman suivant.

(2) Voir par exemple l'interprétation de M. Boucher Le Roman allemand et la Crise de l'Esprit, P.U.F. 1961, ou encore l'interprétation de H. Miller, Maurizius for ever, in J. Wassermann Joseph Kerkhovens dritte Existenz, Rütten u. Loening.

(3) Rede an die Jugend, p. 18.

Dans le petit essai Drèi Tage in Berlin de 1931, il loue le noble désintéressement des jeunes qui renoncent volontiers à ce que la génération précédente tenait pour essentiel, l'argent, la carrière ; il voit en eux "une merveilleuse réserve" (1), un "trésor de volonté et de force encore inutilisées" (1). Dans un autre texte, intitulé Ein Repräsentant, il fait le portrait d'un des enfants de l'époque. Ce jeune a connu l'aisance matérielle au sein d'une famille qui s'est enrichie "dans ces années d'après-guerre qui avaient l'apparence de l'opulence" (2). Il a été élevé sans amour par un père qui, au temps de l'inflation, ne songeait qu'à sacrifier au veau d'or. Puis la crise économique a ruiné sa famille et le sol s'est soudain dérobé sous ses pieds. Il s'est senti guetté par "le gouffre du néant" (3). Mais, et c'est là le plus grand motif d'émerveillement de l'auteur, ce jeune garçon n'a pas succombé à l'attrait du vide. Il a pris conscience de ce que, une fois dispersées les richesses matérielles, "il lui restait le bien essentiel, le bien sacré, irremplaçable : le coeur vivant" (4). Wassermann reconnaît en lui "un être authentique" (4).

Dans le discours à la jeunesse, il s'efforce de trouver pour tous ces jeunes gens qui viennent à lui un dénominateur commun et ce dénominateur est très nettement positif. Chez tous il veut constater "un affinement de la conscience, une augmentation du sens de la responsabilité" (5). Tout se passe, dit-il, comme si l'affaiblissement ou même la disparition totale du sentiment religieux s'étaient trouvés compensés par un raffermissement du sens moral. Une sorte de transfert s'est opéré, l'énergie que l'homme dispensait jadis dans le cadre de la religion, les jeunes d'aujourd'hui l'emploient à réfléchir aux problèmes moraux.

Tels sont les aspects positifs de cette jeunesse dont les qualités et les mérites se trouvaient déjà rassemblés, dans L'Affaire Maurizius, sur la tête d'Etzel Andergast. Mais dans ces années 30, la vision n'est plus chez

(1) Tagebuch aus dem Winkel, p. 148.

(2) Ibid., p. 163.

(3) Ibid., p. 165.

(4) Ibid., p. 168.

(5) Rede an die Jugend, p. 19.

Wassermann exempte de zones d'ombre. Certes, l'auteur perçoit les ressources de cette nouvelle génération, mais parallèlement il voit aussi les menaces qui pèsent sur elle dans l'univers allemand et qui ne sont pas moins importantes.

Cet univers allemand, c'est celui, tragique et désespéré, de la crise économique, et du chaos politique. La jeunesse n'est pas épargnée dans ce monde dont les bases cèdent pour la deuxième fois en l'espace d'une décennie. C'est pourquoi l'espoir se double souvent, dans les mêmes textes, d'une sombre appréhension. Sans cesse reviennent sous la plume de l'auteur des expressions qui traduisent une situation désespérée. Ici on apprend que les jeunes doutent pour la plupart de la "possibilité d'exister" (1) ; ailleurs apparaissent la précarité du présent et l'incertitude de l'avenir pour cette "jeunesse allemande tragiquement menacée" (2) qui "manque d'espace vital dans son propre pays et... pour laquelle demain il n'y aura peut-être plus de pain" (3). La jeunesse viennoise est, elle aussi, "placée sur une planche au-dessus de l'abîme" (4). La crise est générale, elle n'épargne pas plus la vieille capitale autrichienne "où le printemps vous ouvre ses bras avec plus de séduction que partout ailleurs" (5), que le Nord "plus dur et plus dépouillé" (5).

Les répercussions morales de cette détresse matérielle sont inévitables et profondes comme le constate Wassermann dans son discours de 1932 : "Rien qu'en Allemagne, il y a actuellement environ six millions de jeunes gens sans aucun fondement solide pour leur vie, comprenez moi bien, je ne parle pas là de chômeurs, je parle de désespérés" (6). C'est un désespoir complet de

(1) Ibid., p. 147.

(2) Ibid., p. 143.

(3) Ibid., p. 153/54.

(4) Ibid., p. 144.

(5) Ibid., p. 145.

(6) Rede an die Jugend, p. 10. Dans le même texte, Wassermann décrit ainsi la situation d'un jeune Allemand : "Hinter ihm der Krieg, vor ihm der soziale Untergang, links zertrümmert der Kommunist an ihm, rechts der Nationalist, um und um keine Spur von Redlichkeit und Vernunft, in ihm selber alle guten Instinkte in den Haß abgebogen".

l'âme et de l'esprit ; la jeunesse est projetée dans un univers qui ne lui offre que le spectacle du déclin. En politique, elle n'a aucun repère, si ce n'est les mouvements extrémistes. Dans le domaine moral, elle ne perçoit nulle trace d'honnêteté ni de raison, la haine ambiante opère son attraction et menace de mobiliser toutes les forces vives. L'absence de relation avec le reste du corps social favorise le développement d'un individualisme forcené qui dégénère en radicalisme et en fanatisme. Face au spectacle débilitant du chaos, l'imagination supplée aux insuffisances du monde et engendre des systèmes de pensée démesurés qui proposent des solutions radicales et monstrueuses. Toutes les "passions arrogantes" (1) se donnent libre cours, le respect de l'homme et des valeurs spirituelles disparaît au profit d'une divinisation de l'Etat qui remplace les anciens dieux qu'on a abattus.

On mesure à quel point cette vision de la jeunesse est contradictoire. La génération d'Etzel Andergast est à la fois forte et tragiquement démunie, privée de ce "pain quotidien", de ce "pain de l'âme" (2) sans lequel tout être va à la dérive (3).

(1) ibid., p. 40.

(2) Tagebuch aus dem Winkel, p. 145.

(3) Ces évocations méritent d'être soulignées en raison de leur exactitude historique. La période de la République de Weimar représente en effet pour la jeunesse allemande une phase critique de son histoire. Le début du siècle avait connu un renouveau du mouvement de jeunesse avec les Oiseaux migrateurs (Wandervögel), association qui se préoccupait relativement peu de politique. La guerre et la révolution placèrent ensuite la jeunesse devant d'inévitables choix politiques. A partir de 1920, les membres des Wandervögel se divisèrent en associations multiples, allant de l'extrême-droite à l'extrême-gauche. Les nazis furent les grands bénéficiaires de cette division et de cette radicalisation de la jeunesse. En 1932, la Hitler-Jugend comptait 108 000 membres et on estime qu'une large majorité des étudiants et des lycéens était alors acquise à l'hitlérisme. Beaucoup d'intellectuels dénoncèrent comme Wassermann cet état de fait. Ainsi, la Neue Rundschau dans laquelle fut publié le texte de Wassermann, Rede an die studentische Jugend über das Leben im Geiste. Zum Goethetag 1932, édita en l'espace de quelques mois plusieurs articles consacrés à la situation de la jeunesse tentée par la propagande nazie, par exemple celui de Ernst Robert Curtius, Die Universität als Idee und Erfahrung (Die Neue Rundschau 43 (1932) 1, p. 145-167). On pense aussi à l'appel de Th. Mann, Deutsche Ansprache. Ein Appel an die Vernunft, du 17 octobre 1930.

Le personnage d'Etzel Andergast ne peut valablement s'expliquer en dehors de cette analyse générale. La première impression -mais non pas la seule- que nous avons d'Etzel dans L'Affaire Maurizius est celle d'une noble grandeur. A travers lui, Wassermann exprime l'espérance née au lendemain de la guerre qui lui fait déceler dans la jeunesse de son temps les germes du renouveau et la promesse du salut. Wassermann fait confiance à Marlene Laudin, puis à Etzel qui tous deux veulent proposer une alternative au monde de leur père. Ces deux figures portent la marque de son optimisme passager.

Mais entre l'année 1928 où paraît L'Affaire Maurizius et l'année 1931 où est publié le roman Etzel Andergast qui en constitue la suite, s'amorce le retour de l'Allemagne au chaos. 1928, c'est l'apogée des "années Stresemann", c'est-à-dire l'apogée d'une époque de relative harmonie ; en 1931 par contre, tout est déjà compromis. Entre ces deux dates le personnage d'Etzel a subi le contrecoup de cette transformation de l'univers allemand. L'image initiale qui semblait idéale n'a pas résisté à la dégradation de l'état d'esprit de l'auteur. C'est une des raisons pour lesquelles, dans le livre qui porte son nom, Etzel s'achemine irrésistiblement vers sa chute.

Il réapparaît prisonnier du chaos et à aucun moment il ne parvient à s'en libérer. La grâce accordée à Maurizius lui a laissé le sentiment d'un échec dont Kerkhoven analyse les répercussions psychologiques.

Etzel, chez qui le sens de l'absolu était aiguisé à l'extrême, était prédestiné à ressentir comme un outrage le refus de réhabiliter Maurizius. Il a fait l'expérience de la fragilité de la justice qu'il considérait comme le support de l'univers. Kerkhoven ne s'étonne donc pas de son "effondrement spirituel" (1) qui l'a laissé amer, vieilli avant l'âge, comme celui qui a déchiffré les derniers mystères. Pour lui, le monde "s'est renversé, tout le sens de la vie s'est inversé en non-sens" (2). Quand son chemin croise celui de Kerkhoven, il se demande comment redonner une signification à son existence. Avec la grâce de Maurizius, il a vécu un effondrement de l'univers qui est de même nature que celui auquel a assisté la jeunesse allemande à partir de 1929. Comme elle, il n'a autour de lui que le spectacle du vide, ce qui détermine de semblables conséquences psychologiques et morales.

(1) Etzel, p. 329.

(2) Ibid., p. 327.

On assiste à la ruine de toutes les valeurs auxquelles il se référerait jadis. L'idée de justice qui était la source vive où il s'alimentait, est devenue une notion vague que l'intuition et le coeur desséchés ne permettent plus d'appréhender directement et que l'esprit est incapable de définir ; c'est désormais un concept stérile, objet de spéculations abstraites dont on ne peut plus dessiner les contours. L'amour de la justice a fait place à une dangereuse monomanie qui se manifeste sous forme d'obsessions, de craintes et de scrupules paralysants. Alors que dans L'Affaire Maurizius cet amour poussait Etzel en avant, maintenant il le rend hésitant, incapable de prendre ses responsabilités et de poursuivre avec détermination dans une voie donnée.

Pour ce qui est de la vie affective, il ne reste plus chez l'adolescent passionné de jadis qu'un intellectualisme froid dont Marie Bergmann, un autre personnage, donne l'explication. Il semble, affirme-t-elle, qu'Etzel dépense tellement d'énergie à définir la notion de justice que son être se trouve vidé de toute sa substance intime. En lui s'est produite la dissociation fatale entre le coeur et l'esprit qui s'est déclaré autonome. Il affirme maintenant sans ambages qu'il convient de s'imposer une "restriction des sentiments" (1). A partir de là, le mal opère son oeuvre irréparable ; privé de la force du coeur, Etzel en arrive vite à une surestimation de son propre moi et au mépris de l'homme. En lui, disparaît toute forme de respect, sa méfiance illimitée à l'égard de tout et de tous le fait sombrer dans une attitude de refus exaspéré. Il est désormais condamné à la solitude et à l'errance.

C'est dans cet état de dépression qu'il fait la connaissance du médecin Joseph Kerkhoven, personnalité quasi magique qui exerce sur lui une attraction irrésistible. L'histoire des deux hommes, qui est celle des relations du maître et du disciple, donne la mesure des ravages accomplis dans l'âme d'Etzel. Une des plus belles pages du livre est consacrée à l'analyse de ces relations (2). Etzel se présente à Kerkhoven dans un état de dénuement spirituel complet. Comme la jeunesse allemande dont il est le représentant, il a joui d'une liberté totale, mais cette liberté n'est pas le signe d'une réelle émancipation de l'être, elle n'est que la marque de la disparition de

(1) Ibid., p. 376.

(2) Ibid., p. 505/506.

tous les liens anciens. Au fond de lui-même Etzel hait cette indépendance qui fait de lui un être à la dérive. Son âme est pareille à celle de la jeunesse allemande, une âme "sans maître" qui, inconsciemment, aspire "à l'obéissance et à l'ordre". Mais elle est ainsi faite que, "quand elle a trouvé son maître, elle se révolte contre lui" (1) et cherche à l'abattre. C'est très exactement ce schéma qu'illustrent les relations de Kerkhoven et d'Etzel. A partir de là, c'est le triomphe du désespoir et de la dévastation, la "chute de l'ange". Wassermann nous conduit à travers "le royaume ténébreux d'une âme" (1) qui devient le contraire de ce qu'elle était. Etzel ne se contente plus d'affirmer qu'il n'a "plus de but" et que "l'humanisme est liquidé" (2). Maintenant il agit avec un franc mépris de l'homme et il n'a d'autre ambition que de souiller les nobles idéaux. Le justicier que nous connaissons a totalement renié son idéal, celui qui voulait combattre le mal a pactisé avec les forces maléfiques.

Il convient maintenant d'expliquer comment se produit ce qui, à première vue, paraît être une inversion du personnage. Comment Etzel en arrive-t-il à un nihilisme pire que celui qu'il voulait combattre en la personne de Waremmé et à une attitude aussi farouchement destructrice ?

Au début du chapitre XVI, Wassermann nous parle d'un "autre Etzel qui vient à notre rencontre" (3), comme si dans cet être s'était opérée une métamorphose à laquelle le personnage lui-même tente par la suite de donner une explication. Quand il jette un regard en arrière sur son cheminement, il lui semble que le destin a eu l'intention délibérée de le précipiter dans la faute et cette intention lui semble de "nature diabolique" (4).

Dans cette perspective, les intentions nobles d'Etzel se seraient heurtées à la fatalité qui aurait accumulé les obstacles sur sa route et multiplié les déceptions pour le conduire finalement à sa ruine. Nous avons montré comment les différents échecs que subit le personnage ébranlent sa vie psychologique, mais nous ne pouvons pas expliquer aussi facilement que ces échecs

(1) Ibid., p. 590.

(2) Ibid., p. 539.

(3) Ibid., p. 591.

(4) Ibid., p. 653.

le brisent de manière définitive. L'image première qu'Etzel a donnée de lui-même, permettait d'espérer une autre attitude que celle qu'il adopte et qui consiste à se laisser briser puis emporter par le destin. A aucun moment, il ne cherche à ralentir sa chute ; on dirait au contraire qu'il hâte l'heure de sa perte et succombe à l'attrait du néant vers lequel il se précipite volontairement de palier en palier. Bref, nous ne pouvons faire de lui simplement une victime de la fatalité pour la bonne raison qu'il semble pactiser avec cette fatalité. Les motifs de sa chute ne tiennent donc pas seulement à l'intervention des forces extérieures, ils sont également inhérents à sa propre nature, comme il le pressent d'ailleurs lui-même.

Poursuivant l'étude de son cas, il découvre qu'une partie de son être a toujours été en accord avec les intentions du destin et que même elle leur a "préparé le terrain" (1). Il ne parvient pas à définir ce côté de sa personne qui s'est si bien plié à la volonté des forces négatives que finalement il s'est allié à elles. Il s'arrête à des formulations imprécises, il parle du "caractère inéluctable de la faute", il reconnaît qu'il a toujours eu "la nostalgie de la faute". C'est de sa part un aveu qui nous amène à reconsidérer tout ce que nous pensons de lui depuis L'Affaire Maurizius. Le personnage est désormais plus problématique mais aussi plus intéressant. Nous devons rechercher dans quel recoin obscur se cachaient en lui, depuis le début, les germes de la ruine. En effet, l'hypothèse d'une métamorphose n'est plus soutenable dès l'instant où le personnage la refuse lui-même. En réalité, Etzel ne vit pas deux existences plus ou moins opposées l'une à l'autre ; il est un être humain cohérent qui porte en lui toutes les explications de sa grandeur et de sa chute.

Ce qui dans L'Affaire Maurizius nous le rendait sympathique, c'était son caractère sans marqué apparente de faiblesse et l'intransigeance de son sentiment de la justice. Nous prêtions à Etzel la noble grandeur des chercheurs d'absolu. Nous comprenons maintenant que cet amour de l'absolu qui exclut toute concession est un des motifs essentiels de sa chute. C'est là, en effet, que se situe le pôle négatif de son être.

(1) Ibid., p. 653.

A vouloir conquérir l'absolu, Etzel perd le monde. Il ne comprend jamais que ses ambitions sont sans commune mesure avec les possibilités de l'univers, que son idéalisme excessif crée une distance perpétuelle entre lui-même et les réalités et le condamne sinon à l'impuissance, du moins à l'inefficacité. Il refuse les limites étroites du réel et son esprit se laisse aller à l'intolérance et au fanatisme. Sa destinée prouve qu'il n'y a qu'un pas vite franchi entre l'amour de l'absolu et la démesure, que la volonté de construire s'inverse facilement en son contraire. C'est ce qu'ont bien compris un certain nombre de personnages, par exemple Melchior Ghisels, dès L'Affaire Maurizius, et Marie Bergmann, dans le roman suivant.

Avec sa perspicacité, le philosophe Melchior Ghisels perçoit immédiatement le mal dont souffrent Etzel et sa génération :

"On ressent un besoin de destruction profond et morbide dans les régions les plus sensibles de l'humanité. Si l'on ne peut y remédier -et j'ai peur qu'il soit déjà trop tard- il faut s'attendre d'ici cinquante ans à une catastrophe effroyable qui dépassera en horreur toutes les guerres et toutes les révolutions que nous avons connues jusqu'ici. Il est étrange que la destruction émane souvent de ceux-là mêmes qui se croient les gardiens de ce que l'on appelle les biens les plus sacrés" (1).

Ce jugement a une double valeur. Il concerne d'abord l'époque et, avec le recul dans le temps dont nous disposons aujourd'hui, il nous semble étonnamment pénétrant. Wassermann a clairement senti quelle volonté de destruction animait, dans l'Allemagne d'alors, les prophètes d'un avenir meilleur. L'allusion au fanatisme politique du temps est limpide une fois de plus. Quelques lignes plus loin, l'auteur condamne de nouveau expressément la frénésie politique qui, "tel un acide, corrode tout ce qui unit les hommes" (2). Le jugement de M. Ghisels s'applique aussi au cas particulier d'Etzel. Etzel vit bien dans "ces régions les plus sensibles de l'humanité", il pense être le défenseur des plus hautes valeurs, il se croit investi de la mission d'améliorer le monde. En réalité, il ne peut le faire, parce que, avec son amour de l'absolu, son premier geste est de porter contre le monde une condamnation sans appel. Il refuse et rejette l'univers; or, on ne saurait améliorer que ce sur quoi on accepte de se pencher et qu'on tient pour transformable; M. Ghisels a senti que l'idéalisme démesuré d'Etzel n'agissait pas autrement que comme un "désir de destruction".

(1) Maurizius, p. 364.

Marie Bergmann, elle, insiste sur les effets immédiatement perceptibles de cette attitude inconditionnelle qui condamne tous ceux qui l'adoptent à faire violence au monde qu'ils voulaient guérir. A ses yeux, Etzel est un "fanatique de la justice", qui vit dans un "état de guerre permanent" et qui, en définitive, est "d'une injustice provoquante" (1).

On ne saurait définir mieux le comportement d'Etzel. En refusant toute mesure partielle, toute réforme limitée ou toute solution imparfaite, le justicier se heurte au mur de l'impossible et, pour lui comme pour les autres chercheurs d'absolu, il ne subsiste que la solution d'anéantir le monde ou de s'anéantir soi-même. Nous en avons la démonstration dès qu'Etzel apprend que Maurizius n'est pas réhabilité. Il sombre dans un état de démence furieuse et détruit tout autour de lui. Commentant cet accès de folie, Wassermann parle, dans le roman suivant, "d'un désir frénétique de détruire le monde". La dernière scène de L'Affaire Maurizius a donc une valeur symbolique ; elle démontre que toute l'action antérieure d'Etzel n'a conduit qu'à la ruine et à la dévastation. Par la suite, le personnage n'échappe plus jamais à l'emprise de cette folie. Il ne recherche les êtres et les choses que pour les détruire et il se condamne au délabrement. La courbe de son existence se résume donc au passage de l'enthousiasme ardent à un nihilisme intégral. Le juste s'est renié lui-même.

On objectera qu'Etzel est une figure disharmonieuse et même contradictoire. On ne saurait le nier, on peut par contre expliquer et justifier cette disharmonie interne sans laquelle le personnage perdrait toute sa signification.

Wassermann veut montrer ici à quel point la limite est imprécise entre la véritable grandeur et l'excès, entre l'enthousiasme idéal et le fanatisme ; il veut montrer comment un zèle démesuré produit les résultats inverses de ceux qu'on pourrait escompter ; en outre, il met en garde contre toute quête de l'absolu qui prive l'individu du sens du réel. Il y a tout cela chez Etzel et dans la jeune génération des années 30, d'énormes qualités et aussi les défauts monstrueux qui en sont les prolongements. Ces qualités, portées à un degré extrême, finissent par s'inverser en leur contraire. Pour être ce

(1) Etzel, p. 339.

qu'il est, c'est-à-dire celui qui part pour faire régner la justice et qui devient, comme le suggère son nom, le "fléau de Dieu", Etzel ne pouvait avoir qu'un tempérament disharmonieux.

Il n'est pas aisé de conclure sur un personnage aussi complexe qu'Etzel. L'impression première est celle d'une existence divisée en deux phases successives qui seraient séparées par une brusque et profonde cassure. Cette impression ne résiste pas à l'analyse des textes. Il est sûr que, dès le début, Etzel porte en lui les possibilités extrêmes du bien comme du mal, deux tendances dont la négative finit par supplanter l'autre. Sa personne est d'une extrême densité. En elle se conjuguent l'espoir et l'enthousiasme, mais aussi toutes les craintes de l'auteur.

L'espoir est celui que Wassermann place en une génération lucide et décidée ; les craintes sont celles qu'il éprouve devant la montée d'une pensée radicale et d'un fanatisme inhumain en quoi peut se muer la froide détermination de l'époque. Pour le moraliste Wassermann et pour l'observateur d'une situation historique déterminée, la figure d'Etzel est une somme.

Dans la mesure où Etzel représente la jeunesse allemande, et nous avons de bonnes raisons de penser qu'il en est ainsi, les craintes exprimées à son sujet valent pour l'ensemble de cette jeunesse, si bien que la trilogie Maurizius - Andergast - Kerkhoven se présente comme un témoignage historique de grande valeur. Dans l'Allemagne d'alors, une jeunesse ardente et animée d'intentions généreuses n'a pas trouvé un univers à sa mesure, sa déception l'accule au désespoir, elle est menacée par l'insensibilité et par le radicalisme de la pensée. La médiocrité du monde environnant la pousse à envisager les solutions les plus folles, la faillite des générations précédentes avive en elle une fureur iconoclaste. L'absence de valeur sûre, le manque de repère fixe, la fragilité extrême des structures sociales et politiques augmentent son besoin inné d'autorité, cette jeunesse cherche un idéal pour le servir, un maître pour lui obéir, une communauté pour s'y intégrer et pour échapper à la solitude. Le danger qui la guette est celui de la dictature.

Henry Miller (1) qui met surtout l'accent sur le fanatisme et la frénésie d'Etzel est allé jusqu'à parler à son propos d'un "Hitler à l'état d'embryon". Poursuivant la comparaison, il assimile la situation de Leonhart

(1) Henry Miller, Maurizius for ever, in : Joseph Kerkhovens dritte Existenz, Rütten u. Loening, p. 567-616. Cet essai brillant ouvre des perspectives très intéressantes sur le caractère d'Etzel.

Maurizius à celle de l'Allemagne rabaissée et captive qu'il convient de libérer. La démonstration est séduisante; nous hésiterons néanmoins à la suivre jusqu'à son terme parce que nous nous refusons à dépouiller Etzel de toute espèce de qualité. Nous devons cependant reconnaître que sa personnalité est souvent inquiétante comme cette époque de disharmonie et de violentes tensions à laquelle elle appartient. Elle semble d'ailleurs avoir inquiété l'auteur lui-même à qui elle arrache parfois des aveux révélateurs : "Etzel, écrit Wassermann, a l'esprit négateur et incrédule de sa génération, un esprit contaminé par la maladie et l'anarchie ambiantes" (1). La soif d'absolu d'Etzel, la conscience aiguë du vide qui l'entoure, le mépris affiché des anciennes valeurs, tout cela fait de lui un être éminemment vulnérable et en même temps réceptif à l'égard des solutions les plus radicales qui peuvent lui être proposées.

D'ailleurs, la menace de la dictature qui pèse sur tous ceux qui lui ressemblent est clairement exprimée par M. Ghisels, c'est-à-dire par l'auteur lui-même :

"Peut-être nous faudrait-il un César. Mais d'où viendra-t-il ? Il faut redouter le chaos qui seul peut lui donner naissance" (2). Ce nouveau César serait l'arbitre des existences révoltées et solitaires, il canaliserait les efforts confus et désordonnés d'Etzel et de ses semblables qui verraient en lui une manière de sauveur. En instaurant la tyrannie, il punirait "la révolte des fils" contre l'autorité et exercerait "la vengeance du père" (3).

(1) Maurizius, p. 572.

(2) ibid., p. 365.

(3) Ces expressions sont de Peter Gay, Die Republik der Außenseiter, 1970. P. Gay voit dans l'histoire de la République de Weimar ce double mouvement de "révolte des fils", puis d'assujettissement de la jeune génération à la dictature. Il rappelle (p. 187) la formule du philosophe Ernst von Aster qui résume ainsi l'attitude de la jeunesse : "Eine seltsame Verbindung von revolutionärer Auflehnung gegen Autorität und Tradition und blinder Disziplin gegenüber dem "Führer"!" Dans son livre, L'Antisémitisme nazi. Histoire d'une Psychose collective, 1971, Saul Friedländer a étudié ce phénomène de civilisation dans une perspective assez semblable à celle de P. Gay, op. cit., p. 74 sq. et 102 sq.

On voit jusqu'à quelles extrémités peut nous conduire le personnage d'Etzel Andergast. On voit quelles perspectives s'ouvrent, au terme de ce cheminement qui semble avoir communiqué à l'auteur une sorte de vertige. La volonté de transformer le monde revêt ici un aspect excessif. Certes, l'énergie d'Etzel est concentrée sur une affaire précise, limitée, mais, par delà l'affaire Maurizius, c'est tout l'appareil judiciaire et l'ensemble de l'édifice politico-social qu'Etzel est amené à remettre en cause. Pour ce combat qu'il croyait à sa mesure il ne dispose que de ses propres forces qui sont très inférieures à celles d'un adversaire écrasant et inébranlable. Dans cette lutte inégale, il doit compenser sa faiblesse par une démarche audacieuse qui lui fait dépasser les limites extrêmes de l'humain. Il sombre dans la démesure.

Aussi nombreuses que soient les perspectives ouvertes par cette étude du personnage, nous verrons plus loin qu'Etzel ne nous a pas encore livré tous ses secrets.

De la quête de l'absolu à la limitation salutaire

Replacée dans l'ensemble de la production romanesque de Wassermann, la tentative infructueuse d'Etzel Andergast s'inscrit dans toute une série de comportements et d'attitudes décrits au fil des oeuvres.

Avant Etzel, Agathon Geyer dans les Juifs de Zirndorf et Christian Wahnschaffe dans le roman qui porte son nom sont déjà des pèlerins de l'absolu. La nature de leur démarche est très fortement influencée par la pensée religieuse, en particulier par la tradition judéo-chrétienne dont ils retiennent, pour les laïciser, l'idée messianique, le motif de la rédemption et du sacrifice et le message d'amour. Christian Wahnschaffe emprunte également au christianisme et au bouddhisme l'idéal de charité, de dépouillement et la reconnaissance de l'universalité de la souffrance (1).

(1) cf. Anne-Liese Sell : "Franziskus löst sich wie Christian Wahnschaffe von Besitz und Familie und gibt das hohe Beispiel liebender Armut und helfender Demut... Die indische Mystik des Denkens und Entsagens lebt auf in dem Erkenntnisdrang und der Verzichtleistung Christian Wahnschaffes". Das Metaphysisch-realistische Weltbild Jakob Wassermanns, p. 75 et 77.

Doués d'un coeur aux ressources inépuisables, ces messies laïcs se dépouillent entièrement de leur moi pour descendre vers tous ceux qui souffrent et combattent sur tous les fronts l'injustice et le mal. Christian Wahnschaffe distribue sa fortune aux pauvres et choisit finalement de partager l'existence misérable des réprouvés sociaux. Avant lui, Agathon Geyer multipliait les actions secourables et rêvait de racheter le monde en partageant la souffrance et la faute des autres.

Ces deux personnages sont peu convaincants. Wassermann les a voulus terrestres, mais il conserve à leur propos des schémas religieux comme celui de la rédemption, qui leur restituent inévitablement des dimensions surhumaines. Il s'ensuit un décalage manifeste entre les aspirations de ces héros généreux et pathétiques, mais grandiloquents, et les buts qu'ils peuvent atteindre effectivement. Aux ambitions excessives de ces rédempteurs ne correspondent que des possibilités humaines. C'est pourquoi Agathon Geyer doit apprendre la patience et la résignation. C'est pourquoi une incertitude plane, à la fin du récit, sur les perspectives qui s'offrent désormais à Christian Wahnschaffe. Il disparaît dans la foule anonyme des bas-fonds pour être secourable, mais on est en droit de se demander s'il pourra modifier le sort des déshérités. Il semble en effet qu'après quelques miracles isolés son enthousiasme initial ait été entamé par l'injustice et par le mal qu'il voulait comprendre pour pouvoir les combattre.

Après Agathon Geyer et Christian Wahnschaffe, la figure d'Etzel Andergast représente un stade nouveau dans la réflexion de l'auteur. Wassermann a voulu présenter à travers lui un personnage aux dimensions humaines, lucide et déterminé, qui renonce aux ambitions chimériques de ses devanciers. Il l'a engagé dans une action limitée, dans une "affaire". Mais nous avons vu que le personnage d'Etzel, tel qu'il nous apparaît, ne correspond pas à toutes les intentions de l'auteur. Par certains aspects, il a encore une stature surhumaine ; sa lucidité dégénère en une détermination implacable et dévastatrice ; son combat pour la justice, limité au départ, se révèle vite trop ambitieux. Ce justicier n'est encore qu'un redoutable et fanatique redresseur de torts. Etzel n'est, dans l'oeuvre de Wassermann, qu'une figure intermédiaire.

C'est à deux autres figures, Marie Bergmann et Joseph Kerkhoven, qu'il appartient de traduire la pensée finale de l'auteur. Marie et Joseph, dont les prénoms sont, à n'en pas douter, chargés d'une signification symboli-

que, acquièrent tous deux la valeur morale dont le manque fut fatal à Etzel, Ils ignorent ses monstrueuses aspirations et s'imposent, dans la sérénité et l'amour du prochain la répétition d'actes modestes mais efficaces, accomplis dans les médiocres limites de l'humain. Par opposition à Etzel, ils sont des êtres épurés de tout égoïsme. Ils démontrent ce que Wassermann tient pour une vérité première, que l'amélioration du monde passe par l'amélioration morale des individus. On ne peut porter remède à l'injustice et sortir victorieux d'un combat contre le mal que si on a atteint à la perfection morale.

Marie et Joseph apparaissent dès Etzel Andergast, mais ce n'est que dans la Troisième Existence de J. Kerkhoven que s'accomplit véritablement leur destinée.

Le dernier roman nous présente Marie encore hésitante, prisonnière de contradictions et de tensions intérieures. Elle s'attache à soigner des enfants malades, mais cela n'apaise pas sa conscience et ne dissipe pas son inquiétude foncière. Elle doute de l'efficacité de son action et pense qu'il est insensé de prétendre consolider un édifice qui tombe en ruine de toute part en apportant simplement quelques truelles de mortier (1). La distance qu'elle perçoit entre ses ambitions et ce qu'elle réalise la met au désespoir ; elle lève ses yeux vers le ciel à la recherche d'un dieu qui lui livrerait la clef de l'énigme que constitue pour elle sa propre existence. Alexander Herzog lui apporte alors la lumière. Chez cet étrange "martyr sans foi", dont le "royaume est entièrement de ce monde" (2), le sentiment religieux n'est pas aboli, mais il n'est pas dirigé vers l'au-delà ; le regard est tourné vers les réalités terrestres immédiates dont le caractère sacré se trouve solennellement proclamé. Le sentiment religieux se confond avec l'adoration du monde, avec la reconnaissance de la valeur irremplaçable de l'instant. Selon Alexander Herzog, il convient que l'être reconnaisse le caractère divin du monde et qu'il se soumette au destin et aux lois de l'univers dans la place, même modeste, qui lui a été assignée. On voit aussitôt comment peut être dépassée par ce biais l'attitude d'Etzel Andergast.

(1) Kerkhoven, p. 498.

(2) Ibid., p. 500.

Le monde dont la valeur est clairement perçue, est désormais respecté. L'homme accomplit à son égard un geste d'humilité et ne pense plus à lui faire violence. Par ailleurs, l'acceptation de la place qui est la sienne impose à l'individu des limites salutaires et le met à l'abri de la démesure. Chez Marie, les **dissonances** s'estompent, les rapports avec l'univers deviennent harmonieux, parce qu'elle perçoit désormais la richesse là où jadis elle ne voyait que l'imperfection. Les ambitions démesurées se sont assoupies et ses aspirations, contenues dans les limites du possible, sont en accord avec les menus travaux quotidiens. Marie a trouvé le chemin de l'activité efficace. Le petit institut pour enfants malades qu'elle dirige suffit à donner un sens à sa vie (1).

La destinée de Joseph Kerkhoven est plus exemplaire encore parce qu'elle témoigne d'un assagissement de plus grande envergure. Wassermann a dessiné avec netteté la courbe de ces "trois existences" qui sont les trois phases d'une vie hors du commun.

Le début de la troisième existence de Kerkhoven coïncide avec la disparition d'un manuscrit qu'il considérait comme l'oeuvre essentielle de sa vie. Dans cette disparition Kerkhoven reconnaît un signe du destin ; il accepte comme une grâce le rétrécissement de son horizon qui lui est ainsi imposé et il se met au service de la souffrance quotidienne des hommes. Ce qui jadis lui apparaissait comme une tâche à la fois ingrate et indigne de son génie constitue désormais "une occupation juste et digne, peut-être même l'occupation qui correspond le mieux à la signification du métier de médecin" (2). Kerkhoven retrouve la joie de donner et celle de recevoir. Il se considère comme un "infirmier" engagé dans cette guerre d'endurance qu'il faut mener contre toutes les formes de la misère. Dans ces gestes secourables de tous les jours, que certains trouvent médiocres, il a la certitude de dispenser plus d'amour généreux qu'il ne le faisait jadis quand il était le grand psychiatre qu'on consultait comme un oracle.

La base de cette action est constituée par la sagesse à laquelle parvient Kerkhoven à la fin de son existence et qui rappelle en tous points celle de Marie, son épouse. Cette sagesse est faite de renoncement à toute

(1) Ibid., p. 501.

(2) Ibid., p. 555.

aspiration égoïste et à toute ambition excessive. Elle témoigne de préoccupations religieuses. L'âme se trouve dans un état de concordance parfaite avec l'univers, elle accueille comme un bienfait tout ce qui lui apporte le temps qui s'écoule. Les limites du monde sont acceptées comme un horizon merveilleusement adapté aux possibilités de l'homme qui trouve son accomplissement dans une activité quotidienne, inlassable, fût-elle sans éclat.

Quand il s'agit de définir la divinité, Kerkhoven refuse l'idée d'un dieu transcendant. En tant que savant, il fait appel à des images physiques ou physiologiques. Il se peut, dit-il, que Dieu soit "la somme de l'énergie cachée dans les atomes", qu'il soit le "régulateur de la stimulation cardiaque... ou des sécrétions internes" de l'organisme. A-t-on fait avancer le problème quand on a dit que le divin, c'est "ce qui n'a pas de nom", ou bien "ce qui se situe par delà la mort et par delà le temps" ? Kerkhoven recule devant toute formulation qui donnerait à la divinité une image définitive. La notion de divin s'acquiert, selon lui, dans une expérience intérieure qu'on ne peut communiquer. Au tréfonds de la conscience, l'homme se trouve mystérieusement confronté à elle et il sent qu'il doit "obéir et répondre" (1).

Ce dernier personnage de Wassermann est lui aussi un "chercheur de Dieu". Il utilise des notions humaines et terrestres, mais ces notions restent malgré tout de nature religieuse dans la mesure où il restitue à l'univers les caractères sacrés de la divinité. Agathon voulait ravir aux hommes le ciel et leur donner la terre en échange. Kerkhoven veut leur donner le ciel en leur révélant le caractère sacré de la terre. Il convient que l'homme reconnaisse la valeur du monde d'ici-bas et qu'il se mette humblement à son service. Il devra tempérer l'exubérance de ses élans et s'imposer une activité fervente qui est le seul gage de la réussite car on ne peut améliorer l'univers que par étapes successives, que par des actions limitées et inlassablement répétées.

Tout se passe comme si, dans ce combat engagé contre les imperfections de l'univers, Wassermann avait été contraint de battre sans cesse en retraite, de descendre de palier en palier jusqu'à ces médiocres limites que s'imposent ses derniers personnages. Mais à y réfléchir de plus près, on s'aperçoit que la solution de la limitation était inscrite de très longue date, et

(1) Ibid., p. 520.

même depuis toujours, dans son oeuvre.

Ainsi, L'Affaire Maurizius oppose aux ambitions d'Etzel l'alternative d'une action modérée. M. Ghisels affirme qu'on ne saurait progresser autrement qu'à une allure très lente, en tenant compte de la faiblesse humaine et de l'erreur inséparable de notre condition. C'est également ce que pense un autre curieux personnage du roman, Hamilton La Due. Dans l'univers des grandes cités américaines, Hamilton La Due accomplit sa bonne action quotidienne, sans idéalisme excessif et en évaluant clairement les difficultés. Seuls comptent pour lui les gestes concrets et modestes, il se méfie des "entrepreneurs de bienfaisance" (1) qui voient tout en grand et négligent l'essentiel. Lui va son chemin solitaire, comme un "doux nazaréen" (2). De nouveau surgit l'image du Christ, mais une fois de plus, c'est un sauveur aux dimensions humaines qui chemine devant nous. Chez La Due, il n'y a pas "de message, pas d'évangile, il y a simplement une gentillesse simple et enfantine" (2).

Comparées à l'ampleur de la question débattue, toutes ces solutions peuvent paraître étriquées et médiocres. L'éloge du renoncement contraste avec le souffle enthousiaste et quasi prophétique que l'on ressent dans la plupart des romans de Wassermann. Pour certains commentateurs, comme Maurice Boucher qui a donné une analyse de la pensée de Wassermann, la solution proposée dans La troisième Existence de J. Kerkhoven est une solution illusoire (3). F. Martini estime que le dénouement du Bonhomme aux Oies qui nous montre l'assagissement du musicien Daniel Northafft a quelque chose d'étroit et de chimérique. La retraite de l'artiste est, selon lui, une "fuite hors du temps", une fuite dans le "romantisme et dans un conte idyllique" (4) plutôt qu'un exemple valable pour l'avenir.

M. Boucher fait en outre remarquer que cette solution du renoncement est inscrite dans la tradition allemande du roman d'éducation à laquelle se

(1) Maurizius, p. 344.

(2) Ibid., p. 346.

(3) M. Boucher, Le roman allemand et la crise de l'esprit, p. 86 sq.

(4) J. Wassermann, Das Gänsemännchen, mit einem Nachwort von F. Martini, p. 543. (Edition Langen Müller, 1972).

rattache l'oeuvre de Wassermann. Il est sûr, en effet, que certains aspects de l'itinéraire de J. Kerkhoven qui retourne à ses malades après une incursion dans le royaume de la connaissance, rappellent la décision de Wilhelm Meister de se faire chirurgien et de se mettre au service des hommes. Les solutions que propose l'auteur ont indéniablement des antécédents littéraires et il arrive même que les modèles soient un peu trop reconnaissables. Ainsi, des parentés étonnantes surgissent parfois jusque dans la formulation des idées. Le bonhomme aux oies qui définit la véritable grandeur comme "l'accomplissement d'une suite sans fin de petits devoirs", se souvient peut-être du vieux Parsi qui, chez Goethe, définissait déjà la vocation de l'homme comme "l'accomplissement quotidien de devoirs pénibles".

La solution du renoncement se rattache manifestement à une tradition solidement ancrée dans la littérature allemande et elle ne se distingue pas, de ce fait, par une grande originalité. Mais elle nous semble également très représentative de la pensée de Wassermann lui-même. Elle se trouve comme imposée par un tempérament qui allie à l'enthousiasme prophétique un pessimisme foncier.

L'enthousiasme suggère que "la justice est le coeur palpitant du monde" ; en même temps, le pessimisme impose l'idée que la justice existe tout au plus "dans l'élément cristallin... situé bien au-dessus de nous" (1) et vers lequel ne peuvent nous guider ni nos sens ni nos paroles imparfaites. Il semble alors présomptueux d'exiger la justice et même de la rechercher. Peut-être verra-t-on, aussi dans cette prise de conscience contradictoire d'un esprit qui condamne à l'échec toute solution idéale dès l'instant où il l'entrevoit, une explication de la disharmonie qui frappe l'oeuvre de Wassermann.

(1) Selbstbetrachtungen, p. 109.

PENSEE HUMANITAIRE ET LITTERATURE A SUCCES

Dans les chapitres qui précèdent, nous n'avons voulu retenir d'une oeuvre immense que ses points culminants, tel portrait, comme celui d'Etzel Andergast, telle vision, comme celle du monde américain, tel témoignage qui nous semblait riche en implications sociologiques ou historiques sur l'univers de la petite bourgeoisie et sur la jeunesse allemande de l'époque weimarienne, ou encore l'évocation de telle situation privilégiée pour un romancier, comme celle de l'homme devant ses juges.

Si nous nous interrogeons maintenant sur l'intérêt essentiel que présentent tous ces aspects de l'oeuvre que nous avons étudiés, nous constatons que, dans la grande majorité des cas, la traduction romanesque des idées a retenu tout autant notre attention que ces idées elles-mêmes. Sans le contexte romanesque, sans le support des intrigues et des actions à travers lesquelles elles s'expriment, beaucoup de ces idées nous sembleraient relativement banales.

Le moment est venu de définir le niveau auquel se situe, dans l'échelle générale de la pensée morale et philosophique, la réflexion d'un écrivain dont "l'oeuvre, née d'une impulsion éthique, se propose d'exercer une influence sur les contemporains" (1).

La pensée humanitaire

On ne saurait dénier à Wassermann ni la sincérité des convictions, ni l'enthousiasme ardent, ni le courage sans faiblesse et sans concession. Son oeuvre séduit comme les justes causes inlassablement défendues. Cependant sa réflexion se situe généralement dans des zones moyennes. Ses livres ne sont dépourvus ni d'idées ni de notations attachantes, mais ils sont par ailleurs sans originalité excessive et on y décèle rarement une pensée de très haute envergure.

Ils portent l'empreinte d'un humanisme de bon aloi qui proclame avec ferveur que l'homme est la valeur suprême, que tout existe par lui et doit exister pour lui. C'est un idéal d'une incontestable noblesse, mais sans réelle nouveauté.

(1) S. Bing, op. cit., p. 101.

Wassermann se situe dans la tradition de la pensée humaniste, il en recueille l'héritage, mais on ne peut prétendre qu'il revivifie cette tradition ou même qu'il en exprime le contenu traditionnel sous une forme véritablement nouvelle et originale. Il l'illustre au contraire, selon son tempérament qui est celui d'un conteur et selon ses possibilités qui ne sont pas celles d'un esprit capable de longues réflexions abstraites, à un niveau moyen, prêtant à l'humanisme une forme accessible et comme vulgarisée.

Sous sa plume, la pensée humaniste ne se présente pas comme un système philosophique structuré, on ne trouve pas une réflexion d'ensemble sur la condition humaine en général, mais plutôt une multitude de considérations morales, sans cesse reprises et d'une compréhension immédiate : l'homme moderne a étouffé les sentiments, or, ce sont les forces du cœur qui sont essentielles ; l'homme moderne est individualiste et égoïste, il méprise les autres, or seuls comptent la personne et la communauté humaines...

Si la hauteur de vue d'un philosophe fait manifestement défaut à Wassermann, il fait preuve par contre d'une attention généreuse à l'égard de toutes les manifestations de l'humain ; il se place au niveau des réalités quotidiennes et avec une sollicitude dont il ne se départit jamais, il se propose d'exercer parmi les hommes une action qui doit les améliorer moralement et alléger leur souffrance.

Plus qu'un véritable penseur humaniste, nous reconnaissons en lui un écrivain aux préoccupations humanitaires, c'est-à-dire un être soucieux de tous les intérêts de l'homme, toujours prêt à intervenir pour dénouer telle ou telle situation, pour porter remède à tel ou tel mal.

Cet humanitarisme se lit partout dans son oeuvre, qu'il s'agisse des romans proprement dits, de la correspondance ou des innombrables articles parus dans la presse.

Ainsi, l'injuste répartition des richesses lui inspire une constante et sincère réprobation. En 1910, il note dans son journal :

"L'arrogance de ceux qui possèdent augmente presque de jour en jour, la misère des pauvres ne grandit pas moins" (1).

(1) Cit. J. Speyer, op. cit., p. 117.

Dans une lettre de 1920, adressée à un correspondant inconnu (1) sa conscience s'émeut du sort des enfants malheureux :

"Y a-t-il quelque chose de plus pitoyable..., de plus monstrueux que des enfants qui souffrent, qui ont froid et faim" ?

Le 8 mars 1931, il félicite l'auteur français Victor Margueritte (2) à l'occasion de la publication du livre La Patrie humaine (Paris 1931) ; il dénonce avec véhémence "le désert d'ignominie et d'irresponsabilité dans lequel nous sommes condamnés à vivre" et il proclame la nécessité de faire entendre la voix "de la justice outragée et déshonorée" (1).

L'article Was ist Besitz.?, publié la même année que Christian Wahnschaffe, tourne autour de semblables problèmes (3). Les inégalités entre les hommes sont criantes, la division du corps social en deux groupes est intolérable, l'exigence d'un "minimum vital" pour chacun doit être immédiatement satisfaite...

Dans un autre domaine, Wassermann n'hésite pas à s'élever publiquement en 1914 contre le régime de terreur policière dans la Russie tzariste et il réclame une amélioration des conditions de détention qui restent ignominieuses (4).

La réussite littéraire

Il serait à la fois facile et fastidieux de dresser un inventaire complet des prises de position de Wassermann sur les problèmes de son temps. Depuis L'Histoire de la jeune Renate Fuchs qui, au tournant du siècle, lui assure la célébrité, jusqu'au roman posthume La troisième Existence de Joseph

(1) inédit, Marbach

(2) Victor Margueritte -1866/1942- est l'auteur de romans et de nouvelles fortement marquées par les préoccupations sociales. Il plaide en faveur de la justice sociale, de l'émancipation de la femme, du rapprochement des peuples. Sa pensée humanitaire présente des traits communs avec celle de Wassermann.

(3) cf. Lebensdienst, p. 431 sq.

(4) Was sollen wir tun ?, Lebensdienst. Il s'agit d'une lettre écrite par l'auteur en réponse à un article que Wilhelm Herzog avait publié en 1914 sur la situation dans les prisons russes.

Kerkhoven, en passant par Christian Wahnschaffe et L'Affaire Maurizius, il n'est guère de problème de la société contemporaine qu'il n'ait plus ou moins abordé. Qu'elle prêche la libération de la femme ou qu'elle s'élève contre le chômage, le paupérisme ou le sort injuste des enfants orphelins, toute son oeuvre traduit des préoccupations humanitaires constantes (1).

Sans doute peut-on voir là une des raisons du succès que connut Wassermann aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger et particulièrement en Amérique. Chacun pouvait se sentir concerné par des livres qui, étant donné leur ampleur et leurs multiples facettes, lui restituaient forcément quelque aspect et quelque problème de son univers familial. Personne ne pouvait rester insensible à l'appel d'une conscience toujours en éveil qui s'attachait à dénoncer les fléaux du temps et invitait le lecteur à participer à l'élaboration d'un vaste réquisitoire contre le siècle. Le succès de Wassermann tient sans doute pour une large part au fait qu'il posait dans des termes abordables des problèmes d'une valeur générale manifeste ou d'un intérêt humain incontestable. Il tient également au fait qu'il proposait à ces problèmes des solutions autour desquelles pouvait se réaliser un large consensus.

Il est important de rappeler ici que Wassermann n'est l'homme d'aucune école, d'aucune église, d'aucun parti. Dans le domaine de l'activité littéraire, il reste longtemps isolé. En ce qui concerne son attitude religieuse, il manifeste de la réserve à l'égard de la communauté juive. Dans le domaine politique, son souci d'indépendance est encore plus affirmé et sa méfiance plus

(1) J.C. Blankenagel a fait l'inventaire des thèmes favoris de Wassermann. Il a également démontré que l'extrême diversité des problèmes humains et sociaux abordés ainsi que la passion avec laquelle l'auteur a défendu ses idéaux humanitaires ont nui à l'harmonie de l'oeuvre : "Certain underlying motifs are repeated in Wassermann's works. Most important of these are the problem of justice, man's indifference to the lot of his fellows, the plight of the Jew in a society dominated by Aryans, the complexity of human character, unhappy marriage, divorce, the conflicting views of older and younger generations, difficulties confronting post-war youth, the treatment of criminals in penal institutions, the importance of appealing to the self-respect of those regarded as base and degraded, woman's sphere, and the problem of evil. Such motifs and the author's sense of social mission sometimes stand out too boldly to produce an harmonious, satisfying, artistic effect. Wassermann had a strong messianic urge to promote justice and kindness in human relations. Consequently he was more interested in the presentation of ideals by which men live than in the exact reproduction of outward reality". J.C. Blankenagel, The writings of Jakob Wassermann, Boston, 1942, p. 18.

sourcilleuse. Tous ceux qui "veulent réformer le monde par la théorie" (1) lui sont suspects, et dans l'Allemagne de Weimar il n'abhorre rien tant que "ces organisations qui jouent la comédie simiesque de la gauche et de la droite avec ses disputes sans fin et sa confusion babylonienne" (2). Un temps durant, il éprouve quelque sympathie pour la révolution russe mais bien vite il prend ses distances et il affirme qu'on ne résoudra pas le problème de la répartition des richesses en réalisant "l'expropriation qu'exige le communisme moderne", mais en amenant l'homme à faire taire ses désirs et à pratiquer le "dépouillement que réclame le mythe bouddhique" (3).

Dans tous les domaines, Wassermann fait figure de solitaire, mais paradoxalement, c'est cette situation d'isolé qui fait de lui l'écrivain d'un vaste public. Libre de tout lien et de tout esprit de parti, il fait largement appel aux valeurs morales et aux traditions humaines exemplaires les plus éprouvées et surtout les plus universellement reconnues : l'amour, la grandeur du sentiment, le sens de l'entraide ou l'abandon de soi sont autant de valeurs nobles qu'aucun lecteur ne peut valablement récuser. En défendant ces valeurs éternelles, de nombreuses figures de Wassermann gagnent la sympathie du public. Avant Joseph Kerkhoven qui revient humblement à sa tâche et Marie Bergmann qui ouvre une institution pour enfants orphelins, le gardien de prison Klakutsch, proclame, dans L'Affaire Maurizius, qu'il est impossible de transformer le monde, mais qu'on peut améliorer la nature des rapports humains "en ne faisant de mal à personne" (4), en agissant toujours avec cette gentillesse qui "fait s'ouvrir les cœurs, comme la racine de mandragore force les serrures d'airain" (4).

C'est peut-être dans Etzel Andergast qu'on trouve la meilleure illustration de la pensée humanitaire de l'auteur. Le lecteur assiste avec intérêt à l'entreprise de Nell Marshall, la riche Américaine, qui fonde et dirige des établissements de bienfaisance où elle recueille les nécessiteux de tout ordre.

(1) Etzel, p. 464.

(2) Ibid., p. 373.

(3) Lebensdienst, p. 450.

(4) Maurizius, p. 459/60.

Ces différentes solutions sont aptes à emporter l'adhésion d'un large public dans la mesure où elles témoignent de louables et généreuses intentions, sans pour autant sortir des limites du possible et sembler utopiques.

Mais, parallèlement, l'oeuvre de Wassermann peut aussi séduire par les vastes perspectives qu'elle ouvre et qui sont tout le contraire des solutions mesurées que nous venons d'évoquer. L'enthousiasme prophétique y retient aussi souvent l'attention que l'humilité et le sens du possible, les personnages hors du commun comme Christian Wahnschaffe ou Etzel Andergast s'attirent autant de sympathie que ceux qui acceptent les médiocres limites de leur humanité. Wassermann ne sollicite pas moins le goût de l'absolu, la faculté d'enthousiasme et de rêve de ses lecteurs que leur scepticisme ou leur sens rassis. Dans cet esprit, il fait très fréquemment appel aux religions pour en retenir ce qu'elles ont de plus attachant, de plus universel, de plus conforme aux aspirations éternelles des hommes ; il reprend à son compte en les modifiant l'idée rédemptrice, la promesse d'un avenir meilleur, l'idéal de charité chrétienne ou le dépouillement bouddhique.

Il est très intéressant de souligner la référence fréquente au bouddhisme qui, dans les années 20, était propre à séduire les lecteurs d'Europe aussi bien que ceux d'Amérique (1). A la décadence européenne que certains disaient inéluctable et au matérialisme américain tel qu'il nous est décrit dans L'Affaire Maurizius, Wassermann voulait opposer l'idéal harmonieux d'un spiritualisme capable de régénérer, ou du moins d'enrichir les civilisations occidentales. On remarquera au passage la distance qui sépare la réflexion de l'auteur en ce domaine et les méditations auxquelles se livre H. Hesse à la même époque, dans son Siddharta (1922).

A propos de Christian Wahnschaffe qui emprunte de nombreux traits au Bouddha, Wassermann ne se souvient guère que des schémas généraux : la nécessité du renoncement, les différentes étapes de la prise de conscience, de l'éveil, dont il nous restitue surtout les manifestations les plus aptes à frapper l'imagination. Gautama est devenu le Bouddha -celui qui sait- après avoir eu la révélation des trois maux essentiels dont souffre le monde : la maladie, la vieillesse et la mort. Christian Wahnschaffe émerge lui aussi à la

(1) On trouvera de multiples traces de l'intérêt de Wassermann pour le bouddhisme dans Die Juden von Zirndorf, Christian Wahnschaffe et dans l'article Was ist Besitz ?, Lebensdienst.

lumière après être passé par une série de stations que l'auteur traite dans un esprit romanesque et dont son imagination exubérante se délecte à multiplier le nombre. Du cheminement du Bouddha, l'itinéraire de Christian nous restitue l'aspect extérieur et superficiel. Le roman de H. Hesse au contraire, tire la somme d'une expérience vécue en profondeur ; au terme d'une authentique confrontation avec le monde réel de l'Inde et de la pensée bouddhique qui constituent le véritable cadre de l'action, Siddharta aboutit à une forme originale de religion. De l'enseignement du Bouddha il refuse le pessimisme métaphysique et la dissolution de la personnalité dans la souffrance universelle. A travers son personnage, H. Hesse donne à comprendre que pour l'homme européen la voie de la sagesse ne passe pas par le renoncement bouddhique et par le Nirvāna, mais par l'acceptation sereine du présent et du monde, par l'accomplissement de la tâche quotidienne.

Dans Christian Wahnschaffe, le monde de l'Inde et du bouddhisme n'est pas approfondi de la sorte, ni soumis à une véritable réflexion critique. Les préceptes hindous se trouvent simplement transposés dans le monde d'Occident, ils sont appliqués directement aux réalités étrangères. Wassermann les propose, à travers son personnage, comme des recettes qu'il tient d'emblée pour infaillibles. Cette transposition a quelque chose de schématique et d'artificiel. Christian Wahnschaffe veut transformer le monde, mais il connaît mal les armes dont il dispose et elles s'avèrent rapidement inadaptées.

On constate que la pensée de Wassermann en ce domaine se situe en retrait par rapport à celle de H. Hesse. Il n'est cependant pas douteux qu'en sacrifiant à une mode de l'Inde qui était déjà très affirmée de son temps, Wassermann ait réussi à se concilier tout un public que d'autres persuadaient du "déclin de l'Occident" et qui trouvait dans son livre une réponse à ses interrogations. L'appel au bouddhisme ne donne sans doute pas lieu dans Christian Wahnschaffe à une réflexion très originale, mais il s'accorde avec les préoccupations du temps. Ainsi, le roman donne tout à la fois l'exacte mesure des possibilités de réflexion abstraite de l'auteur et une des clefs de sa réussite de romancier.

Doué de possibilités moyennes par rapport aux écrivains de tout premier plan, Wassermann a souvent dépassé ces écrivains en succès. Il ne faut pas voir là un paradoxe ; c'est sans doute dans ces possibilités moyennes que

réside l'explication d'une réussite dont les contemporains mesureraient l'ampleur. Th. Mann écrivait par exemple en 1921 :

"Votre nom resplendit, tous les instruments qui permettent d'agir sur le public sont à votre entière disposition. Votre production trouve un public gigantesque... Le Bonhomme aux Oies, Christian Wahnschaffe sont d'énormes succès..." (1).

Wassermann n'est ni un de ces très grands romanciers dont les qualités artistiques sont éminentes et indiscutables, ni non plus un de ces auteurs totalement dépourvus de qualités. Ses romans se situent dans une zone intermédiaire. Ils ne sont ni d'incontestables chefs-d'oeuvre -encore que certains le soient réellement, comme L'Affaire Maurizius- mais ils n'appartiennent pas non plus à la littérature purement récréative.

A mi-chemin entre la simple intrigue, le récit à l'état pur, exclusivement destiné à faire tourner les pages, et la réflexion abstraite, ils proposent au public des idées accessibles dans le cadre d'un récit attrayant.

L'auteur y fait preuve de considération à l'égard du lecteur, il l'invite sans cesse à dépasser l'horizon étroit de l'action, à découvrir les prolongements moraux, à scruter les perspectives philosophiques qui se dessinent ; mais par ailleurs, le lecteur n'est pas surmené, on n'exige pas trop de sa naturelle paresse, on lui épargne une réflexion trop longtemps soutenue. L'action, toujours présente, traduit la pensée en termes clairs, l'illustre, la matérialise et lui prête une forme familière et proche ; sans cesse elle ajoute l'agréable à l'utile.

Les romans de Wassermann racontent des histoires captivantes et sont en même temps plus que de simples histoires . La pensée y ennoblit en quelque sorte le récit, tandis que le récit y rend la pensée accessible. Wassermann se fait une haute idée de son public, il lui propose plus qu'un divertissement et en même temps il possède au plus haut degré la faculté de capter et de retenir son attention.

Ce talent exceptionnel de conteur apparaît comme le trait fondamental de son tempérament. Allié à une faculté de réflexion morale et philosophique

(1) cit. M. Karlweis, op. cit., p. 334/335.

nettement moins originale mais toujours présente, il lui a valu le succès que l'on connaît. Tout cela explique que Wassermann n'ait pas été l'écrivain d'un cénacle, mais celui d'un vaste public.

Conter, bâtir un récit, suppose d'abord que le romancier est capable de camper et d'animer des personnages, de les mettre en relation les uns avec les autres. Un auteur comme Wassermann qui conduit des actions toujours fortement nourries dans lesquelles sont engagées de nombreuses figures, doit par conséquent être un bon observateur de la nature humaine, un bon psychologue.

LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE

Durant toute sa carrière, Wassermann est resté ce psychologue à la fois pénétrant et virtuose qu'avaient révélé Les Juifs de Zirndorf et Renate Fuchs. Ce qui frappe à la lecture de ses romans, c'est d'abord la diversité des types de caractères et de relations humaines étudiés.

DES ETUDES PSYCHOLOGIQUES D'UNE GRANDE DIVERSITE

Wassermann aime à décrire les différents "âges de la vie" (1), la psychologie de l'enfant et de l'adolescent (2), la transition toujours difficile vers l'âge adulte avec son insatisfaction vague et l'éveil de la sexualité. Les problèmes de la jeunesse, son attitude face à la vie, ses élans de révolte et sa lucidité, son fanatisme et son nihilisme font l'objet de multiples romans (3). Un autre thème favori est la crise psychologique et morale de l'homme mûr au tournant décisif de l'existence ; Sylvester von Erfft, Faber et Laudin (4) sont des "hommes de quarante ans", qui s'interrogent sur leur vie passée et sentent que tout peut encore être remis en question.

La maîtrise de l'art du portrait se manifeste surtout dans la peinture du caractère féminin. Le Bonhomme aux Oies présente par exemple quatre portraits de femmes finement ciselés.

Nous trouvons tout d'abord les deux filles de l'inspecteur Jordan, Gertrud et Lenore. Gertrud, l'aînée, est austère, pieuse et presque bigote ; son tempérament effacé la condamne à la passivité, son domaine est celui des activités domestiques. Sa soeur Lenore, beaucoup plus jeune, est d'un naturel sensible et enjoué ; animée d'une saine vitalité, elle a une attitude confiante et un comportement équilibré. Dorothea Döderlein, qui sera la troisième épouse du musicien, est une personnalité plus déroutante. Elle apparaît d'abord sous un éclairage positif, sa vivacité et son effronterie lui valent la sympathie de

(1) Wassermann a d'ailleurs intitulé Die Lebensalter un des volumes de ses Oeuvres complètes dans lequel sont réunis les deux romans Erwin Reiner et L'Homme de 40 ans. De même, le titre Oberlins drei Stufen est significatif : Wassermann décrit le passage de son personnage de l'enfance à l'âge adulte en trois phases successives.

(2) L'Affaire Maurizius, Oberlin.

(3) Erwin Reiner, Christian Wahnschaffe, Laudin, L'Affaire Maurizius, Etzel Andergast.

(4) L'Homme de 40 ans, Faber, Laudin.

son entourage et celle du lecteur. Mais après son mariage, sa véritable nature se révèle et Daniel fait l'expérience de son instabilité de caractère et de sa folie de vivre. Philippine Schimmelweis, pour sa part, est peut-être le personnage le plus vigoureusement dessiné et le plus présent des quatre, bien que son portrait physique et moral ne soit pas à proprement parler un portrait réaliste. Philippine est une figure de légende ou de conte, ses traits sont fortement accusés, poussés jusqu'à la caricature. Mais cette sombre furie, cette "mégère", donne une impression de vérité psychologique. Elle a subi dans son enfance un choc irrémédiable et son tempérament s'est définitivement porté vers la noirceur et vers la haine ; elle agit toujours dans l'ombre, se place du côté du mal, sème la destruction. Walter Goldstein affirme, non sans raison, que le "romantique Wassermann a rarement fêté un aussi grand triomphe que dans cette..... monstrueuse figure... (qu'on voit) marcher dans les rues moyenâgeuses, à la fois ridicule et inquiétante" (1).

Wassermann évoque avec autant d'habileté les relations entre les êtres. Dans ce domaine, il a su étudier les relations les plus variées, l'amitié (2), les rapports entre parents et enfants (3), entre le maître et ses disciples (4), mais c'est la vie du couple qui constitue le motif le plus fréquent.

Ce thème éternel est presque toujours évoqué à travers la situation d'un homme hésitant entre deux femmes ; il n'est guère de livres où cette constellation ne se rencontre pas : Sylvester von Erfft hésite entre Agathe, son épouse, et Gabriële Tanhauser, Daniel Nothafft entre Gertrud et Lenore, Faber entre Martina et Fides, Laudin entre Pia et Luise Dercum, Leonhart Maurizius entre Elli et Anna, Kerkhoven entre Nina et Marie, Alexander Herzog entre Ganna et Bettina.

(1) Wassermann. Sein Kampf um Wahrheit, 1929, p. 124.

(2) cf. Benda et Daniel dans Das Gänsemännchen, Christian Wahnschaffe et Crammon dans Christian Wahnschaffe, Irlen et Kerkhoven dans Etzel Andergast.

(3) cf. infra, p. 483 sq.

(4) cf. infra, p. 495 sq.

Cette longue énumération qui recouvre la quasi-totalité de la production romanesque de l'auteur, laisse à penser que Wassermann a peut-être, exploité un filon. L'évocation des relations conjugales correspondait à son tempérament et à ses capacités de romancier, elle était en accord avec sa propre existence, mais elle était également conforme aux goûts de son temps qui se manifestaient non seulement en Allemagne, mais aussi en France. Les livres de Wassermann ne sont pas très différents des romans psychologiques et sociaux et des analyses du caractère féminin qu'écrivaient à la même époque des romanciers français comme Marcel Prévost ou Victor Margueritte. Comme nous l'avons suggéré plus haut, la reprise perpétuelle du motif de la vie conjugale coïncide avec le mouvement d'émancipation de la femme, la libéralisation des mœurs et la remise en cause de l'institution du mariage qui se produit alors dans la classe bourgeoise. A chaque nouveau roman de Wassermann, le public était assuré de trouver une nouvelle variation, souvent spectaculaire, sur un thème à la fois éternel et actuel. Ici encore, il nous semble possible de parler d'une concession au goût du temps et des lecteurs.

Pour éviter la monotonie, Wassermann envisage ces problèmes sous des éclairages qui varient de livre en livre. Il évoque des situations professionnelles, des âges, des tempéraments et surtout des motivations psychologiques différentes, si bien que le schéma traditionnel de l'homme divisé entre deux amours semble toujours renouvelé.

Assez fréquemment s'opposent dans le coeur de l'homme le besoin de bonheur quotidien et la soif d'aventure. Alors, s'ouvrent dans le récit des perspectives romanesques, parfois conventionnelles ; ainsi, l'honorable avocat Laudin et le gentilhomme Sylvester von Erfft sacrifient leur existence conjugale à une danseuse ou à une chanteuse. D'autres situations, par contre, témoignent d'un approfondissement des problèmes psychologiques. Pour Daniel Nothafft et Leonhart Maurizius, tout le drame conjugal vient du fait qu'ils ont recherché inconsciemment dans la première épouse l'image de leur mère. Ils s'aperçoivent rapidement qu'ils ont satisfait leur besoin de sécurité mais non pas leur besoin d'amour. Pour Daniel, Gertrud Jordan est un "ange gardien" et bientôt une "mère", pour Leonhart Maurizius, le mariage avec Elli Jahn qui est de quinze ans son aînée, est d'abord un "refuge". Mais très vite, la tragédie se noue quand apparaissent dans l'existence des deux hommes Lenore Jordan et Anna Jahn en qui s'incarnent la jeunesse et la passion. D'une manière qu'on pourra trouver simplificatrice, mais qui ne manque pas d'exactitude psychologique, Wasser-

mann a su exprimer l'ambiguïté du sentiment amoureux. Daniel et Leonhart subissent l'attrait de deux femmes au caractère opposé dont aucune ne peut satisfaire entièrement leurs aspirations. Seule une femme en qui s'allieraient les tempéraments de Lenore et de Gertrud, d'Anna et d'Ellí Jahn, pourrait apaiser leurs contradictions et répondre à la dualité de leur être. En faisant des deux femmes aimées des soeurs qui sont différentes mais complémentaires, Wassermann suggère le double visage de l'amour.

DES PERSPECTIVES MODERNES

La médecine et la psychologie contemporaines ont influencé bon nombre de ces études de caractères et inspiré quelques personnages bien campés et quelques situations romanesques clairement dessinées.

Schémas freudiens

Utilisant les découvertes de la psychanalyse, Wassermann s'insinue patiemment dans le mystère des consciences, il remonte dans le passé de ses personnages, rappelle leur existence antérieure pour y découvrir les explications du présent. Il sait que beaucoup de comportements restent énigmatiques, que l'homme est déterminé par des forces obscures et incontrôlables qui échappent à la conscience claire. L'étude psychologique devient dans beaucoup de ses livres une patiente investigation, ses figures romanesques se construisent peu à peu ^{par} "dévoilements" successifs qui mettent à nu des zones de plus en plus profondes de la personnalité, comme nous essayons de le montrer plus loin à propos de L'Affaire Maurizius. De nombreux chapitres révèlent un lecteur assidu de Freud, particulièrement ceux dans lesquels Wassermann étudie le conflit du père et du fils. Ce thème dont nous avons discerné l'origine dans la vie même de l'auteur, se retrouve dans presque tous ses romans, depuis Engelhart Ratgeber jusqu'à Etzel Andergast.

Dans sa nouvelle Sturreganz (1922), Wassermann a fait l'éloge de la paternité et du sentiment paternel qui communiquent à l'homme "l'idée d'éternité" et lui donnent conscience d'une véritable possession : en la personne de son enfant, l'homme "possède réellement un être et, dans cet être, il se possède lui-même" (1). Mais à la même date un autre texte exprime le point de vue

(1) Wendekreis II, p. 283.

du fils et met le père en accusation :

"Les pères et les aïeux ont empoisonné le coeur de l'humanité et violé la raison ; quand vient l'heure, tous les pères s'adressent à leur fils en exigeant qu'il leur donne en gage son coeur et qu'il assujettisse son esprit à leur volonté. Tremble, disent-ils (....) Le fils se soumet (...), jusqu'à ce que revienne l'heure et qu'il dise lui-même à son fils : tremble" ! (1). Ces deux citations traduisent l'ambiguïté des sentiments de l'auteur, la distance qui sépare sa vision du père et la réalité. Presque tous les personnages paternels que nous trouvons dans son oeuvre sont disharmonieux et affligés de quelque défaut. Il s'ensuit la révolte du fils qui, au moment où il veut s'identifier à son père, ne trouve en lui qu'une image dévaluée de ce qu'il recherche et jamais l'amour, l'équité ou la force morale à quoi il aspire.

Le père d'Erwin Reiner est mis en accusation pour le libéralisme excessif de ses principes d'éducation, le père de Christian Wahnschaffe pour son inconsistance morale et pour les valeurs bourgeoises qu'il incarne, le père de Leonhart Maurizius pour ses origines modestes et pour son univers étriqué de petit-bourgeois, le père de Waremmme pour sa naissance juive... A l'exception d'Engelhart Ratgeber, tous les livres de Wassermann montrent, après cette mise en accusation, l'élimination du père par le fils qui le rejette, se coupe de lui ou le relègue dans une situation marginale. Les paroles de Christian Wahnschaffe dans la scène finale du roman donnent un exemple significatif de ces multiples reniements :

"Tu voulais me lier à l'héritage ..., tu voulais m'acheter par l'héritage.. Je ne pouvais pas être l'héritier. Je ne pouvais pas continuer ce que tu as commencé. Ton monde fait de moi ton adversaire. Fils et adversaire, il n'existe pas d'autre moyen pour que ton monde change. Le monde des fils doit se soulever contre le monde des pères, autrement les choses ne changeront pas" (2).

Parmi tous les livres qui abordent ce sujet, deux se distinguent par la finesse de l'analyse psychologique. Symboliquement, il s'agit d'une des premières et d'une des dernières oeuvres : Engelhart Ratgeber et L'Affaire Maurizius.

(1) Oberlin, p. 39.

(2) Christian Wahnschaffe, p. 742 et 744.

La première transcription littéraire du conflit entre père et fils porte encore la marque des expériences personnelles de l'auteur et c'est sans doute ce qui lui confère sa vérité humaine. Le conflit est étudié en détail, dans le processus de sa naissance et de son aggravation, dans la succession des affrontements qui aboutit à la rupture.

Au début du récit, se manifeste de part et d'autre un besoin d'affection et de communication. L'enfant recherche un modèle au-dessus de lui, un recours contre l'injustice, le père est animé d'une tendresse foncière. Mais peu à peu s'instaure une sourde incompréhension, aucun des deux partenaires ne trouvant dans l'autre ce qu'il attendait. Le père voit émerger en son fils une personnalité étrangère qui le déconcerte parce qu'elle ne correspond ni à ses projets, ni à ses espérances. Il voulait pour Engelhart une existence bourgeoise honorable, c'est un rêveur qui grandit sous ses yeux. Engelhart pour sa part est dérouté par la trop grande sévérité de son père, par ses fréquentes absences et par ses attitudes distantes qu'il prend pour de l'indifférence. La disparition de la mère et le remariage du père transforment l'incompréhension en rancune, puis en hostilité ouverte. A partir de là, toute communication devient impossible et les deux univers s'opposent de manière irréductible.

Wassermann a bien montré comment la mort de la mère et l'arrivée de la marâtre constituent la raison décisive de l'aggravation du conflit. Le fils tient son père pour responsable de cette privation d'amour maternel, il se sent rejeté, abandonné à une autorité étrangère par celui qui a failli à sa mission. La peinture des sentiments de l'enfant donne lieu à des évocations cruelles :

"Souvent, Engelhart observait les hommes dans la rue avec une effroyable arrière-pensée : il se demandait lequel de tous ces gens qui lui étaient entièrement inconnus pourrait être pour lui un meilleur père que le sien" (1).

Après la rupture inévitable, le père et le fils mènent chacun de leur côté une existence triste, dominée par la conscience que tout aurait pu être possible et que tout est définitivement ruiné. Engelhart ressent rapidement sa situation comme un bannissement ; exclu de l'univers paternel, il est

(1) Engelhart, p. 99.

hanté par l'image du père jusqu'à l'hallucination. Il ressent un manque fondamental et amorce peu à peu un mouvement de retour; le roman se termine alors sur l'image du fils prodigue. Un soir, le hasard conduit Engelhart non loin de la maison paternelle. Il ne peut résister, il franchit le porche et gravit l'escalier : "Il croyait sentir son père, cet étrange mélange de fumée de cigares et d'odeur de bureau qui, depuis l'enfance, lui était familière" (1).

Pourtant, le retour du fils ne s'accompagne pas du pardon:

Engelhart retrouve son père sur son lit de mort. Cette scène finale n'est pas, il s'en faut de beaucoup, le meilleur passage du livre -on déplorera en particulier sa tournure pathétique- mais la manière dont Wassermann résout ici le conflit n'est pas dénuée d'intérêt. C'est le fils qui, en dernier ressort, est mis en accusation et qui avoue :

"Je me sens infiniment coupable... La paresse constitue ma faute, la paresse a anéanti mon coeur.... Que Dieu me donne la force d'expier et qu'il me fasse trouver le chemin qui conduit vers les hommes..." (2). Ce châtement du fils qui semble punir une manière de parricide ne se retrouve nulle part ailleurs dans l'oeuvre de Wassermann (3).

Si Engelhart constitue à ce titre une exception, on y trouve par contre une préfiguration des thèmes à venir. Les images et les situations esquissées dans cette oeuvre de jeunesse ressurgissent dans L'Affaire Maurizius portées à leur plein épanouissement. Le père d'Engelhart en qui l'enfant ne voit plus qu'une autorité répressive annonce la figure du procureur Andergast, l'impossible communication entre le père et le fils se retrouvera dans les silences pesants de la maison Andergast et le rôle joué par la mère dans la révolte du fils contre l'autorité paternelle constituera un des motifs fondamentaux du livre.

(1) Ibid., p. 263.

(2) Ibid., p. 267.

(3) Le dénouement s'explique sans doute en grande partie par l'absence de recul dont disposait l'auteur à l'égard de ses propres expériences. Le sentiment de culpabilité donne en tout cas une idée de la gravité du conflit.

Les relations d'Etzel avec le procureur font l'objet d'une motivation psychologique minutieuse et s'inscrivent dans un vaste tableau de l'existence familiale des personnages. L'attitude d'Etzel est le reflet d'une éducation, elle a des origines anciennes et elle est fortement déterminée par le divorce de ses parents. La séparation d'avec sa mère semble être l'événement fondamental qui a dominé son enfance et qui, sans qu'il en ait conscience, explique son attitude présente. Nulle part ailleurs, Wassermann n'a aussi bien mis en évidence les attitudes complexes et ambiguës de l'enfant à l'égard de ses parents (1).

L'histoire de la vie conjugale du procureur et de Sophia Andergast est présentée sous le signe d'une injustice dont la mère a été la victime et qui a déterminé l'hostilité d'Etzel envers son père. Dès le début du roman, on comprend que le procureur est séparé de sa femme qui vit en Suisse, injustement bannie. Etzel voit passer des lettres d'elle, pleines d'un mystère qu'il voudra percer et dont sa grand-mère lève le premier voile. On apprend qu'Andergast a chassé sa femme "comme un chien" et qu'il l'a si bien traquée l'amant de celle-ci qu'il l'a finalement contraint au suicide. Bien sûr, tout s'est passé dans la légalité, "avec correction et comme au pas de parade" (2). Aux yeux du monde, le procureur est sorti de l'épreuve moralement grandi. Tels sont les faits. Mais ils ne constituent qu'une façade trompeuse, comme nous le confirme à la fin du livre la conversation entre Andergast et son ancienne épouse de nouveau mis en présence.

(1) Beaucoup d'autres récits tentent d'éclairer les relations entre le fils et la mère, mais les démonstrations y sont souvent beaucoup plus schématiques que dans L'Affaire Maurizius. D'une manière générale, la figure de la mère est liée à l'idée d'amour, de justice et de pureté. Lorsque Engelhart éprouve le sentiment d'avoir commis une faute, l'image de sa mère s'impose à son esprit. Les êtres à qui a manqué l'amour maternel sont disharmonieux et mal équilibrés, ils se vengent", comme Daniel Nothafft, de ce "manque d'amour". Dans Oberlins drei Stufen, Wassermann a voulu étudier l'ambiguïté des sentiments qui unissent la mère et le fils.

(2) Maurizius, p. 123.

Sur le ton d'une confession douloureuse, Sophia fait alors le récit de leur mariage, et celui qui était l'accusateur au nom des paragraphes du code se voit transformé en accusé au nom d'une justice supérieure qui se lit en marge des textes. Tout l'acte d'accusation de Sophia repose sur la perpétuelle répétition des termes "droit" et "loi", cinq fois repris en l'espace d'une seule page. Andergast a toujours agi en ayant de son côté le "droit et la loi", pendant son mariage, au cours du procès en divorce et après le divorce. Mais en opposant à ces deux principes la loi suprême du coeur, Sophia montre ce qui se dissimulait derrière cette apparente légalité. Ces deux principes sont pour elle semblables "aux os entrecroisés que l'on colle sur les fioles de poison pour mettre en garde les utilisateurs" (1). Celui qui ne se fonde que sur eux sème autour de lui la désolation et la mort. Tel est bien le rôle qu'Andergast a joué auprès de sa femme. Et Sophia se sent plus victime que coupable dans son amour pour Georg Hofer où elle ne voit que l'expression de "la peur du vide" (2) qui la menaçait. Andergast s'est refusé à comprendre ce mécanisme psychologique subtil. Quand il a découvert l'infidélité de sa femme, il n'a songé à aucun moment à comprendre et à pardonner; son seul but a été l'anéantissement de Georg Hofer. D'une main qu'il disait purificatrice mais qui n'était que vengeresse, il a prétendu rétablir la justice dans ses droits. En mettant en marche la formidable machine judiciaire qui ne retient que l'apparence superficielle des actes, il a terrassé son rival.

Naturellement, dans le conflit qui l'opposait à sa femme, il a gardé auprès de lui son fils Etzel, comme le lui permettaient les lois. Le problème de l'appartenance d'Etzel à l'un ou l'autre des deux parents donne lieu à un entretien entre le procureur et Sophia (3) au cours duquel on voit s'opposer deux principes fondamentalement différents, le principe maternel qui est celui de l'amour et le principe paternel qui est celui de la rigueur de la loi. Parlant d'Etzel, la mère estime qu'il reviendra librement vers elle, guidé par son instinct jusqu'à la source de l'affection. Andergast, au contraire, pense qu'il pourra contraindre son fils à regagner la maison paternelle car, dit-il, on peut prendre des "dispositions et des mesures" (4). Alors,

(1) Ibid., p. 429.

(2) Ibid., p. 429.

(3) Ibid., p. 424 sq.

(4) Ibid., p. 425.

Sophia proclame qu'au-dessus de la loi il existe une instance supérieure, l'amour d'une mère qui seul peut légitimer la possession de l'enfant :

"Tu m'as pris mon enfant, oui, mon enfant à moi ; il n'y a peut-être sur terre qu'une mère pour posséder vraiment quelque chose" (1).

Pour Andergast, le "droit de posséder" Etzel découle d'un certain nombre de règles juridiques, pour Sophia, il se situe au-delà des conceptions des juristes et échappe à leur vocabulaire étriqué. C'est la force qui émane du coeur et de l'âme qui constitue la base d'un droit équitable.

On voit ici, à propos du problème particulier de la possession d'un enfant, légitimée d'une part par l'amour maternel, d'autre part par le respect de la législation en vigueur, se dessiner un problème plus vaste et plus général, le problème des fondements du droit.

Les relations d'Andergast avec son fils Etzel sont étudiées avec plus de minutie que ses relations conjugales. Elles constituent à elles seules un aspect très attachant de L'Affaire Maurizius.

Les principes d'éducation du procureur sont à la mesure de son coeur insensible, et sa méthode froide exclut la sympathie. Sévérité et distance sont les marques de ce système silencieux dans le cadre duquel le devoir quotidien s'accomplit au rythme d'un emploi du temps immuable. A chacun ses attributions, son horaire fixe, son calendrier précis et ses obligations. Pour Etzel, c'est la rigueur dans le travail scolaire, les occupations strictement définies et chronométrées, la soumission à une discipline qui étouffe, ou voudrait étouffer toute originalité. Pour lui, la vie s'écoule avec une "rigidité administrative" (2) et de bonne heure il a senti peser sur sa tête les menaces imprécises qui émanent de cet "univers paternel, ténébreux et dangereux" (3). Le père, impénétrable, avec qui il n'entretient que des relations purement formelles, comme celles qu'il aurait avec une autorité administrative, lui apparaît comme une "tour" (4) gigantesque dressée devant lui et

(1) Ibid., p. 427.

(2) Ibid., p. 13 .

(3) Ibid., p. 14 .

(4) Ibid., p. 30 .

qui ne posséderait aucun accès. Face à ce père écrasant qui constitue le centre de l'univers, l'enfant éprouve une admiration mêlée de crainte ; il est parcouru par les frissons d'une terreur qui s'apparente à la terreur sacrée des hommes sentant peser sur eux la main d'un dieu qui brandit la foudre. Le procureur général devient alors une sorte de divinité à laquelle Etzel a donné le surnom significatif de "Trismégiste", le "Trois fois très grand" (1). Cette image d'un père aux dimensions mythologiques constitue un des leitmotifs du roman. Elle accompagne Etzel tout au long de son cheminement, elle s'impose à lui quand il se trouve confronté à Waremme-Warschauer. On se souvient que ce dernier représente pour Etzel l'obstacle suprême qu'il doit vaincre, l'ennemi par excellence qu'il doit abattre. Et lorsque, placé face à cet adversaire, Etzel le compare à son propre père pour en apprécier le caractère redoutable (2), nous comprenons que le procureur général représente pour lui une sorte de norme d'après laquelle il évalue le degré d'hostilité du monde, nous comprenons que le père est lui-même une incarnation de cette hostilité. Car la vérité est là : ce qui constitue l'essentiel de l'attitude d'Etzel face à son père, c'est une opposition souvent inconsciente, mais toujours sournoisement présente. Cette opposition est elle-même la conséquence des blessures infligées au garçon par le procureur. Andergast veut soumettre son fils, le modeler selon son propre idéal ; pour reprendre l'image utilisée par Sophia, il ne songe qu'à lui imprimer son empreinte, comme il le ferait pour une boule d'argile pétrie dans sa main robuste. A aucun moment il ne considère Etzel comme un être véritablement indépendant ; il déclare que "l'enfance est un état imparfait que les parents sont tenus de transformer en état de perfection" (3), il affirme que, dans un monde normal et bien organisé le développement harmonieux d'un enfant doit tendre à perpétuer en lui le type déjà incarné dans le père.

(1) Ibid., p. 30, Hermès Trismégiste était le nom donné par les Grecs de la période gréco-romaine au dieu égyptien du savoir Thot, assimilé à Hermès.

(2) Cf. ibid., p. 303 : "Gegen den (= Waremme) ist Trismegistos ein wahrer Ofen von Gemütlichkeit, faßte^{er} seine Verbitterung zusammen, und plötzlich erschien sein Vater vor ihm, ... unbewegliches Monument".

(3) Ibid., p. 178.

La stérilité des principes d'Andergast en matière d'éducation se révèle dans des aveux d'une franchise brutale : "On peut aimer un enfant, même en le lui cachant soigneusement.. mais on ne peut vraiment pas lui dire qu'on a besoin de lui...; les enfants, il faut d'abord les élever pour les rendre utilisables" (1). Cette conception de la paternité donne la mesure de l'affection qui a été prodiguée à Etzel.

Ces expériences de l'enfance et de l'adolescence sont fondamentales pour la compréhension du personnage d'Etzel. Elles constituent le véritable moteur de ses actes. En effet, Etzel n'est point tant un chercheur d'absolu assoiffé de justice qu'un adolescent engagé dans un conflit aigu avec son père qu'il veut supplanter pour retrouver sa mère et la rétablir dans ses droits.

A la fin de l'Affaire Maurizius, ses dernières paroles sont : "Qu'on aille chercher ma mère !" (2). A la fin du roman suivant, nous le voyons effectivement réuni avec Sophia Andergast et il semble que, dans ce chalet de montagne où nous le retrouvons, la présence maternelle et l'atmosphère des hautes cimes aient exercé sur lui une action bénéfique. Etzel est comparé à "un convalescent qui enfin ne souffre plus de la fièvre" (3) ; dans les dernières lignes du récit le lecteur perçoit l'espérance d'une possible résurrection de son être.

Ce dénouement éclaire d'un jour singulier toute la quête d'Etzel. Lui qui prétendait ne pouvoir trouver l'apaisement que dans la justice, le trouve en fait dès l'instant où il est de nouveau auprès de sa mère sans que par ailleurs rien ne soit changé à l'injustice fondamentale du monde. Par conséquent, il recherchait moins l'idéal de justice que ce qu'il confondait avec cet idéal, c'est-à-dire l'amour maternel dont il était privé depuis l'enfance. Le véritable but qu'il voulait atteindre était le retour au monde maternel, car c'était là seulement que pouvait s'accomplir son existence. Sa quête de la justice n'était donc qu'une compensation au vide affectif qu'il ressentait intérieurement.

On aperçoit désormais clairement les véritables motifs de son combat. Enfant de parents désunis, il est séparé très tôt de sa mère et fait ainsi

(1) Ibid., p. 179.

(2) Ibid., p. 540.

(3) Etzel, p. 659.

l'expérience d'une injustice fondamentale. Il en rend, lui aussi, son père responsable. L'idée d'injustice se trouve précocement associée à l'image du père, tandis que l'idéal de justice se confond avec la figure de la mère qui représente le principe d'amour (1). Cette seconde association est justifiée dans le cours du récit par les paroles du philosophe M. Ghisels selon qui "l'amour et la justice étaient jadis des frères jumeaux". Recherchant la justice, Etzel recherchait en fait le frère jumeau de la justice, c'est-à-dire l'amour. De même, quand il part en guerre contre le mal et l'injustice, c'est en réalité à l'univers du père qu'il s'attaque, c'est cet univers qu'il veut anéantir.

Les mobiles réels de son combat sont révélés dès le début du roman ; mais il y est fait allusion d'une manière assez fugitive, si bien qu'ils passent souvent inaperçus. Au moment où Etzel quitte la maison paternelle, nous sommes instruits de l'ambiguïté de sa démarche. Dans la lettre qu'il laisse au procureur, il écrit :

"Je ne peux pas dire ce qui nous sépare, parce que tout nous sépare. Je suis sans défense contre ce mépris où tu tiens ma jeunesse, mais j'atteindrai peut-être le but que je recherche, et je te forcerai alors à respecter ma personnalité en dépit de ma jeunesse" (2).

L'amour de la justice est ici très nettement relégué derrière le désir de vengeance.

La relation entre la mère et la justice est également suggérée dès les premiers chapitres. Quand il écrit à sa mère, Etzel lui confie :

"Je pense qu'on a été injuste à ton égard. Est-ce vrai ? Il y a encore quelque chose dont il faut que je te parle, c'est de l'abominable quantité d'injustices qui nous viennent tous les jours aux oreilles. Il faut que tu saches que l'injustice est la chose du monde qui m'inspire le plus d'horreur" (3).

(1) Les personnages féminins apparaissent dans tous les romans sous un éclairage privilégié et les noms que choisit Wassermann pour les désigner ont une valeur symbolique : Renate, Agathe, Pia, Sophia, Marie...

(2) Maurizius, p. 119.

(3) Ibid., p. 37.

Lorsque P. P. Maurizius demande au jeune garçon de fouiller le bureau de son père pour y trouver quelques indices utiles sur le procès, une association se produit dans l'esprit d'Etzel entre l'affaire Maurizius et la mystérieuse destinée de Sophia Andergast :

"Chaque fois que l'avertissement (de cet homme) lui revient à l'esprit, il pense à celle qui a écrit la lettre de Suisse" (1).

Par la suite, le personnage de Sophia se profile à plusieurs reprises derrière la figure du détenu Maurizius ; ils sont en effet, l'un et l'autre, les victimes du procureur général et c'est pourquoi Etzel veut les délivrer tous les deux.

Le combat que se livrent le père et le fils est un combat psychologique, totalement intériorisé, ce qui en augmente la tension dramatique.

En effet, pendant presque toute la durée de l'action, le procureur et Etzel sont séparés par la distance. L'un reste à Francfort, l'autre se trouve à Berlin. Mais éloignés l'un de l'autre, ils sont pourtant constamment présents l'un à l'autre. A tout moment, durant la lecture du dossier Maurizius, l'image d'Etzel s'impose au procureur (2), augmentant ses doutes et ses incertitudes, l'obligeant à conduire jusqu'à leur terme ses raisonnements, à céder peu à peu du terrain. Parallèlement à l'histoire du condamné, Andergast revit l'histoire de ses relations avec Etzel; il sent qu'à propos de cette affaire judiciaire déterminée, c'est toute sa personne et toute sa vie qui sont mises en accusation.

De même, dans sa quête de la vérité, Etzel a toujours présentes à l'esprit l'image de son père et celle de sa mère, les textes suggèrent clairement qu'il veut faire mordre la poussière au premier et se rendre digne de la

(1) ibid., p. 51.

(2) "Da sieht er auf einmal den Fünfjährigen, wie aus staubgrauen Schleiern taucht der braune Lockenkopf hervor", ibid., p. 139.
"Der Bub ist nicht älter als drei Jahre. Er ist nackt, unmittelbar vor dem abendlichen Bad, und läuft jubelnd seinem blauen Gummiball nach... Es wurde nach und nach angreifendlästig, wie sich die Bilder und Gesichter, die sich aus der Beschäftigung mit dem Prozeß ergaben, mit denen aus Etzels Kindheit vermengten", ibid., p. 148.

seconde. Un soir, il se dit :

"Trismégiste, assis de biais, les jambes croisées, se soucie peu de la justice. Quelque part dans le monde (ma) mère (me) cherche, comment continuer à supporter tout cela" ? (1).

Dans le combat qui s'est engagé, c'est le procureur qui sera le vaincu. Ce qui fait le drame d'Andergast, c'est qu'il est en définitive plus estimable que ne le laissent penser les premières pages du roman. Certes, son coeur est dur, et il étouffe en lui tous les sentiments, il fait trop confiance aux principes et il déifie la loi, mais il y a en lui une honnêteté intellectuelle foncière.

Par honnêteté il s'impose une lecture approfondie du dossier Maurizius, il refait l'ancien raisonnement, reprend son réquisitoire. Peu à peu le doute s'insinue en lui car, si sa plaidoirie lui semble toujours une construction intellectuelle irréprochable, il sent désormais qu'il manque quelque chose à sa démonstration, que le serment de Waremmé ne peut faire oublier l'absence d'aveu de la part de l'accusé, parce que Waremmé peut avoir menti. Les obsessions, les insomnies le mettent à la torture. Il décide alors de rendre visite au condamné dans sa cellule et, au cours de ses entretiens avec lui, il revoit en esprit Waremmé et Anna Jahn, il revit le procès. Les accents de sincérité de Leonhart Maurizius, la précision de ses souvenirs l'émeuvent et font peu à peu basculer toutes ses certitudes. Andergast découvre la faiblesse des indices et la fragilité de la vérité. Alors son univers s'écroule, il comprend que les verdicts de la loi qu'il croyait intangibles peuvent et doivent parfois être remis en cause. En même temps que son monde, sa personnalité s'effondre et à la fin du récit il nous paraît pitoyable, "vieux, las et usé", sa chute nous émeut :

"Comme son esprit ne s'en tient pas à un cas particulier, mais qu'une demi-douzaine de cas au moins s'agitent en même temps dans sa pensée, tout se confond parfois dans sa tête, il a l'impression d'être transporté en plein sabbat et il n'est pas rare qu'il quitte la maison tard dans la soirée(..) et vagabonde par les rues jusqu'à l'aube. Le bruit et l'écho des voix qui le

(1) Ibid., p. 313.

hantent. déchirent le silence,..." (1).

Si Andergast mérite notre pitié, c'est qu'il y a en lui quelque chose d'humain, des défauts, mais aussi des qualités, un caractère dur et inflexible, mais aussi des scrupules. Son drame tient à ce qu'il est en grande partie victime de ses qualités, de son respect excessif du droit et de la loi. Cet aspect humain de sa personne rend d'autant plus cruelle et insoutenable la scène finale du livre et d'autant plus monstrueuse la vengeance d'Etzel. Les dernières pages où s'affrontent le père et le fils dans une explosion de violence imposent de nouveau l'image du parricide. Atteint par les paroles d'Etzel -"Je ne veux plus être ton fils"-, le procureur trouve encore la force de répondre à l'outrage, mais déjà il est faible, diminué, toute sa personne a "l'air d'implorer" ; lorsqu'il s'effondre, Etzel peut savourer sa victoire :

"Les yeux d'Etzel tombèrent sur son père ; un étonnement hésitant se peignit sur ses traits comme si la figure habituelle qui l'avait toujours dominé s'était muée en une autre, placée en quelque sorte plus bas de quelques degrés et vers laquelle il devait même se pencher un peu pour la reconnaître. Ce n'était plus un être énigmatique, détenteur et gardien de secrets, ce n'était plus le régent de destins mystérieux, ce n'était plus Trismégiste, mais un pauvre homme coupable, brisé. M. d'Andergast avait entr'ouvert la bouche ; on aperçut ses grandes dents ; c'est ainsi, la bouche ouverte qu'il s'affaissa sur une chaise ; ses yeux violets, vides de toute expression, jaillirent des orbites" (2).

Le procureur sombre dans la folie, le fils a abattu son père.

Avec le roman suivant, cette violence destructrice se confirme chez Etzel et nous retrouvons une situation assez comparable à celle de L'Affaire Maurizius.

Etzel est désormais "orphelin de père", mais il ne supporte pas l'indépendance qu'il vient d'acquérir; il recherche de nouveau l'autorité qu'il a détruite et nous le voyons restaurer l'image du père qu'il a éliminé. La relation qui s'ébauche entre lui et Joseph Kerkhoven doit en effet être comprise

(1) Ibid., p. 529 .

(2) Ibid., p. 539 .

comme une relation maître-élève, mais aussi comme une relation père-fils. Dès leur première rencontre, Etzel fait acte de soumission, il est soigné par Kerkhoven, il devient son secrétaire, puis il partage la vie familiale du médecin et de son épouse Marie. Par son expérience, son autorité et sa supériorité intellectuelle, Kerkhoven est un substitut de père digne d'admiration. Mais, conformément au schéma que Freud a élaboré pour l'enfant, le désir de soumission et d'identification au personnage paternel est mêlé chez Etzel de jalousie inconsciente et de volonté de concurrence. Le disciple veut évincer le maître, comme le fils veut évincer le père et se "révolter contre sa puissance" (1). Beaucoup plus nettement que dans L'Affaire Maurizius se dessine dans Etzel Andergast le triangle oedipien cher à la psychanalyse.

Etzel supplante en effet Kerkhoven en séduisant Marie qui, par son âge, son tempérament et son rôle, tient lieu de personnage maternel. Le visage de la femme aimée et le visage de la mère se confondent :

"La tendresse (de Marie) était souvent celle d'une mère à l'égard de son fils(...) Avec le rôle d'amante, elle assumait inconsciemment(...) celui de mère et ainsi une relation de télépathie s'instaurait entre elle et la femme inconnue et lointaine qui était la véritable mère d'Etzel " (2). C'est pourquoi sur cette liaison planent des lueurs d'inceste :

"Toute allusion (de Marie) à la part maternelle de son amour le remplissait d'un véritable effroi" (3). Mais cette frayeur que lui inspire l'idée de l'inceste est le prix qu'Etzel doit payer pour abattre Kerkhoven, but qu'il atteint à la fin du livre.

Une fois encore, surgit l'image d'un père bafoué et on retrouve des phrases qui rappellent en tout point les dernières pages du livre précédent :

"Il faut qu'Etzel voie le maître s'effondrer, qu'il le voie poser la tête sur une chaise et hurler. Le maître hurle, il hurle comme un animal blessé. L'homme est brisé. L'homme gît sous ses yeux comme un chêne abattu" (4).

(1) Etzel, p. 505.

(2) Ibid., p. 596-97.

(3) Ibid., p. 597.

(4) Ibid., p. 651.

La permanence du motif du père et du fils dans l'oeuvre de Wassermann prouve qu'il s'agit d'une idée obsédante inscrite depuis l'enfance dans l'esprit de l'auteur ; elle démontre l'existence d'un conflit personnel qui, sans avoir l'intensité de celui qu'a vécu Kafka (1), a débouché sur des perspectives de création littéraire intéressantes. Wassermann n'a sans doute pas analysé son expérience avec la même pénétration que l'auteur de la Lettre à son Père (1915), encore qu'il ait clairement démonté dans Engelhart le mécanisme de l'incompréhension et les mobiles de l'hostilité chez un enfant qui se sent ignoré ou soumis à une discipline injuste. Derrière la figure du père, on ne perçoit pas chez lui, comme chez Kafka, toute une dimension religieuse et métaphysique, encore que le nom de Trismégiste donné par Etzel au procureur Andergast rappelle le vocabulaire de Kafka (Oberherrschaft, Tyrann, König, Herrscher...). Mais ce conflit fondamental n'en a pas moins fourni la matière de nombreuses pages qui comptent parmi les meilleures de Wassermann.

La manière dont l'auteur a présenté ce conflit en insistant sur l'antique constellation oedipienne, reprise et approfondie par Freud, montre qu'il a subi l'influence des théories de la psychanalyse. On notera enfin que ce conflit du père et du fils, thème ancien et permanent dans la littérature allemande, fut abondamment traité au moment de la guerre et dans les années 20, lorsque la jeune génération se dressa contre les pères qu'elle tenait pour responsables de la faillite de la civilisation et de l'effondrement du monde allemand. Ici encore, Wassermann mettait en oeuvre, en même temps qu'un thème personnel, un thème de l'époque (2).

Chez Wassermann, l'analyse psychologique, telle que le réalisme l'avait pratiquée avec G. Keller, C.F. Meyer ou Th. Storm, s'est enrichie de certaines perspectives modernes ; l'apport de la psychanalyse a été important, l'influence de Dostoïevski semble avoir été déterminante.

(1) Les deux expériences sont également de nature différente en raison de la personnalité du père. Kafka s'est senti écrasé par un père débordant de vitalité, toujours sûr de lui, réussissant dans toutes ses entreprises, alors que lui-même se sentait faible et mal armé pour affronter le combat de la vie. Le père de Wassermann n'a pas connu les certitudes du père de Kafka, il était de nature rêveuse, les entreprises matérielles ne lui ont jamais réussi et l'auteur l'a souvent dépeint, en particulier dans Das Gänsemännchen, comme un homme accablé par l'existence.

(2) On pense à la pièce de W. Hasenclever, Der Sohn (1914), à Vatermord (1920) d'A. Bronnen, à la nouvelle de F. Werfel, Nicht der Mörder, der Ermordete ist schuldig (1920).

L'influence de Dostoïevski

La lecture assidue de ce visionnaire du monde intérieur, dont Nietzsche disait: "Il est le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie", a développé chez l'auteur le goût pour l'étude des rapports humains, pour l'exploration des profondeurs de la conscience, des aspects sombres, irrationnels de la vie psychique. Dans L'Idiot, Crime et Châtiment ou Les Frères Karamazov, Wassermann a trouvé la peinture d'états psychologiques violents, souvent à la limite de la normalité, l'étude de cas et de conflits portés à leur paroxysme qui étaient en accord avec son tempérament d'écrivain toujours tenté par les sentiments et les situations extrêmes.

Les hallucinations de Raskolnikov guetté par la folie, ses interrogations morales et religieuses, les motivations complexes de la haine du père chez Ivan, Dimitri et Smerdiakov Karamazov n'ont pas été sans influence sur son oeuvre et il est sans doute possible de reconnaître dans les réflexions de Christian Wahnschaffe sur la culpabilité humaine (1) ou dans sa confrontation avec le meurtrier Niels Heinrich qu'il amène à prendre conscience de sa faute, des réminiscences du romancier russe. De même, bien des personnages d'Etsel Andergast torturés par leurs obsessions ou par la tentation de la violence rappellent certaines figures de Dostoïevski, auteur que Wassermann admire pour "le génie sans égal avec lequel il crée des types humains" (2).

Dans son livre Der Einfluß Dostojevskijs auf die Werke Jakob Wassermanns (3), Ruth Richter a reconnu derrière les personnages de Wassermann de nombreux modèles russes. C'est à propos de L'Idiot que sa démonstration semble la plus convaincante. Selon elle, la figure du prince Mychkine qui échoue dans l'application de son idéal de bonté et de sacrifice à l'égard de Nastasia Filippovna, jeune demi-mondaine qu'il veut tirer de la médiocrité morale, a inspiré en grande partie les personnages d'Agathon Geyer (4), de Gaspard Hauser,

(1) cf. en particulier Christian Wahnschaffe, p. 742 sq.

(2) Lebendienst, p. 263.

(3) Diss. Bonn 1951, Masch.

(4) Les Juifs de Zirndorf ont été écrits juste un an après la découverte de Dostoïevski par Wassermann et la lecture de L'Idiot. R. Richter pense également que l'auteur s'est inspiré pour son premier roman de la figure d'Aliocha dans Les Frères Karamazov, et que les paroles d'Agathon Geyer: "Ich will den Menschen den Himmel nehmen und ihnen die Erde geben", pourraient avoir été empruntées au roman de Dostoïevski (Livre VI, chapitre 2), dans lequel il est question de la réalisation du royaume de Dieu sur terre.

de Christian Wahnschaffe et de Joseph Kerkhoven chez qui on retrouve les mêmes principes de bonté et d'altruisme et la même inadaptation à l'univers social. Toujours selon R. Richter, il faudrait voir en Christian Wahnschaffe une autre expression de "l'homme nouveau" que Dostoïevski a dessiné en la personne du prince Mychkine. De même, Nastasia Philippovna et Eva Sorel seraient des "soeurs par le destin" (1) ; toutes deux d'une beauté exceptionnelle et démoniaque, elles ont un tempérament ambitieux et le goût de la puissance(2).

R. Richter souligne également que chez les deux auteurs la vie psychologique des personnages présente des similitudes. La puissance de "rêve et de vision" est hypertrophiée : Etzel comprend avec une intuition géniale que Leonhart Maurizius est innocent ; dans ses hallucinations, Andergast aperçoit Waremme et Etzel dont l'image lui impose une autre vision des faits. Chez Wassermann comme chez Dostoïevski, beaucoup de personnages s'interrogent, se déchirent eux-mêmes, s'imposent comme Etzel face à Kerkhoven ou comme Raskolnikov, de vastes confessions. Il y a en eux des côtés pathologiques et leur comportement nous dévoile les "zones crépusculaires de l'âme, à la limite du rêve et de la veille" (3), aux confins de la conscience. Ainsi, on peut rapprocher l'état de délire et de cauchemar dans lequel se trouve Etzel après avoir trahi Kerkhoven et la torture morale de Raskolnikov qui vient de commettre son crime. De part et d'autre, c'est le même délabrement de la

(1) R. Richter, op. cit., p. 27.

(2) R. Richter étudie un grand nombre d'autres personnages qu'il est possible de comparer : "Diese Gestalten kommen mit den für sie charakteristischen Eigenschaften so häufig in den Romanen Wassermanns wieder, daß man von einem Fürst Myskin-, einem Nastasja Phillipovna-, einem Stavrogin-, einem Raskolnikov-, einem Goljädkin- sowie einem "Kellerlochmenschen"-Typus bei Wassermann sprechen kann, abgesehen von der Reihe Dostojevskischer Nebenfiguren, die ebenfalls Spuren in den Werken des deutschen Schriftstellers hinterlassen haben", op. cit., p. 5.

(3) Ibid., p. 84.

personnalité et la même dégradation de l'apparence physique (1).

Wassermann a été marqué enfin par la différenciation extrême des types humains et par l'opposition brutale des caractères telles qu'elles se manifestent par exemple dans les portraits des frères Karamazov : Dimitri est un impulsif partagé entre des sentiments violents, Ivan un sceptique, Aliocha un doux mystique et Smerdiakov une nature morbide en proie à des crises d'épilepsie. Chez Wassermann aussi, on trouve des figures différenciées à l'extrême. Comme Ivan Karamazov, Wareme-Warschauer de L'Affaire Maurizius est possédé par la folie de l'idée ; Agathon Geyer ou Christian Wahnschaffe ont des préoccupations religieuses et sont animés d'une bonne volonté sans limite comme Aliocha, Amadeus VoB (Christian Wahnschaffe) ou Lorriner sont des impulsifs et des violents qui rappellent Smerdiakov. Comme les livres de Dostoïevski, les romans de Wassermann sont peuplés d'individus d'exception, "de croyants et d'athées, de justes et de pécheurs, de saints et d'êtres diaboliques" (2).

-
- (1) R. Richter a mis en parallèle les deux passages suivants :
Dostoïevski : "Es packte ihn (Raskolnikov) ein Schüttelfrost, daB die Zähne zusammenschlugen, und alles zitterte an ihm... Mechanisch hüllte er sich in seinen früheren Studentenmantel, einen gefütterten, aber schon recht schäbigen Winterüberzieher ; er deckte sich mit ihm zu, und alsbald überliefen ihn wieder Schlaf- und Fieberträume". cit. R. Richter, op. cit., p. 44.
Wassermann : "(Etzel) vernachlässigt sein Äußeres... Jede Nacht hat er die gräßlichsten Träume... Aus solchen Träumen erwacht er mit einem rasenden Schrei, der die Umgebung alarmiert und die Leute veranlaßt, an seine Zimmertür zu klopfen. Dann liegt er mit knirschenden Zähnen und wildschlagenden Pulsen da, der Körper ist in Schweiß gebadet(..) Stundenlang befindet er sich in somnolentem Zustand", Etzel, p. 654.
On trouvera dans l'ouvrage de R. Richter d'autres textes de Wassermann et de Dostoïevski confrontés les uns aux autres : cf. op. cit., p. 22, 26, 29.
- (2) R. Richter, op. cit., p. 84. La parenté entre l'oeuvre de Wassermann et celle de Dostoïevski se manifeste dans d'autres domaines, en particulier dans le domaine de la forme romanesque et des techniques du récit. Les critiques s'accordent à reconnaître que les premiers livres de Dostoïevski, principalement Humiliés et Offensés, tiennent du roman-feuilleton et on se souvient que l'auteur de Crime et Châtiment et des Frères Karamazov ne dédaignait pas les procédés du roman policier. Le premier de ces deux livres s'articule autour du meurtre de la vieille usurière par Raskolnikov, le second culmine dans le parricide. On sait également que Dostoïevski attachait assez peu d'importance à la composition et à la forme de ses livres, qu'il écrivait "avec ses nerfs", souvent à la hâte, pressé par la nécessité, ce qui aboutissait à des défauts de plan, à des longueurs et à un style inégal. La manière d'écrire de Wassermann n'est pas sans parenté avec la sienne.

LES DANGERS DU PSYCHOLOGISME

Stimulante et féconde, la lecture de Dostoïevski présentait également certains dangers. Elle a encouragé le penchant de l'auteur pour la pratique d'une psychologie à la fois schématique et surchargée, pour l'étude de situations violentes et de comportements pathologiques.

Schématisme et surcharge

Dans son désir d'imiter son modèle, Wassermann a élaboré une typologie des caractères qui semble parfois artificielle.

Ses figures romanesques veulent tellement incarner une attitude, un principe qu'à la limite elles échappent à la réalité de l'existence et la critique d'Irmgard Bamberg qui voit en eux de simples supports d'une idée, dépourvus de "la chaleur et de la vérité de la vie" (1), est exacte dans bien des cas. Tout d'une seule pièce, subissant l'appel de l'absolu ou l'attrait du néant, beaucoup de ces personnages sont prévisibles dans leurs réactions et dans leur démarche, comme dépouillés du mystère de la vie. Renate est la pécheresse au coeur pur, Agathon Geyer la bonté qui s'épanche, Daniel Nothafft l'artiste coupé du monde, Karen Engelschall (Christian Wahnschaffe) est un criminel esclave de ses pulsions bestiales et Waremm-Warschauer un criminel secondé par une intelligence diabolique. Cette stylisation des figures romanesques qui sont reconnaissables au premier coup d'oeil a certainement contribué au succès des livres de Wassermann, d'autant plus qu'elle n'est pas synonyme de sécheresse.

Marcel Reich-Ranicki a montré comment ces personnages types sont en même temps des personnages longuement étudiés, chargés d'une multitude de détails et de nuances psychologiques qui témoignent de la "sensibilité et des dons d'observation exceptionnels" de l'auteur, ainsi que de "sa lecture assidue des écrits de Freud" (2). De multiples exemples pourraient servir d'illustration à ce phénomène "d'amplification" et de surcharge, un suffira. Il s'agit

(1) Irmgard Bamberg, Das Prinzip der Freiheit in Jakob Wassermanns Werken, 1934, p. 72.

(2) Marcel Reich-Ranicki, Dostojewskijs Zarewitsch. Der Fall Wassermann. Anlässlich der Neuauflage eines Bestsellers von gestern, in Die Zeit 14 I 72, p. 14.

de la figure de Lorriner dans Etzel Andergast (1). Ce personnage peut se ramener à une signification très simple : Wassermann a voulu illustrer à travers lui le fanatisme politique de l'Allemagne weimarienne, mais la mise en oeuvre de ce motif est rien moins que simple.

Lorriner nous apparaît comme un être énigmatique, aussi bien dans sa vie présente que dans son existence passée. Comme nous l'avons déjà rappelé, il a exploré à peu près tous les domaines de l'activité politique et en lui se résument tous les extrémismes de l'époque, toutes les formes de violence. A cette évocation d'une existence tumultueuse Wassermann ajoute un portrait psychologique inquiétant : Lorriner a le goût de la puissance et de la trahison, il est cruel et implacable dans ses vengeances, souvent en proie à des crises de démence. Mais il ne suffit pas à l'auteur de décrire ce comportement pathologique, il faut encore qu'il en donne une explication en faisant appel aux ressources de la psychologie et de la psychanalyse.

Les causes du fanatisme de Lorriner sont recherchées dans ses antécédents familiaux, dans l'éducation qu'il a reçue. Son père était une "nature démesurée", antisémite et nationaliste à tous crins. Lorriner, écrasé par son père, s'est trouvé projeté dans l'existence avec un trop-plein d'énergie haineuse qui ne demandait qu'à se libérer. Il a voulu affirmer sa personnalité jusque-là étouffée, la violence lui a permis d'exercer sa vengeance et de compenser les frustrations de l'enfance. En toute occasion il s'oppose à l'univers paternel, sans pouvoir cependant se dégager de son emprise : "Le père perçait d'autant plus en lui qu'il s'opposait à son esprit et à sa manière" (2). Les complexes de l'enfance s'ajoutent ici au poids de l'hérédité pour produire un caractère disharmonieux (3).

(1) Etzel, p. 391 sq.

(2) Ibid., p. 391.

(3) Il faut encore ajouter que Lorriner, dont le père était antisémite, a, par sa grand-mère maternelle, du sang juif dans les veines, ce qui, selon l'auteur, fournit une explication supplémentaire à sa disharmonie. Lorriner est manifestement ce qu'on peut appeler un "personnage fabriqué".

Manifestement, Lorriner est un personnage trop riche, les mécanismes de sa vie psychologique sont trop minutieusement démontés pour que le personnage paraisse totalement vraisemblable. Il donne plutôt l'impression d'une figure expérimentale. Wassermann succombe ici au danger du psychologisme qui tend à faire prévaloir de manière systématique les points de vue et les explications psychologiques dans l'étude des phénomènes individuels, humains et sociaux. Il pousse ses analyses à l'extrême, il simplifie ou explique à l'excès

Cette volonté de démonstration aboutit parfois à des schémas trop limpides. Les personnages se présentent fréquemment par couples dans lesquels apparaissent des tempéraments opposés ou complémentaires. Les figures féminines en fournissent de multiples exemples qui ne sont pas tous aussi convaincants que ceux que nous avons déjà évoqués. Quelquefois il ne suffit pas à l'auteur que les héroïnes soient soeurs, il faut qu'elles soient jumelles comme Hanna et Cäcilie Landgraf (1) ; le motif des deux femmes au tempérament contraire se trouve alors porté à son paroxysme ; Hanna qui a toujours vécu dans l'ombre, étouffée et tyrannisée, finit par devenir la meurtrière de sa soeur plus belle et plus épanouie. Cette distribution en couples se retrouve aussi pour les personnages masculins : chez Arrhidée et Alexandre (2), s'opposent le sens de l'action et le calcul stérile, chez Agathon Geyer et Gudstikker (3), le coeur et l'esprit... Wassermann a tiré quelques très bons effets de ce procédé d'exposition, en particulier dans L'Affaire Maurizius, mais il l'a aussi utilisé d'une manière trop systématique.

De même il affectionne les situations typiques et les cas d'espèce. Tel père est veuf et il idolâtre son fils, tel personnage a vécu à la campagne et ses instincts sont purs... Conformément aux découvertes de la psychanalyse, les comportements de l'âge adulte s'expliquent presque exclusivement par les frustrations de l'enfance... La psychologie de Wassermann est volontiers simplificatrice. Elle est aussi parfois agressive et violente.

(1) Oberlin

(2) Alexander

(3) Renate Fuchs

Une psychologie violente

Très tôt se manifeste dans l'oeuvre un goût prononcé pour la pathologie mentale. Dès ses premiers livres, Wassermann aime à décrire des états morbides et de multiples formes de déséquilibre psychique : obsessions, cauchemars, délires, transes et crises de larmes...

Cette tendance à rechercher la situation déroutante, parfois choquante, nous était déjà apparue dans l'analyse de Renate Fuchs. Nous la retrouvons jusque dans les dernières oeuvres, Etzel Andergast et La troisième Existence de Joseph Kerkhoven, dont certains chapitres ne sont plus que des répertoires de cas pathologiques. La société contemporaine n'y est plus étudiée que par le biais de la psychiatrie et l'époque ne se révèle plus au lecteur qu'à travers ses névroses et ses psychoses.

Etzel Andergast nous offre d'abord le spectacle de la folie d'Irlen, puis celui de la déchéance mentale de Nina, épouse de Kerkhoven, que le conteur abandonne hébétée dans un asile d'aliénés ; nous découvrons ensuite chez Jessie Tinius l'attrait morbide de la mort et chez Lorriner la fureur dévastatrice, sans compter les nombreux cas de suicide.... Dans le roman suivant, l'inventaire des obsessions, des cas d'hystérie, des accès de folie subite et des crises de dépression serait plus long encore et le psychiatre Joseph Kerkhoven aurait bien du mal à faire face sur tous les fronts, s'il n'était pas un médecin hors du commun.

PSYCHIATRIE ET ENQUETE POLICIERE

Le personnage de Joseph Kerkhoven qui domine les deux derniers romans de Wassermann porte le témoignage de l'intérêt de l'auteur pour la science médicale de son temps et de la fascination qu'ont exercée sur lui les médecins et les psychiatres qu'il a rencontrés (1) ; cette figure romanesque est aussi en accord avec les préoccupations d'une époque qui fut celle des premiers progrès décisifs de la médecine, de la chirurgie et de la psychiatrie.

(1) Cf. supra, p. 282.

La figure du médecin

Etzel Andergast et La troisième Existence de Joseph Kerkhoven s'inscrivent dans une lignée d'oeuvres littéraires qui, depuis l'histoire du médecin Werf Rönne de G. Benn (1) et les premiers récits de Döblin (2) où se lit un goût pour la pathologie mentale, jusqu'à La Montagne magique de Th. Mann et au roman de H. Carossa, Der Arzt Gion, nous restituent quelques aspects de la médecine du temps (3).

Wassermann décrit avec complaisance l'univers des hôpitaux, la hiérarchie de monde médical, depuis le médecin-chef jusqu'à l'infirmière (4), les examens cliniques et les opérations (5) ; il restitue le rythme des journées, énumère les symptômes de telle ou telle maladie (6).

Il confronte le médecin à des situations difficiles, non seulement à la mort qui est un élément de son univers quotidien, mais aussi au problème de l'euthanasie et à celui de sa propre disparition. Kerkhoven, agissant par amour et par charité, ne refuse pas de "donner la mort" à son ami Irlen qui "veut la recevoir en cadeau de ses mains" (7). A la fin de la trilogie, lorsque le médecin est atteint lui aussi d'une maladie incurable, il fait face en toute conscience à la situation et conserve, comme jadis Irlen, un équilibre imperturbable.

(1) Gehirne, 1915

(2) Die Ermordung einer Butterblume, 1913.

(3) On peut aussi penser à l'utilisation que le cinéma de l'école expressionniste a faite de ces motifs. On songe à Dr. Mabuse de Fritz Lang (1922) et à Das Kabinett des Dr. Caligari de R. Wiene qui débute et se termine dans une clinique psychiatrique.

(4) Etzel, p. 128.

(5) Ibid., p. 123-125.

(6) Ibid., p. 236 : description de la maladie d'Irlen.

(7) Ibid., p. 241.

Un des meilleurs passages de ces livres est peut-être l'histoire des relations d'Irlen et de Kerkhoven qui constitue la première partie d'Etsel Andergast. Wassermann décrit le mystérieux cheminement de l'amitié (1) qui aboutit à un transfert sur la personne de Kerkhoven des forces psychiques et morales d'Irlen. On voit dans ces chapitres les rapports habituels du médecin et du malade s'inverser, le malade devenant celui qui donne et le médecin celui qui reçoit. Dès la première rencontre, Irlen devine chez Kerkhoven une personnalité exceptionnelle qu'il veut amener à prendre conscience de soi-même et à qui il veut léguer sa propre force intérieure. A sa mort, les capacités de son ami Kerkhoven se trouvent en effet décuplées, une métamorphose inexplicable s'est produite.

Ainsi se manifeste, dès le début du récit, la prédilection de Wassermann pour un domaine bien particulier de la médecine, pour l'étude des phénomènes étranges de la vie psychique. Jusque-là, Kerkhoven était comme Gion, le personnage de Carossa, un modeste médecin de famille, maintenant il devient un psychiatre de renommée mondiale grâce aux forces qu'Irlen a libérées en lui.

Adeptes des théories de la médecine psychosomatique et des idées de Constantion von Monakow (2) qu'il applique non seulement à la vie individuelle, mais aussi à la vie de l'humanité (3), Kerkhoven voit dans les maladies mentales qu'il étudie les signes d'une maladie générale de la société. Partant de l'étude de cas individuels, le psychiatre peut s'élever jusqu'à une analyse des grands phénomènes humains et sociaux; il est le grand interprète des destinées et de l'histoire (4). On comprend le prestige dont il jouit aux yeux de l'auteur.

(1) Irlen et Kerkhoven offrent sans doute un des meilleurs exemples de ces couples de personnages complémentaires qu'affectionne Wassermann. Chaque figure apparaît comme le double de l'autre. Cette technique de présentation a été peut-être inspirée à Wassermann par Dostoïevski, chez qui le motif du "double" occupe une place essentielle. Irlen dit à Kerkhoven : "Erinnerst du dich Joseph, daß du mir vor langer Zeit sagtest, es fehle dir das... wie drücktest du es aus ? Das Doppelte. Ja. Das Doppelte. Wenn du mich noch in dir hättest, sagtest du, könnte was Großes, in deinem Sinn Großes, aus dir werden..." , Etsel, p. 243.

(2) Etsel, p. 260.

(3) Cf. supra, p. 281-282.

(4) Ibid., p. 514-15 et p. 607.

Ce qui fascine le plus Wassermann, c'est cependant le travail quotidien du médecin des âmes qui scrute patiemment les consciences et s'insinue dans le mystère des êtres, ce déchiffrement des personnalités qui s'apparente à la démarche du romancier interprète et créateur de figures humaines. L'intérêt de Wassermann pour la psychiatrie est essentiellement celui d'un écrivain tenté par les méthodes d'investigation psychologique de cette science et par ses révélations insolites sur la nature humaine.

Un passage du roman Dietrich Oberlin décrit en ces termes l'activité du psychiatre à qui se révèlent les profondeurs de l'âme :

"Que de choses lui apparaissent ! Que de choses se dévoilent ! Les galeries enchevêtrées, les recoins immondes, les labyrinthes de la culpabilité et de l'erreur, du désespoir et de l'imposture, de l'illusion et de la folie, quel entassement ! Quelle danse de spectres ! (...) il remonte furtivement dans les cavernes des générations disparues, il est l'espion des générations présentes ; il arrache une à une, au silence des coeurs", des preuves et des explications (1).

Le travail du psychiatre se rapproche donc aussi de celui du policier ; ici et là, c'est la même confrontation avec une énigme, la même recherche obstinée des voies et des indices, c'est une démarche analytique, une recherche du détail, un travail de dissection (2).

Cure psychanalytique et enquête policière

C'est pourquoi les examens et les traitements psychiatriques dont La troisième Existence de Joseph Kerkhoven nous offre plusieurs exemples, s'apparentent à des enquêtes policières. Dans tous les cas, il s'agit de se glisser dans une existence étrangère, de remonter dans le passé pour faire émerger la vérité des décombres qui la recouvrent. La manière dont procède Kerkhoven pour libérer Alexander Herzog de son obsession rappelle le cheminement d'Etsel, sa

(1) Oberlin, p. 211.

(2) L'Affaire Maurizius nous donne de multiples exemples de ce travail de dissection : ainsi quand le procureur Andergast reprend le dossier Maurizius, les faits sont méticuleusement analysés un à un. Dans Kerkhoven, les analyses psychiatriques sont conduites avec la même minutie. On trouve en outre plusieurs études anatomiques d'une extrême précision, en particulier une description du cerveau humain qui témoigne du goût de l'auteur pour le détail : "Er (Kerkhoven) sah die Windungen, die gleich Maschinenbändern bebenden; gelbgrauen Stränge, die teigigen Geflechte, die membranhaft zuckenden Häute und Häutchen, die verborgenen Schaltungen und in zarte Kanäle engebetteten Flüssigkeiten... ein Reich, ein ungeheures, unvergleichlich organisiertes Reich", Kerkhoven, p. 141.

lutte obstinée et habile contre Waremmé, puis sa victoire finale.

Face à l'écrivain Alexander Herzog qui arrive dans sa clinique en pleine crise de dépression morale, Kerkhoven procède lui aussi à une approche prudente, il évite d'amener trop tôt son patient sur le terrain de son obsession. Cheminant à ses côtés dans le dédale confus des pensées, des souvenirs et des sentiments, il attend le moment où il entrevoit la nature du mal. Mais ses intuitions doivent encore se transformer en certitudes. Peu à peu, il gagne la confiance du malade et l'amène à écrire la longue histoire de sa vie. Dans ce récit qui équivaut à l'aveu dans l'enquête policière, le médecin trouve les éléments qui lui permettront de guérir l'écrivain en démontant le mécanisme de l'obsession et en chassant la cause du mal. Cette deuxième étape est la plus délicate: Kerkhoven doit guider Alexander Herzog avec d'infinies précautions jusqu'à la prise de conscience salutaire, le faisant remonter jusqu'au lointain passé de l'enfance où se situent les racines du mal. Il s'avère alors que, pour Alexander Herzog comme pour l'auteur lui-même, la disparition précoce de la mère a pesé sur son existence et alimenté son angoisse. Ce traitement, dans lequel on reconnaît les éléments d'une cure psychanalytique, rappelle en bien des points la recherche obstinée du détective.

Il existe pour Wassermann une parenté si étroite entre cette forme d'investigation psychologique et l'enquête policière qu'à plusieurs reprises, dans La troisième Existence de Joseph Kerkhoven, cette investigation fournit un prétexte à rouvrir quelque dossier judiciaire. C'est ce qui se produit par exemple pour le "cas Imst" (1) rattaché à l'ensemble du récit par un subterfuge: les personnes impliquées de près ou de loin dans cette erreur judiciaire sont aussi des malades confiés aux soins de Kerkhoven et le traitement que requiert leur état permet à l'auteur de procéder au déballage d'une affaire criminelle complexe, le processus de guérison va de pair avec le dévoilement progressif de l'énigme policière.

(1) Nous étudions plus loin (*infra*, p. 536sq) ce cas comme exemple d'une transposition directe d'un document judiciaire dans le récit. Le pharmacien Imst et sa maîtresse Jeanne Mallery ont été condamnés à tort pour le meurtre de Selma, épouse du pharmacien. Else Wys-Wiggers, infirmière dans la clinique psychiatrique de Kerkhoven et parente de K. Imst, veut obtenir la révision du procès. Une malade, Emilie Thirriot, à qui Else Wys-Wiggers a parlé de l'affaire Imst, apporte dans son délire la clé de l'énigme policière et reconstitue les faits. K. Imst et Jeanne Mallery sont grâciés; mais cette dernière, obsédée par l'idée qu'elle est coupable, doit elle aussi être soignée par Kerkhoven, ce qui est le prétexte à un long retour sur l'affaire Imst. Psychiatrie et fait divers judiciaire se confondent ici totalement.

LIMITES DU ROMAN PSYCHOLOGIQUE

Considérées dans leur ensemble, les études psychologiques de Wassermann nous semblent inégales. La finesse et la diversité des analyses voisinent avec la recherche de l'effet et une surcharge quelquefois préjudiciable à la qualité littéraire.

Durant toute sa carrière, Wassermann a su camper des personnages hautement individualisés et innombrables, il a su dépeindre la richesse de leur vie intérieure, comme en témoignent les portraits des Juifs de Zirndorf ou de L'Affaire Maurizius. Dans ce dernier roman, l'auteur anime, à côté des personnages principaux, toute une galerie de figures secondaires. Les sentiments sont étudiés avec précision : Wassermann décrit toutes les nuances de l'amour chez Leonhart Maurizius, il évoque les tourments moraux du procureur Andergast, envisage sous des angles divers le conflit du père et du fils ; il sait nous suggérer les tristes obsessions du prisonnier dans sa cellule et les calculs cyniques de Waremmé. Les qualités d'analyse psychologique, perceptibles dès Les Juifs de Zirndorf, se sont confirmées et sont parvenues dans L'Affaire Maurizius à leur plein épanouissement.

Mais par ailleurs Wassermann est également resté ce psychologue avide de détails insolites que les lecteurs avaient découvert à la lecture de Renate Fuchs ; il sacrifie volontiers à la mode du jour, il est porté vers tout ce qui est étrange. Ses personnages manquent parfois de mesure et de simplicité.

Après avoir lu Etzel Andergast, le critique Kurt Reinhold a écrit à leur sujet : "Ces gens sont intéressants, leurs noms sont intéressants, leur passé est intéressant, leurs maladies sont intéressantes, leurs dons sont géniaux, leurs phrases lourdes de sens, leur esprit de grande qualité, leur cheminement solitaire, leurs expériences originales, leurs conflits intérieurs compliqués" (1). Et K. Reinhold estime que ces figures romanesques sont victimes d'un phénomène de "surexposition" semblable à celui qui se produit en photographie où il a pour conséquence "la mort dans la grisaille de la totalité de l'image". Trop violemment éclairés, les personnages de Wassermann deviendraient indistincts.

(1) Kurt Reinhold, Der graue Tod, in Das Tagebuch 12 1931, p. 904-906.

Une des causes de ce phénomène de surexposition nous semble résider dans le tempérament même de l'auteur, dans sa difficulté à se limiter. Si Wassermann a su pratiquer des analyses psychologiques sobres et justes, on trouve aussi dans son oeuvre une tendance à ce qu'on pourrait appeler une "surenchère psychologique". Cette surenchère nous semble surtout perceptible dans l'utilisation qu'il fait de la psychanalyse.

Il est certain que Wassermann a lu Freud et que son oeuvre s'est peu à peu enrichie d'une multitude de données : obsessions, rêves, frustrations de l'enfance, névroses, ambiguïté des rapports père-fils... Ses analyses se sont approfondies et diversifiées. Comme l'a fait remarquer F. Martini à propos du Bonhommes aux Oies, Wassermann ne s'est pas borné à utiliser "les procédés rationalisants du naturalisme", il a situé "les forces d'impulsion psychologiques dans des zones plus profondes, dans l'inconscient", il a laissé la porte ouverte à "l'irrationnel" (1). L'auteur de la trilogie -Maurizius, Etsel, Kerkhoven- emploie un vocabulaire et des schémas freudiens. La psychanalyse lui permet de révéler la complexité des êtres, de faire apparaître les couches souterraines de la vie psychique et de restituer la marche déconcertante des destinées, les métamorphoses successives qui peu à peu révèlent les personnalités. Felix Bertaux a écrit à ce sujet :

"L'on trouve chez Wassermann l'idée d'une discontinuité psychique qui doit quelque chose au freudisme... Il y aurait en nous une série de "Je" virtuellement coexistants, pratiquement se substituant l'un à l'autre sous la pression d'événements se déclenchant par accident" (2). C'est bien ce qui se produit pour Daniel Nothafft, Christian Wahnschaffe ou Etsel Andergast. La psychanalyse a fourni à Wassermann une nouvelle vision de l'homme. Mais son influence ne se limite pas à cet approfondissement de la réflexion psychologique.

Comme la lecture de Dostoïevski, la lecture de Freud a représenté pour Wassermann à la fois un enrichissement et un danger, elle l'a soumis à une nouvelle tentation. En effet l'auteur a trouvé dans la psychanalyse, en même temps que de nouvelles explications des comportements, une mine d'observations et de détails spectaculaires qui ont alimenté et encouragé son imagination,

(1) in Das Gänsemännchen, Langen Müller, 1972, Nachwort von Fritz Martini, p. 539

(2) Panorama de la littérature allemande contemporaine, 1928, p. 182.

qui l'ont poussé à cet entassement de cas étranges et à cette surenchère qui sont particulièrement sensibles dans ses deux derniers romans. Mais il est possible aussi que cette surenchère psychologique soit la conséquence inévitable des choix fondamentaux de l'auteur.

Sa vie durant, Wassermann a considéré la psychologie comme l'instrument privilégié, presque comme l'instrument unique, qui devait lui permettre de restituer l'image de son temps. Il était peu tenté par la réflexion abstraite et on ne trouve pas dans son oeuvre de grands débats d'idées. Chez lui, tout devient figure romanesque, intrigue, c'est-à-dire rapport entre les êtres et, en définitive, psychologie. C'est en différenciant les personnages, en nuanciant les attitudes que Wassermann pouvait prétendre décrire son époque.

Mais étant donné la complexité de la réalité sociale et l'ampleur des bouleversements qui se sont succédés dans les trente premières années du 20ème siècle, durant lesquelles Wassermann a produit l'essentiel de son oeuvre, étant donné l'accélération de l'histoire à partir de la guerre, la psychologie telle que Wassermann la pratiquait s'est avérée un instrument imparfait pour dominer et restituer à elle seule les grands phénomènes du temps dans leur dimension historique, politique et sociologique. Wassermann a dû non seulement multiplier le nombre de ses personnages, mais encore procéder à des analyses psychologiques de plus en plus brutales et suggestives. C'est pourquoi la folie de l'époque fait surgir, dans Etzel Andergast et dans La troisième Existence de Joseph Kerkhoven, autant de personnages disharmonieux. Ces romans qui veulent traduire la maladie morale que l'auteur décelait autour de lui, ne sont plus à la limite que des répertoires de cas pathologiques. Il semble que le roman psychologique, tel que Wassermann l'a pratiqué pendant toute sa carrière, ait atteint alors un terme au-delà duquel il ne pouvait aller sans se détruire lui-même. Peut-être Döblin avait-il raison quand il voyait les limites de Wassermann dans son incapacité à passer du genre psychologique au "roman de la critique sociale".

Wassermann, qui a été fasciné par la psychologie, la psychanalyse et la psychiatrie, a réussi, en utilisant leurs armes, à fasciner un vaste public. L'évocation de cas multiples, souvent tirés de l'actualité, la dissection des âmes, l'exploration des recoins ténébreux de la conscience à la lumière de la science médicale contemporaine ont sans doute largement contribué à la réussite d'hier. Aujourd'hui, cet aspect de l'art de Wassermann nous semble plus con-

ventionnel et plus tapageur, mais il serait très injuste de rejeter toutes les études psychologiques de l'auteur sous prétexte qu'elles sont inégales. On ne peut ignorer les qualités exceptionnelles d'observation et de sensibilité, l'habileté à créer une multitude de personnages, à peindre les caractères, qui se manifestent dans les meilleurs ouvrages comme L'Affaire Maurizius, Gaspard Hauser ou Le Bonhomme aux Oies. Wassermann a quelquefois poussé trop loin l'art de la psychologie, mais il nous semble qu'il mérite aussi de rester comme un maître du roman psychologique.

Ses dons de psychologue se doublent d'un talent de conteur grâce auquel il peut animer ses figures romanesques, les mettre en relation entre elles et les engager dans des actions révélatrices de leur tempérament.

UN CONTEUR VIRTUOSE

Dès ses premiers romans, Wassermann est apparu comme un conteur né, habile à conduire des intrigues complexes. Renate Fuchs, avec ses péripéties et ses rebondissements, ses techniques de retardement et de dévoilement progressif, suggérait même l'idée d'une facilité excessive. Beaucoup de critiques ont parlé alors de virtuosité, donnant à ce mot un sens ambigu qui n'excluait pas la nuance de superficiel.

Ce talent de conteur apparaît comme la disposition fondamentale de l'auteur, comme la base de toute sa création. Le besoin de raconter des histoires que ressentait l'enfant, cet "instinct de fabrication", sont encore présents chez l'écrivain au sommet de sa gloire et on les retrouve jusque dans le dernier roman ; La troisième Existence de Joseph Kerkhoven n'est-elle pas une suite de récits juxtaposés dans lesquels, comme au premier temps, Wassermann s'abandonne au plaisir de conter et d'obliger ses lecteurs à tourner les pages ? C'est l'exposé du cas Imst, puis l'histoire de Ganna, enfin la destinée de Kerkhoven. Dans ce livre ultime, Wassermann nous apparaît encore comme l'auteur qui avouait en 1904 :

"Je n'ai envie de rien d'autre que de raconter des histoires. Dans les heures de solitude et de concentration, j'ai l'impression que mon être est totalement rempli de destinées et d'événements(...) et j'éprouve le désir irrésistible(...) de raconter, de raconter" (1).

Il n'existe chez lui aucun livre qui ne soit un récit, et ce récit se confond la plupart du temps avec l'histoire du héros principal. De manière significative, le premier et le dernier roman s'appellent : L'Histoire de la jeune Renate Fuchs et La troisième Existence de Joseph Kerkhoven ; beaucoup d'autres livres portent le nom du personnage central : Erwin Reiner, Christian Wahnschaffe, Faber, Ulrike Woytich, Etzel Andergast, Laudin.

Wassermann aime à décrire les moments intéressants d'une vie où se produit une métamorphose psychologique, où, sous le moi apparent du héros, se manifeste un autre moi. C'est le cas dans Laudin et les Siens et dans Christian Wahnschaffe. Mais généralement il ne se borne pas à la peinture d'une crise

(1) Lebensdienst(Die Kunst der Erzählung), p. 550-51.

psychologique et morale, il nous révèle l'existence antérieure du héros, l'histoire de sa formation morale et sociale. Ainsi en est-il pour Etzel Andergast et pour le médecin Kerkhoven que nous accompagnons au fil d'une intrigue complexe. Pour reprendre la terminologie de E. Lämmert, les romans de Wassermann sont la plupart du temps "l'histoire d'une crise" en même temps que "l'histoire d'une vie" (1).

Cette manière de concevoir le roman ouvre pour un conteur dont le tempérament répugne à la réflexion abstraite et qui ne sait bien exprimer une idée qu'à travers un récit, des perspectives illimitées. Pour restituer le cheminement de ses personnages, Wassermann n'a d'autres ressources que d'imaginer des intrigues amples et complexes. Tout chez lui est traduit en figures romanesques et en mouvement. Le Bonhomme aux Oies fournit une illustration significative de cette primauté de l'action, de la fonction primordiale de l'intrigue dans l'économie générale de l'oeuvre.

LA PRIMAUTE DE L'ACTION : LE BONHOMME AUX OIES

Wassermann a résumé dans Mein Weg (2) l'idée générale qu'il s'est proposé d'illustrer dans ce livre. Son but, affirme-t-il, était de fixer l'image "d'un moment caractéristique de l'histoire de la bourgeoisie allemande (...) vers 1900". Il n'a pas voulu "décrire" l'époque mais plutôt la "résumer" en concentrant l'intérêt sur une "figure typique" et sur sa "transformation morale". En choisissant la "figure typique" la plus réceptive et la plus sensible qui soit -une nature d'artiste- et en la confrontant avec l'univers bourgeois, il a voulu mettre en évidence les travers et les défauts de cet univers, montrer ce qu'était "la vie quotidienne allemande" d'alors. Ce projet contenait

-
- (1) Eberhart Lämmert, Bauformen des Erzählens, 1967, p. 42. Lämmert distingue "die knappe Krisengeschichte" et "die ausgedehnte Lebensgeschichte".
- (2) Mein Weg, p. 87 : "Es enthält ein charakteristisches Stück bürgerlicher deutscher Geschichte, deutscher Zustände um 1900, doch nicht in der Schilderung, sondern in der Zusammenfassung, wobei das Entscheidende in die Gestalt und ihre seelische Wandlung verlegt wird. Das Musikerschicksal ist nur Behelf und Vorwand ; es war nötig, für alle Klänge und Widerklänge ein intensiv empfangendes Membran zu gewinnen, das zitterndste, zarteste, genaueste Instrument, an dem abzulesen war, wie es um den deutschen Alltag stand....".

en germe toute une intrigue et orientait l'auteur vers autre chose que des réflexions abstraites sur l'art, sur la société ou sur la situation de l'artiste. C'est pourquoi on ne trouve pas dans ce roman de longues conversations comparables à celles de Tonio Kröger et de Lisaweta Iwanowna dans l'oeuvre de Th. Mann, mais une intrigue abondamment nourrie qui nous restitue le cheminement d'un artiste dans le monde bourgeois avec tout ce que cela comporte de rencontres, de tensions, de heurts et de drames, d'action.

Un tourbillon d'action

Ce qui frappe à la lecture, c'est l'aisance avec laquelle Wassermann domine une énorme matière en maintenant un intérêt soutenu.

Ici comme ailleurs, la destinée du héros central constitue l'ossature du livre. L'auteur restitue dans son intégralité l'existence de Daniel Nothafft, depuis sa naissance à Eschenbach jusqu'à sa retraite finale, son retour dans la ville natale. Entre ces deux extrêmes se situe une vie dont les péripéties nous sont contées jusque dans le détail, disséquées avec minutie.

Daniel Nothafft a eu une enfance difficile. Après avoir perdu son père, il a souffert de la tutelle négligeante de son oncle Jason Philipp Schimmelweis. Il s'est coupé de sa famille pour connaître, comme l'auteur lui-même, la gêne matérielle et la détresse morale. Le livre montre ensuite l'itinéraire du personnage au double niveau de son existence d'artiste et d'homme.

L'artiste se heurte à l'incompréhension de son milieu. Ses premières oeuvres, composées dans la solitude et l'exaltation, lui attachent quelques partisans, mais déchaînent la haine et les moqueries du plus grand nombre. Il entreprend ensuite une tournée en province, devient chef d'orchestre, mais la médiocrité ambiante le contraint rapidement à la démission. La souffrance et le sentiment d'abandon lui inspirent alors son oeuvre maîtresse, "La Symphonie prométhéenne". De nouveau, il se remet en route et pendant huit années il parcourt l'Allemagne et l'Italie. Quand il revient à Nuremberg, ses manuscrits disparaissent dans un incendie, mais cette nouvelle catastrophe détermine en lui la "transformation morale" décisive. Désormais il abandonne ses ambitions démesurées et se libère de son égoïsme. Dans cette intrigue luxuriante et même surchargée, s'expriment tous les grands problèmes auxquels l'artiste doit faire

face : la solitude, l'incompréhension, la précarité de l'existence matérielle, la subjectivité de son univers.

L'histoire de l'homme Daniel Nothafft est tout aussi compliquée et lourde d'expériences. Après de Benda et d'Eberhart von Auffenberg, Daniel vit des amitiés ardentes, après de Gertrud, de Lenore et de Dorothea, des amours tristes, tragiques ou grotesques. Les petits bourgeois de Nuremberg, la famille Hadebusch et les soeurs Rüdiger chez qui il loge, puis tous ceux qu'il côtoie, Carovius et le pharmacien Pflaum, lui donnent quotidiennement le spectacle de la bêtise ou de la perversité. Ainsi se construit peu à peu, à travers les heurts répétés du héros avec la société, le tableau d'un monde bourgeois hostile à l'esprit, borné, vindicatif.

Wassermann a su rendre la bassesse et la médiocrité de cet univers dans un tourbillon d'action, dans le jeu complexe des machinations et des trahisons par lesquelles les personnages s'attirent et se repoussent et qui constituent autant de moteurs qui font progresser l'intrigue.

D'aucuns trouveront excessive la multiplication des péripéties, des catastrophes, des événements inattendus et la prolifération des personnages dont certains sont pervers comme Carovius, d'autres diaboliques comme Philippine Schimmelweis ou pitoyables comme Jordan. Mais on ne peut nier qu'il se dégage de l'ensemble une impression de vie intense et grouillante. L'accumulation des détails restitue l'image de cet univers de la petite bourgeoisie provinciale que Wassermann conçoit comme un microcosme où, faute de larges perspectives, les instincts et les passions se libèrent en agitation malade et en agressivité. Très souvent, l'évocation de ces existences dans leurs tribulations et leur affairément quotidiens atteint à une réelle grandeur. La connaissance de ce monde bourgeois est si profonde, tant de souffrance et de rancune personnelles s'y mêlent que l'auteur parvient à des visions dont l'intensité tient de celle du rêve ou de l'hallucination. L'image de la ville où s'étalent partout le mensonge, où l'on perçoit en tout lieu, dans les ruelles étroites et dans les auberges, l'atrophie de l'âme et les instincts pervers a quelque chose de véritablement infernal. Comme l'a fait remarquer F. Martini, la ville elle aussi participe à l'action, tellement les personnages font corps avec elle, elle possède son propre langage (1). Et c'est en fin de compte un univers tout en-

(1) Das Gänsemännchen, Langen Müller 1972, Nachwort von Fritz Martini, p. 539.

tier qui s'anime et qui vit sous nos yeux, non seulement les figures romanesques, mais aussi tous les éléments de leur cadre de vie, les maisons à colombage où chacun, dans la pénombre de son logis, rumine sa vengeance, la place du marché où grouille un menu peuple affairé et le porche des églises où la médisance se laisse libre cours (1).

Les intrigues annexes

La prouesse technique la plus remarquable reste cependant la manière dont l'auteur tire les fils de multiples destinées. Parallèlement à l'histoire de Daniel Nothafft, il écrit la biographie des personnages les plus importants que le musicien rencontre sur sa route et on voit, dès le début du récit, se développer l'histoire de plusieurs familles : celle du libraire Schimmelweis, du maître de musique Döderlein et de l'inspecteur Jordan, sans compter l'histoire de Benda et d'Eberhart von Auffenberg.

Sans occuper autant de pages que celle du héros central, ces biographies s'étalent sur toute la durée du récit, elles sont écrites avec un souci minutieux du détail et des motivations psychologiques, très diversifiées. Dans la famille Schimmelweis, où règne un père hâbleur et prêt à toutes les compromissions, l'atmosphère est disharmonieuse. Chez l'inspecteur Jordan, le lecteur découvre la gêne matérielle, les revers incessants d'un homme accablé par la vie qui rappelle le père de l'auteur. Chez Andreas Döderlein, c'est la médiocrité quotidienne et le triomphe de principes artistiques à courte vue.

L'évocation d'existences aussi nombreuses et diverses recérait le danger de la dispersion, de la fioriture annexe ou du morceau de bravoure superflu. Il nous semble que Wassermann a su éviter cet écueil et bâtir un récit dont tous les éléments sont indispensables à l'ensemble.

Les actions secondaires se répondent et se complètent l'une l'autre par le jeu complexe des relations familiales et sociales, des correspondances entre les personnages dont aucun ne mène une existence véritablement indépendante. Même les figures marginales sont rattachées aux autres : Eberhart von

(1) A la fin du roman cette intégration de la ville à l'action est traduite symboliquement lorsque la statue du "Gänsemännchen" s'anime et adresse à Daniel des paroles qui résument la pensée de l'auteur au terme du récit.

Auffenberg et Benda éprouvent tous deux une inclination pour Lenore, Eberhart devient l'ami puis la victime de Carovius. Les personnages vivent en outre dans un espace limité, certains dans la même maison, ils appartiennent tous au même petit univers étriqué. Ainsi se trouvent contrebalancées les forces centrifuges qui menacent de disperser l'action.

Mais le facteur décisif de l'unité de l'oeuvre réside dans l'interdépendance de l'action principale et des actions annexes. Tous les personnages jouent un rôle déterminant dans l'existence de Daniel, dans sa formation, sa souffrance et sa métamorphose morale. Chaque nouvelle rencontre avec l'un d'eux représente une station décisive. Pour lui, Lenore, Gertrud, Philippine, Dorothea ou Benda, prennent tour à tour le visage du destin. La fonction de tous ces personnages justifie leur présence et le soin avec lequel l'auteur les a dessinés. Leur entrée en scène est longuement préparée, on est très loin ici des techniques un peu sommaires de Renate Fuchs où les personnages secondaires surgissaient quelquefois comme des diables de leur boîte, au moment où cela était nécessaire pour la progression de l'action. Ici, toutes les figures romanesques ont une existence antérieure, un caractère nuancé, elles apportent à l'action une contribution indispensable et sont intégrées à l'économie générale de l'oeuvre.

Un roman bien charpenté

La conduite d'une intrigue aussi ramifiée exigeait une répartition habile de la matière et une architecture romanesque rigoureuse.

Le livre est divisé en trois grandes parties de dimensions sensiblement égales, elles-mêmes subdivisées en cinq ou six chapitres. Chaque chapitre se compose d'un nombre variable de séquences dont chacune constitue une scène ou un dialogue bien centré et dont l'ampleur ne dépasse jamais trois ou quatre pages. Cette technique de découpage permet de faire progresser l'action sans que jamais le lecteur perde de vue tel ou tel personnage. Les différentes intrigues, présentées par résurgences successives et régulières, avancent au même rythme chronologique ; aucune d'elle n'étant jamais interrompue trop longtemps, le lecteur n'a pas l'impression d'un récit discontinu.

On admirera l'aisance souveraine avec laquelle Wassermann tisse la trame des destinées et des relations, sa maîtrise de l'art des transitions. La fin de chaque chapitre est clairement soulignée par une phrase qui marque

le terme d'un épisode significatif mais qui, en même temps, promet une suite. Ainsi en est-il de la fin du chapitre II de la première partie : "Et lorsqu'ils se quittèrent, Daniel possédait un ami" (1); Daniel a rencontré Benda, entre eux l'amitié est désormais scellée, c'est une étape importante dans la vie du musicien; pour l'auteur il reste encore à raconter l'histoire de cette amitié (2). De même, la première phrase d'un chapitre rétablit le lien avec l'action antérieure : "Quelques jours plus tard, Monsieur Carovius mit à exécution le projet conçu dans l'amertume que lui avait causée le mariage de Lenore" (3). Ces premières lignes du chapitre I de la troisième partie, renvoient le lecteur quinze pages en arrière à la phrase : "En ruminant ce projet, il chercha enfin le sommeil".

La première partie du livre nous semble particulièrement remarquable dans sa forme parce que deux plans différents du temps s'y mêlent : le présent dans lequel se déroule l'action principale et le passé dans lequel se situe l'existence antérieure des personnages. Wassermann parvient à intégrer habilement les données anciennes à un récit écrit au présent.

Le Bonhomme aux Oies apporte donc la preuve de la capacité de l'auteur à traduire sa pensée en action, à l'illustrer par des personnages et par une intrigue complexe, elle témoigne d'une réelle maîtrise des techniques du récit. On objectera que toutes ces prouesses de forme sont parfois un peu trop éblouissantes et il est vrai que l'auteur force le trait, qu'il recherche l'effet et multiplie les perspectives romanesques. Le suicide de Gertrud, la mort en couches de Lenore, la trahison de Dorothea, l'incendie allumé par Philippine, les aventures de Daniel avec la servante Meta et le destin de sa fille Eva qui réapparaîtra plus tard dans Christian Wahnschaffe représentent autant d'épisodes traités avec complaisance par un auteur qui affectionne les motifs du roman populaire et se laisse prendre au jeu du récit. Cet élément romanesque détermine sans doute une certaine ambiguïté du ton, mais l'architecture générale du livre, l'organisation de la matière et la conduite de l'action restent la preuve d'un talent de conteur exceptionnel.

(1) Gänsemännchen, p. 60.

(2) On pourrait multiplier les exemples de ce genre : cf. p. 84 : "Danach begannen die Verhandlungen", p. 336 : "Philippine war verschwunden".

(3) Ibid., p. 390.

Ce goût du romanesque inscrit dans le tempérament de Wassermann, se retrouve dans la plupart de ses romans. Il encourage souvent une virtuosité excessive et les lecteurs exigeants, attachés à l'équilibre et à la mesure de la forme, ne trouvent pas toujours leur compte dans des récits surchargés où l'auteur se fie trop à sa facilité. Mais quand ce goût est en accord avec le sujet, comme c'est à notre avis le cas dans Gaspard Hauser, il agit à la manière d'une force positive qui apporte au récit une nuance de fantaisie et de merveilleux.

LE RECIT ROMANESQUE : GASPARD HAUSER

L'auteur et l'histoire

Pour écrire son Gaspard Hauser, Wassermann s'est entouré d'une multitude d'ouvrages et de documents, il a travaillé aux archives d'Ansbach et de Nuremberg, vu et étudié les collections du Mémorial Hauser. Sa bibliothèque personnelle contient même un volumineux dossier de photographies - Bilder zur Caspar-Hauser-Geschichte - qui témoignent de la minutie avec laquelle il a préparé son livre et procédé à l'étude des lieux et des objets. Wassermann a lu également la plupart des ouvrages importants publiés sur Gaspard Hauser, depuis ceux d'Anselm von Feuerbach et de Georg Daumer, jusqu'à l'ouvrage du professeur Mittelstaedt (1). Sa volonté de faire oeuvre d'historien apparaît dans son livre.

(1) Anselm von Feuerbach, Caspar Hauser. Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben des Menschen, Ansbach, 1932.

Ludwig Feuerbach, Anselm Ritter von Feuerbach. Leben und Wirken, Leipzig, 1852/53 ; ce livre contient le texte du mémoire adressé par Anselm von Feuerbach à la reine Caroline pour démontrer la naissance princière de Gaspard Hauser : Memoire, übersandt an die Königin Karoline von Bayern :

Georg Friedrich Daumer, Mitteilungen über Caspar Hauser, Nuremberg, 1832
Joseph Heinrich Garnier, Einige Beiträge zur Geschichte Caspar Hausers, Strasbourg, 1834.

Tous ces ouvrages font de G. Hauser un prince écarté du trône de Bade, mais Wassermann possédait et avait lu également l'ouvrage du professeur Otto Mittelstaedt qui réfutait cette thèse : Caspar Hauser und sein badisches Prinzentum, Heidelberg, 1876.

On retrouve chez Wassermann les événements marquants des cinq années qui se sont écoulées entre le 26 mai 1828, date à laquelle Gaspard Hauser apparut à Nuremberg, et le 14 décembre 1833, où eut lieu l'attentat du Hofgarten : les hésitations de la municipalité de Nuremberg, les séjours successifs de Gaspard chez Daumer, Biberbach, Tucher et Meyer, son éducation, les expériences pratiquées sur sa personne, l'entrée en scène de Feuerbach et de Stanhope, la première, puis la seconde blessure... Tout cela est conforme à la réalité historique, du moins en apparence. L'impression de vérité est renforcée par l'insertion dans le récit de documents authentiques : rapports d'interrogatoires, comptes rendus d'audiences, lettres, expertises de médecins et de juristes, mémoires de toute sorte. Cependant, cette impression d'authenticité ne résiste pas à la confrontation du livre avec les faits historiques qu'on a cernés aujourd'hui d'une manière définitive (1) et qui, au moment où Wassermann écrivait son roman, avaient déjà fait l'objet d'études précises et difficilement réfutables.

Même si Wassermann se fonde sur des documents authentiques, son attitude n'est pas celle d'un historien parce que, dès le départ, il choisit une des deux thèses en présence relatives à la naissance de l'enfant trouvé. Au lieu de soumettre d'abord les faits à une analyse objective, il opte délibérément pour la naissance princière de Gaspard, écartant toute idée de dissimulation et d'imposture (2). Il retient certaines données et en écarte d'autres, ne tenant aucun compte de ce qui pourrait nuire à sa cause. Les opinions du juriste Feuerbach représentent son credo et il ne peut voir ailleurs que mensonge : le livre de Mittelstaedt, première réfutation solide de la thèse

(1) cf. Jean Mistler, Gaspard Hauser. Un Drame de la Personnalité, Fayard, Paris, 1971.

(2) On connaît les deux thèses en présence. A la suite de Feuerbach, de Daumer et de Garnier, on a fait de Gaspard Hauser le fils du grand-duc Charles de Bade et de son épouse Stéphanie de Beauharnais. Héritier légitime du trône, Gaspard Hauser aurait été supprimé ou donné pour mort et enlevé par la comtesse de Hochberg qui aurait ainsi permis à ses fils de régner. Voir l'exposé détaillé de cet "imbroglio dynastique" dans J. Mistler, op.cit., p. 234 sq.

Par opposition à cette thèse extrêmement fragile, les historiens s'accordent aujourd'hui à voir dans Gaspard Hauser un assez médiocre dissimulateur qui, pour accréditer sa légende, aurait semé le doute dans les esprits inventé un mystérieux passé et voulu démontrer l'existence d'une conspiration contre sa personne. Dans cette perspective, les "attentats" ne seraient que des blessures qu'il se serait infligées lui-même, se prenant finalement à son propre piège.

de la naissance princière, a été selon lui écrite sur commande, sur un ordre venu d'en haut (1) et dans cette bible de ceux "qui doutent et qui nient", il ne voit que les "argumentations dépourvues d'imagination" d'un juriste "raisonneur" (2). Wassermann définit ainsi sa propre perspective : il ne veut pas être un "raisonneur" de sens rassis, il ne prétend pas traiter le sujet avec l'objectivité de l'historien, mais avec sa sensibilité, dans la perspective d'un romancier qui saisit son personnage par l'intuition.

La déformation romanesque

La triple énigme de cette naissance, de cette vie et de cette mort était bien faite pour stimuler son imagination et il semble que Wassermann ait voulu illustrer et développer l'épithète qui orne au cimetière d'Ansbach la tombe du pauvre Gaspard : "Hic jacet Casparus Hauser. Aenigma sui temporis. Ignota nativitas. Occulta mors".

Il évoque la longue séquestration du personnage dans quelque château lointain et dans des cachots souterrains. Il dévoile le mystère des cours princières, les vengeances et les intrigues ourdies dans l'ombre, les luttes obscures pour le pouvoir et les méthodes des grands qui ne reculent ni devant le meurtre ni devant la substitution d'enfants. Il suggère l'existence de tout un univers ténébreux et impénétrable où les puissants disposent d'une armée d'exécutants et agissent en toute sécurité. Dans ce monde qui est comme l'envers du monde réel, ce ne sont que puissances occultes, lettres incompréhensibles, écritures indéchiffrables, messages codés et loi du silence (3).

(1) Le juriste Otto Mittelstaedt avait en effet écrit son livre à la demande de l'empereur Guillaume 1er dont une fille avait épousé Frédéric de Bade.

(2) Lebensdienst, p. 135-136.

(3) Les exemples de ces motifs abondent; depuis la lettre remise par Gaspard Hauser au capitaine von Wessenig, jusqu'au billet en écriture spéculaire trouvé dans la bourse de Gaspard après l'attentat, en passant par la lettre retrouvée dans le Rhin, Wassermann n'oublie aucun détail merveilleux de la légende.

Les personnages historiques voient dans bien des cas leur profil et leur signification transformés en fonction des besoins du récit romanesque. Ainsi lord Stanhope correspond bien à un personnage réel, mais la figure romanesque n'a de semblable au modèle que le nom. Stanhope était un riche comte anglais qui, voyageant en Europe, passa un jour par Nuremberg où il s'intéressa à Gaspard Hauser. Il se chargea de l'entretien de l'orphelin, lui promettant une vie brillante en Angleterre. Puis, déçu par l'attitude et les mensonges de Gaspard, il prit ses distances, ses sentiments s'inversèrent. Ce revirement de Stanhope, pourtant facilement explicable par la déception, a été interprété autrement dans le cadre de ce qu'il faut bien appeler la "légende de Gaspard Hauser". On a voulu voir en la personne du lord un valet des puissances occultes acharnées à la perte de Gaspard. C'est la thèse que Wassermann épouse, et dans son livre le personnage réel subit une inversion totale. Stanhope devient le mauvais génie des contes merveilleux ou du roman populaire.

Il fait son apparition à Nuremberg enveloppé d'un épais mystère qui plane sur son identité ; il a une allure princière et il éblouit Gaspard par sa richesse et sa libéralité. Mais soudain il jette le masque qui lui a permis de séduire son innocente victime et c'est désormais un personnage abject, au passé obscur, qui se présente à nous. Immensément riche, Stanhope a d'abord été l'hôte de toutes les cours européennes ; puis, ruiné par le jeu et par la débauche, il a vécu dans l'ombre, contraint d'accepter les besognes les plus basses ; c'est ainsi qu'on lui a confié la mission de supprimer Gaspard.

Beaucoup d'autres figures subissent une semblable déformation dans le sens du romanesque et du merveilleux. Ainsi, dans le cas de Clara von Kannawurf, la fiction dépasse nettement la réalité, et le personnage du livre n'a plus rien à voir avec le personnage dont Gaspard fit la connaissance lors de la célébration à Nuremberg de la 8ème Fête de Bavière, en 1833. Clara éprouva sans doute pour Gaspard de l'intérêt et de l'affection mais certainement pas cette tendre inclination que lui prête Wassermann.

Deux scènes émergent de l'ensemble du récit par leur caractère particulièrement romanesque ; il s'agit de la description de deux "attentats" du 17 octobre 1829 dans la maison Daumer et du 14 décembre 1833 dans le Hofgarten d'Ansbach.

Tous les historiens font remarquer que ces faits ne sont connus que par les déclarations fragmentaires, contradictoires, et par conséquent très suspectes, de la "victime". Mais dans les deux cas, Wassermann s'appuie sur ces déclarations prises pour argent comptant, il supplée les témoins manquants et nous livre une description exhaustive des faits.

Pour le premier attentat, la scène qu'il nous restitue est étrangement semblable à celle qu'a propagée l'imagerie populaire, en particulier la quatrième gravure d'une série d'estampes éditées en 1834 chez Auernheimer, à Ratisbonne (1). Si l'on juxtapose cette gravure et le texte de Wassermann (2), des correspondances étonnantes apparaissent. Ici et là, on trouve le couloir "vide et abandonné" de la maison Daumer ; Gaspard vient d'y pénétrer, venant du jardin. Dans le couloir règne une pénombre incertaine, seule "un large rai de lumière court sur les dalles... et se glisse sur les marches de l'escalier tournant". Dans les deux cas, l'agresseur a la même apparence physique, "un tissu de soie noire" dissimule son visage, il porte "un habit brun" et brandit dans sa main droite "un objet métallique" qui brille dans la lumière. Quant au malheureux Gaspard, il porte au front une large blessure. Dans les deux évocations, les couleurs dominantes sont le brun et le rouge. Bien sûr, le texte suggère plus que l'image qui ne fixe qu'un instant précis. Wassermann évoque les moments qui ont précédé l'attentat et ceux qui lui font suite. Gaspard s'est rendu au jardin où, "malgré la chaleur", il a été "pris de frissons". Ce mauvais présage s'est confirmé quand il a franchi le seuil de la maison : il a entendu alors des paroles de menaces : "Gaspard, tu dois mourir !". Les prolongements de la scène tiennent ces promesses d'horreur : la maison est en émoi, on découvre une flaque de sang, puis la malheureuse victime...

La scène du Hofgarten (3) est construite à partir des mêmes éléments: on y retrouve le personnage "étranger", vêtu d'un "manteau à plusieurs cols, encore surmontés d'un col en fourrure", il tient dans son poing "un objet long et brillant", mais ici l'horreur est décuplée parce que, dès le début, le lecteur a compris qu'il s'agit d'un guet-apens.

(1) Au sujet de ces estampes, cf. Mistler, op. cit., p. 357.

(2) Il s'agit du chapitre intitulé "Eine verummte Person tritt auf", C. Hauser, p. 114-115.

(3) Ibid., 443 sq.

Ces quelques exemples suffisent à prouver que le livre de Wassermann n'est pas ce qu'on pourrait appeler un roman historique. Plus que du côté des historiens, l'auteur se range du côté des polémistes qui ont voulu démontrer les origines princières de Gaspard Hauser. Cependant son livre n'a pas non plus la forme de la démonstration rigoureuse qu'on attendrait en pareil cas. En réalité, ce qui intéresse Wassermann, c'est le mythe, la légende du pauvre Gaspard, plutôt que son histoire réelle.

La manière dont il reprend et traite les données de cette légende atteste une sensibilité à la littérature et à l'imagerie populaires. Manifestement, Wassermann a été influencé par les gravures, les chansons, les romans et les almanachs qui ont proliféré tout au long du 19ème siècle (1), et nous pensons qu'il a pu s'inspirer, pour une scène précise, d'une gravure de 1834 ou du moins qu'il a composé un texte dont l'esprit rappelle cette gravure. Cependant le livre de Wassermann ne peut pas être assimilé à l'immense et médiocre production de romans noirs et de feuilletons qu'ont inspiré la vie et la mort de Gaspard Hauser.

Le mythe du pauvre Gaspard

Certes, Stanhope et Clara von Kannawurf ne ressemblent plus que vaguement à la réalité, mais cela ne les empêche pas d'exister dans le monde de la fiction littéraire. Certes, l'histoire est maltraitée, mais le livre n'en restitue pas moins la manière dont Gaspard Hauser vit dans la mémoire collective, et cette forme d'existence est peut-être plus importante que l'existence réelle. Certes, les motifs et les scènes romanesques abondent, mais ils n'offensent jamais le bon goût, ils restituent plutôt le besoin de mystère et de merveilleux dans une tradition populaire de bon aloi. Le livre est trop luxuriant, mais il est aussi chargé de poésie et le goût pour le romanesque ne dessert pas la cause que l'auteur veut défendre. Wassermann a su nous suggérer les broderies de l'imagination qui s'empare des grandes énigmes historiques et humaines. Derrière la destinée de Gaspard Hauser se profilent l'histoire

(1) La destinée de Gaspard Hauser a inspiré une longue série de complaintes chantées par des chanteurs des rues, de spectacles pour fêtes foraines, d'almanachs, de romans noirs et de pièces de théâtre souvent de fort mauvaise qualité. Cf. Mistler, op. cit., p. 356 sq. Mistler cite par exemple Gaspard Hauser ou la Nonne emmurée, Vérité et Poésie de Ludwig Schoepfer (1834), Gaspard Hauser, drame en 4 actes par Anicet Bourgeois et Dennery, 1838, Tableaux parlants de Ph. H. Welcker, 1835.

du Masque de Fer ou de Louis XVII prisonnier du Temple et la légende des enfants sauvages.

Dans son roman Wassermann a su également restituer l'atmosphère et la sensibilité d'une époque où les croyances populaires étaient encore vivantes dans l'Allemagne provinciale, où le romantisme finissant se passionnait pour l'occultisme, la parapsychologie et le magnétisme. Le médecin poète Justinus Kerner s'attachait alors à décrire le cas pathologique d'une voyante dans Die Seherin von Prevorst (1829), travaillant un peu dans l'esprit de Brentano qui avait recueilli, quelques années plus tôt, les visions de la religieuse stigmatisée Katharina Emmerick. Georg Daumer pratiquait sur Gaspard Hauser ses expériences de magnétisme et d'homéopathie (1). Quand Wassermann décrit ces expériences, il y voit sans doute des motifs romanesques, mais il ne trahit nullement l'esprit de l'époque.

Son plus grand mérite est cependant d'avoir atteint à ce qui semble être le coeur du mythe de Gaspard Hauser, à cette vision du pauvre Gaspard, du mal aimé, de l'orphelin parmi les hommes et d'avoir donné corps à ce mythe sur le registre du merveilleux. C'est pourquoi des auteurs comme Kafka (2) et Trakl qu'on ne peut suspecter d'extravagance romanesque, ont été sensibles au

(1) G. Daumer, professeur au lycée Sankt-Egidus de Nuremberg accueillit chez lui Gaspard Hauser. Esprit curieux et très cultivé, ancien élève de Hegel et de Schelling, il s'intéressait à la littérature, à la religion, aux sciences et au surnaturel. Il a laissé plusieurs témoignages sur G. Hauser et, parmi d'autres ouvrages, un livre déroutant : L'Empire du Merveilleux. Le portrait que Wassermann donne de lui est beaucoup moins extravagant qu'il n'y paraît.

(2) Cf. Max Brod : "übrigens, zählte auch Kafka Wassermanns Kaspar Hauser zu seinen liebsten Büchern... Andere Werke Wassermanns habe ich ihn allerdings nie loben gehört", Über Franz Kafka, Fischer Bücherei, p. 276.

charme et à la poésie de ce roman et parfois même influencés par lui (1).

SECRETS ET RECETTES

Des romans comme Le Bonhomme aux Oies et Gaspard Hauser apportent la preuve d'une habileté technique de bon aloi. Mais il arrive par ailleurs que Wassermann se laisse aller à sa facilité, qu'il contrôle mal le flot de son imagination. Beaucoup de ses livres sont déparés par des accumulations de motifs étranges et des invraisemblances, par une prolifération des escapades romanesques.

Escapades romanesques et motifs policiers

Christian Wahnschaffe démontre à quel point Wassermann résiste mal à la tentation des épisodes annexes. On pourrait citer de multiples passages dont le rôle dans l'économie générale de l'oeuvre est plus que contestable, depuis l'incroyable existence de Lätizia von Febronius avec Gottfried Gunderman, son extravagant époux argentin (2), jusqu'à l'évocation de l'univers de la prostitution (3), en passant par la description d'une fête de printemps

(1) Dans son étude Trakl und Wassermann, Rome, Edizioni di Storia et Letteratura, 1968, 133 p. (Lecture di pensiero et d'arte, 43), Gottfried Stix a démontré que l'influence du Gaspard Hauser de Wassermann se retrouve dans le poème de Trakl Kaspar Hauser Lied. En mettant en parallèle les deux textes et en se fondant sur l'étude d'une correspondance du poète, G. Stix affirme que la pièce de Trakl est nourrie d'images et d'impressions empruntées à Wassermann et que sa progression interne reproduit celle du roman. Selon Stix, ces images et ces impressions se seraient durablement fixées chez Trakl et se retrouveraient ailleurs dans son oeuvre :
"Trakl bezieht hieraus nicht nur seine Bilder für das Kaspar Hauser Lied und manches andere Gedicht aus dieser Zeit ; diese Bilder bleiben, einmal empfangen, feste Bestandteile im Gesamtgefüge seiner Dichtung, und leuchten immer wieder, auch in neuer Umgebung, in den gleichen Farben auf",
op. cit., 28.

On trouvera une analyse de cette thèse de Stix chez Reinhold Grimm, Trakl und Wassermann von G. Stix, Monatshefte 63 1971, p. 413-416 ; Ida Porena, G. Stix. Trakl und Wassermann, Studi Germanici 7 1969, p. 118-122 ; Anna Maria dell'Agli, G. Stix. Trakl und Wassermann, Annali 11 1968, p. 511-512.

(2) Op. cit., p. 180-83.

(3) Ibid., p. 325 sq.

organisée par Richberta Wahnschaffe et pour laquelle on a "commandé 75 homards et sorti de la cave 200 bouteilles de champagne" (1). L'histoire d'Eva Sorel tout entière se situe dans la plus pure tradition romanesque, mais le récit de son enfance dépasse véritablement l'imaginable. Sur des réminiscences de Goethe et d'Hector Malot, Wassermann condense en quelques pages la destinée de cette fille de Daniel Nothafft. Telle Mignon, Eva a été enlevée par des saltimbanques, elle a sillonné les routes par tous les temps, comme le héros de Sans Famille, puis elle a été sauvée par Lukas Anselm Rappard dont la destinée est tout aussi rocambolesque. Ces motifs ne le cèdent en rien aux fioritures romanesques des premiers romans et les thuriféraires de Wassermann eux-mêmes ont dénoncé cette surcharge romanesque (2).

(1) ibid., p. 42.

(2) Walter Voegeli écrit à ce sujet : "Innerhalb eines Kapitels zersplittert die Handlung in viele kleine Episoden. Allein das erste Kapitel weist 17 Bilder auf, die uns vom Wiener Landsitz Crammons nach Baden-Baden, Ungarn, Berlin, Sylt, Bregenz, Kairo, Brindisi, Mailand und an die schlesisch-polnische Grenze führen. So geht es durch den ganzen Roman hindurch. Auf ca. 900 Seiten gleiten wir über die Karten eines Atlases von gehöriger Ausdehnung. Weiter setzt uns das Personenregister in Verlegenheit. Ungefähr 70 Akteure treten im Verlauf der Handlung auf. Ein Querschnitt durch die ganze europäische Gesellschaft : Adel, Geldaristokratie, Bourgeoisie, Künstler, Revolutionäre, Zuhälter, alle "Schichten" der Bevölkerung sind vertreten"..., Jakob Wassermann und die Trägheit des Herzens, 1956, p. 103. W. Goldstein, pour sa part, essaie d'expliquer cette accumulation et cette dispersion par les intentions de l'auteur qui aurait voulu nous restituer la vie sous tous ses aspects : "(Wassermann) mußte hier das Leben in allen seinen Teilen an sich reißen, alles in dem einen Werk vereinen"..., Wassermann. Sein Kampf um Wahrheit, 1929, p. 136.

Les mêmes constatations pourraient être faites à propos de Laudin et les Siens, ou à propos d'Ulrike Woytich qui offre d'excellents exemples de récits inutiles incorporés à l'action principale. L'histoire de l'existence d'Ulrike est en tout point excessive et quand l'héroïne avoue : "J'ai 25 ans, mais j'ai accumulé autant d'expériences que si je portais déjà 50 années sur mon dos" (1), elle ne nous donne qu'une vague idée de ses tribulations.

Cette complaisance à l'égard des motifs romanesques n'a d'égale que celle avec laquelle Wassermann traite les sujets policiers qu'on trouve dans la quasi-totalité de ses romans.

Dès 1897, la nouvelle Die Schaffnerin analyse le mécanisme du crime et montre comment un honnête homme peut être poussé au meurtre. Dans Le Moloch, en 1900, c'est l'enlèvement d'un enfant qui met l'action en mouvement. Par la suite, la prédilection pour ce genre d'intrigues ne disparaît jamais. On trouve dans Christian Wahnschaffe le long récit du meurtre de Ruth Hoffmann et de ses prolongements qui ne couvre pas moins d'une centaine de pages. L'auteur nous restitue dans le détail toute l'enquête de police : le premier et le deuxième rapport, l'arrestation d'un faux suspect, puis l'entrée en scène de Christian qui prend le relais des policiers défaillants et obtient les aveux de Niels Heinrich. La troisième partie d'Oberlin est un véritable roman policier qui n'a pratiquement aucun rapport avec les chapitres précédents, et dans Ulrike Woytich l'histoire de Marie Helene Herbst paraît entièrement surajoutée et n'est aucunement nécessaire au déroulement de l'action.

L'utilisation constante des thèmes policiers est loin d'être toujours synonyme de médiocrité littéraire, comme le prouve L'Affaire Maurizius ; elle contribue cependant à la lassitude des lecteurs soucieux d'une forme stricte et apparaît souvent comme une de ces "recettes" dont l'auteur use abondamment.

(1) Ulrike, p. 44.

Des recettes éprouvées

Comme jadis, au temps de Renate Fuchs, Wassermann accumule, dans Oberlin et dans Etzel Andergast, péripéties, meurtres et suicides. Il ne nous épargne dans Ulrike Woytich ni les émotions rudes, ni les enlèvements, ni même les substitutions d'enfants. Parfois la langue ne peut supporter un tel excès d'imagination et la phrase se résout en énumération sans fin :

"(Ulrike) fut tour à tour accompagnatrice, lectrice, dame de compagnie, hôte de deux princes dont elle avait gagné l'amitié, soutien indispensable d'une comtesse, gouvernante du palais d'un prince russe fabuleusement riche..." (1).

La technique du "dévoilement" reste un procédé essentiel de composition romanesque dont Etzel Andergast fournit des exemples significatifs. Ainsi, le suicide de Röderich Lüttgens, annoncé à la page 288, ne nous est expliqué qu'à la page 427 où l'auteur écrit enfin : "Et maintenant, voici les événements qui ont conduit au suicide de Röderich Lüttgens". Entre-temps se sont produits une multitude de faits déroutants, l'auteur a raconté l'histoire de Jessie Tinius, fiancée de Röderich, et celle de Lorriner, mystérieux personnage qui détient la clé de l'énigme. Wassermann utilise un procédé d'exposition semblable à propos d'un accident survenu à Etzel. Le jeune homme aboutit un jour avec une grave blessure au front dans la clinique de Kerkhoven ; ici encore, nous devons attendre pendant plusieurs chapitres (2) les explications nécessaires qui ne nous seront livrées qu'au terme d'une patiente enquête.

L'insertion de ces passages romanesques dans le cours du récit posait des problèmes techniques que Wassermann n'a pas toujours résolus de manière satisfaisante. Quand il est nécessaire d'interrompre un épisode annexe pour revenir à l'action principale, ou, au contraire, quand il faut introduire un motif secondaire, l'auteur souverain intervient souvent de manière arbitraire ; il décide que le moment est venu de commencer un nouveau chapitre et décrète : "C'est ici que doit prendre place l'histoire de Lorriner" (3).

(1) Ulrike, p. 385.

(2) De la page 317 à la page 437.

(3) Etzel, p. 392.

Parfois, il va au devant des questions du lecteur, lui suggérant celles qui pourraient lui échapper :

"Mais, au fait, en quoi consistait le plan (d'Ulrike) ? Qu'est-ce qui l'attirait ? Qu'est-ce qui la poussait à rassembler ses forces.... ? Voulaît-elle se nicher dans ce paisible logement bourgeois ?" (1).

Ailleurs, il avertit le public que l'intérêt des pages qu'il va lire sera moins soutenu et il trouve alors un titre révélateur : "Un chapitre sans événements exceptionnels" (2).

A d'autres occasions, il suggère, comme pour détourner l'accusation de prolixité, qu'il ne retient de la réalité que l'essentiel pour ne pas surcharger son récit :

"Si je voulais consigner toute la conversation, écrit-il à propos d'Etzel et de Jessie Tinius, je devrais en remplir au moins cent pages. Cette conversation dura, avec de brèves interruptions, vingt et une heures" (3).

Quelquefois cependant, il comprend que son imagination le conduit trop loin et qu'il doit se justifier. C'est ainsi qu'il fait dire à un de ses personnages :

"Je n'y peux rien si ce que je vais rapporter maintenant a des allures de roman de concierge. Les choses sont ainsi faites que les complications de la vie dépassent toutes les imaginations des conteurs d'histoires" (4).

Est-ce à dire que Wassermann est resté durant toute sa carrière attaché aux procédés ambigus de ses premiers romans ? Quelle appréciation d'ensemble peut-on porter sur son art de conteur ?

Indéniablement, comme le révèle l'analyse du Bonhomme aux Oies et de Gaspard Hauser, il a su améliorer ses techniques et atteindre même à une manière de perfection. Mais si on note un affinement des procédés, on ne peut parler d'une transformation significative de sa manière d'écrire. De l'ensemble de sa production se dégagent quelques lignes de force qui se retrouvent à tous les stades de sa carrière.

(1) Ulrike, p. 30.

(2) Ibid., p. 200.

(3) Etzel, p. 297.

(4) Laudin, p. 133-134.

Et d'abord, ses romans présentent tous un lourd contenu d'action. La courbe de l'intrigue est très vigoureusement dessinée, on y distingue un début et une fin nettement marqués. Dans bien des cas, le récit s'ouvre sur une image frappante ou sur quelque fait insolite. Ainsi, à 23 ans de distance, les premières lignes d'Ulrike Woytich rappellent étrangement le début de Renate Fuchs (1). L'action se noue en quelques pages et son terme est toujours facile à interpréter, exemplaire. Wassermann évite le flou, ces "dénouements ouverts" qui laissent la place au doute. Ses livres, qui ont souvent l'apparence de vastes romans d'éducation, se terminent par quelque transformation significative de l'attitude du héros.

Ils sont tous conduits selon la technique du "dévoilement" qui impose de fréquents retours en arrière. Mais en réalité, ils ont presque tous la forme de récits linéaires écrits au présent dans lesquels sont simplement insérés des rappels du passé. Dans ce domaine, L'Affaire Maurizius constitue une exception insigne et la technique du dévoilement y est utilisée avec beaucoup plus de finesse qu'ailleurs : l'action, très complexe, se situe réellement à différents niveaux du temps, passé et présent y sont intimement mêlés et les événements présents ne peuvent s'expliquer qu'à la lumière de l'action passée.

A la lecture des derniers romans de Wassermann on reconnaît les qualités et certains défauts déjà visibles dans Renate Fuchs, l'impression dominante est celle d'une certaine fixité de son art du récit. Les procédés qu'il a utilisés lui ont permis d'écrire de bons, voire d'excellents livres, mais l'absence de remise en cause et de renouvellement des techniques littéraires apparaît également comme une faiblesse.

Le lecteur moderne, pour qui le contenu des livres de Wassermann a perdu son actualité et donc une partie de son intérêt, est plus attentif à la forme; il constate souvent un manque de sobriété, une tendance à amplifier démesurément la matière, assez souvent une débauche d'action et d'intrigues.

(1) "Der große Brand des Ringtheaters in der Dezembarnacht des Jahres 1881 erschien vielen Bewohnern Wiens als ein düsteres Menetekel", Ulrike, p. 3.
"In der Mitte des September ereignete sich ein ungeheuerlicher Vorfall, von welchem einige Tage lang ganz München sprach", Renate, p. 9.

Dans son essai Kolportage und Entfabelung, Wassermann a défendu ce recours perpétuel à la "fable" comme un "véritable moyen artistique, comme un moyen absolument légitime dans la littérature narrative" (1). "Celui qui a vu un enfant mendier une histoire, écrit-il, sait que la fable est immortelle" (2). Il a tenté de définir ce qu'on pourrait appeler la "littérature noble" dans laquelle la "fable" se présenterait comme la somme complexe des "motifs, du thème et de l'action", par rapport à la "littérature de colportage" dans laquelle ne subsisterait plus que l'action (3). Ce soin apporté à distinguer les deux genres de littérature prouve que l'auteur était conscient du danger qui pesait sur son oeuvre du fait de la prééminence absolue qu'il accordait à l'intrigue (4).

Dans le domaine de la forme romanesque, comme dans celui de la critique sociale ou de l'étude psychologique, sa production est inégale. Elle présente quelques sommets, dont certains nous paraissent remarquables, et aussi des livres moins soignés qui tiennent de la littérature de divertissement. Mais les écheveaux embrouillés de Christian Wahnschaffe ne doivent pas faire oublier l'architecture habile de L'Affaire Maurizius ou de Gaspard Hauser.

Toutes ces intrigues aux prolongements infinis que nous trouvons dans les romans de Wassermann reposent sur la mise en oeuvre d'une masse gigantesque de matériaux humains, sociaux, historiques. Elles soulèvent le problème du traitement du réel, des rapports de l'expérience et de l'imagination.

(1) Lebensdienst, p. 237.

(2) Ibid., p. 239.

(3) Ibid., p. 236-37.

(4) Wolfgang Kayser a montré que la limite est floue entre le "roman d'action" (Geschehnisroman/Handlungsroman), catégorie dans laquelle on peut ranger bon nombre de livres de Wassermann, et les formes littéraires moins élaborées et moins exigeantes (Liebesroman, Abenteurerroman, Schauerroman), Das sprachliche Kunstwerk, 1971, p. 360.

REALITE ET IMAGINATION. LES PROCEDES DE CREATION LITTERAIRE

On a souvent présenté Wassermann comme un feuilletoniste prisonnier des données du réel, ne se séparant jamais de son "calepin", ce "Notizbuch" sur lequel il consignait tout ce qui lui semblait intéressant ou même extravagant. Il avait, dit-on, des qualités d'observateur peu communes, un esprit qui saisissait et enregistrait le côté pittoresque des choses ; attentif aux comportements et aux conversations, il savait regarder vivre les êtres. On sait en outre qu'il était un lecteur assidu des journaux, des rubriques de faits divers et des annales judiciaires et qu'il possédait le don de restituer sous forme de récit l'actualité immédiate. Mais, affirment certains, son talent n'allait pas au-delà de cette capacité d'assimilation et de transcription de la réalité, Wassermann n'avait pas l'étoffe d'un véritable créateur.

Plusieurs contemporains qui l'ont bien connu nous le présentent ainsi.

Karin Michaelis qui fut l'ami de Rilke et connut Wassermann à l'époque où il écrivait Christian Wahnschaffe nous a laissé de lui le portrait suivant : "Il possédait une imagination ardente et était animé d'une curiosité insatiable pour les êtres humains. Il remplissait la gigantesque galerie de son esprit avec la vie des gens qu'il rencontrait. Il cherchait dans le journal des matériaux pour son travail. Perpétuellement, j'ai trouvé dans ses oeuvres des détails et des anecdotes que je lui avais racontés. Il les avait tournés et retournés pour les adapter à ses fins, mais on ne pouvait s'y méprendre, il s'agissait des mêmes détails" (1).

(1) Karin Michaelis, Der kleine Kobold. Die Lebenserinnerungen der Dichterin, Wien, 1948, p. 202. On lit également dans le chapitre intitulé "Wassermann und Rilke" : "Bei Tisch wendete Wassermann seine ganze Aufmerksamkeit daran, den Teller so rasch wie möglich zu leeren. Hatte er das getan, schob er ganz plötzlich seinen Stuhl zurück und streckte die Beine von sich, als wollte er ein Nickerchen machen. Wir wußten jedoch, daß er nun nach kurzer Zeit wieder er selbst sein, erzählen und forschende Fragen stellen würde, um andere Leute auszuholen. Man hatte das Gefühl, daß er sich in den Geist eines anderen hineinbohrte, daß er suchte, die Geheimnisse im Innersten des Herzens zu lesen"., op. cit., p. 201.

Carl Jakob Burckhardt a parlé de "ce brave Wassermann, avec ses sujets fiévreusement rassemblés, affairé comme un reporter américain" (1). Burckhardt rappelle même l'anecdote suivante : il racontait un soir, dans un salon, un fait divers étrange qui l'avait impressionné alors qu'il était lycéen ; Wassermann, qui était présent, s'approcha, sortit son "calepin" en disant : "Sujet formidable !" et il tira de ce récit le roman Dietrich Oberlin.

Il semble que chez Wassermann, la dépendance à l'égard des sources, qu'elles fussent orales ou écrites, ait été particulièrement forte. Sa Bibliothèque personnelle prouve que son imagination, qu'on dit inépuisable, se nourrissait d'une abondante documentation. Le recueil Der neue Pitaval. Eine Sammlung der interessantesten Criminalgeschichten aller Länder aus älterer und neuerer Zeit dont l'auteur possédait une collection complète couvrant la période 1850/1885, constituait une mine inépuisable de faits et de renseignements psychologiques (2) ; les 56 volumes d'une Allgemeine deutsche Biographie livrait la trame de multiples destinées. Il en est de même de bien d'autres ouvrages dont nous ne retenons que les plus significatifs : Enzyklopädie der Kriminalistik (1925), Kulturgeschichtlich interessante Dokumente aus alten deutschen Zeitungen (1920), ou Die Irrtümmer der Strafjustiz, volumineux répertoire d'erreurs judiciaires célèbres. L'actualité immédiate est également présente sur les rayons de la bibliothèque avec un dossier contenant des coupures de journaux dont l'auteur devait manifestement s'inspirer.

Mais aucun romancier ne crée ex nihilo et la réalité constitue toujours, à des degrés divers, le fondement de son oeuvre. La seule question qui mérite d'être posée concerne par conséquent la manière dont l'écrivain traite le réel, dont il l'incorpore à son monde et le transpose dans son oeuvre. En ce qui concerne Wassermann, la réponse doit être nuancée. Certains n'ont voulu voir en lui qu'un habile photographe, mais si ce jugement peut s'appliquer à une partie de sa production, il ne peut rendre compte de ses livres les plus élaborés. Nous trouvons chez lui toutes les formes de transposition du réel, depuis la transcription pure et simple, sans modification notable, d'un ensemble de données, jusqu'à la création par l'imagination d'une réalité totalement différente, en passant par un stade intermédiaire où le travail de l'écri-

(1) H.v. Hofmannsthal - Carl Jacob Burckhardt, Briefwechsel, 1956, p. 202 sq. Of. infra, p. 540.

(2) Of. Selbstbetrachtungen, p. 89.

vain s'apparente à une "restructuration", à une "recomposition" à partir d'éléments épars de la réalité.

Un reportage : le cas Imst

Le long exposé du 'cas Imst' dans La troisième Existence de Joseph Kerkhoven (1) offre un bel exemple de transcription directe. Ici, l'auteur s'est borné à raconter, sans la transformer, une histoire judiciaire contemporaine. La mise en parallèle des sources et du texte définitif en apporte la preuve.

Wassermann s'est inspiré des actes du 'procès Riedel-Guala' qui s'est déroulé en Suisse dans les années 1929-1931 et qui a défrayé la chronique (2); il a fondu les quatre documents dont il disposait en une histoire unique dans laquelle les figures romanesques ne se distinguent de leurs modèles que par des différences d'état-civil. Karl Imst est le Dr. Riedel.

(1) p. 108 sq. Cf. supra, p. 508, note 1.

(2) Nous avons pu consulter les documents dont Wassermann s'est inspiré, à la Bibliothèque Municipale de Nuremberg. Il s'agit de :

a) deux textes publiés :

- un livre de l'avocat Fritz Roth, défenseur des accusés Riedel-Guala : Der Giftmordprozeß Riedel-Guala. Aus den Dokumenten für seine Revision. Ein Justizirrtum (1929). Ce livre fait le point sur le procès qui a déjà eu lieu et demande sa révision.

- un livre publié en collaboration par Fritz Roth et Rosenbaum - Ducommun : Ergänzung der Begründung zu den Nichtigkeitsklagen des Dr. med. Max Riedel u. der Antonia Guala... gegen das Urteil des Geschworenengerichts vom 19. XII. 1931 an den Hohen Kassationshof des Kantons Bern (1931).

b) deux documents inédits :

- Un arrêt de la cour de cassation de Berne, en date du 9.VII.1931, ordonnant la reprise du procès.

- les actes du procès en révision qui s'est terminé par un acquittement: Urteil des Geschworenengerichts des III. Bezirks des Kantons Bern vom 19. XII. 1931... (Wassermann a noté la date à laquelle lui ont été communiqués les documents : Anf. Apr. 1932).

De même les traits de caractère et le comportement de Selma Imst sont calqués sur ceux de Frau Riedel et on reconnaît Antonia Guala sous les traits de Jeanne Mallery. On retrouve dans le roman les mêmes situations que dans les pièces du dossier officiel : la désunion du ménage fournit le même point de départ, puis les mêmes événements se produisent selon une logique semblable. On remarque que Wassermann a conservé non seulement la courbe d'ensemble de son modèle mais encore tous les détails, jusqu'aux plus extravagants, que lui fournissaient ses sources. On retrouve chez lui le motif de la folie de Frau Riedel, le motif de la double absorption de poison et surtout le personnage, étrange et romanesque, du médium dont l'intervention apporte la lumière dans cette ténébreuse affaire. Wassermann n'a nullement inventé ce personnage et, sur ce point précis, il s'est inspiré très étroitement du livre de l'avocat Fritz Roth (1) qui, avec un grand luxe de détails, rapporte l'intervention d'une certaine Frau Thiriot, médium, dans le procès de ses clients.

La fonction de l'écrivain se limite à une simple mise en forme et la soumission aux faits bruts ainsi qu'aux sources qui les rapportent est totale. Elle va parfois jusqu'à la reprise, presque mot pour mot, de tel ou tel passage des actes du procès (2). On ne saurait parler ici d'un véritable processus de création littéraire. Nous sommes en présence d'une histoire sans prétention en forme de reportage qui ne nous intéresse guère que par son étrange parenté avec L'Affaire Maurizius.

(1) Voir les deux derniers chapitres de ce livre : Grundsätzliches über die Kriminaltelepathie et Ablauf der Riedelschen Ehetragödie nach der Darstellung der bereinigten Protokolle Gunther-Greffers.

(2) On pourrait mettre en parallèle de multiples passages des sources et du roman, mais un seul rapprochement suffira à démontrer la nature des emprunts de Wassermann : Dans l'arrêt de la cour de cassation de Berne, en date du 9.VII.1931, on lit : "Neue Tatsachen, die geeignet sein müssen, eine Freisprechung oder eine mildere Bestrafung herbeizuführen...".

La troisième Existence de Kerkhoven développe et précise cette phrase : "Wenn es sich bestätigte, daß die Schachtel in das Kaminloch geworfen worden war, hatte man damit ein neues schwerwiegendes Beweisstück zustande gebracht, wie es das Gesetz zur Wiederaufnahme des Verfahrens forderte", p. 119.

Dans les deux cas, c'est la même erreur judiciaire; à peu de chose près ce sont les mêmes personnages placés dans des situations identiques. Dans le ménage de Karl et Selma Imst vient s'immiscer une nouvelle Anna Jahn en la personne de Jeanne Mallery. Le même mécanisme fatal se met en marche et, les mêmes causes produisant les mêmes effets, on retrouve au bout de quelques pages Selma morte, Karl et Jeanne condamnés pour un crime qu'ils n'ont pas commis puisque Selma s'est empoisonnée en laissant peser tous les soupçons sur eux. L'erreur judiciaire s'explique par les mêmes raisons que dans L'Affaire Maurizius ; de la même manière, elle est le prétexte à dénoncer les imperfections de la justice humaine : l'instruction du procès est bâclée, "le juge considère le crime comme un fait acquis" (1), il ne se soucie pas de faire triompher la vérité, mais simplement d'imposer sa vérité. Les prévenus vivent dans des conditions de détention qui rappellent "une torture moyenâgeuse" (2). Le procureur général exploite de simples détails de manière inique et obtient ainsi la condamnation des accusés. Quand les victimes ont purgé leur peine d'emprisonnement, elles sont rendues à la société tels des fantômes blafards, incapables de retrouver leur existence et leur place d'êtres humains.

Mais toutes ces considérations restent vagues et la réflexion sur le droit et sur la justice n'est esquissée que d'une manière fugitive. L'intrigue contenait en puissance les mêmes possibilités que L'Affaire Maurizius, mais Wassermann ne les a pas exploitées. Il s'est contenté de rapporter un fait divers à la manière d'un journaliste ; ce qui domine dans son texte, c'est le fait brut.

La troisième Existence de Joseph Kerkhoven fournit, avec le personnage de Martin Mordan, un autre exemple de transcription directe du réel (3). A la parution du livre, les lecteurs tant soit peu instruits de la vie littéraire contemporaine, reconnurent immédiatement en la personne de Mordan qui termine lamentablement son existence dans la clinique de Kerkhoven, le publiciste Maximilian Harden.

(1) Kerkhoven, p. 113.

(2) Ibid., p. 116.

(3) P. 90-107, p. 134-135.

En effet, les allusions à la revue Die Zukunft, au rôle de Maximilian Harden dans les procès Eulenburg de 1907 et 1908, ainsi qu'à ses méthodes de lutte contre l'Empire wilhelminien sont limpides. Personne ne pouvait se méprendre sur l'identité de celui que l'auteur désigne comme la "gloire journalistique la plus tapageuse de l'époque impériale..." et dont le journal "était le centre géographique de la plupart des scandales qui avaient agité le monde allemand pendant trois décennies" (1).

Wassermann ne rétient de la personnalité de Maximilian Harden que les aspects les plus critiquables, il voit en lui un maître chanteur animé d'une volonté de puissance maléfique, toujours en train d'ourdir quelque machination et de compléter sa collection de renseignements extorqués et de lettres compromettantes. Manifestement, ce "tribun" n'inspire à l'auteur aucune sympathie et ce portrait en charge rappelle les attaques de K. Kraus dans Die Fackel contre le directeur de Die Zukunft. Ici encore, le travail du romancier s'apparente à celui du journaliste et son texte ne représente qu'une photographie de la réalité à travers le verre déformant de la caricature(2).

(1) Kerkhoven, p. 91.

(2) Wassermann a senti les dangers courus par le romancier qui prend pour modèle des personnages contemporains. Il s'en est expliqué en répondant à une enquête de la Literarische Welt : Darf der Dichter in seinem Werk Privatpersonen porträtieren ? Die Literarische Welt 3 Nr. 38 1927 p. 7.

Wassermann écrit :

"Man muß unterscheiden zwischen dem Dichter und dem Pamphletisten. Zu allen Zeiten haben sich die großen Schriftsteller und Dichter Modelle aus dem Leben geholt.... Kein Schriftsteller hat das Recht, private Geheimnisse oder ihm anvertraute persönliche Verhältnisse der Öffentlichkeit preiszugeben., er wird alles Private und Zufällig-Persönliche umgestalten... Aber ich möchte noch betonen : Tagesschriftsteller und Modeschriftsteller, die durch den Abklatsch wirklicher Vorgänge und innerhalb einer gewissen Gesellschaftsklasse allgemein bekannter Kombinationen ihren Erfolg bestreiten und ihre Sensationen erringen, verdienen die öffentliche Mißachtung".

On doit reconnaître avec l'auteur que Tolstoï, Dostoïevski et Balzac qu'il invoque, ont su prêter une signification et une existence éternelle aux personnages réels dont ils se sont inspirés ; il n'est pas sûr par contre qu'il ait lui-même toujours réussi à dépouiller ses modèles de toutes les "contingences personnelles". Il est des cas où Wassermann nous apparaît comme un "Tagesschriftsteller und Modeschriftsteller". Encore ici, nous entrevoyons une raison du succès et de l'oubli de son oeuvre.

Un habile "fabricant d'histoires (1) : Dietrich Oberlin

Le roman Dietrich Oberlin, deuxième volume du Wendekreis, nous renseigne sur la technique plus élaborée de la "restructuration", de l'assemblage des faits.

Par une lettre de C.J. Burckhardt à Hofmannsthal (2), les circonstances de la composition de ce roman nous sont connues (3) ; Wassermann a utilisé le récit de C.J. Burckhardt dont il a été question plus haut, ainsi qu'une biographie inédite du père du diplomate suisse (4). Le récit a fourni la trame de la troisième partie du roman (dritte Stufe), la biographie a permis à Wassermann d'évoquer dans la première partie de son livre (erste Stufe) le cadre familial et social dans lequel se déroule l'enfance de son personnage.

C. J. Burckhardt parle de la figure romanesque qui "grandit dans ma ville et dans ma maison" et, en effet, on reconnaît sans peine derrière la famille de Dietrich Oberlin celle de Burckhardt. Comme son modèle, Oberlin est né à Bâle dans une vieille famille patricienne, son grand-père était bourgmestre et son père, juriste, membre du gouvernement ; il a reçu une éducation raffinée dans la tradition aristocratique et se destine au service de l'Etat (5).

(1) Wasserman s'est désigné ainsi dans ses Selbstbetrachtungen, p. 27.

(2) Cette lettre est de 1926, nous la citons d'après : H. von Hofmannsthal - C.J. Burckhardt, Briefwechsel, 1956, p. 202-208.

(3) Cf. aussi M. Karlweis, op. cit., p. 339 sq. et supra, p. 535.

(4) Selon Burckhardt, cette biographie de son père, qu'il avait lui-même écrite, aurait été prêtée à Wassermann par Hofmannsthal.

(5) Oberlin, p. 11-13: On reconnaît évidemment C.J. Burckhardt lui-même dont le père fut, un temps durant, chef du département de la justice. La phrase de Wassermann : "Später sollte (Oberlin) in den Staatsdienst treten", évoque la carrière diplomatique de C.J. Burckhardt auprès de la Croix-Rouge et de la Société des Nations.

Dans la troisième partie du roman, les emprunts de Wassermann sont encore plus évidents. On retrouve tous les éléments du fait divers rapporté par C.J. Burckhardt dans sa lettre à Hofmannsthal. Comme le jeune lycéen Burckhart, Dietrich Oberlin rencontre au bord du lac une jeune fille d'une beauté troublante dont le regard croise furtivement le sien. L'intensité du regard est telle qu'elle détermine chez l'un et l'autre des deux garçons un ébranlement psychologique. Dans le texte de Burckhardt, le jeune lycéen est pris "dans un cercle magique", il reste "jusqu'au moment de s'endormir" dans un "état d'inquiétude". On retrouve chez Wassermann, sous un éclairage plus violent, ce motif de la rencontre fatale et la même atmosphère étrange. La suite des deux récits confirme l'impression de similitude ; le soir venu, on entend un coup de feu, la belle jeune fille est trouvée morte ; sa soeur, présente au moment du drame, affirme qu'il s'agit d'un suicide. Puis intervient l'explication finale, totalement inattendue : il s'avère que la soeur a menti, qu'elle est la meurtrière de la jeune fille, comme elle le reconnaît en se suicidant. Parfois, la ressemblance entre les deux textes touche non seulement au contenu, mais aussi à la forme (1) et il faut croire que les notes prises par Wassermann étaient d'une grande précision.

Cependant on constate que l'auteur a également modifié et amplifié les motifs initiaux, qu'il les a placés dans un autre contexte et rattachés à d'autres données. Ainsi, dans la première partie du livre, il a combiné les éléments empruntés à la biographie du père de C.J. Burckhardt avec une autre donnée de l'actualité, l'affaire Wyneken (2), totalement étrangère à l'adolescence de Burckhardt. Il s'agissait en effet d'un scandale qui avait éclaté vers 1920 dans une école allemande où un maître d'esprit moderniste avait tenté d'imposer de nouveaux principes d'éducation. Dietrich Oberlin est né à Bâle comme son modèle, mais il est ensuite envoyé dans un pensionnat en Forêt-Noire où l'auteur transpose l'affaire Wyneken, il fait donc des expériences différentes de celles de son modèle.

(1) On peut par exemple mettre en parallèle la page 206 de C.J. Burckhardt et les pages 134-135 de Wassermann.

(2) Gustav Wyneken (1875-1964) et Paul Geheb (1870-1961) étaient des pédagogues réformateurs qui avaient fondé en 1906 la Freie Schulgemeinde Wickersdorf et, en 1909, la Odenwaldschule où étaient pratiquées la mixité et l'auto-administration des élèves. Leurs idées influencèrent le mouvement des Wandervögel.

De même, la troisième partie du roman présente quelques différences notables par rapport au texte de Burckhardt, non seulement par son ampleur, mais aussi par le caractère et les relations des personnages. Dans le texte initial, l'adolescent n'est mêlé à l'action qu'au début : il rencontre la jeune fille, mais ensuite il est étranger à ce qui se passe et les faits, meurtre et suicide, lui sont simplement rapportés. Chez Wassermann au contraire, Oberlin est présent d'un bout à l'autre de l'action : il rencontre la jeune fille, entend le coup de feu, se rend sur les lieux du drame et fait la connaissance de la survivante ; mi-détective, mi-confident, il amène cette dernière à avouer son crime. De plus Wassermann motive longuement le meurtre. C'est d'ailleurs ici qu'apparaît la différence la plus significative entre les deux textes. Chez C.J. Burckhardt nous trouvons une rapide esquisse des motivations psychologiques résumées en quelques lignes que Wassermann développe et étale sur plus de 80 pages (1), reconstruisant l'histoire des deux soeurs, décrivant leur caractère, leur milieu familial et surtout leurs relations disharmonieuses avec le père. A cette occasion, se révèle un sens aigu de l'analyse psychologique, mais aussi, une fois de plus, un goût marqué pour les fioritures romanesques ; manifestement, Wassermann greffe sur le fait divers initial d'autres faits divers, il ajoute aux personnages de nouveaux personnages. Ainsi le père des deux jeunes filles qui n'est désigné chez C.J. Burckhardt que comme un "professeur de Prague", devient chez lui le professeur Landgraf, personnage monstrueux, dont l'existence familiale, personnelle et professionnelle est incroyablement agitée ; pour évoquer cette existence, Wassermann semble s'être inspiré d'une autre page de son "calepin"(2).

Si nous tentons de porter ici une appréciation sur le travail du romancier, il nous apparaît que les termes de "création originale" et de "restitution pure et simple du réel" sont également inappropriés. C.J. Burckhardt

(1) Il est question chez C.J. Burckhardt de la lettre que la meurtrière laisse au moment de son suicide : "In einem hinterlassenen Brief bekenne sie, sie sei die Mörderin ihrer Schwester, diese habe ihr, seit sie denken könne, im Licht gestanden, sie habe ihre Lebensluft getrunken, habe jeden Menschen, der in ihren Kreis trat, unwiderstehlich an sich gerissen, habe sie lebend zu einer Toten gemacht", *op. cit.*, p. 206.

(2) Le roman Dietrich Oberlin a été récemment réédité en français: Nouvelles Éditions Oswald, Paris, 1980.

a parlé à propos d'Oberlin d'un "travail de tailleur" (1), suggérant ainsi l'idée que Wassermann s'empare de la réalité comme le tailleur d'une étoffe, pour la découper, assembler les pièces ainsi obtenues, les orner, procéder aux finitions.

Cette image nous semble assez juste : le romancier fait l'inventaire des faits bruts, il reconstruit à partir d'eux, en amplifiant, en expliquant, mais aussi en ajoutant de nouveaux éléments. Il entre dans ce travail une bonne part de "fabrication", de "mélange et de combinaison" (2), mais le rôle de l'imagination n'est pas inexistant.

L'imagination apparaît comme la faculté de percevoir immédiatement dans la réalité les motifs à partir desquels pourra se développer une intrigue, de s'emparer du réel pour le traduire en action cohérente, de brasser une énorme quantité de données, de rapprocher et de relier entre eux des éléments épars, étrangers les uns aux autres. L'auteur suggère les explications nécessaires, les arrière-plans sociaux et familiaux ; ingénieux et fécond, il invente un tissu complexe de relations humaines (3).

(1) Ibid., p. 207.

(2) Ibid., p. 203.

(3) Max Krell qui a assisté à la genèse de L'Affaire Maurizius, a été frappé par ce trait de caractère de l'auteur. Il rapporte l'anecdote suivante: (Wassermann) war ein Mann, der eine Erfahrung, eine Nachricht ungemein rasch umsetzte. Während er den Christian Wahnschaffe schrieb, nahm sich in Wien ein schönes junges Mädchen aus unserem Bekanntenkreis das Leben. Vierundzwanzig Stunden später las er ein langes Kapitel vor, in dem er das Geschehen mit allen Einzelheiten von Ambiente und Charakter und mit einer durchleuchtenden Motivierung des Selbstmordes erörterte, einer Motivierung, die ihm noch nicht bekannt sein konnte, die sich aber im Nachhinein als exakt erweisen sollte", op. cit., p. 152.

Dans un passage des Selbstbetrachtungen (1), Wassermann a essayé d'éclairer le rôle complexe de l'expérience du réel dans le processus de création romanesque.

Il affirme que son imagination excessive le pousse à la dispersion et à l'arbitraire. Il explique que si la mise sur pied d'une intrigue a toujours constitué pour lui un écueil redoutable, ce n'est pas parce que "l'invention" présentait des difficultés particulières, mais au contraire parce qu'elle était trop facile. Très tôt, il a compris qu'il devait se mettre à l'école de la réalité pour brider son imagination en lui imposant la contrainte des faits. Ce recours à la réalité était donc indispensable pour des raisons personnelles, il l'était aussi pour des raisons d'ordre général. Tout romancier, affirme Wassermann, se nourrit du réel qui lui fournit le matériau et le point d'appui nécessaires, même si les données de l'expérience doivent aussi être dépassées et soumises à des "métamorphoses infinies".

La question est donc de savoir si la réalité a bien joué ce rôle de contrepoids à une imagination vagabonde et si elle a subi ces "métamorphoses" au terme desquelles le modèle est à peine reconnaissable dans l'oeuvre achevée. En ce domaine comme ailleurs, la production de l'auteur est inégale et la réponse forcément ambiguë.

Dans les romans que nous venons d'étudier -Oberlin et Kerkhoven- la réalité se retrouve presque à l'état brut; loin d'avoir tempéré l'imagination, elle semble au contraire avoir encouragé ses excès. Pour reprendre l'expression du critique Bloecker, le geste de soumission à la contrainte des faits apparaît ici comme un "alibi" qui permet à l'auteur d'alimenter son imagination au "réservoir inépuisable" (2) de la vie et de l'actualité. Il est vrai que Wassermann reste souvent prisonnier de l'anecdote et du fait divers, que beaucoup de ses livres offrent des perspectives journalistiques et laissent transparaître la réalité sous un langage à peine chiffré. Cet aspect de sa production n'a sans doute pas laissé insensibles les lecteurs avides d'actualité; on sera tenté d'y voir aujourd'hui une faiblesse qui condamnait beaucoup de romans à une existence éphémère.

(1) p. 37-38.

(2) Bloecker, Jakob Wassermann, Joseph Kerkhovens dritte Existenz, in Kritisches Lesebuch 1962, p. 35-39.

Mais, par ailleurs, cette appréciation négative n'a pas non plus de valeur générale. Elle ne rend pas compte du travail d'une imagination qui est également capable de faire oeuvre créatrice. Il y avait en Wassermann plus qu'un habile feuilletoniste du quotidien et plus qu'un romancier asservi à la mode changeante des jours.

L'Affaire Maurizius fournit l'exemple d'un traitement élaboré du réel. Ici encore, un fait divers constitue le point de départ de la création, mais l'actualité n'a été que la "cellule originelle" soumise ensuite à des "métamorphoses infinies" (1). Nous retrouvons ici, comme dans Les Juifs de Zirndorf, un artiste visionnaire capable de transfigurer le réel et de conférer aux événements éphémères la pérennité de l'oeuvre d'art. Par ailleurs, "l'affaire Hau" qui a mis en marche le processus de création romanesque a imposé à l'auteur un champ d'investigation limité, elle l'a contraint à se fixer sur l'étude d'un cas déterminé, faisant ainsi équilibre à une imagination excessive. C'est pourquoi L'Affaire Maurizius est le meilleur roman que Wassermann ait écrit.

(1) Selbstbetrachtungen, p. 38.

DU FAIT DIVERS A L'OEUVRE D'ART : L'AFFAIRE MAURIZIUS

Wassermann lui-même ne nie pas avoir été influencé par l'actualité. Il s'en est longuement expliqué dans son article Quelques Remarques sur l'Affaire Maurizius (1). Ceux qui ne se livreront qu'à une lecture superficielle du roman, écrit-il, ne manqueront pas de souligner la parenté avec le fait divers. Cette parenté, poursuit Wassermann, existe, mais elle ne concerne que le déroulement extérieur de l'action ; la nature et les raisons du crime sont différentes, la sphère de vie des personnages est différente, et plus encore leur caractère. La seule parenté vraiment visible tient peut-être à l'époque qui, dans les deux cas, est le premier tiers du 20^{ème} siècle. Et l'auteur souligne que si l'affaire Hau a joué un rôle éminent, il traite dans son livre de questions "infiniment supérieures" qui l'ont hanté "pendant ses deux années de travail au point de l'amener à se perdre lui-même" (2).

Nous avons déjà vu comment la rédaction du roman et l'actualité ont été étroitement mêlées, mais nous avons compris aussi que l'oeuvre s'est finalement développée sur des bases beaucoup plus larges et dans des perspectives beaucoup plus vastes que celle d'un simple fait divers. La mise en parallèle du résultat final et des deux récits autobiographiques de Karl Hau (3), qui ont été pour Wassermann la source d'information essentielle, permet d'apprécier avec exactitude l'ampleur du travail et des apports personnels, cette "métamorphose" que l'imagination a fait subir au modèle.

(1) Lebendienst, p. 336 sq.

(2) Pendant la rédaction du roman, Wassermann écrit à la librairie Ullstein : "(mein Roman) ist(..)so vielschichtig und so tief in die ganze moderne Welt greifend, daß er brieflich kaum zu skizzieren wäre", inédit, Nuremberg.

(3) Cf. supra, p. 232. Le premier livre, Lebenslänglich. Erlebtes und Erlittenes, 1925, a été préfacé par Moritz Müller.

L'AUTEUR ET SES SOURCES

Les récits de Karl Hau et l'introduction que leur a donnée Moritz Müller, permettent de reconstituer avec précision l'histoire de l'ancêtre réel de Leonhart Maurizius.

Karl Hau a publié ses livres en 1925, quinze ans après sa condamnation à Karlsruhe, un an après la grâce qui l'a tiré de sa cellule où il a purgé une peine de dix-sept années d'emprisonnement, y compris les années de détention préventive. Il a passé ces années de détention à travailler, à réfléchir et à écrire l'histoire de sa vie: fils d'un directeur de banque, il a fait, jeune encore, la connaissance d'Olga Molitor. Peu après une passion naît entre lui et la soeur d'Olga, Lina Molitor, qui est de cinq ans son aînée et qu'il épouse, malgré l'opposition de sa belle-famille. Après son mariage, il émigre aux Etats-Unis où il fait une carrière brillante dans les milieux des affaires et de la diplomatie. Sa vie familiale et conjugale est sans problème durant les premières années, marquée par la naissance d'un enfant. Puis les deux époux deviennent peu à peu étrangers l'un à l'autre. Au cours d'un voyage en Europe, Karl Hau et sa femme revoient Olga Molitor. C'est une rencontre fatale qui engage irrémédiablement leur destinée. Elle déclenche une série de péripéties que nous ne rapportons pas dans le détail mais qui conduisent d'abord au meurtre de la mère d'Olga Molitor, à l'arrestation de Karl Hau, immédiatement considéré comme l'auteur du crime, puis au suicide de sa femme Lina qui, survenant en pleine instruction du procès, aggrave de manière décisive les charges déjà retenues contre lui. Les preuves s'accumulent ; aucune n'est totalement irréfutable et convaincante, mais il n'en est pas non plus une seule dont on puisse faire entièrement abstraction. Le prévenu est malhabile à expliquer ses mystérieux déplacements au moment du meurtre et comme par ailleurs les mobiles psychologiques ne manquent pas pour expliquer le geste qu'on lui attribue, il se voit condamné et incarcéré. Quinze ans plus tard, il bénéficie d'une grâce qui ne lui ouvre que les portes du désespoir et du suicide. Karl Hau a toujours protesté de son innocence et son affaire n'a jamais été clarifiée de manière satisfaisante, un doute subsistant sur son innocence ou sa culpabilité. Il s'agit là de l'exemple parfait d'une cause incertaine.

Il est indubitable que Wassermann s'est inspiré de cette histoire. En ce qui concerne la trame même du récit, il a retenu la courbe générale de la destinée de Hau, c'est-à-dire d'un homme longtemps détenu, sans doute à tort et en tout cas sans preuves suffisantes, puis gracié et non pas acquitté et enfin réduit au suicide. Certains traits du personnage réel ont été attribués à Leonhart Maurizius : la brillante carrière, une certaine insouciance, un goût du risque et du jeu avec lequel contraste l'approfondissement de la vie intérieure qui se produit dans les années de détention. On retrouve la situation d'un homme placé entre deux femmes rivales qui sont aussi deux soeurs, les soeurs Elli et Anna Jahn correspondant évidemment aux soeurs Lina et Olga Molitor. Dans les deux cas, l'aînée, de caractère plus ombrageux et plus difficile, est l'épouse d'un homme qui est plus jeune qu'elle et que ses penchants naturels porteraient plutôt vers la cadette (1). A l'arrière-plan se dessine, aussi bien pour Leonhart Maurizius que pour Karl Hau, le même problème que pose l'existence de leur enfant.

Certains autres motifs ont été retenus par l'auteur. Ainsi il semble bien que dans la figure du gardien de prison Klakutsch il ait combiné divers éléments empruntés à plusieurs personnages de la réalité et décrits par K. Hau, sans que l'on puisse toutefois considérer le personnage riche et complexe de Klakutsch comme une simple somme de ces éléments. On reconnaîtra cependant assez nettement en lui tel jeune gardien dont il est question chez Karl Hau, ainsi que le médecin de la prison de Bruchsal, les deux aumôniers catholiques qui sont persuadés de l'innocence du détenu et plusieurs surveillants dont il s'est attaché les bonnes grâces. Quand le geôlier anglais, à la garde de qui Hau se trouve confié immédiatement après son arrestation à Londres, affirme que "pendant ses trente années d'activité il n'a jamais rencontré un cas où des présomptions aussi inattaquables suscitaient tellement peu de certitude quant au délit" (2), nous croyons avoir de bonnes raisons de penser que Wassermann a entrevu là les toutes premières ébauches des opinions de Klakutsch sur la culpabilité des détenus qu'il côtoie.

(1) Il convient de noter que ce schéma conjugal et familial préexiste à L'Af-faire Maurizius. Dans Das Gänsemännchen, Daniel Nothafft est placé entre les deux soeurs Lenore et Gertrud Jordan.

(2) K. Hau, Das Todesurteil, p. 38.

Wassermann a retenu également certains traits qui l'ont marqué dans la description de la prison de Bruchsal et il les a attribués à la prison de Kressa. Le livre de Hau a été un document précieux avec son évocation de la vie quotidienne des détenus, tous les détails qu'il contient sur la vie en cellule ou en salle commune, sur les impressions ressenties par les accusés, les condamnés. A maints égards, les expériences du personnage réel préfigurent celles du personnage romanesque. Le juge d'instruction auquel Hau a été présenté tient déjà son "cas pour une affaire réglée" (1); il en est de même pour son avocat ; au moment du procès il est déjà, comme Leonhart, abandonné de tous ; dans sa cellule, il est guetté par "le découragement" et par un sentiment d'abandon (2). Une fois gracié, il ne lui reste que le pessimisme et le scepticisme. Il ne souhaite même pas une réhabilitation, car "effacerait-elle ce qui s'est passé ? Aucun dieu ne peut réparer l'injustice subie" (3). Ce sont là autant de thèmes qui s'épanouissent dans L'Affaire Maurizius. Wassermann les a trouvés ébauchés chez Hau, mais on peut également affirmer que ce sont des motifs largement universels.

Ailleurs, tel aumônier de la réalité a manifestement servi de modèle aux aumôniers qui apparaissent dans le roman. A la phrase de Hau : "L'aumônier protestant, un homme d'un certain âge qui était depuis longtemps en service dans les prisons et ne nourrissait plus aucune illusion, limitait son activité à l'indispensable" (4), correspondent ces lignes désabusées de Wassermann "La force qui jadis leur prêtait des ailes s'est usée la plupart du temps ; ils ont appris à reconnaître qu'à cette montagne de misère ils ne peuvent arracher que des grains de sable" (5).

Ces rapprochements et ces mises en parallèle confirment que l'auteur s'est inspiré de l'affaire Hau; nous voudrions maintenant démontrer que sur cette base il a édifié une oeuvre originale. L'histoire réelle ne représente

(1) Ibid., p. 53.

(2) Ibid., p. 30.

(3) K. Hau, Lebenslänglich, p. 24.

(4) Ibid., p. 86.

(5) Maurizius, p. 258.

ici que le matériau brut auquel l'artiste créateur va donner une forme.

Le roman est d'une ampleur incomparablement supérieure à celle des sources. A l'action primitive viennent s'ajouter plusieurs autres actions qui prennent au moins autant d'importance qu'elle et sont dominées par des personnages qui n'existaient pas dans la réalité : le procureur Andergast, son fils Etzel et le diabolique Waremmé-Warschauer. Désormais les problèmes de la justice ne sont plus envisagés du seul point de vue de l'accusé ; au fur et à mesure qu'apparaissent les différents personnages, ils sont placés sous des éclairages nouveaux qui en font ressortir tous les aspects. Par ailleurs, en multipliant le nombre des figures romanesques, Wassermann parvient à nous restituer l'image de toute une société et son livre a les dimensions d'une fresque sociale qui font totalement défaut aux documents qu'il a pu consulter. On ne saurait réduire L'Affaire Maurizius au récit d'une erreur judiciaire. Si celle-ci existe et constitue le support du livre, nous l'oublions au profit du roman social, du roman psychologique, du roman des relations familiales que nous percevons derrière elle et dont nous avons dégagé les aspects essentiels.

La seconde différence qui saute aux yeux concerne la technique même du récit. La méthode de Wassermann n'a rien à voir avec celle qu'utilise Hau dans ses deux livres qui se présentent sous la forme de récits ordonnés selon l'ordre chronologique. Le roman met au contraire en oeuvre des procédés d'exposition compliqués et raffinés qui révèlent une maîtrise souveraine de l'architecture romanesque. On est ici très loin d'une simple relation des faits.

On s'aperçoit également que, en dehors des ressemblances superficielles dont certaines ont été signalées plus haut, Leonhart Maurizius est un être tout différent de son modèle. En dépit de sa seule existence romanesque, il a plus de consistance et de vérité que l'homme réel Karl Hau. Ses relations familiales sont plus soigneusement analysées, le tissu des motivations qui lui sont prêtées quand on l'accuse du crime est plus plausible et plus implacable.

Si Wassermann a considérablement transformé et enrichi la matière dont il disposait, il l'a aussi approfondie et on trouve dans son roman toute une réflexion qui n'était même pas inscrite en filigrane dans le fait divers initial. Cette erreur judiciaire est l'occasion pour lui de répondre aux interrogations essentielles qui ponctuent l'ensemble de son oeuvre. En dehors des thèmes que nous avons déjà traités, comme ceux du droit et des imperfections

de l'appareil judiciaire, il s'intéresse ici à deux questions qui touchent au domaine de la morale et de la philosophie : la responsabilité humaine et la recherche de la vérité.

LE THEME DE LA RESPONSABILITE DANS L'AFFAIRE MAURIZIUS

La justice humaine a déclaré Leonhart Maurizius coupable et elle l'a condamné par erreur. Mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, son erreur est à moitié excusable. En effet, tout désigne Leonhart comme le meurtrier d'Elli Jahn. Mais ce que la justice ne voit pas, c'est que le réseau inextricable et irréfutable dans lequel est pris Maurizius, n'est qu'une apparence. C'est la toile sans défaut que le destin a patiemment et inexorablement tissé autour de lui sans qu'il puisse jamais intervenir. La justice est incapable d'évaluer le véritable poids de l'homme Maurizius, elle ne voit pas que cet être est placé sous le signe d'une fatalité qui, dès le départ, le désigne pour jouer un rôle de victime. Quand il se présente devant ses juges, tout en Leonhart et dans sa vie est en accord avec ce rôle de meurtrier qu'il doit endosser et le tribunal voit en lui un coupable. Aveuglée elle-même, la justice entérine en quelque sorte des décisions que le destin a déjà prises. Car c'est bien de destin qu'il s'agit. L. Maurizius n'est pas un être libre, il est le jouet impuissant d'un enchaînement de forces qui lui sont extérieures ou échappent à son contrôle. Il semble que le destin le choisisse comme sa victime, qu'il le pare pour le sacrifice et finalement l'immole. Par delà l'erreur judiciaire qui nous est racontée, se pose la question de la liberté et de la responsabilité humaines.

De nombreux interprètes ont souligné la parenté du roman avec une tragédie dans laquelle régnerait une fatalité inexorable.

Dans un intéressant article, Max Rychner (1) a montré comment le meurtre d'Elli Jahn constitue le point où se scelle la destinée tragique des différents personnages. Ici se croisent leurs voies et s'ébauche irrémédiablement leur avenir. Le meurtre impose à leur existence un cours irréversible ;

(1) Max Rychner, Jakob Wassermann, Der Fall Maurizius, in Die literarische Welt 4, 1928, N. 9, p. 5.

pareil à une "catastrophe naturelle", il est plus puissant que les acteurs du drame qui lui sont désormais assujettis et ne "peuvent plus se libérer de cette minute où a été dictée la loi de leur vie". Cela est valable non seulement pour les personnages directement mêlés à l'affaire, mais aussi pour ceux qui sont indirectement concernés par elle. Pour le procureur général et pour Etzel, cette affaire marque la rencontre avec leur destin, elle place leur existence sous un signe décisif.

F. Martini (1) a insisté sur la force dévastatrice avec laquelle la fatalité agit dans le roman. Chaque être est prisonnier de soi-même et de son destin, il ne lui reste plus la liberté du choix, il subit des lois d'airain implacables et immuables.

Un autre interprète du roman, Henry Miller (2), prête à l'oeuvre "la grandeur d'une tragédie grecque" (3). Derrière cette tragédie, se dessine selon lui l'apocalypse de toute une civilisation ; nous sommes en présence "d'une histoire horrible, traversée d'éclairs inquiétants..., c'est l'époque précédant l'apparition d'un "Führer", qui procédera à la liquidation de l'Allemagne (3).

Toutes ces interprétations, qu'elles aient recours à l'image traditionnelle du destin sans visage ou qu'elles fassent appel à la notion de fatalité historique, touchent à l'essentiel, c'est-à-dire à l'assujettissement de l'être à des forces supérieures, à la ruine de sa liberté.

Les affinités électives

La manière dont Wassermann met en oeuvre le thème de la nécessité, rappelle parfois l'atmosphère des Affinités Electives de Goethe. On sait que l'auteur admirait ce roman auquel il a consacré une étude (4) ; il n'est donc

(1) F. Martini, Postface à L'Affaire Maurizius, édit. Rütten und Loening, p. 543-573.

(2) H. Miller, Maurizius for ever, in Joseph Kerkhovens dritte Existenz, Ed. Loening, 1961, p. 561-616.

(3) H. Miller, op. cit., p. 567.

(4) Einige Notizen über Goethes Wahlverwandtschaften, in Lebensdienst, p. 279-290.

pas impossible qu'il en ait subi l'influence, consciemment ou inconsciemment. La situation de départ est à-peu-près la même dans les deux ouvrages, en ce qui concerne certains personnages; elle contient en outre les mêmes possibilités tragiques.

Au couple Edouard-Charlotte, correspond le couple Leonhart-Elli. Dans les deux cas la même différence d'âge existe entre l'homme et la femme. Elle sensibilisera davantage l'élément masculin du couple à l'apparition d'Odile ou d'Anna. Le caractère de Leonhart rappelle étrangement celui d'Edouard, comme nous le verrons en détail plus loin. Mais c'est sans doute dans l'atmosphère générale et dans l'exploitation du motif du destin que les ressemblances sont les plus frappantes. Ainsi, dès l'instant où les personnages sont mis en présence, nous ressentons la même impression de nécessité et la même appréhension nous saisit quant à l'évolution ultérieure de l'action. Comme Goethe l'a souligné (1), on pressent dès le début des Affinités Electives que tout va courir à la catastrophe. C'est aussi ce que comprend le lecteur, dès l'entrée en scène d'Anna Jahn. D'ailleurs, l'auteur l'avertit à ce moment là : "Il n'était pas besoin d'être prophète pour prévoir une issue funeste" (2).

Ici et là, c'est la même chimie des âmes qui va opérer ses ravages ; les différents éléments une fois mis en présence, la réaction se produira inévitablement. Il semble bien que Wassermann ait voulu confesser cet emprunt à Goethe en faisant employer à Waremm-Warschauer -qui veut exprimer l'attrait qu'Anna Jahn exerce sur lui- cette image chimique : "La doctrine des Sikhs de l'Inde enseigne que lorsqu'un homme est séparé de son âme et de ce que désire son âme il ne s'attarde pas à jouer en route, mais qu'il presse le pas(..) Chez les hommes, il semble qu'à l'inverse de ce qui se passe en chimie, les corps simples réagissent plus activement que les corps composés" (3). Les lois de cette "chimie affective" sont sans doute différentes des lois de la matière, mais elles sont tout aussi contraignantes. Chez Wassermann comme chez Goethe, les êtres obéissent à des forces d'attrait et de répulsion irrésistibles, leur

(1) Cf. Goethes Werke, Hamburger Ausgabe, vol. VI, p. 623.

(2) Maurizius, p. 210.

(3) Ibid., p. 324.

existence est soumise à un déterminisme; personne, dans le roman de Wassermann, n'est vraiment à même d'agir librement et surtout pas la figure centrale, Leonhart Maurizius, qui nous apparaît comme l'être déterminé par excellence.

Le déterminisme

Leonhart est soumis à un déterminisme externe et à un déterminisme inhérent à sa propre nature.

Nous savons déjà qu'il est conditionné par son époque dont il a subi la pesanteur ; il a hérité de son accablement moral et elle lui a légué son inconsistance et ses fausses valeurs, sa légèreté. Au début du roman, il nous apparaît en effet comme un être banal et superficiel qui, par la suite, s'élève au-dessus de sa médiocrité initiale, tel Edouard, personnage des Affinités Electives, en qui Wassermann voit "un gentilhomme conditionné par l'époque et qui devient un héros tragique" (1).

Leonhart Maurizius a été également marqué par les conditions familiales dans lesquelles il a grandi. Sa vie tout entière est préfigurée dans son existence d'enfant et d'adolescent privé de l'amour d'une mère dont il ne recherche auprès d'Elli Jahn que le succédané. L'absence de vraie famille fait naître en lui le désir de reconstituer une cellule familiale. Sa première liaison, antérieure à son mariage avec Elli, ne lui laisse qu'un enfant, Hildegard, mais point d'épouse ; son mariage lui donne une épouse mais point d'enfant. Quand il rencontre Anna Jahn qui accepte de s'occuper de la jeune Hildegard, il croit avoir enfin atteint le but qu'il visait inconsciemment : lui-même et Anna forment un couple uni par la présence d'un enfant ; la cellule familiale est reconstituée.

Quand il s'est marié avec Elli Jahn, L. Maurizius croyait accomplir non seulement un geste libre, mais encore un geste de libération à l'égard de son père. En réalité son geste apparaît comme le point d'aboutissement inévitable de toute son existence passée, comme le fruit d'un déterminisme qui, pesant sur lui depuis l'enfance, a fini par atteindre son être profond et est devenu une sorte de nécessité interne. La liberté dont croyait faire preuve Maurizius n'en était pas une ; la meilleure preuve en est qu'il s'enchaîne définitivement en croyant se libérer. En effet, à partir du moment où il se marie avec Elli, il met en mouvement un mécanisme infernal qu'il ne pourra plus arrêter.

(1) Lebensdienst, p. 285.

Comme celui d'Edouard, son mariage est le geste irréfléchi d'un être inconséquent qui démêle mal les causes de ses actes et ne comprend pas que la décision la plus minime en apparence peut avoir des conséquences incalculables. Son mariage libère des forces qui, en produisant une réaction en chaîne, lui seront fatales. Il faut désormais que Maurizius se heurte aux différents obstacles que le destin va dresser sur sa route ; il devra affronter la haine de son père, la jalousie destructrice de Waremme-Warschauer et la perfidie d'Anna Jahn.

L'auteur ne lave pas totalement son personnage de toute faute, il ne le présente pas comme une victime totalement irresponsable et totalement manoeuvrée par des forces extérieures. Il lui fait reconnaître, face au procureur général, qu'il a commis l'erreur d'épouser une femme qu'il n'aimait pas. Il a bafoué les sentiments et le coeur humain en jouant la comédie de l'amour :

"Une malédiction pèse sur l'homme qui épouse une femme sans l'aimer ; c'est une faute qu'il ne peut réparer et qui le conduit irrémédiablement à sa perte" (1).

Maurizius confesse ici son erreur, mais en même temps il laisse à penser qu'il y a eu disproportion entre la faute commise et la malédiction qui, à partir de là, a pesé sur lui ; c'est la malédiction du destin qui, dans le roman, accable tous les êtres.

Le destin

La réflexion sur la nature et la signification du destin donne lieu à d'intéressantes analyses faites par personnages interposés. Ce sont surtout Leonhart Maurizius et Waremme-Warschauer qui, en ce domaine, sont les porte-parole de l'auteur. A posteriori, ils sont capables de décrire avec lucidité la manière dont le destin s'est immiscé dans leur existence. Tantôt ce destin est présenté comme une force sans visage, ténébreuse et insondable qui rappelle le fatum des Latins, tantôt la fatalité prend une forme humaine et s'incarne dans des êtres qui en sont les instruments.

(1) Maurizius, p. 374.

Dans les confessions de Waremmе-Warschauer, le terme *fatum* revient très fréquemment. Leonhart Maurizius semble préférer à ce terme le simple mot "das Schicksal", parfois élargi et amplifié dans l'expression significative : "der KoloB Schicksal" (1). Mais l'un et l'autre conçoivent le destin comme une force extérieure à l'homme.

Leonhart Maurizius a ressenti comme un tournant dans son existence sa rencontre avec la fatalité (2). Jusqu'à un certain moment, affirme-t-il, il a mené la vie banale et insouciante de tout un chacun ; sans doute le destin lui manifestait-il de temps à autre des signes de son existence, sans doute était-il "averti", comme Edouard dans les Affinités Electives, mais il ne le comprenait pas ; jusqu'au jour où il a été "agrippé" par la fatalité, "arrivée droit sur lui comme un énorme bloc de rocher" (1). Alors il s'est senti écrasé par le colosse et il a compris dans une illumination soudaine. qu'en se mariant avec Elli, il avait franchi le pas décisif, donné à sa vie une impulsion fatale. Et le destin lui est apparu comme une force "qui prend naissance et qui agit en dehors de nous, d'une manière insidieuse et cruelle" (1). L'homme lui est soumis, sa vie lui est promise ; quand on reconnaît la main de la fatalité, il est trop tard. C'est ce qui est arrivé à Leonhart Maurizius. A partir de son union avec Elli, le cours des événements était irrévocable. Cette union conduisait inévitablement à la rencontre avec Anna, puis avec Waremmе-Warschauer, rassemblant ainsi quatre êtres destinés à s'entredéchirer (3).

Selon Waremmе-Warschauer, l'homme naît porteur d'une destinée qui est inscrite en lui de manière indélébile et qu'il ne peut modifier ni même infléchir. L'homme doit aller jusqu'au terme de sa prédestination. Parvenu à la fin de sa vie, Waremmе a le sentiment de n'avoir jamais été que l'agent

(1) Maurizius, p. 374.

(2) Ibid., p. 374/75.

(3) Ibid., p. 378.

d'une volonté supérieure :

"Dieu ne fait à personne la grâce de modifier la destinée qu'il lui a assignée, je ne suis moi-même qu'un instrument" (1).

Il existe des êtres chez qui le destin concentre ses sombres intentions et ses forces maléfiques. Ils naissent porteurs d'un principe de destruction et ils prêtent eux-mêmes main-forte à la fatalité, ils l'aident à semer autour d'eux la désolation. C'est, affirme Waremme-Warschauer, le cas d'Anna Jahn qui est née "sous le signe d'un astre ténébreux" (2), ce qui l'a amenée à vouloir, pour elle et pour les autres, sa sombre destinée.

D'autres êtres enfin semblent promis de toute éternité à se rencontrer et à se livrer un combat qui décidera de leur existence. C'est ainsi que Waremme conçoit sa rencontre avec Leonhart Maurizius en qui il voit un adversaire que le destin a placé sur sa route :

"Un duel devait se jouer entre lui et moi..., duel où les destinées se joueraient, s'affronteraient" (3).

Les instruments du destin

Le destin prend souvent forme humaine; c'est d'abord Anna Jahn qui lui prête son visage de femme. Il arrive que les livres de Wassermann nous présentent des personnages féminins assez artificiels et romanesques. Tel n'est pas le cas pour L'Affaire Maurizius. Anna Jahn est une figure dessinée avec vigueur, quoique très mystérieuse. Elle est hautement individualisée et elle a une présence réelle, il n'y a en elle rien de conventionnel. Si, auprès de Leonhart Maurizius et pour Waremme-Warschauer, elle joue le rôle de "femme fatale", ce n'est pas dans un sens romanesque, mais dans le sens fort, étymologique du terme ; elle est réellement l'instrument de la fatalité.

(1) Ibid., p. 402.

(2) Ibid., p. 493.

(3) Ibid., p. 95.

De cette fatalité, elle a d'abord le caractère énigmatique. Wassermann manie à propos d'elle sa technique du "dévoilement progressif" avec un art raffiné. Le caractère et les intentions d'Anna Jahn ne se révèlent que peu à peu ; quand les personnages qui gravitent autour d'elle ont percé son mystère, il est trop tard ; elle a, comme la fatalité, accompli son oeuvre dévastatrice.

Au début, son nom apparaît dans le cours du récit comme un point d'interrogation. Le lecteur se demande de quelle nature ont été ses relations avec Elli, Waremme-Warschauer et Leonhart Maurizius ; il s'interroge sur le véritable rôle qu'elle a joué dans l'affaire. Bien que tout au long du procès elle ait toujours été présentée comme un ange de pureté, il subsiste, en ce qui la concerne, des zones d'ombre et on sent confusément que cet être complexe n'a pas livré son secret. La fin des chapitres IX et X où son nom surgit sans cesse comme un leitmotiv pose à son sujet des questions fondamentales et fait pressentir au lecteur que c'est elle qui détient peut-être la clef de toute l'énigme.

Puis en une série d'étapes successives qui sont essentiellement au nombre de quatre, le portrait du personnage se complète. Sauf dans les dernières pages du récit, Anna Jahn n'apparaît jamais directement, cela est digne d'être remarqué comme une technique d'exposition subtile ; le personnage nous est décrit, expliqué dans le récit par les autres acteurs du drame qui le voient forcément à travers le verre déformant du souvenir ou de leur subjectivité. Peu à peu s'élabore pour nous l'image d'un être complexe dont on ne peut comprendre les détours que grâce aux éclairages différents sous lesquels il est successivement placé. Chacun de ceux qui ont eu affaire à Anna Jahn a perçu un aspect de sa personnalité ; seule la confrontation des différents points de vue peut restituer d'elle une image globale.

Au chapitre XI, Waremme fait l'historique des relations d'Anna à leur début avec Leonhart Maurizius et lui-même. Le chapitre suivant fait intervenir Maurizius qui analyse ces mêmes relations de son propre point de vue. Désormais le lecteur connaît, de manière superficielle, l'histoire d'Anna jusqu'à la veille du meurtre.

Au chapitre XIV, les aveux de Waremme apportent des révélations décisives : Anna est la meurtrière de sa soeur Elli. Ainsi se trouvent expliqués les faits extérieurs, on connaît la véritable coupable, encore faut-il expliquer son geste. C'est ce que fait Waremme dans des pages qui projettent une

lumière nouvelle et décisive sur la vie psychologique d'Anna. On apprend alors que cet être, qui semblait impassible, a aimé Leonhart d'un amour insensé, que cet amour a été "le saut dans les enfers" (1). Maurizius a perçu trop tard cet amour et, bien qu'il l'ait partagé, il n'y a pas apporté la réponse ardente et folle qu'elle attendait dans la passion furieuse qui la déchirait. Alors, avec son tempérament intransigeant, elle a médité un crime qui, en même temps qu'il éliminerait une soeur haïe et jalouée, châtierait à jamais Leonhart pour avoir suscité en elle une trop violente passion :

"Décréter sa mort, décréter sa peine fut un droit qu'elle s'arrogea ; elle fut son ennemi le plus cruel et se transforma ensuite en un lémure sans âme" (2).

Le chapitre XV ajoute au portrait les touches ultimes. Anna est devenue l'honorable Frau Duvernon ; dans le monde bourgeois qui est désormais le sien, elle joue sans défaillance son rôle respectable d'épouse et de mère de famille. Elle donne à Leonhart Maurizius le spectacle de quelqu'un qui ne le reconnaît pas, qui semble n'avoir aucun passé et en qui toute vie s'est éteinte. Cette inconsistance affligeante contredit les données du chapitre XIV, où Anna nous apparaît comme un être secoué par de sourdes et violentes passions dissimulées sous le masque de la froideur. Mais il n'y a rien d'étonnant à cela, car se sont précisément la contradiction et l'ambiguïté qui définissent son caractère.

Anna est -ou était- un être à plusieurs visages comme le fait remarquer l'auteur à la fin du livre : "L'épanouissement merveilleux de la jeunesse avait eu chez elle un tel éclat que, comme un chef-d'oeuvre, elle se prêtait à toutes sortes d'interprétations, prenait toutes sortes d'aspects et semblait aux yeux de chacun être réellement ce qu'il y cherchait ou y mettait" (3).

Cette multiplicité de sa personne a déterminé le caractère fatal de ses rencontres avec Leonhart Maurizius et Waremm-Warschauer qui tous deux découvrent en elle l'objet même de leurs aspirations. Elle incarne leur rêve,

(1) Ibid., p. 492.

(2) Ibid., p. 493.

(3) Ibid., p. 517-518.

leur espoir ou leur illusion. Tous deux sont sensibles à sa blonde et rayonnante beauté de jeune fille épanouie, mais chacun voit en elle un être différent.

Pour Waremme, elle est essentiellement le modèle de la "jeune fille allemande" (1), c'est-à-dire une incarnation de cet univers germanique dans lequel il cherche sa place. Pour Leonhart Maurizius elle est, par opposition à sa soeur Elli, la compagne idéale dont il n'est pas séparé par les barrières de l'âge. Bref, chacun voit en elle, sinon l'âme soeur, du moins l'heureux complément de sa propre personne. C'est la raison pour laquelle chacun aspire si fortement à sa possession. Il s'agit pour les deux hommes d'une question vitale. Ce que ni Leonhart, ni Waremme ne sont capables de percevoir, au début de leurs relations avec Anna, c'est que cette multiplicité des apparences est moins le signe d'un tempérament fort et riche que la marque d'une personnalité ambiguë, sans cohésion et, à la limite, inconsistante.

Ni Maurizius, ni Waremme n'accordent une place suffisante aux doutes qu'ils éprouvent dès qu'il sont mis en présence d'Anna. Waremme perçoit pourtant immédiatement son caractère superficiel et son catholicisme étriqué (1), il pressent son égoïsme, mais il ne sera véritablement détrompé que beaucoup plus tard. De son côté, Maurizius note chez Anna la même pruderie, la fausse culture, les mêmes principes religieux à courte vue et il y a chez lui comme un malaise : "Elle n'est à sa place nulle part, ni avec la bourgeoisie, ni dans le grand monde, dans la bohème non plus, dans le demi-monde encore bien moins"(2).

Ce sont là des signes manifestes qui devraient empêcher les deux hommes de s'abandonner à toute idolâtrie, mais leur destinée est ainsi faite qu'ils resteront trop longtemps prisonniers de leur illusion initiale, tout comme la justice elle-même qui sera incapable de voir clair dans l'âme d'Anna Jahn et se trompera totalement sur son compte en ne voyant d'elle que la façade de candeur.

Les deux partenaires d'Anna parviendront finalement à une juste interprétation du personnage, mais la révélation interviendra pour eux trop tardivement. Alors, à l'image parfaite qui jadis s'imposait à eux, succèdera la figure d'une femme que l'un croit diabolique et l'autre insignifiante.

(1) Ibid., p. 326.

(2) Ibid., p. 371.

Le jugement définitif de Waremmé souligne surtout le côté ténébreux, contradictoire et passionné d'Anna. En elle s'allient une bigoterie puérile et un "paganisme sauvage" (1), elle paraît "chaste comme une madone" (1) et une sensualité obscure la dévore ; d'apparence austère et insensible, elle a un besoin insatiable d'affection. Elle est donc un personnage trompeur, dispensateur d'illusion, la séduisante messagère des forces maléfiques.

Pour sa part, Maurizius parvient à la conviction qu'Anna se définit essentiellement par sa vacuité. Face au procureur général, il parle d'elle comme d'un "réceptacle à qui nous prêtons le contenu et peut-être l'âme" (2). Il dévoile son égocentrisme et reconnaît dans ses attitudes celles de Narcisse. Anna avait une existence pour elle-même, dans la mesure où, comme Narcisse, elle contemplait son reflet dans l'eau, mais pour les autres elle était inconsistante, elle n'avait pas réellement d'existence. L'image qu'on percevait ne recouvrait pas un être humain.

Nous sommes tenté de conduire jusqu'à son terme la comparaison esquissée ici. Si Anna est assimilable à Narcisse, nous comprenons que la manière dont Maurizius a répondu à sa passion lui ait semblé insuffisante ; enfermée dans son propre univers et ne voyant que lui, elle ne peut être satisfaite par rien de ce qui lui parvient du monde extérieur. En outre, tout se passe comme si Maurizius avait joué auprès d'elle le rôle que la tradition prête à la nymphe Echo. Telle la nymphe qui se dessécha d'amour pour Narcisse, qui fut changée en rocher et ne conserva que la voix, Maurizius a été relégué dans l'univers de pierre de la prison pour avoir embrassé le néant en voulant saisir Anna. Comme Echo, il ne dispose plus désormais que de sa voix.

Que pour lui Anna représente le néant, cela n'est pas douteux. Il en est immédiatement persuadé quand il la retrouve après sa libération. En elle tout s'est effacé, le temps qui ternit toute chose a opéré son oeuvre destructrice, il a conféré au personnage sa véritable dimension. De la beauté juvénile, de la force de séduction, du charme mélancolique et de la passion démoniaque il ne reste rien. Seule subsiste la médiocrité dérisoire d'un être qui n'était "qu'un trompe-l'oeil" (3) : Maurizius a pourchassé une illusion.

(1) Ibid., p. 493.

(2) Ibid., p. 344.

(3) Ibid., p. 517.

En mettant Anna Jahn sur sa route, le destin lui a présenté un leurre, il lui a tendu un piège, et dans ce piège Maurizius est tombé comme sans doute tant d'autres seraient tombés aussi. A cet égard, sa destinée a une valeur exemplaire, universelle.

Le jugement ultime que porte Wassermann, parmi tous les juges le plus objectif, mérite d'être analysé. Au terme du récit, Anna lui apparaît comme une femme qui "n'était pas pire qu'une autre, pas plus sotte qu'une autre" (1). En clair, cela signifie que la séduction qu'elle a exercée, chaque femme aurait pu l'exercer, tout comme chaque homme aurait pu la subir et y succomber. L'histoire d'Anna Jahn et de Leonhart Maurizius ne raconte en définitive rien d'autre que l'éternelle démarche de l'amour avec son inévitable marge d'erreur, ses amplifications aveugles et ses appréciations subjectives. Par delà cette signification immédiate, cette histoire nous semble aussi symboliser le cheminement de l'homme dans un univers où il est prisonnier des apparences et menacé par les pièges que lui tend le destin.

Tout comme Anna Jahn, Waremme-Warschauer, qui est l'instrument masculin du destin, ne se révèle à nous que par étapes successives et le mystère qui plane sur lui n'est élucidé qu'à un stade tardif du récit. Il nous est présenté à la fois indirectement, comme Anna, et directement lorsqu'il apparaît dans le récit.

Indirectement, les premières données nous sont fournies sur lui par Pierre Paul Maurizius. Son nom surgit très tôt dans la demande de recours en grâce présentée par le père du condamné. On sait dès le début que Waremme a été un des principaux témoins à charge, que ses dépositions ont peut-être été fausses, qu'il a disparu au lendemain du verdict. Le chapitre III apporte quelques précisions supplémentaires sur le rôle qu'il a joué dans le procès et évoque la possibilité de sa participation au meurtre d'Ellie Jahn. Le chapitre IV contient une rétrospective sur sa vie et divers éléments fragmentaires, apportés toujours par P.P. Maurizius, commencent à dessiner d'une manière plus précise les contours du personnage. On entrevoit désormais la nature de sa vie psychologique, la profondeur fascinante de son esprit, tandis que ses origines

(1) Ibid., p. 518.

restent encore incertaines. Mais les facultés intellectuelles de P.P. Maurizius sont manifestement impuissantes à saisir dans son ensemble une individualité aussi riche. Le vieux Maurizius a pu découvrir que Waremmé se cache désormais à Berlin, mais son bon sens un peu court ne va guère plus loin : "Etzel remarqua immédiatement que l'image était incomplète. Le personnage dépassait l'horizon du vieux" (1).

C'est pourquoi, dans cette présentation de Waremmé, un autre personnage doit prendre le relais pour nous l'expliquer en nous apportant ses propres lumières. C'est Elli Jahn qui remplit d'abord ce rôle. Au chapitre VI, ses confessions et ses lettres soulignent l'obscurité de la naissance de Waremmé, son intelligence, son goût prononcé des spéculations abstraites et l'attrait mystérieux et quasi diabolique qu'il exerce sur tous ceux qui l'approchent.

Dans les souvenirs qu'évoque le procureur général, percent sa brutalité, sa férocité et cette froide détermination que nous permettent de mesurer dans toute son ampleur les longues confessions de Leonhart Maurizius.

Waremmé-Warschauer apparaît également lui-même dans le récit. Comme pour la plupart des personnages importants du roman, l'histoire de son existence se situe à deux niveaux différents du temps : il apparaît à la fois à l'époque du meurtre et du procès et à l'époque présente dans laquelle Etzel découvre l'erreur judiciaire. Seule la superposition de ces deux plans du temps permet de comprendre la personnalité de Waremmé dans sa totalité. La rencontre d'Etzel avec lui à Berlin nous apporte les renseignements décisifs qui éclairent à la fois la courbe générale de son existence et le moment précis du meurtre d'Elli Jahn et du procès de Leonhart. Passant aux aveux, il nous apprend qu'il a été le complice d'Anna dont il a armé, puis guidé la main et que, dans le procès, tout a reposé sur son faux témoignage. Le lecteur est désormais en possession de la seule et véritable clef de l'énigme. Il comprend que c'est Waremmé qui, dans les coulisses, agissait réellement, tandis que sur la scène les personnages n'ont été que des marionnettes manoeuvrées par les fils qu'il tenait dans sa main.

(1) Ibid., p. 97.

Avec ce portrait de Waremme-Warschauer, nous sommes en présence d'une prouesse technique. Plus que tout autre, il révèle la maîtrise avec laquelle l'auteur manie le procédé du dévoilement progressif déjà évoqué à propos d'Anna Jahn. Il ne s'agit pas là d'un simple procédé de retardement. Bien sûr, cette méthode d'exposition permet de tenir le lecteur en éveil, mais derrière cette virtuosité avec laquelle l'auteur rassemble pour nous, de chapitre en chapitre, les éléments épars d'un gigantesque puzzle, nous percevons cette concordance parfaite entre le fond et la forme qui est un des plus sûrs garants de la valeur d'une oeuvre littéraire. La technique employée ici n'est pas un simple "truc" de romancier trop habile, elle est la technique la mieux adaptée à la matière. Cette matière, c'est précisément la complexité et la richesse contradictoire d'un être, ce sont les sinuosités de sa démarche, les fluctuations de ses attitudes, les perpétuelles remises en cause, sa dissimulation et son jeu diabolique. Il n'est pas possible d'appréhender d'un coup cette personnalité ; on ne peut la saisir que par bribes, parce que sa stature dépasse et même écrase les autres personnages condamnés comme P.P. Maurizius, Leonhart et Elli, à ne voir que certains de ses aspects mais jamais son image totale. La véritable mesure de cet homme ne pouvait être donnée que par une individualité semblable à la sienne. C'est pourquoi nous devons attendre son affrontement avec Etzel, l'adolescent génial qui met à nu sa nature profonde, pour que se manifeste sa véritable personnalité et qu'il nous soit possible de faire la somme des renseignements fragmentaires glanés çà et là à son sujet au cours du récit.

Notre présentation de Waremme n'a pas échappé aux difficultés qui découlent de la complexité de sa personne. Elle ne pouvait se faire que par étapes successives. Les nombreuses facettes de sa personnalité soulèvent des questions et des problèmes si divers que leur étude devait forcément être répartie sur plusieurs chapitres. Waremme nous est apparu d'abord comme le type de l'intellectuel moderne et plus particulièrement de l'intellectuel européen (1) dont Wassermann dénonce le cynisme et le goût stérile des spéculations abstraites. Nous verrons aussi en lui l'homme juif qui vit, comme l'auteur, le conflit du judaïsme et de la germanité (2).

(1) Cf. supra, p. 407 sq.

(2) Cf. infra, p. 685 sq.

Mais cela n'épuise pas la signification du personnage à qui l'auteur a prêté une dimension surhumaine. Cette figure peut être interprétée au niveau du mythe, comme une incarnation du principe du mal et comme un instrument de la fatalité. Nous ne cherchons pas à infléchir le sens du texte, nous ne faisons que répondre aux sollicitations de l'auteur. Wassermann lui-même a souligné cet aspect de son personnage. En comparant la lutte qu'Etzel mène contre lui au combat de David et Goliath, il lui a conféré une allure mythique. Nous lisons en effet dans Etzel Andergast à ce propos :

"Il s'agit au fond d'un mythe vieux comme le monde : c'est le nain qui combat le monstre, David contre Goliath, et c'est David qui remporte la victoire" (1).

Leonhart Maurizius ne s'y est pas trompé ; il est celui qui a eu le plus à souffrir de Waremme et il a vu nettement en lui une incarnation du diable :

"Je suis persuadé, dit-il, qu'un tel homme n'apparaît que tous les cent ans, tout comme un Kepler ou un Schiller et je suis en même temps persuadé qu'il était le diable. Oui, le diable en personne... Le mal, le mal véritable est infiniment rare dans le monde, plus rare encore que Kepler et Schiller" (2).

C'est bien également l'impression que nous avons à la lecture du roman. Waremme nous apparaît comme un ange déchu, un Méphisto moderne. Pour comprendre sa personnalité, il faut se souvenir qu'il est l'homme d'un dualisme foncier. Il est persuadé qu'il existe dans toute vie humaine deux pôles extrêmes. A un certain moment, l'homme peut se décider pour l'une ou l'autre des deux voies qui s'offrent à lui. Ainsi, Waremme aurait pu, comme il l'avoue, devenir un "Luther du judaïsme", mais il a choisi de devenir tout le contraire, un Juif renégat. Toute l'explication du personnage réside dans ce choix initial. Marqué par un dualisme fondamental, placé entre les forces positives et les forces négatives, Waremme a opté pour le pôle négatif de son être. Sur le plan religieux il est l'homme du reniement, sur le plan moral il est l'adversaire déclaré de toutes les valeurs communément admises et son action est essentiellement destructrice. Il reproduit l'image de l'ange déchu.

(1) Etzel, p. 325.

(2) Maurizius, p. 382.

A partir de son geste initial de révolte, quasi conscient et délibéré, qui l'a fixé à jamais dans le mal, il lui reste, comme à l'ange déchu, un orgueil démesuré qui se lit dans une exaltation malade de son moi et un souverain mépris de l'homme ; son intelligence pénétrante, parcelle conservée de l'intelligence divine, n'est plus qu'une force corrosive et satanique qui s'attache à nier tout ce qui s'offre à elle. Sa volonté de soumettre à ses lois tous ceux qui l'approchent est servie par un extraordinaire ascendant sur les êtres et par un magnétisme irrésistible qu'on dirait surnaturel :

"Quand il apparaissait dans une réunion, hommes et femmes se pressaient autour de lui et ils étaient complètement ensorcelés par ses paroles" (1)

Quand Anna et L. Maurizius tombent dans ses rets, ils ne peuvent plus se libérer et ils sont condamnés à subir ses lois.

Mais en dépit des triomphes qu'il remporte, une malédiction pèse sur lui. Il est torturé par une insatisfaction foncière et condamné à errer éternellement sans qu'aucun but lui semble jamais définitif. Cela tient au fait que la voie négative dans laquelle il s'est engagé ne peut le conduire à la lumière ou à l'accomplissement de soi-même. Waremme ne peut déboucher en définitive que sur l'échec et le désespoir, malgré ses victoires passagères. De même que l'ange déchu a perdu définitivement la vision du divin, de même Waremme a été relégué dans les ténèbres en optant pour les forces négatives ; il s'est condamné au nihilisme dans lequel se termine son existence.

Mais avant de se détruire lui-même, il sème autour de lui la destruction comme s'il reprenait chaque jour à son compte les paroles que Goethe prête à Méphisto : "Je suis l'esprit qui ne cesse de nier".

Sa folie destructrice se manifeste de la manière la plus tangible au contact de certains êtres comme Anna Jahn et L. Maurizius. Il ne s'approche d'eux que pour les avilir, les asservir et enfin les détruire.

Ses relations avec Anna sont déroutantes. Il éprouve une sorte d'attrait magique qui le porte irrésistiblement vers elle, mais en même temps il ne s'attache qu'à la mépriser et à l'humilier. On le voit bafouer celle qu'il aime et transformer en criminelle celle que, par ailleurs, il idéalise. Dans cette attitude contradictoire s'exprime la malédiction qui pèse sur lui.

(1) Ibid., p. 98.

Il entrevoit dans la personne d'Anna le but suprême de sa vie, il sent l'harmonie sur le point de se réaliser en lui, mais, comme cette harmonie lui est à jamais refusée, il préfère détruire Anna, but suprême qu'il n'atteindra pas. Il est condamné à détruire tous ceux qu'il est condamné à rechercher. C'est également ce qui se produit quand Leonhart Maurizius pénètre dans sa sphère.

Il semble, nous l'avons déjà signalé, que leur rencontre soit inscrite dans le grand livre de la destinée. A partir du moment où les deux hommes sont mis en présence, un processus fatal de destruction se déclenche, mais dans ce processus Waremmé ne sera pas plus épargné que sa victime :

"Il fallait, dit-il, que de notre rencontre nous sortions brisés lui et moi" (1).

Au début, l'avantage lui revient, il voit en Leonhart "une nature diamétralement opposée à la sienne" qu'il doit dominer et réduire à l'impuissance" (1). Il veut vaincre cet esprit médiocre, à la réussite insolente. Et dans ses mains, Leonhart a connu, comme il l'avoue lui-même au procureur général, "une servitude totale" (2), il est devenu un bloc de "cire" malléable ; Waremmé, tel un "vampire" qui aurait sucé son sang, l'a privé de sa volonté et de sa force de décision. Une phrase de Leonhart est particulièrement révélatrice : "J'acceptais comme une fatalité l'avenir qu'il m'avait préparé" (3). Pour lui, Waremmé tient lieu de force supérieure, il est asservi à ses décisions comme aux forces irrévocables du destin.

Mais Waremmé lui-même n'est pas non plus sorti indemne de cette formidable partie. Face à Leonhart, le jeu dangereux de destruction et de négation qui a toujours été l'occupation essentielle de sa vie (4) est devenu excessif et son orgueil, poussé à des degrés extrêmes, a précipité sa ruine. Il n'a pas vu qu'il allait trop loin, qu'il provoquait trop ouvertement les forces adverses et s'attirait une riposte de leur part. Finalement il est victime de son propre jeu audacieux et la déchéance dans laquelle nous le retrouvons à la fin du roman apparaît comme une sanction des forces du bien qu'il a toujours bafouées.

(1) Ibid., p. 316.

(2) Ibid., p. 381.

(3) Ibid., p. 396.

(4) Ibid., p. 317.

En lisant le roman, on ne peut s'empêcher de penser au mythe de Faust que divers éléments nous rappellent. C'est d'abord la parenté de Waremme et de Méphisto, telle qu'elle se dégage de ce qui précède. C'est l'asservissement de Leonhart à son diabolique compagnon. C'est la lutte entre les forces du bien et les forces du mal qui se dessine à l'arrière-plan. On retrouve chez Waremme la même volonté de conduire sa victime à sa ruine et sa chute finale n'est pas sans rappeler la défaite de Méphisto qui croyait pourtant remporter une victoire facile. Jusqu'à ce point le rapprochement est possible, il s'impose même avec évidence. Mais on ne peut aller plus loin, au-delà les différences apparaissent.

L. Maurizius n'est pas Faust, ou du moins il s'en faut de beaucoup qu'il lui soit totalement assimilable. Si Faust possède deux âmes, Maurizius ne possède, aussi longtemps qu'il chemine aux côtés de Waremme, que cette âme prisonnière des liens terrestres dont la pesanteur l'asservit à la quête du plaisir et de la facilité ; il est toujours celui qui s'attarde en chemin pour prolonger la durée de l'instant et jusqu'à sa condamnation il ne connaît que ce cheminement paresseux et superficiel. Certes, à la fin du récit il émerge à la lumière, mais il est trop tard ; quand il discerne le droit chemin, il n'est plus temps pour lui de recommencer à vivre car les véritables chances sont passées et, inadapté au monde, il ne peut connaître comme Faust les bienfaits d'une activité utile. Sa fin laisse l'impression d'une triste défaite, bien que Waremme, son adversaire, sorte lui aussi brisé du conflit qui les a opposés.

Dans le personnage de Leonhart Maurizius s'exprime une vision pessimiste de l'humanité et quand nous considérons sa destinée, nous ne discernons aucune raison d'espérer en l'homme. Cet homme nous apparaît en effet comme un être faible, manoeuvré par des forces maléfiques, soumis à l'erreur et à la faute.

L. Maurizius subit un triple déterminisme : la pression conjuguée de l'époque, de la société et de la famille pèse sur lui, il est marqué par une faiblesse de caractère naturelle qui, dès le début, jette une ombre sur son existence, enfin il semble que le destin s'acharne sur lui et l'assujettisse à une nécessité impérieuse. Que reste-t-il alors de la liberté humaine, dans quelle mesure cet homme est-il responsable de l'existence qu'il a menée ?

Responsabilité et culpabilité

La réponse de Wassermann à cette question est tout en nuances et, à la limite, presque ambiguë. L'auteur place son personnage devant trois instances successives chargées de la déclarer coupable ou innocent, c'est-à-dire, en définitive, chargées de se prononcer sur son degré de responsabilité, puisqu'il n'est pas de réelle culpabilité sans effective responsabilité.

Le tribunal de la justice humaine est la première instance devant laquelle Maurizius doit répondre de ses actes. Ce tribunal lui impute une faute et lui reconnaît une responsabilité entière. Ce faisant il se trompe doublement. D'une part, Leonhart n'est pas le meurtrier d'Elli; d'autre part, s'il l'était réellement, comme le prétend le tribunal, il conviendrait encore de démêler dans les actes qu'on lui attribue la part de responsabilité et le rôle des impondérables. Mais la justice humaine ne veut ni ne peut le faire. En rendant son jugement, elle ne nous éclaire pas sur l'homme qui lui a été présenté, mais simplement sur sa propre incapacité à aller au-delà de la surface trompeuse des faits.

L. Maurizius est ensuite confronté au tribunal de sa propre conscience. Il se sent innocent du meurtre de sa femme, mais il reconnaît que l'idée l'en a effleuré ; il pense que, "ayant eu ce désir criminel", il n'est pas exempt de culpabilité... et encore bien moins innocent" (1).

Cette confession est intéressante et instructive pour deux raisons. Maurizius considère d'abord que la faute peut exister sans qu'elle se soit matérialisée dans un acte. Bien qu'il n'ait pas conduit jusqu'à son terme l'idée du crime, il se reconnaît néanmoins une certaine culpabilité. Dans un deuxième temps, il s'attribue une culpabilité plus subtile et profonde en reconnaissant que sa vie ne s'est pas déroulée dans un état d'innocence ; il prend conscience d'une faute qui se situe au niveau caché de la vie intérieure :

"La justice t'a frappé pour une faute qui n'est pas la tienne, sans doute, mais tu restes maudit pour celle que tu as commise ; peut-être a-t-elle été plus grave que tu ne le crois. Si tu ne le comprends pas, supporte-le sans comprendre" (2).

(1) Ibid., p. 407.

(2) Ibid., p. 446-7.

Le gardien de prison Klakutsch représente la troisième instance qui, dans le roman, porte sur L. Maurizius le jugement définitif. Indéniablement il incarne une autorité morale et à maints égards il fait figure de porte-parole de l'auteur. Maurizius lui demande un jour si des innocents sont injustement retenus à la prison de Kressa et s'il pense que lui-même, prisonnier depuis dix-huit ans, est coupable ou innocent. On connaît la réponse de Klakutsch, le suicide par lequel il proclame l'innocence de Maurizius et avoue en même temps son impuissance à faire triompher cette vérité pourtant essentielle et à modifier le cours des choses.

On mesure maintenant la complexité de la pensée de l'auteur. Dans ce roman, l'homme nous apparaît à la fois comme coupable et innocent. Il est coupable du fait de sa torpeur morale, des perpétuels à-peu-près qui lui tiennent lieu d'actions ; il est coupable, comme Leonhart, de ne pas imposer à sa vie un cours déterminé, de ne pas rechercher délibérément la lumière. Mais par ailleurs toutes ces imperfections semblent tellement indissociables à la fois de la nature humaine et du monde humain qu'on hésitera à en faire endosser à l'homme l'entière responsabilité. L'homme est par définition limité, imparfait, voué à l'incertitude et à l'erreur, comme l'affirme le philosophe Melchior Ghisels :

"Entre chaque pas et le suivant, il y a toute la faiblesse, tous les manquements, toutes les erreurs, de nobles erreurs parfois, dont nous nous rendons coupables" (1).

Certes, l'être porte également en lui la possibilité du bien, mais il vit dans un univers qui réduit chaque jour à néant cette possibilité. C'est ce que démontre la destinée de Leonhart Maurizius. Les forces du bien n'étaient pas absentes en lui, elles n'ont cessé de se manifester au cours des longues années de détention. Mais tout se passe comme si ces forces n'avaient pu s'épanouir que dans l'univers le plus artificiel qui soit, celui de la prison. Peut-être Wassermann a-t-il voulu démontrer à travers son personnage que l'homme doué de facultés morales médiocres, ce qui est le cas le plus commun, ne peut résister à l'épreuve du monde. Son roman traduit la faiblesse d'un être humain imparfait en soi et dont l'imperfection est encore augmentée par la pression qu'exerce sur lui l'univers.

(1) Ibid., p. 366.

La réponse de Klakutsch à l'interrogation du détenu est optimiste dans la mesure où elle proclame l'innocence de l'homme. Mais elle est également pessimiste dans la mesure où elle explique cette innocence non par l'absence d'erreur mais par le caractère inévitable de la faute. On ne peut sans doute pas tenir l'homme pour coupable et responsable de ses fautes, mais cela n'enlève rien à la réalité de ses fautes.

AUTRES REFLEXIONS SUR LE THEME DE LA RESPONSABILITE

C'est dans L'Affaire Maurizius que Wassermann est allé le plus loin dans sa réflexion sur le thème de la responsabilité. Mais les débuts de cette réflexion ne datent pas de la rédaction de ce roman. Dans deux nouvelles des premières années, ce motif est déjà nettement esquissé.

Ces nouvelles , Die Schaffnerin (1897) et Treuntiz und Aurora (1906), décrivent toutes deux le même processus qui, d'un être exceptionnellement bon fait un meurtrier étranger au geste qu'il commet. Un peu à la manière de Kleist dans Michael Kohlhaas, le début de chaque récit souligne les mérites moraux du personnage que nous verrons par la suite se transformer en assassin. Treuntiz est le type du bon officier valeureux dont la carrière est irréprochable. Dans Die Schaffnerin, l'intendant Meixner est un parangon de vertu, sans malice mais non pas sot ; d'un caractère doux, il ne supporte pas la violence et il fait preuve d'une patience et d'une délicatesse angéliques ; ses sentiments filiaux sont d'une intensité touchante.

Les deux hommes se trouvent ensuite pris dans un réseau inextricable où leur volonté est rapidement annihilée. Treuntiz est placé entre Aurora et l'amant de celle-ci, Meixner entre le régisseur Truchs et Fanny Leuthold, "la régisseuse", maîtresse de Truchs. Dans les deux cas se produit un semblable phénomène d'aliénation ; Meixner et Treuntiz tuent leur rival, commettant ainsi un crime qui ne leur appartient pas et qui se situe à l'opposé de leur véritable nature. A un certain moment de l'action, une métamorphose s'opère en eux et leur libre arbitre est aboli. Ils agissent, poussés par des femmes diaboliques, comme les instruments d'une passion qu'ils sont impuissants à dominer. Et devant les juges, aucun d'eux ne se reconnaît une culpabilité véritable. L'officier Treuntiz voit en Aurora la vraie coupable :

"Je perçois clairement maintenant que les gens me tiennent pour coupable . Moi-même, je ne peux dire si je me sens coupable ou innocent. Je ne peux pas le dire. C'est Aurora qui l'a voulu" (1).

Meixner, lui, est comparable à Michael Kohlhaas ; après la mort de Truchs, il éprouve moins le sentiment d'une faute que celui d'avoir retrouvé sa dignité d'homme :

"Ses yeux brillaient dans son visage comme s'il voulait dire : maintenant je peux de nouveau me présenter à moi-même" (2).

On voit que ces deux nouvelles qui n'ont par ailleurs d'autre prétention que celle d'être des récits agréables, soulignent déjà l'intervalle qui sépare la faute matériellement constatable de la notion de responsabilité effective.

C'est une idée qui ressurgit dans Christian Wahnschaffe, à propos du crime de Niels Heinrich Engeschall. La marque extérieure de la culpabilité est patente et même criante. Le geste meurtrier est d'autant plus odieux et révoltant que Ruth Hoffmann, la victime, a été présentée comme l'incarnation de la pureté et de l'innocence. Ce meurtre est aussi une profanation des plus hautes valeurs humaines. Cependant, malgré son caractère révoltant, il n'est pas la marque d'une indiscutable culpabilité.

Toute la démonstration de Wassermann tend à innocenter Niels Heinrich en le présentant comme un être privé de liberté. Cet homme rustre ne peut être tenu pour responsable de ses actes dans la mesure où il a à peine échappé à la bestialité originelle, où il est encore prisonnier du chaos des instincts et des sombres pulsions. Niels Heinrich est totalement déterminé ; il est le produit du chômage, des bas-fonds et de l'alcoolisme. C'est ce que comprend Christian Wahnschaffe, le juge idéal. Il se refuse à prononcer une sentence qui, une fois pour toutes, déciderait de la culpabilité ou de l'innocence.

Dans Laudin et les Siens, Wassermann parvient à une formulation plus claire de ces questions en exposant le cas de Conrad Lanz. Une fois encore, les preuves matérielles de la culpabilité sont manifestes, mais les excuses dont

(1) Die Schwestern, p. 125.

(2) Fränkische Erzählungen, p. 338.

pourrait bénéficier l'accusé le sont plus encore. Analysant sa propre situation, Conrad Lanz se sent à mi-chemin entre une existence exemplaire et une conduite répréhensible. Il se refuse en tout cas à endosser l'entière responsabilité de ses actes. Il nous dit comment sommeillaient en lui de grandes possibilités intellectuelles dont l'épanouissement était perpétuellement entravé par la détresse matérielle dans laquelle il vivait. La malédiction qui avait marqué son enfance et son adolescence avait fait naître en lui un besoin de compensation. Il recherchait un succès qui le dédommagerait de toutes les frustrations passées. Ce succès lui a semblé un jour à portée de la main dans le domaine de la science où se sont révélées ses exceptionnelles capacités. C'est alors que, pour mener à bien ses projets scientifiques, il est devenu faux-monnayeur, s'attribuant ainsi les moyens que la société lui refusait. La justice humaine l'a déclaré coupable, mais une justice supérieure l'innocenterait sans doute dans la mesure où, recherchant les causes profondes de ses actes, elle devrait attribuer à la société la plus grande partie de la responsabilité. Conrad Lanz a été poussé à son geste plus qu'il n'a agi librement.

Wassermann montre comment la notion de culpabilité est difficile à définir parce qu'elle est liée à la notion plus subtile de responsabilité et de liberté. La justice humaine a tendance à déduire la culpabilité de l'acte commis; or l'acte ne saurait la définir, comme le prouvent le cas de Conrad Lanz et celui de Niels Heinrich Engelschall. Inversement, la culpabilité peut exister en l'absence de toute action répréhensible, comme le proclame Leonhart Maurizius. Tout se joue en fait au niveau de la vie intérieure où s'élaborent les actes de l'homme. Pour évaluer le degré de culpabilité, il conviendra de s'interroger sur le degré de déterminisme, sur la part de responsabilité ou d'irresponsabilité dont témoignent ces actes. Mais l'auteur pense que la justice des tribunaux est incapable de descendre jusque dans ces zones profondes de la conscience. Sa démarche devrait être de nature psychologique et morale, mais elle ne veut s'attacher qu'aux faits extérieurs.

Tout se complique encore quand on songe que la justice est même assez souvent incapable de percevoir avec netteté ces simples faits bruts d'après lesquels elle prétend juger.

LA RECHERCHE DE LA VERITE

Une fois de plus, il s'agit là d'un thème qui atteint son plus bel épanouissement dans L'Affaire Maurizius ; il se retrouve néanmoins dans un grand nombre d'autres oeuvres. Tantôt son exploitation donne lieu à des considérations relativement traditionnelles que l'on rencontre chez la plupart des écrivains ou des cinéastes qui se sont intéressés à ce problème de la recherche de la vérité, tantôt l'auteur nous livre des considérations originales qui témoignent d'une réflexion personnelle.

L'analyse traditionnelle

La principale difficulté qui paralyse la justice humaine dans son appréciation des faits tient à l'imperfection même de l'homme, au caractère limité et subjectif de ses sens et de son esprit, ce qui se révèle aussi bien dans les témoignages que dans les jugements rendus.

Tout témoignage humain comporte une marge d'imprécision voulue ou, le plus fréquemment, inconsciente. Waremme-Warschauer, sur le témoignage de qui repose tout l'échafaudage de l'accusation, entretient délibérément l'erreur et finit par la faire admettre pour la vérité. La justice est incapable de déceler derrière ses dépositions la perfidie de ses intentions.

Ailleurs, Wassermann montre comment les témoins les plus sincères n'ont eu souvent qu'une vision fragmentaire des faits, à mi-chemin entre la perception consciente et l'hallucination. Ces perceptions initiales, le plus souvent confuses, subissent ensuite l'épreuve du temps qui les émousse ; elles sont en outre soumises aux modifications que leur impose l'imagination humaine, si bien que la déposition des témoins, même de bonne foi, n'a souvent plus rien de commun avec les réalités qu'elle prétend restituer. L'Affaire Maurizius montre également comment le degré de crédibilité et la force de persuasion d'un témoignage sont fonction de la personnalité de celui qui dépose à la barre, de sa position sociale, de son habileté à s'exprimer. Waremme-Warschauer a de plus grandes chances d'être entendu par le tribunal que l'obscur employé des postes qui a assisté au meurtre. Ce dernier, malhabile à manier la langue, ne parvient pas à donner une vision claire des faits ; il n'est pas cru parce que ses paroles sont reléguées dans l'ombre par l'intervention souveraine et brillante de Waremme.

La plupart du temps, la justice se trouve en présence de deux ou plusieurs versions des faits. Ces versions sont aussi plausibles l'une que l'autre et la justice a l'impression de devoir choisir entre deux vérités. Le roman Laudin et les Siens en donne des exemples significatifs. Laudin est pris entre différentes dépositions qui prêtent à la même réalité des visages contradictoires. La situation conjugale du ménage Hartmann peut être interprétée en faveur de l'un ou de l'autre des deux époux, selon qu'elle est présentée par Conrad Lanz ou par Brigitte Hartmann. Il en va de même pour le couple Altacher : de la déposition de K. Altacher ou de celle de son époux se dégage la même impression de vraisemblance et de bonne foi.

Parallèlement à la fragilité des témoignages, Wassermann dénonce l'absence de valeur de certains aveux auxquels la justice accorde une importance excessive. L'aveu ne peut être considéré comme une preuve car il est souvent le fait d'un innocent. Ses raisons peuvent être multiples. Dans Christian Wahnschaffe, l'aveu de Joachim Heinzen, après le meurtre de Ruth Hoffmann, est celui d'un être irresponsable qui ne mesure pas la portée de ses paroles ; dans Clarissa Mirabel, l'aveu de l'héroïne qui s'accuse à tort du meurtre de l'avocat Fualdès est celui d'une personne au tempérament fantasque qui, dans une exaltation romanesque, accomplit un geste théâtral. Dans aucun de ces deux cas, les aveux ne correspondent à la réalité, il n'en reste pas moins qu'ils s'imposent avec autant de force que la vérité.

Confrontée à plusieurs vérités, la justice se détermine le plus souvent en fonction de ses propres préjugés. Les magistrats sont souvent prévenus, leur démarche dénote un manque d'objectivité et d'impartialité qui est presque toujours inconscient, mais qui porte gravement préjudice à la vérité. C'est le cas pour le procureur Andergast qui, dans le procès Maurizius, a cherché à imposer sa propre vision des faits et à accréditer une théorie qui préexistait à l'étude des dossiers. Andergast a posé le postulat de la culpabilité de l'accusé. Sa démonstration ultérieure n'a été possible qu'au prix de l'élimination systématique de toutes les données contraires à ce postulat. On a effectué dans les témoignages un choix délibéré, en fonction de l'idée à démontrer ; c'est ainsi que seules ont été retenues les dépositions de Waremm-Warschauer et qu'on n'a même pas jugé utile de les vérifier. Reprenant le dossier Maurizius dix-huit ans plus tard, le procureur général découvre toute cette somme d'approximations, d'entorses aux faits, de falsifications, de silences qui ont caractérisé l'instruction aussi bien que le déroulement du procès.

Il s'aperçoit que la vérité inscrite dans les faits a été éliminée au profit d'une interprétation subjective, sans doute brillante et convaincante, mais qui n'avait que la solidité d'un échafaudage intellectuel.

Une autre entrave au triomphe de la vérité est le caractère écrasant et terrifiant qu'elle présente pour certains. Il est des gens qui ne peuvent la regarder en face sans sentir leur monde chanceler. Un des premiers héros de Wassermann en fait déjà l'expérience. Dans Le Moloch, Arnold Ansorge aime passionnément la vérité et il pense qu'elle doit gouverner le monde. Mais rapidement il s'aperçoit que, s'il est bon pour lui de la connaître en toute circonstance, d'autres préfèrent être perpétuellement aveuglés : "les uns vivent de mensonge, les autres de vérité" (1). La vérité ne constitue pas pour chacun l'élément vital idéal, elle n'est pas une donnée universelle sur laquelle tout le monde serait prêt à s'accorder. Arnold Ansorge doit admettre que le bonheur des hommes ne peut s'accommoder d'une vérité unique et contraignante. Ce bonheur suppose au contraire l'existence d'une vérité aux multiples facettes souvent contradictoires et, à la limite, la vie n'est faite que de mensonges. La vérité devient ainsi une notion éminemment relative et cette relativité ouvre la porte à tous les accommodements et a des conséquences incalculables dans tous les domaines de la vie humaine. Si on l'admet, ce sera partout le règne de l'à-peu-près, il n'existera plus aucune valeur absolue, même pas celle de la justice :

"Si le mensonge n'est qu'un mot dont on peut s'accommoder, alors la justice n'est elle-même qu'un mot. S'il est impossible d'imposer une vérité unique, alors on ne peut pas non plus instaurer la justice" (2).

Les hommes et la vérité sont ainsi faits que leurs intérêts sont souvent contradictoires, le triomphe de l'un s'accompagnant de la défaite de l'autre. C'est une des leçons très pessimistes qui se dégagent de L'Affaire Maurizius. Le procureur général et la vérité qui devraient être des alliés sont présentés comme des adversaires. Aussi longtemps que les théories d'Andergast l'emportent, la vérité succombe et Maurizius est retenu prisonnier. Quand à la fin du roman l'erreur judiciaire est découverte, la victoire de la vérité s'accompagne

(1) Der Moloch, p. 186.

(2) Ibid., p. 187.

de la chute du procureur général dont le monde se disloque et s'effondre. La révélation de la vérité est fatale pour lui, elle le brise définitivement. Si Andergast s'est opposé si longtemps à cette révélation c'est qu'il sentait qu'elle était incompatible avec son système et sa propre existence. Contempler la vérité revenait pour lui à se détruire soi-même.

Il semble que pour Leonhart Maurizius, injustement condamné et détenu la lumière apportée dans son affaire devrait être l'événement suprême, le couronnement de l'existence. Or il n'en est rien. La vérité est pour lui écrasante et son triomphe le prive de la seule lumière qui éclairait sa vie, de l'image idéale d'une Anna Jahn innocente et pure qu'il avait préservée jusque là. Ce que découvre Leonhart, c'est essentiellement la culpabilité et l'inconsistance d'Anna qu'il finit par admettre au terme d'une douloureuse crise de doute. La vérité qui devrait le sauver lui assène en réalité le coup fatal dans la mesure où, comme pour Andergast, elle porte atteinte à un des supports essentiels de son univers.

On voit sur quel paradoxe repose L'Affaire Maurizius. Le procureur général dont c'est la mission de faire jaillir la vérité et le condamné qui, semble-t-il, aurait le plus grand intérêt à ce que son cas soit démêlé, sont présentés l'un et l'autre comme les victimes de la rectification de l'erreur judiciaire.

A côté des remarques sur la fragilité des témoignages et la subjectivité des juges, le roman offre des perspectives plus neuves sur la recherche de la vérité. Par certains de ses aspects, il est sans doute un roman policier, mais il s'agit d'un roman policier étonnamment riche et complexe.

L'Affaire Maurizius, roman de la découverte de la vérité.

Il est complexe d'abord parce qu'il s'agit de faire la lumière sur des événements vieux de plusieurs années et qui ont déjà fait l'objet d'une décision de justice. Entre Etzel et ces événements, se dresse la double barrière du temps et du procès qui leur a donné une forme définitive et intangible.

On décèle dans le livre une chronologie que Wassermann a voulue précise, même si elle ne nous est révélée que par le biais de notations éparses et fragmentaires qu'il nous appartient de rassembler. Comme un magistrat devant une affaire, le lecteur est invité à reconstituer les faits à partir d'éléments

qui lui sont fournis au détour des pages. Quand il a accompli cet effort de synthèse, il s'aperçoit que ce roman qui nous présente plusieurs actions, une action passée et deux actions présentes (1), est très solidement ancré dans le temps.

La première notation chronologique concerne des "piles de journaux des années 1905, 1906 et 1907" (2) entassés dans la chambre de P.P. Maurizius. Etant donné que le père du condamné a vraisemblablement collectionné les articles de presse à partir du meurtre d'Elli Jahn, il est possible de dater ce meurtre de 1905. Un renseignement fourni par L. Maurizius vers la fin du livre, permet en outre de préciser son âge au moment du crime en même temps que la date à laquelle se situent les actions présentes : "C'est une autre époque. Je n'ai plus vingt-six ans, j'en ai quarante-cinq" (3). A l'époque du meurtre, Leonhart avait vingt-six ans; le moment où il précise son âge, c'est-à-dire à peu près la fin des actions présentes du roman, se situe en 1924. Le début de ces actions peut être situé environ un an plus tôt, par conséquent en 1923. Dix-huit années séparent donc Etzel des événements quand il entreprend de faire la lumière sur eux. Cela est d'ailleurs explicitement souligné par l'auteur lorsque le procureur Andergast reprend le dossier Maurizius : "Ces événements remontaient à dix-huit ans" (4).

A une telle distance dans le temps, les faits ont subi une usure presque irrémédiable. Partout se livre à nous l'image d'une vérité flétrie, enfouie sous la poussière. Le cheminement qui conduit jusqu'à elle est forcément difficile et lent. Il ne l'est d'ailleurs pas seulement pour Etzel. Quand le procureur demande à revoir le dossier Maurizius, on lui apporte "des feuilles jaunies" (5) qui ne lui parlent plus. Tout est privé de relief, tous les contours sont flous, tous les éléments ont perdu "chaleur et vie". La mémoire du procureur n'a conservé que "le schéma rudimentaire des faits" (6). Non seulement l'image de la réalité a été ternie mais encore elle a été modifiée par tout ce

(1) Cf. infra, p. 587 sq.

(2) Maurizius, p. 68.

(3) Ibid., p. 409.

(4) Ibid., p. 147. On pourrait ajouter d'autres données chronologiques. On apprend par exemple, p. 70, que L. Maurizius avait 20 ans aux environs de 1900. Toutes ces données confirmeraient l'analyse que nous avons faite.

(5) Maurizius, p. 140.

(6) Ibid., p. 141.

que le procureur lui a ajouté ou retranché. Ces apports personnels ou ces oublis, volontaires ou inconscients, entravent la reconstitution des événements.

Au premier abord, l'univers des faits se présente comme un chaos informe et indéchiffrable. Son ampleur même interdit toute vision d'ensemble, toute appréhension synthétique. C'est partout la prolifération des documents et l'exubérance des détails, fruits de la multiplication des dépositions, des enquêtes, des interrogatoires et des expertises. Quand Wassermann veut mettre cela en évidence, la langue, épousant la matière, devient elle-même informe. La phrase, sans verbe et sans structure grammaticale, se réduit à une pure énumération ; tel est le cas lorsqu'il s'agit de décrire l'amoncellement des documents dans la chambre de P.P. Maurizius : "1905.1906.1907. Enquête préalable débats du premier jour, débat du deuxième jour, etc..., échos de la presse étrangère, certificats judiciaires, certificats de psychiatres, etc..." (1). Ici persiste encore une certaine structure, une certaine classification qui est celle des documents eux-mêmes. Mais il est des passages où règne le plus grand désordre. Devant la "montagne de papier" (2) que représentent les 2700 pages du dossier Maurizius, l'esprit du procureur s'égaré, il erre dans un véritable labyrinthe. On passe alors, en ce qui concerne la langue, de la pure énumération à un torrent de mots qui traduit le caractère informe, fragmentaire et souvent contradictoire de ces données qui ne présentent plus aucun lien entre elles. Nous sommes là en présence d'un émiettement de la réalité auquel correspond une langue chaotique (3).

C'est ce chaos qu'il convient d'organiser, de soumettre aux lois rigoureuses de l'esprit. Il faut distinguer "l'essentiel de l'accessoire", dégager les caractères principaux du fatras qui les enveloppe" (4). La difficulté de ce travail est suggérée dans le roman à l'aide de diverses images qui correspondent à différents types de cheminement vers la vérité.

L'image qui prédomine est celle du puzzle dont il faut rassembler les éléments épars (5). Elle traduit l'effort conscient de la raison ordonna-

(1) Ibid., p. 68.

(2) Ibid., p. 141.

(3) Voir plus particulièrement p. 141.

(4) Ibid., p. 141.

(5) Voir ibid., p. 78.

trice. Ailleurs, la vérité est comparée à une construction patiemment réalisée, elle ne se livre pas d'un coup, elle s'élabore, pierre après pierre ; comme Etzel le dit dans sa lettre qu'il laisse à l'intention de son père au moment de son départ : "Il faut créer la vérité comme toute oeuvre" (1). Une des comparaisons les plus significatives concerne la méthode de travail du procureur. Avec opiniâtreté il se plonge dans le dossier qu'il a sous les yeux, il s'enfonce dans les faits pour en faire jaillir la vérité, comme un mineur s'enfonce sous la terre pour en extraire le minerai. Ailleurs, la vérité n'est pas recherchée dans une démarche lucide, mais dans une sorte d'ivresse extatique qui permet de se reporter en arrière et de pénétrer au coeur des faits. C'est cette méthode intuitive qu'affectionne le vieux Maurizius. Il est dit quelque part à son sujet : "Tous les jours et toutes les nuits, il tombe dans une prostration léthargique, tel un ivrogne dans son ivresse, pour déchiffrer le passé" (2). Pour les différents personnages du roman aussi bien que pour le lecteur, la vérité se construit pas à pas. Le livre nous montre comment, par étapes successives, chacun s'achemine peu à peu jusqu'à une vision globale des faits.

La vérité est la clef de voûte d'une vaste construction à laquelle non seulement chacun des personnages principaux mais aussi chacune des figures marginales a apporté sa pierre. Les points de vue et les témoignages de tous sont importants et la vérité jaillit non seulement d'un assemblage de divers éléments mais aussi de la confrontation d'opinions quelquefois opposées. Elle se présente comme un puzzle totalement reconstitué, mais aussi comme le point de convergence où se retrouvent toutes les opinions individuelles parfois contradictoires. Autour d'elle s'établit une sorte de consensus qui peut être douloureux. Rechercher et reconnaître la vérité suppose en effet pour beaucoup l'abandon d'une interprétation personnelle, c'est-à-dire l'abandon d'une partie d'eux-mêmes. L'Affaire Maurizius montre comment la vérité est un idéal difficilement accessible. Son unicité va à l'encontre de la pluralité des aspirations humaines. Elle ne suscite pas l'unanimité parmi les hommes, c'est pourquoi elle fait si rarement l'objet d'un accord qui implique la victoire sur l'individualisme et le dépassement de l'égoïsme.

(1) Ibid., p. 119.

(2) Ibid., p. 79.

Une oeuvre pessimiste

A la fin du livre, cette recherche acharnée est couronnée de succès. Un à un les doutes ont été levés, les incertitudes ont peu à peu disparu, on sait désormais où se situent les véritables responsabilités, qui est coupable et qui est innocent .

S'il ne s'agissait que de faire la lumière sur une erreur judiciaire, on pourrait considérer comme satisfaisante la réponse apportée aux interrogations initiales. Mais dans son roman Wassermann ne veut pas seulement fournir au lecteur la réponse à une énigme. Il s'interroge sur la possibilité d'instaurer la justice, la "Gerechtigkeit". Or, il se trouve que si le chemin de la justice passe par la découverte de la vérité, la découverte de la vérité n'est pas synonyme de victoire de la justice. Telle est l'idée générale de L'Affaire Maurizius que l'on peut considérer en ce sens comme une oeuvre pessimiste.

La vérité y remporte un triomphe dérisoire. Certes, elle émerge finalement de la confusion des faits et des erreurs passées, mais c'est pour se heurter immédiatement aux contingences du monde humain. Elle ne peut réellement prendre corps et s'affirmer, c'est-à-dire se changer en justice. Les vrais coupables ne sont pas inquiétés ; ils sont désormais hors d'atteinte, à l'abri des poursuites de la justice humaine. La prescription a jeté sur leur crime le voile de l'oubli et elle leur assure l'impunité. On a reproché à Wassermann de défendre toujours le criminel, mais on ne peut, en réalité, prétendre rien de tel. Il est vrai qu'il plaide pour celui dont le geste bénéficie de circonstances atténuantes, pour celui qui s'amende et se métamorphose jusqu'à devenir un autre homme. C'est le cas pour de nombreux détenus dans la prison de Kressa. Mais, en ce qui concerne Anna Jahn et Waremm-Warschauer, Wassermann nous montre au contraire ce que peut avoir d'odieux et de coupable la faiblesse de la justice humaine. Si dans certains cas le recours à la prescription est non seulement concevable mais encore souhaitable, il est des situations où la pratique de la prescription est purement et simplement révoltante, où elle prouve que la justice se paralyse elle-même par ses propres lois.

Tout au long du roman, Waremmé ne connaît aucune amélioration morale et, vingt ans après son geste criminel, il continue à rejeter toutes les valeurs et à bafouer la justice avec un rire perfide, alors que cette justice ne peut rien contre lui. L'auteur semble avoir trouvé si inacceptable l'idée d'une totale impunité qu'il a livré son odieux personnage à une sorte de justice transcendante. A défaut du verdict des tribunaux humains, Waremmé-Warschauer connaît le verdict d'une instance supérieure ; la sanction du destin s'abat sur lui et il doit expier ses fautes dans la solitude et dans le nihilisme.

Rien de tel ne se produit pour Anna Jahn ; pour elle, la vie continue et rien ne trouble le calme de son existence bourgeoise. Son crime est connu mais elle ne peut plus être inquiétée.

Si les coupables ne sont pas châtiés, les innocents ne sont pas non plus rétablis dans leurs droits. Leonhart Maurizius en fait la triste expérience. La grâce qui lui est accordée au lieu de la réhabilitation qu'il mérite ne le lave pas d'une faute qui lui a été imputée mais qu'il n'a pas commise. Grâcié, il reste un coupable qui a bénéficié de la faveur de la justice ; il porte les stigmates de la faute, une flétrissure indélébile car le triomphe de la vérité n'a pu lui restituer sa personnalité d'innocent. Ce triomphe a immédiatement été remis en cause par un édifice judiciaire qui ne peut reconnaître ses erreurs pour un simple cas individuel.

La victoire d'Etzel Andergast est réelle, en un certain sens elle est grande, mais elle reste aussi insignifiante dans la mesure où le véritable but, l'instauration du règne de la justice, n'est pas atteint.

C'est de plus une victoire difficilement acquise. La longue lutte d'Etzel prouve que la vérité est naturellement faible. Elle n'a aucune tendance à s'imposer d'elle-même et elle ne prévaut en aucun cas contre ceux qui veulent la dissimuler. Son triomphe ne peut être assuré que dans des conditions très particulières et rarement réalisées.

Il suppose d'abord des êtres hors du commun, à la mesure d'Etzel Andergast, l'adolescent génial doué de la force de l'esprit aussi bien que de toutes les ressources du coeur ; encore faut-il que ces individus d'exception soient placés dans des situations privilégiées.

Ainsi le combat que mène Etzel ne serait pas concevable en dehors du milieu familial de la maison Andergast. C'est là qu'Etzel apprend l'existence de l'affaire Maurizius. Mais c'est surtout là qu'il puise l'énergie nécessaire à sa lutte. En effet, Etzel ne pourrait rien s'il n'était mu que par le sentiment de la justice ; plusieurs autres raisons d'agir se conjuguent en lui pour rendre son triomphe possible. Nous avons vu comment, en recherchant la vérité, il veut assouvir un désir de vengeance à l'égard de son père, comment sa marche vers la justice se confond avec une marche vers l'univers de la mère dont il a été trop tôt exclu. Privé de son environnement familial, Etzel n'aurait aucune chance d'accéder à la vérité ; il est même permis de se demander s'il la rechercherait encore. En dehors de la constellation familiale sous laquelle se déroule l'existence d'Etzel, l'erreur judiciaire ne serait sans doute pas décelée. De même, l'adolescent ne pourrait certainement pas arracher à Waremme-Warschauer les aveux décisifs si celui-ci ne voyait en lui une manière "de fils qu'il aurait omis de procréer" (1). Seule cette relation favorable qui s'établit entre les deux êtres permet à l'un de triompher de l'autre en faisant glisser les problèmes sur un plan affectif où Waremme est, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, plus vulnérable que partout ailleurs.

On mesure à quel point le triomphe de la vérité dépend de la conjonction de causes multiples et du jeu de facteurs innombrables qui lui sont étrangers.

Un des facteurs les plus importants semble être le temps dont le rôle est perpétuellement souligné.

Lorsque le procureur général rend pour la première fois visite au détenu Maurizius, il perçoit immédiatement l'empreinte dont le temps les a tous deux marqués. Puis c'est le détenu lui-même qui se livre à de longues considérations sur ce thème (2) ; il dit sa peur de perdre la notion du temps. Pour lui le futur est aboli et le passé qui remonte sans cesse à la surface de la conscience, constitue la trame de tous ses instants. Le seul présent que Maurizius connaisse est celui des autres qu'il tente douloureusement d'imaginer.

Mais les remarques les plus intéressantes concernent le rôle du temps qui passe dans la maturation de la vérité. Il convient en effet de parler de

(1) Maurizius, p. 300.

(2) Ibid., p. 442 sq.

"maturation". La vérité ne peut être donnée d'un coup, elle parvient lentement à maturité, comme le reconnaît finalement Andergast :

"Et si cette vérité n'était que le résultat du temps, se dit-il soudain avec un frisson, si, l'esprit influencé, égaré par le présent, je n'avais pas été en état, il y a trois, cinq, douze, quinze ans, d'accepter cette vérité qui aujourd'hui m'apparaît si simple, si plausible ? Peut-être la vérité a-t-elle besoin d'être enfantée par le temps" (1).

C'est une constatation éminemment pessimiste, mais elle est en accord avec ce qu'ont vécu L. Maurizius et Andergast lui-même. Pour eux, il ne pouvait y avoir, au moment du meurtre d'Ellie Jahn, de vérité dans l'instant ; ils n'étaient pas prêts à la recevoir, ils ne pouvaient la saisir qu'au terme d'un long cheminement à travers le temps. A L. Maurizius il a fallu dix-huit ans de détention pour qu'il se résigne à voir la vérité, c'est-à-dire à admettre la culpabilité d'Anna. Au moment du procès, sa passion l'empêchait de voir clairement les réalités. Il en est de même pour le procureur général dont l'esprit égaré par l'époque, prisonnier des théories alléchantes d'alors, ne pouvait voir en L. Maurizius qu'un coupable. Pour accéder à la vérité, il devait se dépouiller de ses théories, faire taire son orgueil d'intellectuel flatté par le succès, il fallait qu'il remît en cause son système. Il devait en outre percer les mystères de l'homme Maurizius et refaire l'itinéraire du condamné. Tel est le sens des entretiens dans la prison de Kressa qui lui font revivre, comme s'il était Maurizius lui-même, les années précédant le crime et la longue détention. Parvenu au terme de ces entretiens, Andergast a "l'impression qu'il est resté dix-neuf ans assis sur cette chaise ; ces dix-neuf années l'ont laissé vieux, las, usé" (2). Le temps a désormais opéré son oeuvre. Le procureur est libéré de tout ce qui obscurcissait son regard, dépouillé de tous les préjugés ; libre de toute entrave, il peut évaluer le véritable poids de l'homme Maurizius, il lui est enfin donné de voir la vérité, fille du temps qui passe.

Mais il ne contemple pas impunément son visage. Ce n'est pas un des moindres paradoxes du roman que la vérité accomplisse, en se manifestant, plus de ravages qu'elle n'apporte de bienfaits. Tout se passe comme s'il y avait en elle une force terrifiante et écrasante. Sa découverte est fatale à la presque

(1) Ibid., p. 418.

(2) Ibid., p. 464.

totalité des personnages que l'on voit périr ou se délabrer.

Waremma termine à Berlin une existence de paria. L. Maurizius est réduit à l'état d'épave, il est précipité dans le néant et dans la mort, tout est ruiné de ce qu'il avait patiemment échafaudé depuis dix-neuf ans. Etzel lui-même est puni pour avoir fait jaillir la lumière. Sa quête enthousiaste débouche sur une déception qui se manifeste à la fin de L'Affaire Maurizius sous la forme d'un accès de folie dévastatrice et dans le roman suivant, où nous voyons le justicier se renier lui-même, sous la forme d'un cynisme amer et corrosif. Chez Andergast, l'acheminement vers la vérité s'accompagne d'une dégradation progressive de la personnalité, d'un délabrement psychologique. Son univers et son système, attaqués de toute part, chancellent et s'effondrent sous la pression conjuguée des attaques de Sophia, d'Etzel et de Maurizius, jusqu'à ce que plus rien ne subsiste d'un homme jadis souverain.

Tout se passe donc comme si l'absence de vérité conférait, paradoxalement, une forme de sécurité et d'équilibre. Les personnages, y compris le détenu Maurizius, vivent tant bien que mal leur existence quotidienne jusqu'au jour où ils sont appelés à rechercher la vérité et où, finalement, ils sont anéantis par sa révélation qui met à nu la distance qui sépare leur idéal des réalités. Il semble bien que la vérité existe, mais elle est inadaptée au monde humain, elle ne peut s'imposer dans un univers limité et ténébreux où son rayonnement aveugle. C'est pourquoi sa manifestation a quelque chose d'insupportable et d'accablant. Face à elle l'être se sent doublement démuné ; d'abord parce qu'il se trouve confronté à l'absolu, ce qui lui fait mieux mesurer ses propres limites, ensuite parce qu'il se sent impuissant à modifier le monde pour y instaurer le règne de cet absolu. L'homme a fait l'expérience de son imperfection foncière, il est écrasé, il ne lui reste plus alors qu'à disparaître, qu'à s'anéantir. C'est le sens de la folie définitive dans laquelle sombre le procureur, de la crise de démence passagère d'Etzel, c'est également le sens du suicide de L. Maurizius et de Klakutsch. Chacun de ces comportements représente une fuite, un aveu de faiblesse et d'impuissance.

Parvenu au terme du roman, le lecteur accablé se demande s'il doit croire le diabolique Waremma-Warschauer qui affirme que "l'homme ne se fiche pas mal de la justice" et qu'il "n'a pas d'organe pour la percevoir" (1), ou s'il doit partager la triste résignation du gardien Klakutsch selon qui "la

(1) Ibid., p. 287.

justice est un mot qu'on ne devrait jamais prononcer..., un mot qui ressemble à un poison (et qui vous) échappe quand on le saisit" (1).

UNE FORME ROMANESQUE ELABOREE

Par sa forme autant que par son contenu, L'Affaire Maurizius fait figure d'oeuvre élaborée et la qualité des techniques romanesques dépasse ici celle de tous les livres antérieurs.

Jusqu'à-là, Wassermann a su écrire des récits complexes dans lesquels de multiples actions sont habilement rattachées et mêlées à l'action principale. Mais, aussi habile que soit l'architecture romanesque d'un livre comme Le Bonhomme aux Oies, les actions annexes n'y ont en définitive de poids et d'existence que par rapport à l'action principale à laquelle elles sont subordonnées.

Dans L'Affaire Maurizius, au contraire, nous sommes en présence de plusieurs actions insérées les unes dans les autres dont chacune possède son originalité et sa signification et pourrait vivre d'une existence propre. L'histoire de Leonhart Maurizius, jusqu'au procès et à la condamnation, pourrait être dissociée de l'histoire d'Etzel ; l'une et l'autre représentent ce que Eberhart Lämmert appelle des "selbständige Handlungsstränge" (2) ; conformément à la définition de Lämmert, ces actions indépendantes possèdent une matière autonome ; il existe entre l'une et l'autre des passerelles (Laufstege) (2), mais elles se situent à différents niveaux du temps, dans des lieux différents et font intervenir des personnages différents.

(1) Ibid., p. 374.

(2) Eberhart Lämmert, Bauformen des Erzählens, 1967, p. 44. Lämmert écrit : "Zu einem selbständigen Handlungsstrang gehört notwendig ein sich selbst tragendes Stoffgerüst, das freilich durch "Laufstege" des Sinnzusammenhangs mit dem Gesamtgerüst verbunden ist. Verschiedene Handlungsstränge divergieren deshalb stets mindestens in einem der folgenden drei Kriterien : Verschiedene Handlungszeit - verschiedener Schauplatz - verschiedene Personen".

Les trois actions

L'Affaire Maurizius présente essentiellement trois actions dont l'une se déroule dans le passé, "l'action Maurizius", et les deux autres dans le présent, "l'action Andergast" et "l'action Etzel". Cette dernière doit être considérée comme l'action prépondérante, celle que Lämmert appelle "übergeordnete Handlung". Elle garantit l'unité et la solidité de l'ensemble dont elle constitue "l'épine dorsale" (1). A elle se rattachent les fils des actions parallèles et des actions antérieures. Cette prépondérance est clairement soulignée dans le texte : le nom d'Etzel apparaît dès la deuxième ligne du roman et c'est sur lui que se termine le récit.

Lié par cette matière complexe, Wassermann devait satisfaire à plusieurs exigences : dans le récit écrit au présent, il devait faire progresser simultanément l'action Andergast et l'action Etzel, tout en révélant peu à peu à travers elles l'action Maurizius ; il devait montrer les liens qui unissent les différentes intrigues, tout en conservant à chacune son autonomie et son ampleur, même si l'une d'elle devait forcément apparaître comme l'action dominante.

Les deux actions présentes se déroulent pour l'essentiel dans des lieux différents -Francfort et Berlin- ce qui garantit leur indépendance. Mais le lecteur n'a jamais l'impression qu'elles sont simplement juxtaposées. Elles sont liées l'une à l'autre non seulement par la similitude des buts visés - Etzel et son père veulent tous deux faire la lumière sur l'affaire Maurizius - mais encore par ces liens qui unissent entre eux le père et le fils et qui sont perpétuellement rappelés dans le récit. Dans sa recherche, le procureur est toujours hanté par l'image d'Etzel qui lui est un vivant reproche et comme un aiguillon qui le pousse à agir ; de même Etzel n'oublie jamais, au cours de son enquête, l'image d'un père dont il veut triompher. Chacun d'eux constitue pour l'autre la raison essentielle de parvenir au but. Quant à la révélation progressive de l'action passée, elle se fait par le biais d'une superposition des plans différents du temps, de l'année 1905 et de l'année 1924. L'auteur procède ici de manière habile : le rappel du passé ne donne pas lieu à une série

(1) L'expression est d'Otto Ludwig : "Ein so großes Tier wie der Roman muß ein Rückgrat haben", cit. F.R. Stanzel, in Typische Formen des Romans, 1964, p. 69.

de récits simplement enchassés dans un récit plus vaste qui serait écrit au présent et constituerait en quelque sorte une histoire-cadre, une "Rahmenerzählung", comme en possèdent de nombreux recueils de nouvelles. Ici, les faits anciens sont exposés d'une manière logique, quasi organique. L'action présente n'est que leur prolongement et ils sont peu à peu révélés par les personnages pour lesquels ils ont constitué et constituent encore la trame de l'existence. Quand Leonhart Maurizius, Waremmé ou Andergast se penchent sur le passé, ils ne s'intéressent pas à autre chose qu'à eux-mêmes et ils n'analysent pas autre chose que leur propre destinée, si bien que le perpétuel passage de l'année 1905 à l'année 1924 et vice versa s'effectue sans que se produise la moindre rupture dans le cours du récit. Dans ces existences, tout est lié ; de même qu'elles forment un tout cohérent, le texte dans lequel elles nous sont présentées constitue lui aussi un ensemble harmonieux et à aucun moment nous n'avons l'impression d'un assemblage artificiel. "L'action passée" s'est déroulée quinze ans avant le début du roman, elle est nettement délimitée dans le temps, elle pourrait constituer un récit autonome, mais elle apparaît aussi comme le véritable moteur de l'action présente. C'est pourquoi le passé surgit dès la première phrase, au coeur du présent :

"Dès avant l'apparition de l'homme à la casquette de marin, il était visible que le jeune Etzel était agité de vagues pressentiments, peut-être à cause de cette lettre timbrée de Suisse qu'en rentrant de l'école il avait vue sur la console du vestibule" (1).

C'est par l'homme à la casquette de marin, Peter Paul Maurizius, père du condamné, qu'Etzel va avoir la première révélation de l'erreur judiciaire ; quant à l'allusion à la lettre timbrée de Suisse, elle contient en germe tout l'exposé des problèmes familiaux qui ont marqué l'enfance d'Etzel. La lettre vient en effet de sa mère dont il est séparé. Ainsi la première phrase du roman suggère déjà toutes les raisons anciennes qui motivent le comportement d'Etzel : son passé familial, l'injustice dont Leonhart Maurizius a été la victime.

(1) Maurizius, p. 9.

Un plan rigoureux

Les trois actions sont exposées et imbriquées les unes dans les autres selon un plan d'ensemble très rigoureux. Le roman est divisé en trois parties dont la longueur varie en fonction du volume de la matière traitée.

Reprenant la terminologie élaborée par Günther Müller (1), Kaspar Schnetzler a montré dans son étude sur L'Affaire Maurizius (2) qu'il existe ici un rapport étroit entre Erzählzeit et erzählte Zeit : la durée du récit est proportionnée à la durée des événements racontés. La première partie du livre qui nous restitue en détail deux semaines de la vie d'Etzel et du procureur Andergast, compte 213 pages. Les événements relatés dans la deuxième partie s'étalent sur huit semaines, mais l'auteur n'en retient que certaines journées et certaines heures significatives; il parvient à exprimer sa matière en 251 pages. L'action de la dernière partie se déroule en l'espace de quatre jours, 71 pages suffisent à l'exposer.

Les deux actions présentes constituent d'un bout à l'autre du livre le support du récit. Elles alternent à des rythmes différents selon les parties. Dans la première partie, quatre chapitres sont d'abord consacrés aux "préparatifs d'Etzel", trois autres aux "préparatifs" du procureur. La correspondance entre ces deux groupes de chapitres est remarquable. Chacun des deux personnages suit un itinéraire à peu près comparable et dans les deux cas l'action passée progresse d'une manière décisive. Etzel rencontre P.P. Maurizius ; puis il commence à mener son enquête, il questionne Rie, la gouvernante, et sa grand-mère, il s'assure l'aide de Camill Raff, son professeur. Il décide enfin de quitter la maison paternelle pour rechercher la vérité :

"Trois jours après sa visite à la générale, Etzel quitta la maison paternelle et la ville. C'était un mardi, l'avant-dernier jour des vacances de Pâques" (3).

(1) Günther Müller, Erzählzeit und erzählte Zeit, Festschrift Paul Kluckhohn und Hermann Schneider, Tübingen 1948.

(2) Kaspar Schnetzler, Der Fall Maurizius. Jakob Wassermanns Kunst des Erzählens Berne 1958, p. 22 sq. et 39 sq. Notre analyse doit beaucoup à ce livre de Schnetzler.

(3) Maurizius, p. 113.

De même que pour Etzel la rencontre avec P. P. Maurizius et la lettre arrivée de Suisse ont été décisives, de même le procureur est ébranlé par le départ et la lettre de son fils ; il interroge Rie, sa mère et Camill Raff, puis il reprend le dossier Maurizius -pour le lecteur, c'est la deuxième révélation du passé- enfin, il envisage comme possible le recours en grâce. Par sa réponse à P. P. Maurizius : "En mettant les choses au mieux, on pourrait finalement transmettre votre demande de grâce avec avis favorable" (1), il engage l'action dans une voie décisive, comme Etzel l'a déjà fait au moment de son départ.

Dans la deuxième partie, les deux actions alternent avec une fréquence plus rapide, presque de chapitre en chapitre, ce qui souligne la simultanéité et la similitude des démarches d'Etzel et du procureur.

Au chapitre VIII, Etzel arrive à Berlin, il prend pied dans le monde inconnu de la grande ville, s'installe à la pension Bobike, rencontre une première fois Waremmé. Au chapitre IX, Andergast se rend à la prison de Kressa, pénétrant lui aussi dans un univers hostile et étranger. Il voit Leonhart Maurizius, établit difficilement le contact avec lui. Nous retrouvons de nouveau Etzel face à Waremmé dans les chapitres X et XI, puis Andergast face au détenu dans les chapitres XII et XIII. Dans les chapitres X et XII, les dialogues sont exclusivement consacrés au "dévoilement" de l'affaire Maurizius : aux portraits de Waremmé et de Leonhart, aux relations des deux hommes avec Elli et Anna Jahn. Par contre, les chapitres XI et XIII présentent tous deux de longues digressions: Waremmé parle du monde américain, Leonhart de la manière dont les condamnés vivent leur détention et font l'expérience du temps. Ces deux chapitres décrivent en outre, pour chacun des deux personnages de l'action présente, une rencontre importante : Etzel rencontre l'écrivain Melchior Ghisels, Andergast sa femme Sophia.

Dans la troisième partie, les différentes actions parviennent à leur terme. Le chapitre XIV marque la fin de l'action passée : Waremmé avoue son faux témoignage, il explique qu'il a armé le bras d'Elli Jahn. A partir de là, l'énigme passée n'existe plus et les deux derniers chapitres du roman se déroulent intégralement dans le présent. Le chapitre XV décrit le désarroi de Maurizius après sa libération, et son suicide ; le chapitre XVI, le plus dramatique

(1) Ibid., p. 211.

du livre, remet en présence Etzel et son père, les deux actions présentes se rejoignent, le conflit se résout par le triomphe du fils.

Le découpage de la matière

Ce plan d'ensemble strict, cet équilibre entre les différentes masses du récit et ces correspondances de partie à partie sont le signe d'une "puissance d'organisation" (1) qui caractérise aussi la présentation de la matière dans le détail. Ici, comme dans Le Bonhomme aux Oies ou dans Christian Wahnschaffe, Wassermann traite la matière selon la technique du découpage en brèves séquences de trois ou quatre pages, voire de deux pages, qui constituent les subdivisions des chapitres. Un certain nombre de procédés lui permettent d'éviter les dangers de dispersion et de confusion inhérents à ce genre de méthode : il annonce, résume, ménage des "seuils marquants dans le cours du récit, des coupures et de nouveaux départs" (2).

Chacune des trois grandes parties du livre porte un titre parfaitement adapté à son contenu, qui non seulement résume les faits mais encore souligne leur signification profonde : La Valeur de la Vie (Die Kostbarkeit des Lebens) (3). Entre deux Mondes (Das Zwischenreich) et La Mort irrévocable (Die Unwiderruflichkeit des Todes). L'injustice a atteint Leonhart Maurizius dans ce qu'un être a de plus précieux, dans son droit de vivre dignement une existence humaine. Durant ses longues années de détention, il n'a mené qu'une existence de fantôme, aux portes de la mort. Sa libération démontre que désormais il n'est plus apte à la vie; il franchit alors, par le suicide, le pas irrévocable. Ces trois titres sont plus que de simples résumés, ils mettent en évidence le mouvement général de l'oeuvre, le processus de l'injustice qui conduit Maurizius de la vie à la mort, en le faisant passer par le stade intermédiaire de la détention

(1) Schnetzler, op. cit., p. 23.

(2) E. Lämmert, op. cit., p. 33.

(3) Cette expression est reprise à la fin de la première partie ; P. P. Maurizius dit alors à Andergast : "Réfléchissez, Monsieur, à ce que vaut une existence. Réfléchissez au prix d'une vie". Ainsi, les 13 premiers chapitres sont placés sous le signe de la "valeur de la vie".

Contrairement à ce qui se produit dans la plupart des oeuvres antérieures, les chapitres ne portent pas de titres, mais Wassermann n'a pas renoncé pour autant à instruire son lecteur et à lui fournir les points de repère essentiels. Il l'a fait simplement d'une manière plus subtile, intégrant en quelque sorte le titre au récit (1). La première phrase d'un chapitre se présente la plupart du temps à la fois comme un résumé de ce qui précède et comme une allusion au contenu des pages qui suivent. C'est ce qui se passe au début du chapitre VI :

"Chaque soir, il est là jusqu'à une heure tardive, assis en face de ces dossiers poussiéreux, il prend des extraits, note, compare, examine. C'est un véritable travail de fouille et de terrassements" (2); ces phrases rappellent que le procureur a repris le dossier Maurizius et elles annoncent sa longue confrontation avec le passé. Les fins de chapitres sont également traitées avec soin ; elles mettent un terme clair à un développement essentiel, marquent une étape décisive après laquelle l'action s'engage dans une voie nouvelle. Ainsi, l'adieu d'Etzel à sa grand-mère représente un tournant dans son existence :

"Etzel s'approcha d'elle..., lui prit le visage entre ses deux mains.. Puis il la regarda dans les yeux avec cette indescriptible gravité qui l'avait confondue une fois déjà, "Adieu, ma vieille grand-maman". Lorsqu'elle leva les yeux, il était déjà dehors" (3).

On objectera que cet art de terminer un chapitre, d'interrompre et de faire repartir l'action n'est pas nouveau chez Wassermann et qu'on retrouve dans L'Affaire Maurizius toutes les habiletés techniques anciennes. Il n'est pas douteux que ce roman comme les autres suscite chez le lecteur un intérêt soutenu, qu'il nous invite à tourner les pages, que Wassermann sait faire progresser son récit en dosant savamment ses effets. Ici comme ailleurs, un conteur habile est à l'oeuvre : la grande interrogation initiale ne trouve une réponse satisfaisante qu'à la fin du récit, le contenu de la lettre "timbrée de Suisse"

(1) Si l'on prend l'exemple du Bonhomme aux Oies ou de Gaspard Hauser, on s'aperçoit que, dans les romans antérieurs, les titres de chapitres n'étaient qu'une simple indication de contenu : Inspector Jordan und seine Kinder, Daniel und Gertrud..., ou bien : Caspar träumt, Daumer stellt die Metaphysik auf die Probe.

(2) Maurizius, p. 145.

(3) Ibid., p. 112.

ne nous est jamais révélé et l'épisode de la "jeune Californienne", maîtresse du procureur, semble tiré de quelque roman populaire. A la fin du chapitre VIII, Etzel peut espérer obtenir la clé de l'énigme : au nom de Maurizius, Waremmé a tressailli, mais il se contente pour l'instant "d'enlever ses lunettes" ; Etzel n'apercevra que le vide "dans ses yeux, deux yeux incolores comme l'eau, éteints et presque morts" (1). Frustrés de la réponse, nous devons attendre jusqu'au chapitre XIV pour que Waremmé se décide à parler.

L'Affaire Maurizius est sans nul doute une "histoire bien contée", mais l'auteur ne nous convie jamais à la facilité. Tout autant que la rigueur et la fermeté du plan, le style, à la fois sobre et divers, assigne à ce roman une place de choix.

Récit, dialogue et monologue

Selon les exigences de la matière, Wassermann utilise des modes d'exposition différents : le récit, le dialogue ou le monologue.

Toute l'action présente nous est restituée sur le mode du récit qui, par conséquent, domine dans la première partie -préparatifs d'Etzel et préparatifs du procureur- et dans la troisième partie- libération et suicide de Maurizius, affrontement du père et du fils-. Le dialogue apparaît chaque fois qu'un personnage de l'action présente est confronté à un personnage de l'action passée, c'est pourquoi la presque totalité de la deuxième partie et le premier chapitre de la troisième partie se présentent sous cette forme : Etzel rencontre Waremmé, Andergast rencontre Maurizius. De ces dialogues émerge peu à peu l'action passée elle nous est rapportée par les personnages qui y ont été directement mêlés - Waremmé et Leonhart - et qui, se substituant à l'auteur, relatent les événements antérieurs. Le monologue apparaît lorsqu'un personnage se trouve seul confronté au passé ; on le rencontre donc dans les chapitres VI et VII : le procureur revit en pensée le procès au cours de ses longues veilles solitaires, le récit fait place au monologue. De même, les interminables dialogues de la deuxième partie tournent fréquemment au monologue lorsque Waremmé ou Leonhart, oubliant la présence de leur interlocuteur, se perdent dans leurs souvenirs. Cela nous vaut les longues digressions sur le problème juif, sur l'Amérique, sur le thème du temps et de la responsabilité.

(1) Ibid., p. 243.

Ces trois modes d'exposition remplissent des fonctions différentes. Le récit donne une impression de mouvement, il fait progresser l'intrigue en nous rapportant les événements présents dans leur succession chronologique. Dialogues et monologues, au contraire, ont tendance à ralentir la marche de l'action parce qu'ils nous restituent moins les faits extérieurs que les doutes et les hésitations des personnages, l'ambiguïté des sentiments. Avant d'arracher leur secret à Wareme ou à Leonhart, Etzel et Andergast doivent gagner leur confiance, percer leur mystère et mériter leurs confidences; ils doivent remonter avec obstination jusqu'à un passé vieux de vingt ans que chacun a refoulé dans les profondeurs de son être et que personne ne veut plus voir à la lumière de la vérité. On ne parvient à des révélations importantes pour la marche de l'action qu'au terme d'un long cheminement souterrain qui épouse les contradictions et les sinuosités de la conscience.

De même, lorsque le procureur se plonge dans le dossier Maurizius, l'action s'intériorise et s'immobilise ; Andergast s'enferme dans ses obsessions en lui remontent les souvenirs du passé, il se remet en cause ; dans un douloureux examen de conscience, il juge le magistrat et le père qu'il a été, il met à nu ce qu'il a refusé de voir jusque là, tout ce que cachaient les apparences quotidiennes, la façade de respectabilité de son existence bourgeoise et son respect de la loi. Alors, aucune perspective ne se dessine plus pour l'action, tout l'intérêt est concentré sur les profondeurs de l'âme. C'est pourquoi revient perpétuellement cette image du cercle dans lequel personnage, auteur et lecteur se trouvent enfermés :

"Dès qu'elles s'écartent du cercle qu'occupe le détenu Maurizius, toutes ses pensées sont fugitives et sans importance" (1).

"Ainsi, son âme torturée passait tour à tour du cercle de visions hallucinantes dont Maurizius était le centre, dans l'autre, au milieu duquel se trouvait Sophie" (2).

Dialogues et monologues agissent donc à la manière "d'éléments retardateurs". Ils imposent au récit une progression lente, c'est-à-dire tout le contraire de cette marche spectaculaire et quelquefois tapageuse que l'on trouve

(1) Ibid., p. 290.

(2) Ibid., p. 422.

dans d'autres romans de Wassermann. Ici, on ne vole pas de péripétie en rebondissement; Wassermann s'attarde à scruter le mystère des âmes, l'action extérieure s'estompe à maintes reprises au profit de ses répercussions psychologiques et morales. Le romancier qui disposait ailleurs de pouvoirs discrétionnaires, interrompant ou faisant repartir l'action selon son bon plaisir, qui s'adressait directement au lecteur pour le guider ou pour exciter sa curiosité (1), s'efface désormais derrière ses personnages; il n'est plus par endroits que le témoin de leur vie intérieure. Cet effacement de l'auteur est particulièrement remarquable dans les chapitres dialogués de la deuxième partie. Les personnages vivent ici d'une existence indépendante, l'auteur consigne leurs paroles, il ne manifeste sa présence que par quelques notations laconiques destinées à faire le lien entre les différentes parties du dialogue, à préciser telle attitude, à assurer la continuité de l'action :

"De son pas traînant, Maurizius alla deux fois d'un bout à l'autre de la cellule avant de se rasseoir et de continuer : "Lorsque aujourd'hui, plus de vingt ans après(...), je me demande quelle fut au fond la vraie raison qui incita Waremme à me faire ces confidences, je ne trouve pas de réponse satisfaisante" (2).

Si les dialogues et les monologues progressent au rythme incertain et imprévisible des sentiments et des passions, épousant les contours flous de la vie psychologique, le récit permet de cerner clairement une idée, de fixer un état d'âme. C'est pourquoi, au chapitre VII, de rapides notations objectives marquent les différentes étapes de la confrontation du procureur avec le passé. Andergast vient de relire les actes du procès Maurizius, il quitte son bureau, marche à travers la campagne où la tempête qui fait rage est en accord avec les contradictions et le déchirement de son être. Une phrase toute simple revient à intervalles réguliers pour ponctuer la montée du doute et de l'obsession; elle traduit l'ébranlement progressif du personnage et sa prise de conscience

(1) Ce passage d'Ulrike Woytich est particulièrement révélateur de l'intrusion de l'auteur dans le récit. Wassermann, évoquant les projets d'Ulrike, éveille la curiosité du lecteur : "Dabei ist die Frage noch nicht beantwortet : worin bestand eigentlich ihr Plan ? was lockte sie ? was trieb sie, ihre Kräfte zu sammeln, um in der einen vorgetzten Richtung zu wirken ? Wollte sie sich einnisten in dem friedlichen Bürgerquartier..." ? Ulrike, p. 30.

(2) Maurizius, p. 388.

finale :

"Il marcha d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il arriva à la Dämmerheide, en plein champ" (1).

"Monsieur d'Andergast s'arrêta" (2).

"Monsieur d'Andergast s'arrêta encore une fois, retira son mouchoir de la poche intérieure de son veston et s'essuya le front" (3).

"Monsieur d'Andergast marcha plus vite, à grandes enjambées" (4).

"Il prit position pour se défendre contre un coup de vent, comme si c'était le dernier assaut de ses doutes" (5).

Comme l'a fait remarquer K. Schnetzler, l'action devient ici le miroir de l'âme (6) et ces brèves descriptions du comportement suffisent à exprimer une gamme complexe de sentiments. Cette sobriété et cette concision du style contrastent avec l'exubérance de la forme que nous avons souvent constatée dans d'autres romans. Dans l'Affaire Maurizius, le style s'apparente parfois à celui du compte rendu ou de la chronique, il s'adapte à la sécheresse de l'univers administratif. Dans une langue laconique, Wassermann nous restitue la froideur de la prison de Kressa :

"Maurizius regarda d'un oeil indifférent (le procureur) prendre son chapeau, donner à la porte le signal convenu avec le gardien et quitter la cellule. Un second gardien parut avec un plateau de fer-blanc, il apportait le repas du détenu 357" (7).

Ailleurs, quelques phrases dépouillées résument un chapitre entier et traduisent une décision acquise pourtant au terme d'une longue lutte intérieure :

(1) Ibid., p. 183.

(2) Ibid., p. 188.

(3) Ibid., p. 190.

(4) Ibid., p. 193.

(5) Ibid., p. 195.

(6) Schnetzler, op. cit., p. 27.

(7) Maurizius, p. 409.

"Rentré au bureau, à trois heures de l'après-midi, il expédie au ministère de la Justice une longue dépêche de deux cents mots où, en termes pressants, il lui demande la grâce immédiate du détenu Maurizius" (1).

Le suicide de Leonhart lui-même nous est rapporté dans une langue qui refuse l'emphase :

"Il fait un pas dans le vide. Il était temps ; quelques mètres encore et le train aurait dépassé le viaduc. Il fait ce pas comme on passe d'une pièce à une autre. C'est un pas dans le monde de l'irrévocable, de l'irrévocable, sans retour possible" (2).

Espace et temps

Le même sens de la mesure caractérise les indications d'ordre temporel et spatial. Ici encore Wassermann a renoncé au flou et au vagabondage de l'imagination, il a recherché la vraisemblance. Il indique avec une précision minutieuse les dates et les heures (3), si bien qu'il est possible de reconstruire une chronologie détaillée des événements. Les lieux sont clairement désignés et décrits. L'action passée se déroule à Bonn, l'action présente à Francfort, Kressa et Berlin. Les noms des places et des rues contribuent à créer un décor réel et donnent à l'ensemble une allure d'objectivité :

"Le lendemain, Etzel alla rue d'Usedom, à l'angle de la rue de Jasmond et monta au premier. Dans l'escalier, il y avait un écriteau en carton sur lequel on lisait en grandes lettres noires : Mathilde Bobike, repas de midi : 4 marks 50 par abonnement d'une semaine" (4).

(1) Ibid., p. 465.

(2) Ibid., p. 524.

(3) On peut retenir comme exemples le début du chapitre V et celui du chapitre XII, p. 113 et 367. Cf. aussi supra, p. 578.

(4) Ibid., p. 222.

Après sa libération, Leonhart est ballotté de ville en ville, il se rend successivement à Echternach, Kaiserswerth, Mayence, Berlin et Leipzig, mais ces changements de décor obéissent ici à une nécessité interne ; ils ne sont plus le signe d'une dispersion ou d'une divagation de l'imagination comme dans Renate Fuchs, mais au contraire le symbole de l'errance à laquelle Leonhart se trouve condamné après sa libération. De même, l'évocation de l'Amérique par Waremmé ne répond pas à un besoin d'exotisme et de couleur locale, comme c'est le cas dans Christian Wahnschaffe où l'auteur nous entraîne de pays en pays ; la peinture du monde américain permet de soulever des problèmes réels et de restituer une expérience fondamentale de Waremmé.

Cette impression de vérité se retrouve dans l'évocation du cadre de vie des personnages et de l'atmosphère générale du récit. La majeure partie de l'action se passe dans le bureau dépouillé du procureur Andergast, dans les locaux impersonnels du palais de justice, dans la cellule du condamné où règne un jour blafard et dans la chambre misérable et inhospitalière de Waremmé. Les personnages sont presque toujours enfermés dans un monde clos. Quand ils échappent à cette atmosphère accablante, ce n'est que pour trouver au dehors la pluie et la grisaille. Au moment où Etzel quitte sa ville natale, il doit affronter "la tempête et les averses de pluie" ; chaque fois que le procureur se rend à Kressa, le temps est maussade (1). La nature et l'environnement des êtres est en accord avec le drame triste qui se joue. On est ici en présence d'un symbolisme de bon aloi qui se retrouve dans la mise en oeuvre de certains motifs repris de chapitre en chapitre.

Chaque fois que son image s'impose au procureur, Etzel tient dans sa main une petite lanterne sourde ; ce n'est pas là un simple motif ornemental (2). Dans son enfance, Etzel a pu, grâce à cette lanterne apporter la preuve d'une injustice. Cet objet reste attaché à sa personne comme un signe de son élection: Etzel est l'adolescent justicier qui apporte la lumière et la vérité.

(1) Cf. : "Kurz vor Kressa wurde die Fahrt durch eintretenden Regen verzögert", ibid., p. 433.

(2) Cf. ibid., p. 133, 139, 177, 201, 202. On pourrait également étudier le motif des yeux et du regard qui permet à l'auteur de répartir les personnages en deux catégories : les êtres froids qui ne voient que la surface des choses (Andergast) et ceux qui sont capables de regarder (Etzel).

Fond et forme

On voit comment tous les procédés que Wassermann a souvent utilisés avec une habileté excessive se trouvent en quelque sorte ennoblis dans L'Affaire Maurizius où ils sont employés à bon escient et adaptés à la matière.

Ainsi, la présentation des personnages par couples dont chaque membre a un caractère opposé à celui de l'autre paraît ici moins artificielle et moins systématique que dans d'autres romans. Certes, Elli s'oppose à Anna Jahn et Leonhart Maurizius au procureur Andergast, mais ce procédé d'opposition n'est plus cette simple peinture en "noir et blanc" dont parle W. Voegeli à propos de Christian Wahnschaffe (1), il devient un véritable procédé de composition qui permet de traiter la matière dans son ensemble et de rendre compte de la dualité fondamentale de la vie. Tout le roman repose sur cette idée de polarité, sur la dualité de l'action, sur l'opposition et la complémentarité des contraires : le passé et le présent s'éclairent mutuellement, le coeur s'oppose à l'esprit, les grandes forces de la justice et de l'injustice, du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres se livrent leur combat éternel, le fils se dresse contre le père. On peut parler ici, comme l'a fait Rudolf Kreutzer, d'un véritable "principe de mise en forme dualiste" (2), d'une adéquation de la forme et du fond dont la mise en oeuvre de la technique du "dévoilement" fournit une autre illustration significative. Ce procédé permet ici de restituer le long cheminement vers la vérité.

Wassermann ne dévoile les faits que par bribes, il n'instruit son lecteur, aussi bien d'ailleurs que les personnages eux-mêmes, que par étapes successives, en ne procédant chaque fois qu'à des révélations partielles.

On ne peut se faire une idée claire du procès de L. Maurizius qu'à travers ce qu'en disent les différents personnages. Pour en avoir une vision globale, il faut attendre les révélations successives de la générale Andergast, de P. P. Maurizius, du professeur Forster-Loering, du procureur général lui-même, du condamné, etc... Petit à petit l'image se complète et le lecteur est amené, au fur et à mesure qu'il tourne les pages, à reconstituer le procès à

(1) W. Voegeli, op. cit., p. 118.

(2) L'expression est de Rudolf Kreutzer qui a étudié cet aspect de la production de Wassermann dans Das dualistische Gestaltungsprinzip bei Jakob Wassermann, Bonn, Phil. Diss. 1949 Masch.

la fois dans son déroulement chronologique, dans son contenu et dans l'atmosphère dans laquelle les choses se sont passées.

Il en va de même en ce qui concerne le meurtre d'Elli Jahn dont nous n'obtenons une explication satisfaisante qu'à la fin du livre, au terme d'une multitude d'éclaircissements dont nous ne pourrions faire ici l'inventaire exhaustif sans tomber dans un résumé pur et simple du roman. Nous ne retiendrons par conséquent que les étapes essentielles dans la reconstruction des faits. La première version du meurtre est donnée par P. P. Maurizius (1), puis c'est le procureur qui, en se fondant sur le dossier, propose une reconstitution des événements, entrevoit des points faibles et avance une nouvelle explication (2). Ses entretiens avec P. P. Maurizius (3), puis avec le condamné dans la prison de Kressa font ensuite accomplir à l'enquête un pas décisif (4). Enfin, les aveux de Wareme (5) viennent couronner l'ensemble de la démonstration.

Cette méthode d'exposition suggère l'image du puzzle que nous avons évoquée plus haut à propos des personnages; elle est aussi en accord avec l'image de ce "travail de fouille et de terrassement" (6) que doit accomplir le chercheur de vérité.

Dans son article Quelques remarques sur l'Affaire Maurizius, Wassermann a défini ainsi les techniques qu'il a mises en oeuvre dans son roman : "J'ai essayé quelque chose d'entièrement nouveau : la fable n'obéit pas aux procédés de la juxtaposition, de la superposition ou de la succession ; ses différents éléments sont au contraire disposés l'un au-dessous de l'autre, dans des zones de plus en plus profondes... J'ai parfois comparé cette forme à celle d'un entonnoir bâti dans la terre dont l'ouverture la plus étroite serait tournée vers le haut et la plus large vers le bas" (7).

(1) Ibid., p. 80 sq.

(2) Ibid., p. 145-176.

(3) Ibid., p. 208.

(4) Ibid., p. 421-422. Au terme des entretiens avec L. Maurizius, le procureur est à même de donner une image précise des faits.

(5) Ibid., p. 490.

(6) Ibid., p. 145.

(7) Lebensdienst, p. 337.

Cette image de l'entonnoir renversé est intéressante à plusieurs titres et s'applique parfaitement au roman. De même qu'on n'aperçoit d'abord que la petite ouverture de l'entonnoir, on ne distingue au début du récit que des lambeaux et de vagues indices de vérité. La porte qui donne accès à la vérité est étroite et seul celui qui a le courage de la franchir mérite la révélation. Une fois le pas franchi, il voit son horizon s'élargir graduellement comme s'il était placé au centre d'une série de cercles successifs dont le diamètre irait s'agrandissant. Cet élargissement du champ de vision s'accomplit dans un mouvement de descente vers la vérité qui rappelle l'activité du mineur. D'un bout à l'autre, c'est un enfoncement dans les faits, une recherche souterraine, "l'entrée dans un univers de catacombes" (1).

A partir d'un certain moment, celui qui est appelé à voir la vérité, ne peut plus s'empêcher d'aller toujours plus bas; de scruter les profondeurs avec un acharnement grandissant pour leur arracher leur secret. A partir d'un certain point, la recherche de la vérité devient une obsession.

Elle impose de perpétuels retours en arrière, l'analyse toujours renouvelée d'un seul et même fait placé sous des éclairages différents; elle condamne l'esprit à un cheminement en rond autour d'un pôle à l'attraction duquel il ne peut échapper. C'est pourquoi on a l'impression, à la lecture du roman, d'être toujours ramené aux mêmes questions. Mais il ne peut en être autrement, l'obsession dont sont victimes les personnages impose des interruptions dans le cours du récit et des retours incessants sur les questions primordiales. Ici encore, la forme est parfaitement adaptée aux idées qu'elle veut exprimer, elle est en accord avec la quête obsédante de la vérité, avec l'inlassable déchiffrement du passé et l'étude opiniâtre des âmes.

(1) Maurizius, p. 141.

UN GRAND ROMAN DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Quand on compare L' Affaire Maurizius au fait divers initial, on mesure l'ampleur des modifications qu'a subies la matière brute. L'imagination du romancier a donné aux faits une autre signification; Wassermann a approfondi le caractère du condamné, il a créé toute une série de personnages, imaginé des situations et des relations, soulevé des problèmes pour lesquels la réalité ne lui fournissait aucun modèle. Nous sommes ici en présence d'un authentique travail de création, tel que l'auteur l'a défini lui-même :

"Pour transposer l'expérience concrète dans la sphère de la poésie, il faut que je la débarrasse des scories de la réalité. Il faut, pour ainsi dire, que dans ma poitrine elle passe par l'épreuve purificatrice de la flamme. Dans tous les cas, il s'agit d'une métamorphose de matière en esprit" (1).

Ce livre se présente d'abord comme un roman psychologique. L'auteur y étudie avec finesse les relations familiales, plus particulièrement le conflit du père et du fils, il rend compte de l'ambiguïté du sentiment amoureux chez Leonhart Maurizius ; en utilisant les méthodes de la psychologie moderne, il restitue la vie profonde des êtres, ses figures romanesques ont une véritable dimension humaine et se distinguent des personnages artificiellement grandis que l'on rencontre dans bon nombre de romans antérieurs. Etzel, Andergast, Waremme ou Leonhart Maurizius, sans compter toutes les figures annexes, sont des êtres réellement présents et vivants, mais en même temps nous reconnaissons en eux des "Gestalten" au sens où Wassermann entendait ce mot, c'est-à-dire des personnages porteurs d'une signification humaine générale qui échappent aux limites d'une époque déterminée. Erwin Reiner ou Crammon représentaient des types humains pittoresques liés à leur temps et à la mode du jour : l'un était le jeune dépravé de la belle époque et l'autre "l'incarnation du dandy" (2). Etzel, au contraire, représente la jeunesse assoiffée de justice, Andergast l'esprit froid attaché à la lettre de la loi, Leonhart la faiblesse morale et Waremme l'intellectuel dévoyé. Ces figures ont une valeur universelle, elles sont promises à la durée.

(1) Selbstbetrachtungen, p. 66-67, tr. M. Boucher, op. cit., 56-57.

(2) W. Voegeli, op. cit., p. 110.

L'Affaire Maurizius nous est apparue aussi comme un roman social dans lequel Wassermann restitue une image assez complète de la société allemande de son temps, depuis la famille patricienne du procureur Andergast jusqu'à la petite bourgeoisie représentée par Peter Paul Maurizius. Il évoque même, à travers les hôtes de la pension Bobike, les couches plus humbles de la population. Comme dans le reste de son oeuvre, il met en accusation l'univers de la bourgeoisie allemande, mais sa critique est ici plus nuancée et plus élaborée qu'ailleurs. La période wilhelminienne est jugée à travers deux représentants, Leonhart Maurizius et le procureur Andergast, en qui s'incarnent ses défauts majeurs et contradictoires : Leonhart s'est laissé séduire par la facilité et les fausses valeurs matérielles, il a été victime de la dépravation morale de son temps. Andergast au contraire, s'est posé en défenseur des valeurs traditionnelles, il a cru défendre l'ordre et freiner la décadence, mais en réalité, comme tous ceux qui se trouvaient à des postes de responsabilité, il a empêché l'évolution nécessaire d'une société pétrifiée dans ses rites.

Ce livre est aussi un roman à thèse, où l'auteur nous invite, à travers le récit d'une erreur judiciaire, à une réflexion élevée sur la justice et la culpabilité. Wassermann veut démontrer que la vérité est fragile, qu'il est difficile d'en cerner les contours; il suggère, comme Pirandello, qu'elle a de multiples visages. Essayant de préciser la notion de culpabilité, il aboutit à la conclusion que, si Leonhart Maurizius n'a pas commis le crime dont on l'accuse, il est néanmoins coupable. La situation de Leonhart n'est sans doute pas la même que celle de Joseph K. dans Le Procès: il connaît son acte d'accusation; mais son attitude rappelle celle du personnage de Kafka : il ne met pas en cause lui non plus la valeur du jugement et il a conscience d'avoir commis une faute, même si ce n'est pas celle dont on l'accuse. On est loin ici des faux problèmes ou du moins des "questions à la mode" que Wassermann s'est souvent attaché à traiter, le problème de la culpabilité humaine est de tous les temps.

Un des mérites les plus éminents du livre nous semble enfin résider dans sa forme élaborée. La courbe générale du récit est celle d'un roman policier. Cela a assuré le succès de l'oeuvre dans le public, mais a aussi déprécié son image auprès des spécialistes de la critique littéraire. Dans la postface qu'il a donné à L'Affaire Maurizius (1), F. Martini a montré qu'un "vieux préjugé

(1) Der Fall Maurizius, Ed. Rütten und Loening, Nachwort von Fritz Martini, p. 541-573.

allemand a banni le roman policier dans les dépressions de la littérature de feuilleton" (1). Ce préjugé, affirme-t-il, n'a pas épargné ce livre dont la trame est effectivement constituée par une intrigue policière. Pourtant ce roman s'inscrit dans une tradition qui n'est étrangère ni à la littérature allemande, ni à la littérature mondiale et Wassermann peut se référer à des maîtres incontestés, à commencer par Kleist, Brentano, E.T.A. Hoffmann, Raabe, Fontane, ou bien, à l'étranger, à Poe, Balzac et Dostoïevski (2). De tout temps l'intrigue policière, qui n'est qu'une des formes particulières du mystère, a fourni une matière à la littérature; de tout temps les auteurs l'ont utilisée pour tenir les lecteurs en haleine. Il n'est pas douteux que Wassermann joue sur le goût du mystère et de l'enquête policière de ses lecteurs, mais cela n'enlève rien au raffinement de la forme. Dans aucun autre de ses livres, il n'a manifesté un tel souci de plan et atteint à une telle vérité et une telle objectivité du style.

Dans son étude Typische Formen des Romans, Franz Stanzel a proposé une classification des romans selon l'attitude de l'écrivain face à sa matière. Il existe à son avis trois types fondamentaux : der auktoriale Roman, der Ich-Roman, der personale Roman (3). Dans la première catégorie on pourrait classer les oeuvres de la grande tradition narrative, les romans de Cervantès, de Balzac et de Dostoïevski, le récit domine et on sent la présence du narrateur qui intervient directement pour commenter les événements et guider le lecteur. Dans les livres de la deuxième catégorie, l'auteur appartient lui-même à l'univers du récit, il a été mêlé aux événements qu'il rapporte. Dans les oeuvres du dernier groupe, au contraire, le conteur s'efface, on ne l'aperçoit plus derrière ses personnages qui vivent d'une existence indépendante. Selon

(1) ibid., p. 547.

(2) Wassermann lui-même a attiré l'attention sur ces possibles rapprochements. Il écrit dans son essai Schule des Romanschriftstellers : "Wahrscheinlich würden die Brüder Karamasow, wenn sie heute auf den Markt kämen, in dem Fach "Kriminalkolportage mit psychologischer Tiefbohrung" untergebracht, und die Madame Bovary als breite Sittenmalerei auf dem Grund einer Ehebruchs tragödie", in Lebensdienst, p. 223.

(3) Franz Stanzel, Typische Formen des Romans, p. 16-51.

Stanzel, ce troisième type de roman est le fruit de l'exigence moderne d'objectivité et des découvertes récentes de la psychologie qui permettent d'approfondir l'étude des caractères, ouvrent au romancier les zones profondes de la conscience jusque là inaccessibles (1) et garantissent aux figures romanesques une existence indépendante.

Si l'on tente de classer les romans de Wassermann selon ces catégories dégagées par Stanzel, on s'aperçoit qu'ils correspondent presque tous à la première définition. Beaucoup plus que Balzac et Dostoïevski qu'il a pris pour maîtres, Wassermann est toujours fortement engagé aux côtés de ses personnages; il est directement impliqué dans l'action qu'il guide selon son bon plaisir. Seule L'Affaire Maurizius se rapproche de la troisième définition de Stanzel : Wassermann laisse vivre et parler ses personnages ; l'action extérieure est souvent reléguée au second plan par la peinture de la vie intérieure des êtres à travers les dialogues et les monologues.

Ainsi apparaissent la place privilégiée et la facture moderne de L'Affaire Maurizius dans une production romanesque qui présente par ailleurs peu d'innovations en matière de forme. C'est pourquoi même les censeurs sévères de Wassermann reconnaissent dans ce livre "un roman remarquable parmi tous ceux qui parurent après la guerre" (2).

A côté de La Montagne magique, du Loup des Steppes ou de Berlin Alexanderplatz, L'Affaire Maurizius représente sans doute un des sommets de la production romanesque allemande pendant la période weimarienne. Plus de cinquante ans après sa parution, le livre se lit toujours avec un intérêt soutenu.

Son riche contenu ne peut s'expliquer totalement qu'à la lumière de l'expérience fondamentale qui a marqué l'existence de Wassermann. Le conflit personnel que l'auteur a vécu en tant qu'Allemand d'origine juive explique certains aspects de L'Affaire Maurizius: l'importance accordée au thème de la justice, la personnalité de Waremmé et de Melchior Ghisels. L'analyse de ce conflit permet de mettre en lumière les racines de la production romanesque,

mais elle est aussi intéressante en soi, parce que Wassermann nous a laissé dans ce domaine un témoignage d'une grande valeur.

(1) Stanzel écrit : "Das Zurücktreten des Erzählers im personalen Roman, die Neutralisierung oder Ausschaltung aller Erzählelemente, aus denen im auktorialen Roman auf die Person des Erzählers geschlossen werden kann, das Vorherrschen szenischer Gestaltung, des Dialogs, der erlebten Rede und der Bewußtseinspiegelung(..) verändern grundlegend die Orientierungslage des Lesers in einem personalen Roman im Vergleich zu jener im auktorialen Roman" op. cit., p. 42-43.

JUDAISME ET GERMANITE

LE CADRE HISTORIQUE

La vie de Wassermann (1873-1934) se situe entre deux dates qui ont une valeur symbolique. Sa naissance est précédée de peu par la fondation de l'Empire allemand, le 28 janvier 1871 ; à sa mort, le premier janvier 1934, Hitler est installé depuis un an à la chancellerie. La création de l'Empire et l'accession de Hitler au pouvoir sont deux événements d'une portée considérable pour le sort de la communauté juive d'Allemagne. Tandis que l'Empire avait promis, dès sa fondation, la totale émancipation des Juifs, le régime nazi faisait peser sur eux, dès son installation, la menace de l'anéantissement. On peut dire qu'au cours de sa vie Wassermann est allé du pôle de l'espérance à celui de la désespérance en passant par tous les stades de l'incertitude, de la quête patiente de l'harmonie, de l'indignation et des sombres pressentiments.

L'Allemagne et la communauté juive

La situation de départ est celle d'une émancipation totale. Depuis le vote des lois de 1869 et de 1872 (1), les Juifs sont reconnus comme des citoyens allemands à part entière, les textes officiels leur accordent la totale égalité des droits ; aucun citoyen allemand ne peut être inquiété du fait de sa naissance ou de sa confession.

Telles sont la théorie, la lettre de la loi. Sa mise en pratique se révèle toute autre, son application reste, aussi longtemps que dure l'Empire, très en retrait par rapport à son contenu. En réalité, la loi est perpétuellement tournée et l'émancipation n'est souvent qu'une façade. Un certain nombre de professions restent toujours interdites aux Juifs. Très rares sont ceux qui peuvent accéder à de véritables responsabilités dans les carrières de

(1) Cf. supra, p. 19.

l'enseignement, de l'armée ou de la justice (1).

L'émancipation révèle très tôt son caractère imparfait. Tout d'abord elle n'est pas en Allemagne, comme dans les démocraties occidentales, le point d'aboutissement de véritables courants de pensée libéraux. Elle se trouve ici octroyée par un Etat autoritaire qui, en 1870, ne peut plus conserver aux yeux du monde le visage d'un Etat de classes et de castes de type moyenâgeux, qui, en Europe, doit s'adapter au libéralisme ambiant et qui, en outre, a besoin de l'apport de la communauté juive pour atteindre les objectifs économiques qu'il s'est fixés. L'octroi de l'émancipation ne correspond donc pas à une volonté réelle de libéralisme. L'Etat autoritaire sera toujours prêt à grignoter et à limiter les avantages qu'il a consentis.

Enfin, dans l'esprit de beaucoup, une funeste confusion se produit entre émancipation et assimilation. On souhaite sincèrement l'émancipation des Juifs en tant qu'individus, mais on refuse, consciemment ou non, de les émanciper en tant que communauté. On est prêt à reconnaître à chacun d'eux la pleine appartenance à la communauté nationale et une totale égalité des droits, à condition toutefois qu'il abandonne tout particularisme, tout signe distinctif et qu'il veuille bien s'assimiler totalement, c'est-à-dire se fondre dans le reste du corps social. On voit que cette conception de l'émancipation ne renferme en fait que le souhait de voir disparaître, à plus ou moins brève échéance, la communauté juive sous l'effet d'une entière germanisation. Un des porte-parole de cette conception est l'historien Heinrich von Treitschke qui écrit en 1880, dans son livre Ein Wort über unser Judentum :

"Nos exigences à l'égard de nos concitoyens israélites sont simples : ils doivent devenir Allemands(...) car nous ne voulons pas qu'aux siècles de civilisation germanique fasse suite une époque de civilisation mixte judéo-allemande" (2).

(1) Dans son livre Le Personnage juif dans le Roman allemand (1855-1915), Didier, Paris, 1973, Pierre Angel cite les statistiques suivantes (p. 88) :

en 1890 on comptait sur 64 750 instituteurs	78 juifs
sur 6 247 professeurs de lycée	62 juifs
sur 4 400 juges	89 juifs

(2) Cité d'après Geschichte des Antisemitismus in Deutschland im 19. und 20. Jahrhundert, Ernst Klett Verlag, 1967, p. 26/27. Les conceptions de H. von Treitschke furent violemment dénoncées par Th. Mommsen dans Auch ein Wort über unser Judentum, 1880.

Dans l'ensemble, on assiste pendant toute la durée de l'Empire à une persistance et même à une aggravation de l'hostilité à l'égard de la communauté juive, et cela malgré la loi d'émancipation de 1872. La haine antijuive se développe essentiellement dans deux directions.

Le premier courant se présente comme la continuation d'une haine héritée du passé. Il reprend les motifs traditionnels de l'hostilité religieuse et surtout de l'hostilité économique qui se manifeste de plus en plus clairement. Le pasteur Adolf Stöcker est un de ses maîtres à penser. Il dispose d'un parti, le parti chrétien-social, fondé en 1871 (1). Ses campagnes de propagande sont organisées autour de trois thèmes essentiels : tout d'abord, Stöcker considère l'opposition religieuse entre Juifs et chrétiens comme irréductible. Aucune entente n'est possible avec les Juifs, sauf s'ils se convertissent au christianisme. Stöcker dénonce ensuite le socialisme dans lequel il voit une création de l'esprit juif. Enfin et surtout, il s'attaque à la prétendue prépondérance juive dans le domaine économique, invoquant des arguments qui sont le plus souvent imaginaires mais ne restent pas sans effet dans les milieux auxquels ils s'adressent. Il se trouve que les adeptes du pasteur Stöcker se recrutent surtout dans la classe moyenne, dans cette petite bourgeoisie qui, après une brève période d'euphorie économique, souffre durement des effets d'un essor industriel violent et désordonné. Les difficultés matérielles qu'elle éprouve font d'elle un terrain de prédilection pour la propagande de Stöcker, d'autant plus que les Juifs appartiennent, dans leur grande majorité, à cette même couche sociale où les idées du parti chrétien-social les transforment facilement en boucs émissaires. Ils sont tenus pour responsables de la détérioration générale des conditions d'existence. On voit en eux les créateurs d'un nouvel ordre économique et social inhumain qui se caractérise par un progrès industriel et une explosion urbaine forcenés et remet en cause les paisibles traditions politiques et sociales d'une Allemagne qui était restée jusque là un calme pays agricole. Bref, les Juifs doivent endosser la responsabilité de la mutation industrielle, économique et politique et des inévitables contre-coups qui atteignent la société, particulièrement la classe moyenne. Quand on sait que la famille de Wassermann appartient à la petite bourgeoisie de Fürth,

(1) En réalité, le parti fut fondé sous le nom de Christlich-soziale Arbeiterpartei. Mais, étant donné qu'il recrutait la plupart de ses membres dans la petite bourgeoisie, le terme Arbeiter disparut rapidement.

on peut penser qu'elle a, elle aussi, ressenti les répercussions de la propagande de Stöcker dont les idées, comme on le voit, ne sont ni neuves ni originales (1).

Le deuxième courant de la haine antijuive qui se manifeste à partir de 1870 présente par contre un visage nouveau. Avec lui, on passe de l'hostilité religieuse ou économique des siècles passés à l'antisémitisme moderne qui reçoit alors ses assises biologiques, racistes et se veut "scientifique". Désormais, on ne réfléchit plus en termes de "chrétiens" et de "Juifs", mais on oppose, à la suite de Gobineau, les races l'une à l'autre et on met en relief la supériorité de la race aryenne. Les grandes étapes de cette évolution vers le racisme sont marquées par les écrits de Wilhelm Marr (2), de Paul de Lagarde (3) et de H. St. Chamberlain (4). A la fin du 19ème et au début du 20ème se constitue un nouveau courant de pensée antisémite en Allemagne. Désormais, le tournant décisif est pris, une impulsion nouvelle est donnée qui conduira ensuite au nazisme. Les idées de Gobineau et de Chamberlain seront reprises par F. K. Günther (5) et par les théoriciens nazis.

Ce bouillonnement confus d'idées qui caractérise la période de 1870 à 1918, s'accompagne également de manifestations et d'événements dont la nature antisémite est indéniable, mais qui n'atteignent pourtant jamais le degré d'une violence ouverte. Dans le domaine politique, certains partis comme celui de Stöcker inscrivent l'antisémitisme à leur programme et obtiennent des résultats appréciables ; ils voient le nombre de leurs députés au Reichstag grandir sensiblement entre 1903 et 1912. Le développement industriel et ses répercussions catastrophiques sur le niveau de vie des classes moyennes soulèvent, entre 1878 et 1885, une vague d'antisémitisme qui ne sera jamais véritablement enrayée par la suite. Pétitions et créations d'associations antisémites se

(1) Stöcker est l'auteur de Das moderne Judentum in Deutschland, besonders in Berlin, 1880, et de Christlich-soziale Reden und Aufsätze, 1885.

(2) Der Sieg des Judentums über das Germanentum vom nichtkonfessionellen Standpunkt aus gesehen, 1879.

(3) Juden und Indogermanen, 1888.

(4) Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts, 1898.

(5) Rassenkunde des deutschen Volkes, 1930.

multiplient. Les préjugés religieux et les superstitions ne semblent pas avoir encore totalement disparu, comme en témoigne le lamentable fait divers survenu à Xanten en 1891(1). Pendant la guerre, l'attitude des Juifs allemands est sans équivoque. Ils sont tous, même les sionistes, solidaires de la cause allemande. Cela n'empêche pas qu'à partir de 1916 de vastes campagnes se déchaînent contre eux, campagnes que le gouvernement ne réprime plus comme il l'avait fait jusque là ; cela n'empêche pas qu'ils soient, après la défaite, rendus responsables des revers allemands. Ce ne sont là que quelques faits, retenus parmi beaucoup d'autres aussi significatifs que l'on pourrait citer. Nous voulions seulement montrer qu'un Allemand d'origine juive, informé, conscient des problèmes politiques et sensibilisé à eux comme l'était Wassermann, ne pouvait se sentir totalement à son aise dans l'Allemagne wilhelmienne.

Pas plus d'ailleurs qu'il ne pouvait avoir le sentiment d'une totale sécurité et d'une entière harmonie sous la République de Weimar. Les nazis ont qualifié la première République allemande de "Judenparadies" et de "Judenrepublik", son parlement de "Alljudas Werkzeug". C'est évidemment un jugement qui ne résiste pas à une analyse objective des faits. Certes, Hugo Preuß est l'un des corédacteurs de la constitution de Weimar, Walther Rathenau, Otto Landsberg et Georg Gradnauer sont ministres. Certes, beaucoup de Juifs accèdent à des postes importants qui jusque là leur auraient été interdits. Certes, le rôle des Juifs dans la vie intellectuelle est important. Mais très peu d'entre eux appartiennent aux milieux de la grande industrie et du grand négoce; les Juifs appartiennent toujours, pour la plupart, à la classe moyenne gravement touchée par l'inflation et le marasme économique ; dans l'ensemble, ils partagent le lot de misère de la grande majorité du peuple allemand au moment des crises économiques de 1923 et des années 30.

De plus, dès les premières années de la République, ils ont à affronter les furieux assauts d'une flambée de haine antisémite. La vague d'antisémitisme des années 1918-1923 est d'une rare violence ; en elle se conjuguent toutes les déceptions dues à la guerre et tous les ressentiments dus à la révolution. Les Juifs sont rendus responsables des revers militaires et du chaos politique (2). Les publications antijuives de l'immédiat après-guerre ne se

(1) Une accusation de "meutre rituel" fut alors portée contre un habitant juif de Xanten. L'intervention de la justice elle-même ne put mettre immédiatement un terme à la surexitation des esprits. Voir à ce sujet Ismar Elbogen - Eleonore Sterling, Die Geschichte der Juden in Deutschland, Frankfurt am Main, 1966, p. 268.

(2) Cf. Saul Friedländer, Identifikation...

comptent pas. Un certain Walter Liek tente, dans un livre paru en 1921, Der Anteil des Judentums am Zusammenbruch Deutschlands, d'accréditer la thèse de la trahison juive. Les romans d'Arthur Dinter, en particulier son livre Die Sünde wider das Blut (1920)(1), renferment de basses attaques contre la communauté juive. D'autres publications se veulent plus raffinées et plus scientifiques, comme l'ouvrage de Wilhelm Stapel, Antisemitismus, de 1920. D'autres enfin sont plus sournoises et plus délibérément mensongères, comme les fameux Protocoles des Sages de Sion, donnés pour le compte rendu des débats du congrès sioniste de Bâle en 1896, mais en réalité rédigés en Russie et introduits en Allemagne en 1919. A cette même époque, les organisations antidémocratiques, toutes plus ou moins d'obédience raciste et antisémite, pullulent. Le malaise gagne l'université; dès 1920 de nombreuses corporations d'étudiants refusent les membres juifs et interdisent, sous peine d'exclusion, les mariages mixtes. Le règne de la violence s'instaure, les premières victimes en sont Rosa Luxemburg en 1919 et Walther Rathenau en 1922. La violence est par conséquent dirigée aussi bien contre la gauche que contre le centre.

Après 1923, les actes de violence se font plus rares sans toutefois cesser entièrement, comme l'attestent les multiples profanations de cimetières et de synagogues qui ont lieu jusqu'en 1931(2). A partir de cette date, on assiste à une recrudescence des actes violents à l'égard de la communauté israélite qui doit en outre subir un boycottage économique devenu réalité avant même l'arrivée de Hitler au pouvoir.

Comme le prouvent ses écrits autobiographiques et sa correspondance, Wassermann a toujours suivi de très près l'évolution de la situation en Allemagne; il a assisté à la montée du nazisme et lu les textes qui, dès le début de la République de Weimar, étaient diffusés en Allemagne et ne laissaient aucun doute sur les intentions des auteurs, depuis le programme du parti nazi de 1920, jusqu'à Mein Kampf de 1925 et aux attaques de Goebbels dans son journal Der Angriff. Il a suivi avec angoisse l'ascension de Hitler vers le pouvoir, du putsch de Munich jusqu'à l'installation à la chancellerie. La dernière année de sa vie fut assombrie par la promulgation des premières lois anti-

(1) Cf. l'étude détaillée de ce livre par P. Angel, op. cit., p. 53-69.

(2) Selon Ismar Elbogen et Eleonore Sterling, 106 violations de cimetières et 40 violations de synagogues furent enregistrées entre 1923 et 1931 par le Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens, op.cit., p. 292.

juives qui annonçaient les grandes dispositions de 1935 et démontraient clairement les intentions du régime. A sa mort, le 1er janvier 1934, l'horizon allemand était lourd d'orages menaçants. Les promesses de 1872 se perdaient dans les lointains d'un passé idéal. L'histoire avait montré la fragilité de l'idée d'émancipation sous le règne impérial, la pensée antisémite avait connu un tournant décisif et s'était définitivement orientée vers le racisme. La République, trop molle, s'était avérée incapable d'étouffer dans l'oeuf la barbarie naissante.

Tout cela permet de mieux comprendre dans quel état d'esprit furent composés certains ouvrages comme Mein Weg als Deutscher und Jude et de ramener à sa juste proportion la subjectivité qu'on a voulu y déceler. Parti de l'espérance, Wassermann aboutit au désespoir. C'est ce que traduisent le début et la fin de Mein Weg :

"Au moment de ma naissance, deux ans après la guerre franco-allemande, l'aube des droits civiques avait pointé depuis longtemps pour les Juifs d'Allemagne... Dans ma jeunesse, je ne rencontraï plus trace du ghetto et de l'ilotisme" (1).

"Il est inutile de neutraliser le poison ; ils broient du poison frais. Il est inutile de vivre pour eux et de mourir pour eux. Ils disent : il est Juif" (2).

Ce début et cette fin de Mein Weg marquent le point de départ et le point d'aboutissement de l'itinéraire d'un Allemand d'origine juive qui, profondément attaché à l'Allemagne et en même temps solidaire de sa communauté d'origine, a cherché sa vie durant à s'insérer dans le cadre de la nation tout en sauvegardant l'essentiel de l'héritage transmis par sa naissance. Il s'est heurté à la réserve, puis à l'hostilité ouverte de la nation et il a dû constater que sa tentative était vouée à l'échec.

(1) Mein Weg, p. 10.

(2) Ibid., p. 122-123.

La communauté juive et l'Allemagne

Wassermann n'est pas le seul à avoir cherché un équilibre intérieur et une entente avec l'Allemagne. Cette recherche est le fait de la communauté juive dans son ensemble entre 1870 et 1923. Entre ces deux dates, les Juifs allemands tentent de se définir par rapport à leur naissance et à leur appartenance nationale. Le point de départ de la réflexion est le même pour tous : sur quelle base solide doit-on édifier sa vie quand on est placé entre un héritage juif que l'on tient de la naissance et du milieu familial d'une part, et l'apport de la culture allemande que l'on tient de son éducation, de ses relations sociales et de ses expériences politiques en milieu germanique d'autre part. Les prises de position sont multiples, quelquefois ambiguës, marquées par le doute et l'incertitude ; néanmoins, elles peuvent se ramener à trois attitudes essentielles, selon que l'accent est mis avec plus ou moins d'insistance sur le legs de la naissance juive, sur l'apport allemand ou, ce qui est le cas le plus fréquent, sur la recherche d'une harmonieuse conciliation entre ces deux données.

Le sionisme représente la première de ces trois tendances. Il constate l'échec de l'émancipation, refuse l'assimilation, prend acte de la situation déplorable dans laquelle vivent certains Juifs, en particulier en Russie, et proclame l'existence d'une nation juive. Les Juifs s'émanciperont eux-mêmes dans un premier temps, selon la pensée de Th. Herzl, ils prendront conscience de la spécificité de leur culture et retourneront à leur religion; dans un deuxième temps, ils regagneront la Palestine et ils y fonderont un Etat, ils y constitueront une nation. Dès 1862, Moses Heß proclame :

"Le judaïsme est avant tout une nationalité dont l'histoire, survivant aux siècles, progresse main dans la main avec l'histoire de l'humanité" (1).

En 1882, Leo Pinsker, Juif d'origine russe, lui fait écho :

"Le moyen approprié, l'unique moyen serait l'autoémancipation des Juifs, leur constitution en une nation égale aux autres nations" (2).

(1) Moses Heß, Rom und Jerusalem, 1935, p. 17.

(2) Leo Pinsker, Autoemanzipation, 1932, p. 29.

Enfin, en 1895, le livre de Th. Herzl, L'Etat juif, donne au sionisme ses véritables assises et fait de lui un mouvement politique structuré. Un comité d'action est créé, qui a son siège à Vienne.

Les idées sionistes trouvent peu d'écho parmi les Juifs allemands qui même le dénoncent assez fréquemment comme un nouveau nationalisme et créent en 1913 un "comité antisioniste". Pour la plupart d'entre eux, l'appartenance à la communauté nationale allemande est une réalité intangible et aux pires moments de la République de Weimar, le sionisme ne regroupe jamais plus de 35 pour cent des Juifs allemands.

A l'extrême opposé du courant de pensée sioniste, on trouve chez certains le désir d'une totale assimilation, d'une fusion définitive dans l'univers germanique au prix du baptême et de l'abandon de tout particularisme juif, ces solutions leur apparaissant comme les seules susceptibles de faciliter une harmonieuse insertion dans le monde allemand. Cette attitude est rare, mais elle existe et il arrive même quelquefois qu'elle dégénère en nationalisme exacerbé, pangermanisme, christianisme intolérant, voire en antisémitisme.

Dans leur immense majorité, les Juifs d'Allemagne recherchent une symbiose, une synthèse plus ou moins nuancée entre leur naissance et leur appartenance nationale. Ils refusent tous les extrémismes. L'idée d'une nation juive reste pour eux une idée purement abstraite, la seule patrie qu'ils connaissent est l'Allemagne. Ils estiment qu'ils y ont leur place, mais ils restent, à des degrés d'ailleurs très divers, attachés et fidèles à une certaine forme de tradition juive. Leur qualité de Juifs n'exclut pas, à leurs yeux, la possibilité d'être Allemands, elle n'est qu'une manière originale d'être Allemand, comme on est catholique et Allemand ou bien protestant et Allemand. L'opposition entre judaïsme et germanité leur reste incompréhensible. Un très grand nombre d'entre eux adhère au Centralverein deutscher Staatsbürger jüdischen Glaubens qui se veut libéral, modéré, apaisant. Fondé le 26 mars 1893, l'Association générale compte en 1920 plus de 300 000 membres. Son nom est déjà éloquent. Il proclame sans ambiguïté l'appartenance à la communauté nationale ; ce en quoi le Juif se distingue des autres "citoyens allemands" ne réside que dans sa "confession juive". Cette situation, dans laquelle se trouve la grande majorité des Juifs allemands, est à la fois la plus confortable et

la plus inconfortable. Elle est la plus confortable parce qu'il règne chez eux un certain optimisme ; la longue cohabitation avec le monde allemand a apaisé bien des conflits, nivelé bien des oppositions. On se sent tributaire de l'Allemagne, de sa culture et de son histoire, on lui accorde sa confiance et on suppose en elle la même bonne volonté que celle dont on fait preuve à son égard. Bien sûr, l'antisémitisme reste un fait mais on se refuse à y voir autre chose qu'une difficulté passagère, on fait confiance à l'avenir et au progrès de la conscience humaine.

Cependant, cette situation deviendra vite la plus inconfortable. La presque totalité des Juifs allemands est très fortement assimilée au niveau de l'existence quotidienne, de la vie sociale, de l'éducation. Les différences les plus sensibles ont disparu. Si la pensée et la religion juive connaissent sous l'Empire wilhelminien et sous la République de Weimar un renouveau éclatant avec les philosophes Hermann Cohen, Franz Rosénzweig, Martin Buber et le rabbin Leo Baek, on ne peut nier par ailleurs que l'on assiste, dans la communauté juive, à une diminution très sensible de la pratique religieuse et à une sécularisation de la pensée, comme cela se produit à l'intérieur des autres confessions. Le sentiment religieux se présente à des degrés divers. Il va d'une fidélité totale à l'orthodoxie, relativement rare et d'un renouveau, manifeste mais limité, à un attachement vague à la foi qui est le cas le plus fréquent et qui chez beaucoup n'est plus qu'une forme de fidélité sentimentale, le refus de l'ingratitude et de la rupture. Socialement assimilé, nourri de culture allemande, assez souvent éloigné d'une pratique religieuse authentique, le Juif allemand éprouve de moins en moins le sentiment d'une différence. Le refus et l'hostilité de l'Allemagne lui seront d'autant plus incompréhensibles et douloureux, sa situation sera d'autant plus ambiguë et inconfortable.

C'est, nous semble-t-il, dans cette perspective qu'il convient de situer l'expérience de Wassermann qui n'est ni Juif militant, ni sioniste, ni même membre de l'Association générale. Ses rapports avec la communauté juive sont loin d'être toujours faciles; pourtant il éprouve à son égard un sentiment de solidarité et il attaque le Juif renégat qui ne rêve que de disparaître dans l'univers allemand. Par ailleurs, il insiste sur son appartenance indéfectible à la communauté allemande. Wassermann se veut l'homme d'une synthèse qui concilierait un certain legs du judaïsme, qu'il conviendra de définir, et l'apport

des siècles de vie allemande :

"Je suis Allemand et je suis Juif. Je suis l'un et l'autre avec une égale intensité et une égale plénitude. Aucune partie de mon être ne peut être dissociée de l'autre" (1).

Wassermann souhaite réunir et développer en lui les "éléments des deux sphères, orientale et occidentale", il veut concilier "l'héritage des ancêtres et du sang" et celui de "la terre d'élection" (1).

Cette double appartenance, catégoriquement affirmée à la fin de Mein Weg, l'auteur n'a cessé de la souligner tout au long de son existence. Mais, quel contenu exact convient-il de donner à ces mots : "Je suis Allemand et je suis Juif" ?

(1) Mein Weg, p. 126.

WASSERMANN ET LA COMMUNAUTE JUIVE

Ce qui frappe au premier abord à la lecture de ses livres et principalement de ses écrits autobiographiques, c'est le caractère apparemment superficiel des liens qui l'unissent à sa communauté d'origine. Que l'on conçoive cette communauté comme une communauté religieuse, comme un groupe humain et social, ou encore, dans la perspective du sionisme, comme une réalité nationale, il nous semble que ses rapports avec elle ne sont jamais exempts d'une certaine ambiguïté.

Fragilité des liens religieux

Dans le domaine religieux, la position de Wassermann est nette. Il ne partage pas la foi juive, comme il en a fait l'aveu dans Mein Weg :

"Les Juifs, les Allemands, je ne pouvais comprendre pourquoi on dissociait ces notions. En quoi consiste la différence?... Dans la croyance religieuse ? Je n'ai pas la foi juive" (1).

Dès son premier roman, Les Juifs de Zirndorf, il a pris ses distances à l'égard de la religion juive comme d'ailleurs à l'égard de toute religion établie. Ce livre a orienté sa pensée dans une direction qui n'a jamais été très sensiblement modifiée par la suite. Tout en s'intéressant au renouveau de la pensée et de la religion juives qui s'est manifesté dans le premier tiers du 20ème siècle, Wassermann ne semble pas avoir été réellement marqué par lui et il est resté fidèle à ses premières prises de position. Les aspects sociologiques, psychologiques et politiques du judaïsme l'ont toujours beaucoup plus intéressé que les aspects religieux (2).

(1) Mein Weg, p. 26.

(2) Sa rencontre avec Martin Buber (cf. sup. p. 155) provoquera chez lui un regain d'intérêt pour le judaïsme, il écrira alors son essai Der Jude als Orientale; mais, même alors, les aspects historiques et humains du judaïsme l'intéresseront plus que les aspects religieux.

Les expériences du héros des Juifs de Zirndorf, Agathon Geyer, recourent très exactement celles de l'auteur. De la religion juive Agathon Geyer ne connaît que les deux aspects de la servilité et de l'abandon, de la sclérose et de l'inconsistance. La révélation qui lui en est faite est fragmentaire ; à aucun moment il n'est mis en contact avec un authentique courant religieux, à aucun moment il ne subit l'influence du renouveau moderne, si bien que son attitude est celle d'un refus catégorique :

"Il haïssait les dévots et il haïssait ceux qui s'étaient dépouillés de l'habit religieux et qui dérivèrent sur l'océan de la vie comme les ruines d'un grand édifice" (1).

Le tableau de cette religion est peu élogieux, la critique est acerbe. Le Prologue nous présente l'image d'une Divinité aux desseins impénétrables, sourde aux prières des hommes: c'est le Dieu cruel et menaçant de la vengeance et du châtement, le "Dieu ténébreux des Juifs" (2). Les rapports qui existent entre lui-même et les fidèles sont des rapports de maître à sujets. Ils reproduisent à grande échelle les relations qui unissent la communauté juive et les autorités temporelles dont elle dépend ; ici et là, on note la même domination tyrannique et la même soumission résignée.

Face à cette Divinité dont les intentions présentes sont insondables, il ne reste que deux directions dans lesquelles peut s'épanouir le sentiment religieux. Ou bien on tournera ses regards vers un lointain passé où la Divinité n'avait pas encore abandonné les hommes, ou bien on se projettera vers un avenir indéterminé dans lequel elle leur rendra le bonheur et la puissance perdus.

Ce repliement sur le passé se caractérise par d'interminables lamentations, par l'évocation des siècles de gloire, par le regret de l'abaissement et de la dispersion du peuple d'Israël. Et comme ce passé représente une manière d'idéal par opposition à un présent de souffrance, on s'efforcera d'en sauvegarder l'héritage dans son intégralité, on restera indéfectiblement attaché à toutes les croyances et à toutes les pratiques qu'il a léguées.

(1) Die Juden von Zirndorf, p. 265.

(2) Ibid., p. 77.

C'est pourquoi Agathon Geyer a sous les yeux le spectacle d'une religion sclérosée, incapable d'évoluer :

"Il sentait que la religion juive était une religion morte qu'on ne pouvait plus éveiller, une religion pétrifiée, fantomatique" (1).

La pratique religieuse n'est plus qu'une somme d'exercices purement mécaniques, la récitation de prières vides de sens tend à la résumer totalement. L'auteur trouve alors des mots d'une rare violence pour décrire les expériences de son héros à la synagogue :

"Pensif, Agathon regardait ces visages rageurs, d'une dureté de pierre, qui étaient pleins d'une cruauté amassée au cours des siècles, pleins de haine, d'exaspération, d'empressement zélotiste... Pour la première fois, les paroles hébraïques qu'il entendait, faisaient naître en lui l'incertitude et la rancune" (2).

Le prologue du roman montre également, à travers l'histoire du faux Messie Sabbatai Zewi, l'ambiguïté de l'idée messianique. C'est le récit d'une illusion dont est victime la communauté juive de Fürth. A l'annonce de la venue du Messie, elle se met en route vers l'Orient dans un enthousiasme qui confine à la frénésie, soulevé par les paroles mensongères des uns, alimenté par les superstitions des autres. En chemin, elle apprend que Sabbatai Zewi est un imposteur ; en partant ainsi à la poursuite d'une illusion, elle a perdu la terre qui était la sienne, elle s'est attiré la haine de son entourage chrétien sa détresse matérielle a gravement empiré.

Ce repliement jaloux sur le passé et cette projection irréfléchie vers l'avenir sont, selon Wassermann, le signe d'une inadaptation au monde. Le peuple juif est déraciné, projeté dans un univers étranger, comme cette pierre tombale juive mêlée aux pierres tombales chrétiennes que les soldats suédois ont jadis accumulées dans un champ aux portes de Fürth pour marquer leur victoire. Cette pierre tombale symbolise la solitude des Juifs dans l'univers chrétien. Leur inadaptation au présent détermine en eux le regret du passé et le rêve d'un avenir meilleur. Mais inversement, et c'est en cela que réside le

(1) Ibid., p. 120.

(2) Ibid., p. 123.

caractère tragique de leur situation, ce regret et ce rêve ne font qu'aggraver leur inadaptation. Ils se traduisent par le refus obstiné de voir dans la situation actuelle autre chose qu'un labyrinthe de souffrance dont seule la venue du Messie pourra les tirer; ils débouchent sur une condamnation de la vie présente et, en définitive, sur une dépréciation du destin terrestre de l'homme. C'est pourquoi dans cette religion, telle qu'elle est révélée à Agathon Geyer, il entre une bonne part de mépris de la vie humaine, d'ascèse inutile et de négation des valeurs terrestres.

Dans la deuxième partie du roman dont l'action se situe deux siècles plus tard, l'intention de Wassermann est de montrer ce qu'est, à ses yeux, un véritable Messie. Agathon Geyer prend ses distances par rapport à cette forme de religion décrite dans le prologue et dont certains personnages, comme "l'hôte étranger" (der fremde Gast), propagent encore l'esprit dans la deuxième partie du livre. Après avoir lu l'histoire de Sabbatai Zewi, Agathon Geyer décide d'apporter à ses frères un nouveau message.

S'il refuse catégoriquement la religion des purs dans laquelle il aperçoit surtout une attitude hostile à la vie, il ne ménage pas non plus la religiosité vague des émancipés. Ces Juifs qui ont rompu toute attache sont devenus des épaves à la dérive. A l'inverse des purs, ils ne recherchent, comme la famille Löwengard, que la prospérité matérielle, ou bien ils évoluent vers un intellectualisme qui tue en eux les derniers sentiments. Quelle que soit la voie dans laquelle ils s'engagent, l'homme reste en eux amputé d'une partie de lui-même, de la force d'amour qui seule peut créer un contact humain et faire échec à la solitude et à l'inadaptation au milieu ambiant. Ces hommes n'ont échappé au ghetto de leur religion que pour retomber dans celui de la richesse ou du jeu abstrait et stérile des idées.

Cherchant sa voie, Agathon Geyer est aussi amené à prendre position à l'égard du christianisme. Ici encore ses expériences reproduisent exactement celles de l'auteur. Wassermann, on s'en souvient, a décrit le mélange indéfinissable d'attraction et de répulsion que lui inspirait le monde chrétien quand il était enfant. A l'attrait d'un univers inconnu, dont il avait parfois le sentiment qu'il lui était injustement interdit, s'ajoutaient une peur et une méfiance ataviques. Comme lui, Agathon est tenté de pénétrer dans l'univers

chrétien ; en cachette il lit le Nouveau Testament ; à la fête foraine, il visite une petite exposition où des figures de cire montrent la Passion du Christ il prend alors conscience que tout ne lui a pas été dit :

"Il comprit qu'il avait été frustré de quelque chose" (1).

Il fréquente l'école chrétienne, s'attirant en cela l'hostilité des Juifs. Mais au moment où il quitte l'école, sa décision est prise, il ne sera, fidèle d'aucune religion établie :

"Je ne suis plus ni juif, ni chrétien" (2).

En fait, les raisons qui lui font refuser le christianisme ne sont pas différentes de celles qui l'ont éloigné du judaïsme, elles traduisent une méfiance à l'égard de toute croyance religieuse. Dans tous les cas, selon la pensée qui s'exprime dans le livre, l'homme s'en remet à Dieu, il oublie son destin terrestre. Que l'homme soit tourné vers l'attente du Messie ou vers la recherche du salut éternel, il est injuste à l'égard du présent. Il faudra donc d'abord extirper toute croyance de l'esprit de l'homme :

"Les Juifs devraient être exterminés, non pas dans leur corps, mais dans leur esprit, car toute croyance est judaïsme. Les Juifs -et les chrétiens sont aussi des Juifs- ne cesseront jamais de créer de nouveaux dieux" (3). Symboliquement, un des premiers actes d'Agathon Geyer, parti annoncer aux hommes son nouvel évangile, sera d'empêcher que la foule n'éteigne l'incendie de l'église Saint-Laurent de Nuremberg :

"Laissez brûler l'église"... il s'apparaissait à lui-même comme le père d'une génération nouvelle, libre et sans Dieu" (4).

Cette phrase contient la totalité du message d'Agathon qui va désormais oeuvrer pour l'avènement d'un homme nouveau. Cet homme sera libéré de toute croyance considérée comme une entrave à son épanouissement, conscient de sa vocation terrestre et désireux de la réaliser. Agathon sera un nouveau Messie , une sorte de prophète laïc aux dimensions humaines. Sa destinée

(1) Ibid., p. 122.

(2) Ibid., p. 259.

(3) Ibid., p. 311.

(4) Ibid., p. 300.

présente de nombreuses similitudes avec celle du Christ. Comme le Christ, il connaît une période de vie cachée et une période de vie publique, il accomplit des miracles, laisse venir à lui les enfants, proclame avec enthousiasme la nécessité d'instaurer un ordre nouveau; mais le message est différent. L'action d'Agathon est dirigée vers la réalisation du bonheur terrestre, sans arrière-pensée, sans "renoncement", sans l'obligation de "rendre des comptes" à l'au-delà :

"Ce que je veux", proclame Agathon, "c'est ravir le ciel aux hommes et leur donner la terre" (1).

Le personnage d'Agathon Geyer réapparaît, trois ans après la publication des Juifs de Zirndorf, dans L'Histoire de la jeune Renate Fuchs. Nous le retrouvons sous les traits d'un sage libéré d'un enthousiasme juvénile excessif. Il oeuvre de son mieux, dans le champ d'action plus réduit qui est désormais le sien, s'épuisant à faire le bien autour de soi, à partager la souffrance de ses semblables, leurs misères et leurs fautes, rayonnant de bonté et de chaleur humaine. Il devient le sauveur de Renate, il la libère de son inquiétude et fait jaillir la lumière dans sa vie. A son contact, elle se trouve régénérée -renata-; l'enfant qui naît de leur union sera le premier d'une race nouvelle faite pour la vie et pour le bonheur (2). Avant de mourir, Agathon révèle à Renate le contenu de son nouvel évangile : "Être bon, voilà l'essentiel et être bon signifie voir et supporter; chacun devine en moi celui qui peut porter avec lui sa faute et sa misère" (3). C'est un évangile qui ne contient plus rien de religieux et se réduit à une exaltation de l'amour et de la sympathie du coeur humain.

Dans ces premiers romans, les prises de position à l'égard du judaïsme et du fait religieux en général sont nettes. Wassermann refuse l'idée messianique ou, plus exactement, il en transforme radicalement le contenu.

(1) Ibid., p. 309.

(2) L'union d'Agathon et de Renate peut être interprétée dans un autre sens, comme le symbole d'une union du monde juif et du monde allemand.

(3) Ibid., p. 348.

L'idée se trouve entièrement sécularisée, laïcisée ; l'espérance du bonheur et du salut que proposent les religions demeure, mais désormais l'espérance est à la portée de l'homme ; de plus, cette religion de l'amour qui tend à remplacer les religions établies a une valeur universelle, elle doit permettre de dépasser l'intolérance et l'exclusivisme plus ou moins affirmés qui sont la marque inévitable de toute Eglise.

L'exclusivisme, pense Wassermann, peut être aussi le fait du judaïsme. C'est pourquoi il rejette catégoriquement l'idée d'élection. Il estime qu'une telle idée ne peut être valable pour un peuple qu'à une époque déterminée de son évolution culturelle et politique. Un peuple ne saurait se considérer comme élu pour l'éternité sans courir de graves dangers. Ces dangers sont de deux sortes. Ils menacent d'abord l'individu qui a tendance à reporter sur sa propre personne les qualités reconnues à la communauté en général. L'individu tend à se considérer comme parfait, à exagérer sa propre valeur ; ainsi l'idée d'élection alimente l'intolérance et l'orgueil, elle devient une entrave au progrès moral. De plus, elle représente un danger politique. Un peuple ne peut s'attirer que l'hostilité et la haine de ses voisins en affichant une perpétuelle supériorité et en affirmant une éternelle élection. Mais, de même qu'il n'y a pas de peuple définitivement distingué des autres, il n'y a pas de communauté humaine définitivement condamnée :

"Le tragique dans l'existence du Juif vient de ce qu'il réunit deux sentiments dans son coeur, le sentiment de la prééminence et le sentiment de la flétrissure(...) (mais), à regarder les choses simplement et humainement, la qualité de Juif ne vous confère pas plus une prééminence qu'elle ne vous impose une flétrissure" (1).

Rejetant tout autant l'idée d'élection que l'idée d'infamie, Wassermann ne veut considérer que la personne humaine. La dignité de l'homme devient pour lui la valeur suprême ; tel est le message qui, dans son oeuvre, tend à se substituer au message purement religieux (2). Wassermann se situe par con-

(1) Mein Weg, p. 54.

(2) Il faut dire toutefois que dans ses dernières années Wassermann a approfondi sa réflexion religieuse, comme en témoignent son discours Humanität und das Problem des Glaubens et son roman Joseph Kerkhoven - Cf. supra, p. 276.

séquent en marge des religions établies, mais d'une certaine manière il en subit aussi l'influence.

Beaucoup de ses héros sont des Messies aux dimensions humaines, des élus à qui il est donné de porter la bonne parole, ou même, comme Kerkhoven, son dernier personnage romanesque, des chercheurs de Dieu. Les figures de Christian Wahnschaffe et d'Etzel Andergast ressuscitent celle d'Agathon Geyer. Leur désir de faire jaillir la lumière et régner la justice, d'apporter l'amour à leurs semblables ne fait que prolonger les efforts de leur devancier pour transformer le monde. On voit la place qu'occupe dans l'évolution de la pensée de l'auteur le roman Les Juifs de Zirndorf. C'est ici que s'ébauchent les grandes figures à venir. C'est ici que s'esquissent ce "messianisme laïcisé" (1) et cette pensée humanitaire qui donneront à l'oeuvre sa tonalité particulière et l'engageront irrémédiablement dans la voie d'un art didactique, d'un art qui sera fréquemment caractérisé par une sorte de grandiloquence, inséparable chez Wassermann de la volonté de convaincre.

A aucun moment on ne peut parler d'une adhésion de Wassermann à une religion déterminée (2) mais on mesure aussi à quel point il est tributaire des religions dont il conserve l'enthousiasme prophétique, l'espérance, la volonté de transformer l'homme et le monde. Cela permet de comprendre le caractère inconfortable de sa situation. Trop éloigné du judaïsme pour en faire véritablement partie, il en est encore trop proche pour s'en sentir totalement exclu. Trop émancipé du judaïsme pour les uns, il en est encore trop tributaire pour les autres.

(1) Cl. David, in Histoire de la Littérature allemande, Aubier, 1959, p. 842.

(2) Dans son livre Das metaphysisch-realistische Weltbild Jakob Wassermanns, Anne-Liese Sell a analysé le sentiment religieux de Wassermann. Elle aboutit à la conclusion suivante : "In dem metaphysischen Moment vereinigen sich die irrationalen Kräfte der Mystik, der Magie, des Pantheismus, und so bildet es in seiner "unitas multiplex" eine grundlegende Seite des Wassermannschen Weltbildes", p. 58.

Fragilité des liens sociaux

Pas plus qu'il ne se veut le fidèle d'une religion précise, Wassermann ne veut être le membre d'un groupe humain déterminé. Issu de la communauté juive, il ne se sent pas exclusivement attaché à elle, tout simplement parce qu'il a le plus grand mal à se représenter cette communauté comme une réalité sociale. La seule véritable réalité qui existe à ses yeux, c'est l'Allemagne ou l'Autriche dont les Juifs font partie au même titre que les autres citoyens parce qu'ils y sont installés depuis des siècles. Son existence dans la société juive de Vienne illustre l'ambiguïté de sa situation.

Les sentiments qu'il a éprouvés à l'égard des Juifs viennois contiennent plus de réserve que d'approbation :

"Mes relations avec eux," écrit-il, "furent(..) dès le début extrêmement disharmonieuses(..) Pour être franc, je dois avouer que je me sentais parfois comme en exil au milieu d'eux" (1).

Il note dès son arrivée dans la capitale autrichienne que les Juifs constituent un groupe social numériquement important (2) et très conscient de son originalité. C'est cette conscience qui le choque. Tandis que les Juifs allemands n'insistaient jamais sur leur origine, les Juifs viennois soulignent une appartenance au judaïsme qui est quelquefois sincère, mais la plupart du temps superficielle. Ils cultivent un particularisme qui va à l'encontre de ses tendances profondes et de son désir d'adaptation à l'univers germanique. Dans ce souci de se distinguer en toute occasion du monde autrichien, Wassermann voit le germe de l'intolérance, le contraire de sa pensée humanitaire. Il est perpétuellement sur ses gardes et refuse un "exclusivisme qui rétrécit le champ de sa vision" (3).

Il observe que leur prépondérance dans de nombreux domaines inspire aux Juifs viennois le sentiment d'une supériorité inscrite dans leur destinée, alors que cette supériorité n'est, à ses yeux, que le fruit de circonstances historiques particulières. La noblesse du vieil Empire austro-hongrois vit dans

(1) Mein Weg, p. 103.

(2) Cf. supra, p. 66 sq.

(3) Mein Weg, p. 102.

une retraite pleine d'indifférence, son heure est passée, elle tombe en décadence et se désintéresse du sort de l'Etat et de la vie intellectuelle. La grande bourgeoisie ne songe qu'à l'imiter. Il ne reste dans l'univers social que les fonctionnaires, les officiers et la petite bourgeoisie. La vie intellectuelle est fortement déterminée par les Juifs qui doivent, à eux seuls, combler le vide laissé par les classes défailtantes :

"La cour, les petits bourgeois et les Juifs donnaient à la ville leur empreinte". Comme ces derniers constituaient le "groupe le plus actif"(1), c'est à eux que revenait le rôle d'animer le reste du corps social.

Et Wassermann devient à leur égard un juge d'une sévérité extrême. Le réquisitoire qu'il prononce est d'une rare violence. Tout en reconnaissant les mérites éminents de certains, il blâme leur comportement, cette manière tapageuse et ostentatoire, qu'il prétend observer en eux, avec laquelle ils remplissent leur rôle social, affichent leur personnalité, accusent les différences ; il affirme que les "Juifs allemands" l'avaient habitué à plus de modestie et qu'ils savaient passer "plus inaperçus" (2).

Les reproches essentiels sont ceux de l'intolérance, de l'exclusivisme et de l'illusion de la supériorité, autant de défauts qui, pour Wassermann, constituent des obstacles à l'instauration d'une symbiose harmonieuse entre les communautés. La longue liste des reproches et des griefs est sans aucun doute excessive (3), mais elle fait apparaître l'ambiguïté qui caractérise les relations de l'auteur avec la bourgeoisie viennoise et la fragilité des liens sociaux qui l'unissent à la communauté juive.

Wassermann et le sionisme

Les réserves peuvent se muer en franche hostilité quand on passe du domaine religieux et social au domaine politique. Wassermann n'a jamais reconnu qu'une patrie, l'Allemagne. Son opposition au sionisme est totale,

(1) Ibid., p. 102.

(2) Ibid., p. 103.

(3) Wassermann a senti, dès la rédaction de Mein Weg, la dureté et peut-être même l'outrance de certains de ses propos. Il a cherché à les tempérer. C'est pourquoi, dans un passage qui fait immédiatement suite à l'inventaire des défauts des Juifs viennois, il relève aussi les qualités qu'il a rencontrées dans cette communauté. Cf. Mein Weg, p. 104.

elle est même farouche. Elle se manifeste dès les années où le mouvement sioniste commence à se propager et elle dure jusqu'à la mort de l'auteur. Cette prise de position franchement défavorable n'est d'ailleurs pas un fait isolé. On se souvient que la majorité des Juifs allemands fut hostile au sionisme sous l'Empire wilhelminien et la République de Weimar. Les réactions de l'Association Centrale furent souvent catégoriques. Ainsi, après le congrès sioniste de Poznan en 1912, l'Association publia un manifeste dans lequel elle affirmait solennellement son attachement indéfectible à la nation allemande :

"Sur le sol de la patrie allemande, nous voulons apporter en tant qu'Allemands notre contribution à la civilisation allemande et rester fidèles à notre religion et à notre communauté sacrée. A coup sûr, nous approuvons le sionisme dans la mesure où il se propose d'assurer une patrie aux Juifs de l'Est dépouillés de leurs droits ou quand il se propose d'encourager la fierté du Juif à l'égard de son histoire et de sa religion. Mais nous devons nous désolidariser du sioniste qui renie le sentiment national allemand, qui se sent l'hôte du peuple d'accueil étranger et n'admet que son appartenance à la nation juive" (1).

L'Association Centrale ne peut adhérer au sionisme quand ce mouvement s'assigne des buts autres que culturels, religieux ou humanitaires, c'est-à-dire quand il met en doute la nationalité allemande des Juifs allemands. La position de Wassermann s'apparente à celle de l'Association Centrale.

Ses premiers contacts avec le sionisme datent de 1898, c'est-à-dire de son arrivée à Vienne. A ce moment là, il se trouve confronté aux idées nouvelles. Le livre de Th. Herzl, L'Etat juif, a été publié deux ans auparavant et les idées qu'il renferme font grand bruit dans les salons viennois. De plus, on assiste dans la capitale autrichienne à un afflux massif de réfugiés juifs venus des provinces slaves de l'Empire, on entend le récit des atrocités commises contre les Juifs dans la Russie tzariste. Tout cela suscite un intense bouillonnement d'idées ; le sionisme soulève l'enthousiasme de certaines couches de la population israélite qui, affirme Wassermann, voient en lui "une idée religieuse exprimée sous une forme messianique" (2).

(1) Cit. Elbogen- Sterling, Die Geschichte der Juden in Deutschland, Francfort-sur-le-Main, 1966, p.279-280.

(2) Mein Weg, p. 105.

L'idée d'une nation et d'un Etat juifs n'inspire à l'auteur, dès le début, qu'incertitude et réserve. Son incertitude se transforme très vite en une hostilité déclarée dont il recherche les causes. La première cause qu'il retient n'explique rien et n'a que le mince mérite de la franchise. Il avoue que ses rencontres personnelles avec Theodor Herzl ont été décevantes et que l'antipathie qu'il a ressentie à l'égard du fondateur du sionisme a pu rejaillir sur la manière dont il a interprété le mouvement lui-même. Raison subjective s'il en est ! En second lieu, Wassermann est persuadé que la fondation d'un Etat juif n'est ni souhaitable, ni même possible. Elle n'est pas souhaitable car cela équivaudrait à ajouter aux Etats déjà existants un nouvel Etat, aux nationalismes un nouveau nationalisme ; la carte du monde s'en trouverait plus compliquée que jamais. Que gagnerait-on à juxtaposer la nation juive aux nations qui existent déjà et qui "se jalourent et se déchirent l'une l'autre" (1).

Ces deux raisons ne sont que superficielles. Il en est une autre, plus profonde, qui empêcha toujours Wassermann d'adhérer au sionisme, malgré les nombreuses pressions et sollicitations dont il fut l'objet. La vérité est qu'il ne croit pas à l'existence d'une nation juive ; à l'absence de liens religieux, s'ajoute une absence totale de liens nationaux :

"Les liens religieux faisaient défaut mais également les liens nationaux... Ce qu'ils appelaient la nation juive me répugnait" (2).

A son avis, une nation ne saurait naître de la seule volonté d'un homme sans avoir un caractère artificiel. Il y faut un ciment plus fort, capable de souder l'un à l'autre des éléments épars. Ce ciment, c'est le sentiment national. Or pour Wassermann, les Juifs, dispersés depuis une éternité à travers le monde, ne peuvent prétendre posséder ce sentiment national tel qu'il le définit et dont il énumère les composantes dans un article publié en 1915 et intitulé : Fragment über das Nationalgefühl :

"Les piliers essentiels sur lesquels repose (le sentiment national) sont l'histoire, les traditions d'existence, le paysage et la langue" (3).

(1) Ibid., p. 107.

(2) Ibid., p. 106.

(3) In : Lebensdienst, p. 189 sq.

Selon l'auteur, les Juifs qui vivent depuis des siècles dans la diaspora ne peuvent plus se prévaloir d'une histoire unique. Sur le tronc commun de leur histoire se sont développés des rameaux aussi nombreux que différents. Ils ont partagé l'histoire des peuples qui étaient leurs hôtes et cette histoire est devenue la leur, ils doivent désormais tenir compte de ce legs nouveau. De même leur vie s'est imprégnée des coutumes étrangères, leurs traditions, leurs manières de vivre sont devenues si différentes selon les pays dans lesquels ils se sont installés, qu'à la limite les Juifs sont aujourd'hui étrangers les uns aux autres. C'est ainsi que, placé face à des Juifs récemment arrivés d'Europe orientale, Wassermann n'éprouve pas le moindre sentiment de parenté, mais au contraire de l'indifférence, voire de l'antipathie et de l'hostilité. Il y a entre lui et eux comme une incompatibilité d'humeur fondamentale :

"S'il m'arrivait de voir un Juif de Pologne ou de Galicie,... il était capable de m'émouvoir ou de m'étonner... de susciter ma pitié ou ma tristesse, mais je n'éprouvais pas le moindre élan de fraternité ni même de parenté. Il m'était totalement étranger... et même... repoussant" (1).

Il y a plus. Ces Juifs lui apparaissent même parfois comme de redoutables aventuriers, désireux de "conquérir" (2) l'univers allemand. Wassermann prend catégoriquement ses distances à leur égard et on retrouve quelquefois sous sa plume tel ou tel argument que n'aurait pas renié le nationalisme germanique :

"Qu'aurais-je à voir avec eux, moi dont les ancêtres paternels et maternels ont vécu et travaillé depuis six cents ans au coeur de l'Allemagne"(3)

(1) Mein Weg, p. 105-108.

(2) Ibid., p. 104. La réussite spectaculaire de certains Juifs de l'Est installés en Allemagne est une réalité historique.

(3) Lebensdienst, p. 158. Aussi brutale que soit ici la prise de position de Wassermann, elle ne correspond pas à un phénomène isolé. La réserve à l'égard des Juifs de l'Est était une attitude que l'on rencontrait chez certains Juifs allemands dans le premier tiers du 20ème siècle. La communauté juive d'Allemagne, très fortement assimilée, voyait dans l'afflux des réfugiés, dont le nombre dépassait 100 000 en 1925, un aliment possible à l'antisémitisme. Elle redoutait d'avoir à subir le contrecoup de la haine que suscitaient dans la population allemande les Juifs de l'Est non assimilés, traditionalistes et souvent miséreux. Voir à ce sujet : Saul Friedländer, op. cit., p. 86 sq. et Elbogen - Sterling, op. cit., p. 279 sq.

Elbogen et Sterling citent par exemple le cas du critique littéraire d'origine juive Ludwig Geiger qui demandait que les Juifs orientaux fussent exclus de la communauté nationale comme "étrangers nuisibles".

Enfin, si les Juifs modernes ne peuvent posséder un véritable sentiment national, c'est également, aux yeux de Wassermann, parce qu'ils ont été modelés et façonnés par des paysages différents, nourris de cultures et de langues différentes. Nous verrons plus tard comment l'auteur utilise tous ces motifs pour faire la démonstration de son appartenance à la communauté allemande.

Pour lui, les Juifs modernes se caractérisent essentiellement par une dispersion insurmontable et par la pluralité de leurs cultures, de leurs destinées, de leurs langues, de leurs manières de vivre. De plus, pense-t-il, on assiste à une disparition progressive du seul lien qui pourrait encore les unir et jouer un rôle déterminant dans la formation d'une nation, puisque, à son avis, la religion juive tend de plus en plus à perdre de son influence. De tout cela il ressort clairement qu'il n'y a pas de peuple juif et que, par conséquent, il ne saurait y avoir de nation et d'Etat juifs. C'est une idée qui reste un des traits permanents de la pensée de l'auteur. Affirmée très tôt, elle est perpétuellement reprise. Dès 1904, elle apparaît clairement dans un article intitulé : Das Los der Juden :

"Il n'y a pas de peuple juif. Peut-être n'y a-t-il même pas de race juive..., sans parler de "nationalité" juive, cette idée qu'on a fait germer en serre" (1).

La vague antisémite de l'immédiat après-guerre et les réflexions sur le problème juif auxquelles se livre l'auteur au moment de la rédaction de Mein Weg ne modifient en rien sa perspective. L'hostilité à l'égard d'une nation juive est solennellement réaffirmée en février et mars 1923, dans Zwei Briefe an einen deutschen Philosophen(2). Dans ces textes, la démonstration se fait plus précise et les arguments plus nombreux : les Juifs ne forment pas un peuple et si, par un moyen qui ne pourrait être qu'artificiel, ils parvenaient à constituer une nation, cela représenterait pour eux un terme mis à leur existence de Juifs :

"Ils ne sont pas un peuple, jamais plus ils ne pourront le devenir. Les Juifs sont une somme d'individus(..)S'ils parviennent aujourd'hui à fonder un Etat, alors ils auront cessé d'exister"(2).

(1) Die Neue Rundschau 1904 II, p. 940/958.

(2) In Lebensdienst, p. 160/72.

Non seulement l'édification d'une nation juive est très hypothétique, mais encore elle représente un immense danger. En s'érigeant en nation, les Juifs perdraient tout ce qui fait leur originalité, cette spécificité qu'ils tiennent de leur destinée de peuple dispersé. Dans ces deux lettres de 1923, le refus du sionisme reste catégorique ; il est, nous semble-t-il, définitif. Au philosophe qui lui parlait du "pays de ses ancêtres", Wassermann répond :

"Je n'en ai même pas le plus vague sentiment. N'importe quelle bourgade italienne a pour moi plus de signification".

Mais ce qu'il redoute par dessus tout, c'est la naissance d'un nationalisme juif exaspéré, la montée d'un fanatisme politique qu'il croit constater au hasard de ses rencontres. Il assiste avec épouvante à la mutation du judaïsme que certains veulent faire évoluer vers l'intransigeance et vers la violence, comme ce Juif russe rencontré à Vienne et chez qui le fanatisme a étouffé tout autre sentiment : "Voilà", se dit l'auteur, "la matière explosive", "l'homme de la catastrophe" et il déplore que le "judaïsme vénérable..., aux saintes traditions", ait donné naissance au "radicalisme politique" (1).

Une conversation rapportée dans Mein Weg (2) résume les points de vue sioniste et antisioniste. Les deux attitudes y sont présentées comme deux attitudes fondamentalement différentes et pratiquement inconciliables. Cela tient, pour Wassermann, à ce que le sioniste est un "Juif juif" (ein jüdischer Jude), alors qu'il se sent lui-même un "Juif allemand" (ein deutscher Jude). Opposition lourde de sens ! L'un ne rêve que d'une nationalité juive, l'autre est incapable de la concevoir et ne peut mettre en doute sa nationalité allemande. Pour l'auteur, ces deux attitudes trahissent l'existence de deux manières d'être différentes, presque de deux races différentes ou, du moins, de deux disciplines de vie opposées. Dans sa destinée de "Juif allemand", Wassermann voit un chemin semé d'embûches et une mission utile qu'il doit accomplir ; il est perpétuellement à la recherche d'un équilibre sans cesse menacé, mais il pense pouvoir jouer un rôle précieux de médiateur.

(1) Mein Weg, p. 114-115.

(2) Cf. ibid., p. 108.

Les deux points de vue sont quasiment irréconciliables. Le sioniste constate que l'émancipation a été un échec, il pense qu'il est désormais trop tard pour que les Juifs puissent encore s'insérer sans heurt dans la communauté allemande. Wassermann, lui, insiste fortement sur l'héritage de plusieurs siècles de vie allemande et il estime qu'il n'est plus possible d'en faire abstraction. C'est pourquoi il ne veut voir dans le sionisme rien d'autre qu'une "entreprise économique-philanthropique" (1). Il est évident qu'il en réduit ainsi considérablement la portée et la signification. Les idées de Wassermann ont donné lieu à des interprétations défavorables ; il est sûr que l'histoire les a démenties en bien des points, mais elles représentaient à l'époque une tentative sincère pour apporter des solutions à un problème que les siècles précédents avaient été incapables de résoudre.

Les prises de position catégoriques et franches de l'auteur lui ont valu de son vivant de cinglantes attaques de la part des milieux sionistes.

Ces attaques se manifestent dès la parution de Mein Weg als Deutscher und Jude, livre qui, en définitive, ne satisfait ni les milieux allemands, ni certains milieux juifs. Pour les sionistes, Wassermann est une sorte de traître et de renégat, comme le montre un article de Siegmund Kaznelson (2) consacré à Mein Weg et intitulé Um jüdisches Volkstum (3).

Dans cet article, S. Kaznelson déclare irrecevable tous les arguments antisionistes accumulés dans Mein Weg. Il dénonce l'explication spé cieuse de la réserve à l'égard du sionisme par l'antipathie ressentie pour Th. Herzl ; il estime qu'une nation peut fort bien être voulue par un homme: Bismarck n'a-t-il pas réalisé l'unité allemande et Garibaldi l'unité italienne ? Il s'élève contre l'interprétation du sionisme comme une entreprise "économico-philanthropique", le retour dans une Palestine pauvre signifiant pour beaucoup de Juifs

(1) Ibid., p. 108.

(2) Siegmund Kaznelson, critique et publiciste allemand d'origine juive. En 1911 il devient directeur de la maison d'édition Jüdischer Verlag, créée lors du 5ème congrès sioniste et dont l'un des fondateurs est Martin Buber. Kaznelson est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux Allemands d'origine juive qui se sont distingués par leur activité littéraire, artistique ou scientifique (Juden im deutschen Kulturbereich. Ein Sammelwerk., écrit dès 1934, publié en 1962). Le point de vue de Kaznelson est celui du sionisme.

(3) in Der Jude VI, 1921, p. 49-52.

l'abandon d'une situation matérielle souvent enviable et son échange contre le dénuement.

Certaines autres critiques de Kaznelson montrent à quel point la réflexion sur ces problèmes était marquée par la passion et aussi à quel point les conceptions de Wassermann pouvaient être contestées et même mal interprétées dans certains cercles de la communauté juive. Kaznelson justifie en partie le sionisme par l'immense souffrance qui est celle des Juifs ; il mentionne les atroces pogromes russes et en appelle au sentiment d'humanité et de justice. Puis, à l'étonnement du lecteur, il accuse Wassermann de méconnaître ces souffrances juives et lance contre lui de farouches attaques. Il est déroutant de constater que Kaznelson utilise contre Wassermann les mêmes arguments avec lesquels ce dernier ne cesse de dénoncer le sort injuste qui est fait aux Juifs dispersés de par le monde. Aux hésitations et aux questions de Wassermann qui s'interroge sur l'opportunité de la création d'un Etat juif, Kaznelson répond :

"Pourquoi ?.... mais 150 ou 180 000 Juifs abattus, violés ou martyrisés à mort en Ukraine, ces frères en humanité et ces frères de sang de l'écrivain allemand Wassermann, pour lesquels il n'existe nulle part au monde ni salut, ni justice, eux aussi ils demandent : Pourquoi ?" (1).

Bien sûr, Wassermann s'est toujours refusé à considérer le sionisme comme une possibilité de mettre un terme à la situation inhumaine qu'évoque ici son adversaire ; mais, s'il entrevoit et propose des solutions différentes, on ne saurait en aucun cas l'accuser de légèreté et d'insouciance dans l'appréciation de la souffrance juive. Il la dénonce au contraire très violemment dans une multitude de textes. Depuis Les Juifs de Zirndorf (1897), jusqu'aux Selbstbetrachtungen (1933), il n'a jamais cessé de défendre la cause juive contre l'injustice. Des articles comme Das Los der Juden, Das Buch eines schwedischen Autors in Beziehung zum Kiewer Ritualprozeß (2), Offener Brief an den Herausgeber einer Monatsschrift für "Kulturelle Erneuerung" (3) ou Rassenantagonismus (4)

(1) Revue citée, p. 51.

(2) Lebensdienst, p. 149.

(3) Ibid., p. 155 (1925).

(4) Ibid., p. 178 (1925).

ne représentent, à côté des écrits autobiographiques et des romans, que quelques titres essentiels dans une longue liste de prises de position toujours nettes et souvent fracassantes. L'auteur n'a jamais cessé de considérer l'histoire du peuple juif comme un interminable cheminement dans la souffrance, à preuve la dernière description qu'il en fait à la veille de sa mort :

"Accompagne-moi un moment à travers les derniers siècles de la destinée juive. C'est un chemin d'affliction et de larmes comme il n'en a jamais existé depuis que sont consignées les actions et les souffrances humaines" (1).

En définitive, le point de départ de la réflexion chez Wassermann et chez le sioniste est exactement le même. Ils constatent l'un et l'autre la précarité de la situation du Juif européen, mais ils envisagent différemment la manière d'y remédier et, ce faisant, ils aboutissent à des positions inconciliables. Au contraire du sionisme, Wassermann accepte comme une réalité définitive, la dispersion du peuple juif et c'est à partir de cette donnée qu'il recherche une solution. Cette solution ne pourra être amenée que par une amélioration morale des hommes concernés. Wassermann croit à la possibilité d'une action civilisatrice ; il veut penser que le bien finira par triompher et que les vieilles querelles pourront disparaître. C'est pourquoi, en dépit de la sombre situation qui est celle de l'Allemagne dans les années 20 et du désespoir de l'auteur, on découvre encore à la fin de Mein Weg une pâle lueur d'espoir :

"Dans le domaine dans lequel j'agis, tout dépend de l'aptitude à ouvrir le coeur des hommes, à les saisir et à les élever" (2).

Kaznelson estime, pour sa part, que l'expérience a été déjà tentée en Allemagne ; à ses yeux, l'espoir de Wassermann est illusoire :

"L'espérance sombre et incertaine qui n'ose s'affirmer que timidement à la fin de son livre ne peut désigner autre chose que l'idéal missionnaire, affadi depuis longtemps, d'un progrès de l'humanité" (3).

(1) Selbstbetrachtungen, p. 98-99.

(2) Mein Weg, p. 126.

(3) Revue citée, p. 51.

Effectivement, l'histoire allemande a fait fi des nobles idéaux de Wassermann. Tout le tragique de sa destinée réside en ce qu'il croyait en l'humain et en la perfectibilité de l'homme, dans une époque oubliée de l'humanité.

La double appartenance

Les rapports de l'auteur avec sa communauté d'origine ne sont pas simples. La première impression n'est pas celle d'une solidarité mais bien plutôt celle d'une attitude critique, voire d'une certaine distance. Les liens religieux sont lâches, les relations sociales avec les milieux juifs nous semblent aussi compliquées et problématiques que les relations avec le monde allemand. Dans le domaine de la pensée politique, son hostilité manifeste à l'égard du sionisme le coupe d'une fraction sans doute réduite en nombre mais très active de la communauté israélite. A ces trois niveaux, religieux, social et politique, l'attitude de l'auteur est déterminée par la conviction profonde que les Juifs ne peuvent plus remettre en cause les siècles de vie européenne et particulièrement allemande, que telle ou telle nation qui n'était au début que la nation d'accueil, est devenue aujourd'hui la seule patrie possible. Comme on ne peut, à son avis, renverser le vaste processus qui tend à enraciner de plus en plus profondément l'homme juif dans le milieu où il s'est trouvé placé par les hasards de l'histoire, il convient de faciliter ce processus d'enracinement et d'acclimatation. C'est dans cette perspective que Wassermann est amené à prendre position contre tout ce qui lui semble représenter un obstacle au nivellement et à l'entente des communautés. Tout ce qui distingue trop nettement ces communautés l'une de l'autre sera envisagé avec réticence. L'accent sera mis sur l'effacement progressif des oppositions religieuses, le souhait d'un comportement social adapté autant qu'il est possible à celui du milieu ambiant sera formulé, la remise en question de l'appartenance nationale sera catégoriquement refusée.

On conçoit que ces idées aient pu susciter de la méfiance au sein de la communauté juive où les réserves de l'auteur ont été interprétées assez fréquemment comme de l'hostilité et ressenties comme un désir de rupture. L'auteur rappelle lui-même l'accueil équivoque qui fut réservé à son premier roman :

"Lorsque parurent Les Juifs de Zirndorf, mes proches et les milieux juifs de ma patrie franconienne furent épouvantés par ce "livre antisémite"; c'est ainsi qu'on considérait (mon roman)" (1).

En réalité, les nuances de sa pensée ne furent pas clairement perçues. Wassermann n'est pas l'homme de la rupture et les liens qui le rattachent à la communauté juive sont plus profonds qu'il n'y paraît au premier abord. S'ils sont difficiles à percevoir, c'est tout simplement parce qu'ils ne sont pas, comme nous venons de le voir, de nature religieuse, sociale ou politique, mais de nature morale et psychologique. Dans ce domaine, Wassermann se sent à la fois solidaire et tributaire de sa communauté d'origine.

Et d'abord il est moralement solidaire ; en dépit des restrictions qu'il peut faire à l'égard de cette communauté, il se considère et se considèrera toujours comme un de ses membres, aussi longtemps qu'elle vivra dans la souffrance. C'est une obligation morale que lui a imposée sa naissance... Il est Juif au nom de l'idée de justice et d'humanité. C'est ce qu'il proclame fréquemment tout au long de sa carrière, par exemple en 1925 :

"Si délicate et particulière que soit ma position à l'égard du judaïsme..., une chose est certaine : je ne peux que me déclarer(...)solidaire, aussi longtemps que cette communauté n'obtient pas réparation pour les torts qui lui ont été faits" (2).

On objectera que cette déclaration de solidarité n'implique nullement une adhésion en profondeur à la cause juive, qu'elle peut n'être que le fait passager des circonstances historiques et qu'elle n'engage pas l'auteur de manière définitive. C'est pourquoi Wassermann a tenu à montrer que des liens plus puissants de nature psychologique l'unissaient au judaïsme. Il estime que pour tout ce qui touche à sa personnalité profonde, il est très largement tributaire de la tradition juive.

Les deux essais publiés en 1909, Der Literat oder Mythos und Persönlichkeit (3) et Der Jude als Orientale (4) nous permettent de mieux comprendre

(1) Lebensdienst, p. 157.

(2) Selbstbetrachtung, p. 102.

(3) Lebensdienst, p. 502.

(4) Ibid., p. 173.

sa pensée. L'auteur y distingue deux types de Juifs modernes. Il appelle le premier type "Juif européen ou cosmopolite", le second "Juif oriental".

Selon lui, le "Juif européen" a été marqué par l'expérience de la dispersion et de l'exil en terre étrangère. Longtemps, il a été tenu à l'écart de la vie nationale des peuples qui étaient ses hôtes, jusqu'au jour où, sous l'effet des lois d'émancipation, il a été violemment projeté au sein d'une culture qui jusque là lui était interdite. Il a cherché alors à assimiler cette culture nouvelle, objet de sa convoitise, et il a cru faciliter sa tâche en se coupant brutalement de son passé juif dont il a désormais oublié les traditions et les mythes. Il a perdu ainsi les fondements spirituels du judaïsme, sans pour autant acquérir ceux de la culture étrangère qui ne peuvent se gagner d'un coup, à la faveur d'une brusque mutation ; l'assimilation d'une culture ne peut être en effet que le fruit d'une longue et patiente osmose. Et comme son premier contact avec une réalité étrangère s'avère décevant, le "Juif européen" est amené à rechercher sans cesse d'autres réalités étrangères et à s'identifier à elles. Sa vie se réduit à une suite de sentiments, il est l'homme d'un perpétuel mimétisme, un cosmopolite sans appartenance :

"Nous les connaissons bien et ils causent notre souffrance, ces milliers de Juifs que l'on appelle modernes et qui s'attaquent à tous les fondements parce qu'ils sont eux-mêmes sans fondement, qui répudient aujourd'hui ce qu'ils ont conquis hier" (1).

Ce Juif sera individualiste, rationaliste, condamné à la sécheresse des spéculations abstraites. Il ne pourra être "créateur" (Schöpfer), il sera simplement "littérateur" (Literat).

Il est intéressant de rappeler dans le cadre de ce développement, le jugement que porte Wassermann sur Heine. A ses yeux, Heine est un représentant du "Juif européen" coupé du "mythe", retranché dans son "moi solitaire" (2), prisonnier des jeux stériles de l'esprit. Il est le produit d'une civilisation dans laquelle "le talent l'emporte sur l'humanité" (3).

(1) Ibid., p. 17.

(2) Mein Weg, p. 58.

(3) Ibid. p. 56. On remarquera non seulement le caractère sévère et abrupt de la critique de Wassermann mais encore la coïncidence qui existe entre ses affirmations et certains jugements qui ont été couramment portés par l'antisémitisme allemand et qui consistent à reconnaître à la communauté juive de brillantes qualités intellectuelles mais à lui dénier toute qualité affective.

Par opposition au "Juif européen", le "Juif oriental" a conscience d'être l'héritier d'une vieille tradition ; bien qu'il vive loin du pays de ses origines, il puise les éléments de sa création dans les grands mythes de son peuple portés jusqu'à lui par les puissants courants du sang qui le rattachent au passé. Sa vie intérieure est caractérisée par la richesse et l'intensité d'une imagination capable de faire ressurgir les images enfouies dans le subconscient du peuple. Ce Juif pourra être "créateur".

C'est dans cette catégorie que se classe Wassermann. Il se sent ainsi profondément conditionné par sa naissance. Elle détermine à ses yeux la nature de sa vie psychologique, elle explique son imagination exubérante et fournit des thèmes à sa création romanesque.

Mais il ne voit là que la racine profonde de son être, qu'une face de sa personnalité. A cet héritage juif, il convient en effet d'ajouter l'apport allemand.

Sans se renier lui-même, il a subi la longue influence de la culture germanique. Ses ancêtres ont été en contact avec elle pendant des siècles, si bien qu'elle est désormais devenue sa culture et qu'il lui est donné de réaliser une synthèse entre le passé que lui a légué sa naissance et le présent dans lequel se déroule son existence. C'est une idée que Wassermann a très fréquemment évoquée mais qu'il a exprimée d'une manière particulièrement évocatrice dans le bref essai intitulé Meine Landschaft, äußere und innere (2), dans lequel il montre comment deux paysages se conjuguent dans son esprit.

L'un, le "paysage extérieur", est celui qui a été réellement perçu par les sens, vécu par le contact physique. Ce sont les montagnes autrichiennes et suisses, la ville de Vienne et surtout la Franconie natale. L'autre, le "paysage intérieur", préexiste à l'expérience sensible. C'est celui que tout homme trouve déposé en lui à sa naissance comme un legs des générations qui l'ont précédé, car il existe une sorte de souvenir des générations qui permet à l'individu de retrouver ce qu'ont vécu ses lointains ancêtres. Malgré l'éloi-

(1) Mein Weg, p. 72.

(2) In Tagebuch aus dem Winkel, 1935, p. 92 sq.

gnement dans le temps, l'être humain porte en lui le souvenir des paysages qui ont façonné ses devanciers ; pour Wassermann, c'est le souvenir des paysages de Palestine et du Moyen-Orient. C'est ainsi qu'il explique la facilité et l'exactitude avec lesquelles il a réussi à évoquer l'Orient dans Alexandre à Babylon. Ce roman, affirme-t-il, a d'autant plus surpris les lecteurs qu'il n'était lui-même jamais allé en Orient. Les expériences de ses ancêtres avaient tenu lieu d'expériences personnelles.

Nous voyons mieux désormais ce qui rattache Wassermann à sa communauté d'origine; c'est le sentiment d'une dette à son égard. Il a conscience que la tradition et le passé juifs représentent un des fondements de sa personnalité. Une rupture avec eux signifierait une amputation fatale de son être :

"Je ne renie pas le courant du sang, le puissant courant de l'Orient qui me porte et me nourrit ; j'en suis fier, je crois qu'il renferme des richesses qui me permettent de donner et d'offrir" (1).

Il considère ce judaïsme comme un trésor de mythes, de légendes et d'images, comme une source inépuisable qui alimente son imagination de romancier. C'est pourquoi il ne peut pas être le partisan d'une assimilation absolue qui ne serait qu'une fusion dans la réalité étrangère et lui ferait perdre cette spécificité léguée par la naissance. Il veut être lui-même, c'est-à-dire l'homme d'une synthèse également reconnaissant à l'Allemagne et fidèle au passé de sa communauté :

"J'en connais beaucoup qui se consomment de nostalgie pour l'homme blond aux yeux bleus..., ils ne veulent pas être eux-mêmes, ils veulent être l'autre" (2).

Mais la difficulté de tenir un équilibre harmonieux entre le passé juif et le présent allemand fait son drame. Pour les uns, il est trop peu juif et trop allemand, pour les autres trop juif et trop peu allemand. Nous avons vu les critiques qui lui furent adressées par les milieux sionistes, nous voudrions encore rappeler le jugement porté sur lui par un grand auteur juif de langue

(1) Lebensdienst, p. 170.

(2) Mein Weg, p. 110.

allemande, Max Brod (1). Ce jugement pénétrant situe très exactement la pensée de Wassermann :

"Sans doute (Wassermann) a-t-il tracé le portrait du "littérateur" juif comme celui d'un homme sans Dieu, détaché de ses ancêtres, du mystère de son sang ; mais ce n'était là que la moitié de son jugement. L'autre type dessiné par Wassermann, le "Juif nourri du mythe", repose bien au sein de l'histoire et de la tradition. Mais Wassermann a toujours considéré que cette forme de judaïsme appartenait au passé, jamais à l'avenir; il n'y a jamais vu une mission, une exhortation à se former soi-même. C'est là que nos chemins divergent".

Il est bien exact que tout en mettant l'accent sur l'héritage juif, Wassermann se refuse à édifier son avenir sur ce seul héritage. Il se sent trop marqué par la culture allemande pour rechercher un épanouissement en dehors d'elle. Elle lui semble constituer le seul cadre possible à son activité. C'est pourquoi il se considère comme un Juif placé dans le cadre de la culture allemande. Cela détermine, à l'égard de l'Allemagne deux attitudes très différentes.

Comme il le dit lui-même dans son article sur Wassermann, Max Brod se veut un "Distanz-Deutscher", son amour pour l'Allemagne est une "Distanz-Liebe", mot dans lequel les deux composantes, "Distanz" et "Liebe", sont d'une égale importance. Chez Wassermann il ne peut être question de "Distanz", mais seulement de "Liebe". Cela ne signifie pourtant pas qu'il veuille s'évanouir dans la réalité allemande. Tout simplement il veut être pleinement Allemand tout en conservant une certaine spécificité juive susceptible, à ses yeux, d'enrichir la culture germanique. On conçoit que sa position ait pu sembler suspecte à certains; néanmoins il nous semble qu'il subsiste chez lui une forme de fidélité à l'égard de la tradition juive et un sentiment sincère d'appartenance à la communauté dont il est issu.

(1) Max Brod, In memoriam J. Wassermann, Die Sammlung I, 1934, p. 282-285.

LA PATRIE ALLEMANDE

L'appartenance à l'Allemagne, elle, ne fait aucun doute. Malgré les difficultés auxquelles il s'est heurté, Wassermann s'est toujours voulu Allemand et il n'a jamais cessé de démontrer passionnément son appartenance à la nation allemande. Dans son Fragment über das Nationalgefühl de 1915, il dresse l'inventaire des différents facteurs qui font d'une somme d'individus un peuple, une nation. Ces facteurs sont au nombre de quatre : l'histoire, les traditions, le paysage et la langue. Dans ses écrits autobiographiques, il démontre comment ces facteurs ont agi sur la formation de sa propre personnalité, jusqu'à faire de lui un citoyen allemand à part entière définitivement modelé par la vie germanique. De tous ces facteurs, trois lui semblent particulièrement déterminants : l'histoire, le paysage, la langue.

L'ancienneté des échanges entre la communauté juive d'Allemagne et le peuple qui, à l'origine, était son hôte, est un point sur lequel il revient sans cesse :

"Je veux d'abord vous dire que, comme il est possible de le démontrer, mes ancêtres sont installés en Franconie depuis au moins 500 ans, et j'aimerais vérifier combien de Saxons, de Poméraniens, de Rhénans et d'émigrants franco-brandebourgeois qui se targuent d'être des autochtones peuvent en dire autant de leur famille" (1).

Le temps a fait son oeuvre, les Juifs ont partagé l'histoire allemande et ils ont même contribué à l'écrire dans les siècles les plus rapprochés. Les paysages allemands leur sont devenus familiers, chacun y voit désormais sa petite patrie ; la langue allemande est devenue leur langue. On ne peut ramener ces hommes "600 ans ou 1000 ans en arrière". On ne peut effacer l'apport que l'histoire, la langue et les "expériences partagées en silence" ont déposé en eux, "siècle après siècle" (2).

(1) Lebensdienst, p. 161.

(2) Ibid., p. 170.

L'histoire allemande

L'histoire n'est pas un simple amalgame de faits et de noms, mais un courant vital dont les hommes du présent sont les héritiers. Elle place les êtres dans une certaine perspective, elle fournit un cadre à leur existence ; pour Wassermann, ce cadre est l'Allemagne.

Le goût et le sens de l'histoire lui ont été communiqués, mieux encore que par les austères leçons de l'école et les lectures abstraites, par le spectacle de la ville de Nuremberg qui fut pour lui une révélation éblouissante, un "livre d'histoire" vivant qui parlait à l'imagination et aux sens.

Cette ville est devenue une sorte de partenaire auquel l'unissent "de multiples correspondances" et dont le destin est étroitement lié "à son destin personnel" (1).

Dans cette cité allemande entre toutes il éprouve un sentiment de sécurité, la sensation apaisante de reposer au sein d'une vieille tradition, de ne pas être abandonné à soi-même. Nuremberg est un modèle de forme artistique. La perfection de ses édifices peut être prise comme exemple pour la composition d'un roman, les règles de l'architecture peuvent être transposées dans le monde de la littérature. En tout cas Wassermann est persuadé que c'est "la contemplation précoce" de ces oeuvres d'art qui lui a fait découvrir les "lois de la construction" (2) à partir desquelles il a pu bâtir ses récits.

Il retient tout particulièrement une expérience de l'enfance dont il estime qu'elle a orienté sa carrière d'écrivain d'une manière décisive. La célèbre rosace de l'église Saint-Laurent l'aurait marqué à un point tel que, sa vie durant, il aurait cherché à imiter dans ses livres les couleurs chatoyantes des vitraux et les fines ciselures de la pierre. Cela expliquerait la nature particulière de son art aux multiples facettes, son goût pour les détails et l'ornementation, sa tendance à construire des romans cycliques (2).

Ainsi Nuremberg aurait été non seulement la plus pure et la plus belle incarnation de l'histoire et de la culture germaniques, mais une source inépuisable d'inspiration pour la création artistique.

(1) Mein Weg, p. 20.

(2) Tagebuch aus dem Winkel, p. 92.

La patrie franconienne

Tout comme une histoire vécue et partagée en commun, l'amour de la terre natale constitue pour un peuple un puissant facteur d'unité :

"L'amour du sol natal ressemble à une puissante force magnétique qui soude l'une à l'autre les différentes parties du peuple" (1).

Plus encore qu'au Reich, réalité trop vaste, Wassermann se sent attaché à la Franconie par toutes les expériences de l'enfance et de la jeunesse. C'est elle qui a déterminé son tempérament et façonné sa personnalité. Un bref essai de 1935 intitulé Deux Chauffeurs, se présente comme une intéressante étude de l'influence des paysages sur l'homme (2). L'auteur y décrit ses rencontres avec deux chauffeurs, l'un sicilien, l'autre américain. Malgré la similitude des professions, leurs tempéraments sont essentiellement différents ; l'un est enjoué et communicatif, l'autre calme et mystérieux ; ce n'est pas le métier qui modèle l'homme, mais la terre qui l'a porté. Le climat, la végétation, l'environnement minéral, tout ce que l'auteur appelle "das Magisch-Tellurische", influencent le caractère, conditionnent les attitudes mentales et créent un rythme particulier de la vie intérieure qui se retrouve jusque dans la façon de concevoir l'existence, dans la pensée religieuse et même jusque dans le style d'un écrivain :

"Dans le rythme de la prose d'un auteur, on devrait pouvoir arriver à reconnaître la région qui se cache en elle comme le noyau dans le fruit" (3).

Et Wassermann se présente lui-même dans l'essai Meine Landschaft, äußere und innere comme le pur produit de la terre franconienne. S'il existe, comme il l'affirme, trois types humains dont chacun possède des traits de caractère spécifiques, correspondant au paysage environnant : l'homme de la plaine, l'homme de la montagne et l'homme de la mer, il doit se considérer lui-même comme un "homme de la plaine". Les environs de Fürth, plaine austère et mélancolique, ont scellé sa destinée :

(1) Lebensdienst, p. 196.

(2) Tagebuch aus dem Winkel, p. 173 sq.

(3) Ibid., p. 102.

"La Franconie n'a rien de pittoresque, elle est sans douceur et sans grâce, son âpreté et sa sévérité ne sont pas restées sans influence formatrice" (1).

Wassermann pense que tout homme placé devant l'immensité et la monotonie des grands espaces plats tend à combler le vide du paysage en développant en lui sa faculté d'imagination et de rêve et il se reconnaît lui-même comme le fils de la patrie franconienne qui a modelé son tempérament d'artiste visionnaire. Ainsi se trouve rétabli l'équilibre entre le judaïsme et la germanité qui ont tous deux déterminé la nature de sa vie psychologique.

Wassermann se veut tout le contraire d'un déraciné et d'un apatride; il proclame qu'il est solidement attaché à un sol. Malgré l'éloignement et presque l'exil, il a perpétuellement éprouvé le sentiment d'être enraciné en Franconie. Il trouve des mots touchants pour définir les rapports entre l'homme et son pays natal :

"Il est difficile de traduire l'expérience du pays natal. Indéniablement, elle s'apparente à celle de l'attachement à la mère" (2).

Chaque nouveau voyage en Franconie augmente le sentiment d'appartenance et ravive la conscience de l'attachement et de la possession, comme en témoigne la correspondance de l'auteur. Après un séjour à Ansbach et à Gunzenhausen en 1903, il écrit :

"Les jours à Ansbach et à Gunzenhausen ont été magnifiques, voilà mon domaine, voilà ma racine ; Juif ou non Juif, qu'importe, ce royaume est le mien" (3).

Nous retrouvons la même confession un an plus tard, dans une lettre en date du 17.X.1904 : "Je ne dois plus me détacher de ce pays, une force mystérieuse m'y ramène toujours" (3).

(1) Tagebuch aus dem Winkel, p. 89.

(2) Ibid., p. 90.

(3) Cit. J. Speyer, op. cit., p. 48 et 56. On trouvera de semblables affirmations dans Engelhart, p. 95, 160, 196.

La langue allemande

Wassermann s'estime également indéfectiblement lié à l'Allemagne du fait qu'il parle sa langue. L'allemand est la seule langue qu'il connaisse vraiment, celle dans laquelle il a été élevé, à l'exclusion de toute autre. Il lui a consacré de belles pages (1), montrant son action civilisatrice et unificatrice, louant la noblesse et la poésie de la langue littéraire, l'inépuisable richesse des dialectes. Mais surtout il considère que l'allemand est pour lui comme un élément vital. "Je respire dans la langue" (2), avoue-t-il. Cet allemand qui "parfois, se met à chanter en lui comme une musique innée" (3), est plus qu'un simple moyen de communication, il est le fondement même du moi :

"Ses mots et son rythme constituent le tréfonds de mon existence" (4). La langue est le matériau à partir duquel l'homme édifie son univers spirituel. Wassermann se sent en elle comme dans un monde familier, tout se passe comme s'il lui avait été "prédestiné", comme si "de toute éternité des liens fraternels l'avaient uni à elle" (4).

Enfin, dans ses rapports avec la langue allemande comme dans ses rapports avec la petite patrie franconienne, il a l'impression de retrouver une mère et les mots de "langue maternelle" reprennent ici toute leur signification:

"Elle a modelé mes traits, elle a fait vibrer mes nerfs, conduit ma main, guidé mes pas, appris à mon cœur à sentir et à mon cerveau à penser" (4).

Tout cela devrait à son avis démontrer que ses rapports avec la langue allemande ne sont pas ceux d'un étranger adopté qui l'aurait apprise artificiellement. Il a le sentiment de vivre en étroite communion avec elle, comme sans doute peu d'Allemands sont capables de le faire. Et comme la langue est le facteur de cohésion et d'unité le plus important pour un peuple, il estime que son appartenance à la communauté nationale se trouve ainsi sanctionnée au plus haut niveau :

(1) Cf. Lebensdienst, p. 197 sq.

(2) Mein Weg, p. 48.

(3) Engelhart, p. 160.

(4) Mein Weg, p. 48.

"C'est la langue qui unit un peuple en un tout vital". Sans doute une culture s'édifie sous l'effet conjugué "du paysage, de l'histoire et de la race", mais "c'est la langue qui l'authentifie et qui la confirme" (1).

L'attitude de Wassermann est, on le voit, sans équivoque. Il se considère comme le fils à part entière de l'Allemagne et il demande à être reconnu comme tel.

L'Allemagne et l'Autriche

Mais alors on s'étonnera de l'entendre insister perpétuellement sur son appartenance à un pays en dehors duquel il a passé la plus grande partie de son existence. En réalité, son émigration à Vienne dès 1898 ne marque nullement un détachement ou un désintéressement à l'égard du Reich, mais tout simplement la difficulté d'y vivre alors que tel serait son souhait. L'Autriche n'occupe jamais, ni dans ses préoccupations ni dans ses romans, la place de choix qui revient à l'Allemagne vers qui ses regards restent toujours braqués.

En dépit du plus grand sentiment d'harmonie qu'il éprouve dans ses rapports avec le monde autrichien, il reste pour sa patrie d'élection un juge sévère. Son approbation n'est jamais totale et son attitude est "un mélange d'approbation et de refus" (2).

Selon lui, l'insouciance et l'optimisme de ce pays qui séduisent tout un chacun au premier abord, peuvent se muer en légèreté. La joie de vivre ne dissimule pas totalement le malaise politique et social. Le vieil Empire austro-hongrois chancelle ; des forces centrifuges irrésistibles le vouent à l'éclatement, le pouvoir est antidémocratique et quelquefois tyrannique ; la société est divisée, les inégalités sont criantes, la misère des uns côtoie la richesse insolente des autres. Face au dynamisme juvénile d'une Allemagne en train de se faire, c'est une Autriche qui se perd elle-même.

(1) Lebensdienst, p. 198.

(2) Mein Weg, p. 98.

Dans Mein Weg (1921), il considère l'Empire des Habsbourg comme un édifice politique rétrograde. Il dénonce les décisions arbitraires du pouvoir, l'assujettissement des minorités pratiqué de manière systématique depuis des siècles. La grande masse est le jouet impuissant d'une "mécanique administrative sans coeur" (1). Elle est tenue dans l'ignorance et dans un état de frustration économique par un système oligarchique quasi féodal et moyenâgeux. Le peuple doit supporter la pression conjuguée de l'Eglise, de la couronne et des grands propriétaires fonciers. Les inégalités sociales sont profondes, même si les plaies sont cachées par la douceur de vivre. La société autrichienne est fortement hiérarchisée et divisée en castes. Au sommet, on trouve la noblesse qui vit repliée sur sa gloire passée et se tient complètement à l'écart des affaires du pays. Quelques familles de la haute bourgeoisie l'imitent et vivent retranchées dans leur palais. La véritable bourgeoisie a disparu, elle a été remplacée par la caste des fonctionnaires, des officiers et des professeurs. Il existe une petite bourgeoisie affairée qui donne à la ville de Vienne son caractère particulier. Au-dessous d'elle, se situe la foule des pauvres et des déshérités. Chacun vit dans le cadre de sa classe, sans aucune perspective sur les groupes sociaux différents. Ainsi prennent naissance les tensions et les oppositions qui, alliées au problème toujours aigu des nationalités, menacent la cohésion de l'Empire et sont des facteurs de dispersion.

Cette vision de l'Autriche surprend chez un homme qui a fait de ce pays sa patrie d'élection. En réalité il ne s'agit là que d'une partie du jugement de Wassermann. Son regard se veut objectif, il s'attache à relever les signes de la décadence. Mais par ailleurs il reconnaît à l'Autriche qui a exercé sur lui "une action bienfaisante" (2), des qualités irremplaçables.

Derrière la maladie du vieil Empire il perçoit la valeur de l'homme autrichien, sa souplesse et son optimisme foncier, son intelligence subtile et son urbanité. La situation privilégiée de ce peuple au carrefour des civilisations européennes a fait de lui le dépositaire des traditions germaniques, slaves, orientales et latines. Cette vision de la culture et de l'homme autrichien lui a inspiré une des plus belles pages de Mein Weg als Deutscher und Jude (3).

(1) Ibid., p. 99.

(2) Mein Weg, p. 98. cf. supra, p. 62 sq.

(3) Ibid., p. 101.

On trouve également dans cet essai l'idée que la cassure entre l'Allemagne et l'Autriche est une regrettable erreur historique. Né Allemand, Wassermann a toujours voulu être considéré comme tel et, dans son exil autrichien, il a rêvé d'une harmonie entre ses deux patries. Il déplore que la chance d'une union n'ait pas été saisie, que "l'Allemand, par sa présomption, ait étouffé dans l'oeuf ce qui, sans aucun doute, était destiné à lui conférer plus de richesse, de plénitude et d'équilibre" (1). L'idée d'un rassemblement, d'une union entre l'Allemagne et l'Autriche n'avait pas vers 1920 le caractère provocant qu'elle prit par la suite sous l'effet de la propagande nazie et au moment de sa réalisation violente par l'Anschluß. On se souvient que, bien qu'elle fût expressément interdite par le traité de Versailles, l'union restait à l'ordre du jour et constituait un des thèmes de réflexion importants pour les hommes politiques. Mais chez Wassermann, l'union correspond moins au rêve politique de la grande Allemagne qu'à celui d'un grand ensemble culturel et humain. Comme l'indique la citation ci-dessus, l'Allemagne aurait tout à gagner à ne pas mépriser l'Autriche, à voir en elle autre chose que ses défauts. Le contact avec le monde autrichien transformerait le tempérament allemand dans le sens de cette douceur qui lui manque, il imposerait une mesure à un caractère souvent excessif. De son côté, l'Allemagne pourrait insuffler à l'Autriche un peu de sa vitalité juvénile.

Mais, ajoute Wassermann, ici comme ailleurs, les Allemands n'ont pas su se faire aimer et ils ont gâché toutes les chances réelles de l'unité (1)

Critique lucide du monde autrichien, Wassermann en est aussi par conséquent un admirateur. En ce domaine, ses idées sont étonnamment semblables à celles des grands écrivains contemporains qui ont décrit avec une lucidité amère la décadence de la monarchie austro-hongroise. Bien sûr, le souvenir de Musil et de son évocation de la "Kakanie" s'impose, ainsi que le nom de Joseph Roth et de son roman Radetzkymarsch. Mais c'est surtout avec des écrivains comme Stefan Zweig et H. von Hofmannsthal qu'on reconnaîtra une évidente parenté.

(1) Ibid., p. 101.

Comme St. Zweig, Wassermann nourrit un amour nostalgique pour l'aménité de ce "monde d'hier", pour cet univers viennois où l'on savait "jouir des plaisirs de la vie (...) en laissant à chacun sa part avec une complaisance empreinte de bonhomie et peut-être d'indolence" (1). Il ne comprend pas ces Allemands qui "regardaient de haut" leurs voisins autrichiens parce qu'ils ne s'imposaient pas "un ordre rigide" et parce qu'ils ignoraient cette "volonté avide de devancer tous les autres" (2).

Il souligne lui aussi la tolérance et l'agrément de l'art de vivre viennois. Il esquisse la même opposition entre le tempérament allemand et le tempérament autrichien et c'est en cela que les passages de Mein Weg évoqués plus haut rappellent également certaines analyses de H. von Hofmannsthal.

Cette rigidité et cet acharnement allemands, tout comme cette douceur de vivre et cette urbanité viennoises dont parle Wassermann, nous les retrouvons dans le parallèle établi en 1917 par Hofmannsthal entre le Prussien et l'Autrichien et illustré, quatre ans plus tard, dans la pièce L'Irrésolu qui est très exactement contemporaine de Mein Weg (3). Cet Allemand "présomptueux", incapable "d'inspirer de l'amour", qui "ignore et bafoue les coeurs" (4), ne le reconnaît-on pas dans le personnage de Neuhoff ? Chez l'un et chez l'autre, c'est le même mépris à l'égard de l'Autriche et de sa société "d'ombres" (5) avec laquelle il est inutile de "perdre son temps". Neuhoff, le Prussien, est impuissant à s'attacher les coeurs ; son manque total de délicatesse et les paroles qu'il adresse à Hélène - "Vous m'épouserez, parce que vous sentez ma volonté dans un monde qui n'en a pas" (6) - prouvent qu'il ne songe qu'à malme-

(1) Stefan Zweig, Die Welt von gestern, Frankfurt/Main 1955, S. Fischer, p. 21. Le titre Die Welt von gestern n'est pas de St. Zweig lui-même, mais des éditeurs qui ont publié ses souvenirs après sa mort.

(2) St. Zweig, op. cit., p. 22.

(3) Il n'est pas interdit de penser que cette similitude d'idées que l'on constate dans des textes très exactement contemporains s'explique en partie par les relations amicales et les échanges intellectuels constants qu'entretenaient à l'époque les deux auteurs.

(4) Mein Weg, p. 101.

(5) H. von Hofmannsthal, Gesammelte Werke in Einzelausgaben, Lustspiele II, Der Schwierige, S. Fischer 1954, p. 230.

(6) Ibid., p. 253.

ner et à asservir les êtres. Mais sa fermeté et sa "force" de caractère ne peuvent lui ouvrir les portes de l'univers autrichien. Devant Hélène, puis devant Antoinette, Neuhoff s'effondre et doit reconnaître sa défaite. Ce Prussien qui n'a pu attendrir le coeur d'une Viennoise est étrangement semblable à ces Allemands dont parle Wassermann et qui n'ont pu se concilier les faveurs de l'Autriche.

D'étonnantes similitudes apparaissent aussi entre le portrait de l'homme autrichien que nous propose Mein Weg et le personnage du comte Cari Bühl, l'irrésolu. Enfin et surtout, une semblable conclusion se dégage des deux textes. Pour Hofmannsthal, de terribles menaces pèsent sur l'Autriche qu'il nous présente de manière symbolique à travers la figure de Hans Karl. De même que Hans Karl a été "enseveli" (1) pendant la guerre, puis sauvé, de même le pays est promis à la catastrophe, puis au renouveau. Tout comme Hans Karl se réalise lui-même, inspire de l'amour à Hélène et accède au bonheur en raison de ses éminentes qualités humaines, l'Autriche se sauvera elle-même et renaîtra par delà la catastrophe en raison de l'incalculable capital humain et culturel dont elle dispose. On retrouve dans Mein Weg la même idée générale : la précarité de la situation sociale, politique et matérielle est sans doute réelle, mais la civilisation et l'homme autrichiens sont de grandes raisons d'espérer.

En dépit de tout cela, l'Allemagne reste pour Wassermann la seule et véritable patrie, admirée, aimée, recherchée passionnément. Elle est le but d'innombrables voyages et tournées de conférences. C'est à elle que s'adresse la production littéraire, c'est elle qui constitue la toile de fond de la plupart des romans (2), c'est elle que l'auteur voudra perpétuellement décrire et s'attacher.

A partir de 1932, cet attachement conduira Wassermann au désespoir. Mais avant de désespérer de sa patrie, accablé par le poids des événements, il s'est longtemps refusé à penser qu'elle pourrait sombrer dans la barbarie.

(1) Ibid., p. 263.

(2) Il faut dire néanmoins que l'Autriche a fourni le cadre à certains récits d'importance secondaire, comme le roman Ulrike Woytich et le recueil de nouvelles Der goldene Spiegel.

Il lui fait encore confiance en 1931 lorsqu'il entreprend un long voyage en Rhénanie. Au plus fort de la crise économique, alors que l'Allemagne est exsangue et que la détresse matérielle et le chaos politique alimentent la propagande nazie et fournissent à Hitler des partisans toujours plus nombreux, il ne veut pas croire à la chute de son pays. Il compte sur sa civilisation millénaire pour conjurer les démons de l'intolérance et de la violence :

"Notre voiture roule ici sur un sol de très vieille civilisation européenne, nous longeons la limite de l'Empire romain. A aucune époque ce pays béni n'a sombré totalement dans la barbarie" (1).

Malgré l'extrême précarité du présent, malgré les lourdes menaces du chômage, il veut croire encore à la possibilité du salut pour le peuple allemand. Il croit en ses vertus profondes que sont la patience, la ténacité, l'endurance et l'amour de la vie. Et malgré le spectacle de ce peuple aux abois, "tragiquement menacé", il pense que l'Allemagne porte en elle le germe d'un possible renouveau. Contemplant la foule des jeunes gens qui cheminent sur les routes du Rhin et qui sont sur le point de "manquer de pain et... d'espace vital dans leur propre pays", il veut encore lire sur ces visages juvéniles "qui s'illuminent parfois" l'espérance et la confiance en l'avenir (1).

Certes, ce rêve d'une patrie humaine et cette foi en l'Allemagne subsistent toujours en 1931 sous la forme d'une pâle lueur d'espoir. Mais d'année en année Wassermann a dû constater comme une évidence de plus en plus manifeste que son insertion dans le monde allemand ne cessait d'être problématique. Il prêchait la tolérance et l'amour de l'homme, il voulait réaliser en lui la synthèse de deux univers et il était confronté à la montée d'une idéologie intolérante qui tendait à le placer en dehors de la communauté nationale. Wassermann devait fatalement se heurter aux réalités allemandes de l'époque, réalités dont faisait partie l'antisémitisme.

Certains lui ont reproché d'exagérer la signification et la portée de l'antisémitisme et n'ont voulu voir dans le sentiment d'une cassure qu'il éprouvait à l'égard de l'Allemagne qu'une souffrance inutile et imaginaire,

(1) Deutsche Landstraße (essai consacré au voyage en Rhénanie de 1931) in Tagebuch aus dem Winkel, p. 253-154.

fruit de son pessimisme foncier et résultat de sa condition d'artiste inadapté à la société. Pour notre part, nous estimons que ce sentiment n'était pas injustifié.

Wassermann était un chercheur d'absolu et le décalage entre son idéal et les réalités allemandes, même si ces réalités n'étaient pas toujours aussi sombres et désespérées qu'il le prétend, était toujours trop grand pour lui procurer un véritable apaisement. Son idéal réclamait la reconnaissance entière et définitive de l'appartenance des Juifs à la communauté nationale, accompagnée de l'acceptation par cette communauté d'une certaine spécificité juive qui, aux yeux de l'auteur, n'était nullement incompatible avec la tradition germanique. Il nous semble que ces idées n'ont jamais pu, sous l'Empire wilhelminien et sous la République de Weimar, faire l'objet d'une approbation unanime de la part du peuple allemand. On comprend que Wassermann n'ait jamais pu se sentir totalement adopté par une nation qu'il voulait idéale et qui restait imparfaite.

LE COMBAT POUR L'APPARTENANCE A LA COMMUNAUTE NATIONALE

Quand on s'interroge sur la manière dont Wassermann a ressenti le choc de l'antisémitisme et mené son combat pour la reconnaissance de son appartenance à la communauté nationale, on s'aperçoit qu'il a adopté, face à ces questions, deux attitudes différentes.

Tantôt il réfléchit en termes de catégories. L'Allemand de souche européenne et l'Allemand de naissance juive lui apparaissent comme deux catégories d'hommes qui, tout en étant étroitement apparentées et complémentaires l'une de l'autre, sont néanmoins distinctes. La tradition juive ne s'oppose pas à la tradition germanique, mais elle reste cependant un fait.

Tantôt, au contraire, l'auteur renonce à réfléchir en termes de catégories. La distinction entre "Allemand" et "Juif" lui semble artificielle, elle ne recouvre plus une réalité, elle n'est qu'une création de l'imagination, un résidu poussiéreux de l'histoire. Wassermann refuse alors d'enfermer les hommes dans une classification rigide, il s'élève au-dessus des contingences historiques et sociologiques, il ne veut plus voir que l'humain, niveau auquel disparaissent toutes les distinctions de race, de nationalité, de condition sociale.

Ces deux attitudes caractérisent en gros deux grandes périodes dans l'existence de l'auteur. La première de ces deux périodes dure jusqu'en 1922, elle est marquée par une réflexion passionnée. Wassermann tente de définir le phénomène juif et le phénomène allemand, il dénonce violemment l'antisémitisme et s'efforce de concilier les deux camps en présence. On assiste à l'apparition fréquente de thèmes et de personnages juifs dans la production romanesque, à la publication de nombreux articles et à de violentes prises de position sur la question juive. Les écrits les plus importants de cette époque sont : Das Los der Juden de 1904 (1), Der Literat oder Mythos und Persönlichkeit et Der Jude als Orientale de 1909 (2), Das Buch eines schwedischen Autors in Beziehung zum Kiewer Ritualmordprozeß de 1913 (3), Das deutsche Wesen de 1915 (4), Mein Weg als Deutscher und Jude de 1921 et enfin, l'article sur l'assassinat de W. Rathenau, In memoriam Walther Rathenau de 1922 (5).

L'année 1923 marque un tournant décisif dans l'évolution de la pensée de l'auteur avec la rédaction de Zwei Briefe an einen deutschen Philosophen (6). A la suite de ces deux lettres, on note encore quelques publications sur les problèmes de l'antisémitisme et du racisme, telles que Offener Brief an den Herausgeber einer Monatsschrift für "kulturelle Erneuerung" (7) et Rassenantagonismus (8), toutes deux de 1925. Mais on constate que désormais la réflexion de Wassermann s'exerce sur des problèmes plus généraux. L'antisémitisme et le racisme ne lui apparaissent plus que comme des aspects particuliers du mal dans son ensemble et il pense qu'une solution à ces problèmes

(1) Die Neue Rundschau 1904, II, p. 940 sq.

(2) Lebensdienst, p. 502 sq. et 173 sq.

(3) Ibid., p. 149 sq.

(4) Die Neue Rundschau 1915 Bd. I, p. 240 sq. Cet article sert ensuite d'introduction à Deutsche Charaktere und Begebenheiten.

(5) Die Neue Rundschau 1922 Bd. II, p. 805 sq.

(6) Lebensdienst, p. 160 sq.

(7) Ibid., p. 155 sq.

(8) Ibid., p. 178 sq.

pourra être trouvée par le biais d'une amélioration morale des hommes en général. A partir de 1922-23, il parlera donc moins de l'antisémitisme que de l'imperfection morale qui caractérise l'humanité, il s'attachera moins à apporter des réponses à des questions précises, comme celle de l'antisémitisme, qu'à régénérer l'homme. Il a conscience que seule une solution d'ordre général peut faire disparaître les problèmes particuliers. C'est pourquoi les deux grands discours qui marquent cette période se présentent comme des traités de morale et ne s'adressent plus au seul public allemand. Le premier, Rede über Humanität (1) a été prononcé pour la première fois à Stockholm en décembre 1922 et pour la dernière fois à New-York en février 1927. Le second, Rede an die Jugend über das Leben im Geiste (2), a été prononcé à plusieurs reprises au cours de l'année 1932 aux universités de Berne, Zurich, Bâle et Vienne.

La production romanesque subit elle aussi le contrecoup de cette évolution de la pensée. Alors que jusqu'en 1922 les différents aspects de la question juive étaient assez fréquemment évoqués dans les romans (3), ces motifs se font plus rares, tout en réapparaissant néanmoins dans Der Fall Maurizius en 1928, avec l'écrivain Melchior Ghisels et le personnage de Waremmewarschauer, ainsi que dans Etzel Andergast en 1930, avec la figure de Max Mewer.

On notera que l'énumération des titres que nous venons de faire ne contient pas celui du dernier écrit autobiographique, Selbstbetrachtungen de 1933. C'est que ce livre occupe une place à part. Il représente le dernier mot de l'auteur sur les problèmes de l'antisémitisme, il tire les conclusions de toute une existence, conclusions pessimistes qui équivalent pratiquement, comme nous le verrons, à un constat d'échec.

(1) Ibid., p. 383 sq.

(2) S. Fischer Verlag, 1932.

(3) Principalement dans Die Juden von Zirndorf 1897, Der Moloch 1902, Das Gänsemännchen 1915 et Christian Wahnschaffe 1919.

La tentative de conciliation des communautés

Jusqu'en 1923 donc, le tempérament de l'Allemand de naissance juive et celui de l'Allemand de souche européenne sont ressentis comme deux tempéraments spécifiques malgré leurs similitudes. Il s'agit donc d'abord pour l'auteur de démontrer cette spécificité.

Certes, sous l'effet de la diaspora, le peuple juif a disparu, il a même, selon Wassermann, disparu de manière définitive, mais l'homme juif, lui, subsiste ; un univers hostile lui a donné sa forme particulière :

"L'homme juif(...) existe grâce au christianisme, grâce à l'Eglise, grâce aux ténèbres de l'Occident" (1).

L'émancipation a été à la fois trop tardive et trop imparfaite. Arrivée trop tard, elle ne pouvait prétendre effacer totalement un passé que les Juifs avaient conservé pendant des siècles et appris à perpétuer au milieu de leurs hôtes étrangers. Réalisée de manière imparfaite, elle a eu des conséquences opposées à celles qu'on était en droit d'attendre ; ou bien elle n'a contribué qu'à accuser la spécificité juive, ou bien elle a créé un nouveau type humain tout aussi spécifique que celui dont elle a amené la disparition. En effet l'émancipation a été la plupart du temps confondue avec une assimilation radicale qui tendait à faire disparaître le Juif dans l'univers étranger. Les Juifs ont pu accepter ou refuser cette disparition. Ceux qui l'ont refusée n'ont eu d'autres recours que de se replier sur leur passé, sur leurs traditions, sur leur religion. La fausse émancipation les a contraints à porter leurs regards en arrière et, selon Wassermann, elle a fait d'eux des inadaptés au présent. D'autres ont accepté leur évanouissement dans la réalité étrangère. Ils se sont dépouillés de toute spécificité juive, ils ont payé leur assimilation du prix élevé du reniement :

"Ce sont les traîtres à l'esprit, les traîtres à l'idée ; leur âme n'a pas été purifiée mais souillée par la souffrance de leurs ancêtres" (2). Ce choix du reniement a développé en eux des traits de caractère nouveaux qui sont ceux du "Juif européen ou cosmopolite".

(1) Das Los der Juden, revue citée, p. 945.

(2) Ibid., p. 945.

D'autres enfin, et c'est le cas le plus fréquent, n'ont choisi ni la fidélité absolue au passé, ni l'assimilation totale. Ces hommes ont voulu jouer le jeu d'une émancipation équitable qui leur permettrait de sauvegarder une certaine spécificité juive, tout en devenant des citoyens allemands. Ils ont voulu rester, dans un univers germanique devenu le cadre de leur existence et reconnu comme tel, des témoins de l'Orient. Ce faisant, ils ont choisi la voie de la souffrance. Ils sont caractérisés par la disharmonie et par l'insatisfaction :

"Plus que d'autres, le Juif souffre de lui-même. En lui s'amassent les contradictions ; dans les régions informes qui s'étendent entre l'Orient et l'Occident, il est un être informe. A la limite de deux mondes, chassé de l'un et impuissant à parvenir dans l'autre, il cherche son chemin" (1).

Ainsi, Wassermann estime que les Juifs allemands ont été profondément marqués par l'histoire qui leur a imposé toutes les expériences qu'un homme peut réaliser ; elle a porté en eux tous les sentiments à leur paroxysme, elle a accusé les traits de leur caractère. C'est pourquoi ces hommes peuvent se mouvoir entre les deux pôles extrêmes de l'enthousiasme et du nihilisme, de la foi ardente et de l'impiété, de l'espérance et du désespoir. L'auteur affirme à la fin du prologue de son premier roman (2) que tous les extrêmes s'unissent dans leur tempérament sans mesure. Mais de ces existences il veut surtout retenir l'élément de souffrance, et le sentiment qui domine chez lui est celui de la commisération. Rappelant le suicide de l'écrivain Otto Weininger (3), il écrit :

"Cela montre dans quel pitoyable nihilisme le Juif se trouve précipité, quel désespoir infini s'empare de lui..., quand il sombre dans l'abîme de son propre moi" (4).

Parallèlement, l'auteur cherche à préciser les contours du tempérament allemand. L'essai Das deutsche Wesen (5) se présente comme une profession

(1) Ibid., p. 947.

(2) Cf. Juden von Zirndorf, p. 107 sq.

(3) L'écrivain Otto Weininger mit fin à ses jours en 1903, à l'âge de 23 ans.

(4) Das Los der Juden, revue citée, p. 947.

(5) Nous citons les extraits de cet essai d'après le texte de la Neue Rundschau 1915, vol. I, p. 240 sq.

de foi allemande et comme une intéressante étude de l'histoire et du caractère germaniques.

Wassermann note la longue absence de frontières politiques nettement définies, le morcellement excessif de l'Allemagne dont la pensée et les aspirations ne cessent d'osciller entre le particularisme et la grande idée unitaire. Il souligne que, dans l'époque présente d'unifié politique les divisions ne sont pas totalement surmontées et que le pays se définit toujours par la multiplicité des apparences, des goûts, des traditions, des dialectes. Cette même multiplicité caractérise également son évolution historique et culturelle, faite d'une perpétuelle alternance d'époques de gloire et d'humiliation, de périodes de fertilité et de sécheresse. Il est évident que le tempérament allemand s'en trouve marqué. L'Allemand connaît la tentation de la dispersion et celle de l'unité qui le font tantôt se réfugier dans un provincialisme étriqué, tantôt s'abandonner à un nationalisme échevelé. Il connaît la tentation de l'étranger et celle d'un repliement jaloux sur lui-même qui peuvent faire de lui aussi bien un cosmopolite tolérant qu'un paupermaniste intransigeant. Il peut être un jour l'esclave soumis et proclamer le lendemain que son peuple est "le peuple maître", capable de dominer le monde. Il peut être un "philistin" aussi bien qu'un "héros" (1), bref, il est l'homme des extrêmes :

"Personne ne peut être plus mesquin que l'Allemand quand il est prisonnier de la routine quotidienne, personne ne peut être plus obtus, plus commun, plus inconsistant ; mais en revanche personne ne peut être plus grand quand il est sollicité par l'absolu(..)" (1).

L'Allemand, c'est l'être changeant, imprévisible, capable du meilleur comme du pire ; c'est pourquoi les portraits rassemblés dans Deutsche Charaktere und Begebenheiten ne nous présentent pas que des héros, que des exemples d'humanité, mais également des timorés, des mécréants, des gueux ; c'est pourquoi la trahison y côtoie la noblesse.

On voit à quoi tend cette démonstration. L'Allemand et le Juif sont tous deux les produits d'une histoire originale. Leur tempérament est nettement affirmé, mais la simple juxtaposition de leur destinée et des grands traits de leur caractère invite à la comparaison et suggère des similitudes.

(1) Das deutsche Wesen, revue citée, p. 244-45.

D'un côté et de l'autre, on constate le même morcellement. Ici et là, c'est le manque d'un centre capable d'attirer les éléments épars, ce sont les mêmes forces centrifuges qui tendent à la dispersion. Ce sont les mêmes heurts constants avec l'étranger, déterminés pour les uns par la situation géographique au centre de l'Europe et l'absence de solides frontières naturelles, pour les autres par la diaspora. Pour les uns et pour les autres, c'est la même confrontation avec une pensée étrangère ; l'implantation du christianisme dans leur pays a imposé aux Allemands une expérience semblable à celle que vivent les Juifs placés au sein d'une culture nouvelle. Par la Réforme, les Allemands ont prouvé qu'il est possible à l'homme de s'assimiler une pensée religieuse étrangère tout en sauvegardant une partie importante de soi-même ; c'est le gage que les Juifs pourront réaliser la synthèse entre leur tradition et la culture allemande. Enfin, selon l'auteur, c'est, dans les deux camps, la même tentation de l'exclusivisme et la doctrine de l'élection :

"Il est évident qu'il existe une similitude des destins et des caractères... De part et d'autre, (on trouve) la domination étrangère et l'espoir messianique d'une victoire sur tous les ennemis, la méconnaissance des autres, la malveillance et la jalousie... De part et d'autre, enfin, c'est le dogme de l'élection" (1).

Ainsi apparaît la parenté de ces deux groupes humains. Allemands et Juifs sont des frères ennemis qui s'entredéchirent. Leur heurt est celui de deux communautés qui se ressemblent trop. Wassermann considère que ce heurt était historiquement inévitable, mais il pense que l'époque moderne devrait supprimer les dernières causes de friction et d'opposition. Il constate que l'immense majorité des Juifs ne met plus en doute son appartenance à la communauté allemande, que les succès du sionisme restent modestes. Cela devrait rendre désormais possible une entente entre les communautés. Or ce n'est pas ce qui se produit. A ce sentiment d'appartenance qui est celui des Juifs ne correspond pas, chez les Allemands, une véritable volonté d'accueil. L'auteur constate que, face à l'indéniable bonne volonté des Juifs, l'Allemagne a tendance à se raidir et à se fermer, que l'antisémitisme reste une réalité.

Dans ses écrits, Wassermann fait l'inventaire minutieux des manifestations de l'antisémitisme. Il s'efforce d'en démontrer le mécanisme et d'en comprendre les causes.

(1) Mein Weg, p. 120.

Il note d'abord que la haine antijuive appartient à toutes les époques. On en retrouve les traces dans l'histoire de tous les peuples occidentaux. Le moyen âge des nations chrétiennes est une époque de barbarie et d'extrême cruauté à l'égard des communautés juives qui connurent alors le ghetto misérable et les persécutions sanglantes. La haine qui s'exerçait contre elles était avant tout d'essence religieuse. La religion conquérante des chrétiens avait jeté l'anathème sur les Juifs et le refus catégorique qu'elle leur opposait ne faisait que fortifier en eux le sentiment d'une différence définitive, il alimentait leur croyance en l'élection. Ainsi, les deux religions évoluaient vers des conceptions toujours plus intransigeantes. À l'opposition religieuse s'ajoutait l'opposition économique ; le milieu chrétien condamnait les Juifs à l'exercice de professions déterminées, par exemple à la pratique du petit commerce et au rôle de prêteurs d'argent. Les Juifs en étaient réduits, s'ils voulaient subsister, à utiliser ces seules armes qui leur étaient autorisées et le milieu chrétien ne leur pardonnait pas de jouer dans la vie économique un rôle auquel il les avait pourtant contraints.

Telle était la haine antijuive des siècles passés que l'ère des lumières et de la raison vint quelque peu tempérer. Elle avait son caractère propre, ses causes sont connues. Tout le drame est que cette haine subsiste encore en ce premier tiers du 20ème siècle, malgré les progrès de la conscience humaine, la perte d'influence des religions, l'organisation plus rationnelle et l'épanouissement de la vie économique. Tout le drame est que cette haine ne fasse que s'aggraver, alors que ses causes semblent avoir totalement disparu.

Car cette haine subsiste et s'aggrave; et Wassermann en dénonce l'existence dans de nombreux domaines de la vie publique, dans l'université, dans l'armée, dans le monde de la politique. Certes, dans cette Allemagne moderne, les formes les plus apparentes et les plus criantes de la haine antijuive ont disparu, les actes de violence sont devenus des faits relativement rares; encore qu'ils n'aient jamais totalement cessé. Mais des formes sournoises d'hostilité subsistent. Alors que les Allemands et les Juifs se détournent de plus en plus de la religion, on met encore en avant une opposition religieuse que personne, en définitive, ne considère plus comme importante. Alors que, dans leur immense majorité, les Juifs appartiennent à la classe moyenne, on se plaît encore à mettre l'accent sur leur prétendue richesse et leur prétendue prépondérance économique. On leur reproche de ne pas vouloir reconnaître les

vertus des lois d'émancipation, tout en sachant que l'application pratique qui est faite de ces lois ne correspond pas à ce qu'ils pourraient en attendre. On les blâme de constituer un corps étranger, alors qu'on ne leur donne pas la possibilité de participer pleinement et sans arrière-pensée à la vie intellectuelle, sociale et politique de la nation. Enfin et surtout, on ne porte sur la communauté juive que des jugements globaux, on ne veut la juger que sur ses membres les plus vils et on se refuse à considérer ses membres les plus nobles autrement que comme des exceptions qui ne démontrent rien et qui ne font que confirmer une règle générale. C'est le règne du jugement "borné, catégorique" (1) et définitif, le règne de l'intolérance, la persistance dans le présent des attitudes mentales du passé ; c'est ce que constate Wassermann dans Mein Weg, à la fin des conversations avec un ami exilé comme lui à Zurich et qu'il ne parvient pas à convaincre de sa bonne foi. Imbus de leur perfection et de leur supériorité, les Allemands se croient autorisés à prononcer un véritable "jugement dernier" (1).

Tels sont les vestiges d'un long passé d'obscurantisme, encore tangibles dans l'Allemagne contemporaine. Mais Wassermann assiste également avec indignation à la transformation de cette hostilité séculaire, que l'on pourrait à la rigueur espérer vaincre, en une forme nouvelle de haine qui, elle, se veut plus "réfléchie", plus "scientifique" et mieux "adaptée aux temps modernes": l'antisémitisme d'inspiration raciste. Au moment où la haine antijuive se trouve à court d'arguments, elle invente un nouveau mensonge dont l'auteur pressent qu'il sera le plus difficile à vaincre parce qu'il représente une imposture plus grande que toutes les autres.

Recherchant les causes de cet antisémitisme toujours latent, il s'efforce de faire preuve d'objectivité. Il est des cas où il n'hésite pas à reconnaître aux Juifs eux-mêmes une certaine forme de responsabilité. C'est ainsi qu'il explique la virulence de l'antisémitisme ressenti pendant son service militaire à Wurzburg, par la présence en Basse-Franconie d'une communauté juive "peu réjouissante" ; le comportement de ces Juifs "encore à moitié prisonnier du ghetto (...) qui s'adonnaient à l'usure, (...) de ces boutiquiers, de ces

(1) Ibid., p. 96.

fripiers, de ces maquignons et de ces colporteurs" (1) n'était guère fait, écrit-il, "pour aplanir les vieilles oppositions.

Mais, abstraction faite de quelques cas isolés, la responsabilité incombe à l'Allemagne qui s'est avérée incapable de réaliser une authentique émancipation :

"On a inscrit en lettres fanfaronnes l'émancipation au crédit des Allemands... Ils se croyaient généreux parce qu'ils assignaient aux Juifs des places dans le pays, sans leur concéder la possession intérieure de la patrie"(2)

Dans la plupart des cas le ghetto matériel a été aboli, mais les Juifs ont été rejetés sur eux-mêmes, dans un ghetto psychologique et spirituel. On les contraint à rester, dans le cadre de la nation, ce corps étranger qu'on leur reproche de constituer.

La responsabilité incombe à une Allemagne qui tolère la montée d'idéologies racistes dont l'absurdité saute aux yeux de chacun. Qui peut aujourd'hui valablement prétendre distinguer les races l'une de l'autre, où sont donc ces "Allemands de race pure" ? Existe-t-il entre eux-mêmes et les Juifs d'autres distinctions que des distinctions artificielles ? : "A y regarder de plus près, la haine raciste n'est que la haine que suscitent l'habit et le comportement", elle n'est qu'un "fantôme" alimenté par la "bêtise publique" (3).

En réalité, proclame Wassermann, toutes les raisons invoquées de droite et de gauche pour justifier l'antisémitisme, ne résistent pas à une analyse sérieuse des faits. Il n'existe ni race juive, ni puissance financière juive, ni volonté de domination juive, ni trahison juive. Il n'y a, dans cette Allemagne des années 20, que le mensonge d'un peuple qui refuse de se libérer des préjugés du passé, qui, après les années de la guerre et la défaite militaire, ne veut pas rechercher les véritables causes de ses malheurs. L'Allemagne est prisonnière d'une funeste illusion, savamment entretenue. Une population déchirée et meurtrie par la guerre, en proie à d'insurmontables difficultés économiques et politiques, choisit la voie de la facilité. Elle rejette sur les Juifs la responsabilité d'un présent de misère qui abolit en elle tout pouvoir

(1) Ibid., p. 39.

(2) Das Los der Juden, revue citée, p. 941.

(3) Ibid., p. 946.

de jugement et de discernement et qui en fait la victime facile d'une propagande démente. On assiste à la résurgence d'un phénomène bien connu, le Juif redevient, comme aux plus sombres heures du moyen âge, le bouc émissaire :

"Le système du souffre-douleur et du bouc émissaire est arrivé à son plein épanouissement et quand on est témoin des moyens dont se sert la propagande politique, il faut d'abord se persuader qu'on vit réellement au 20ème siècle" (1).

Telles sont les amères constatations que fait Wassermann dans les années 20 et qui, dans Mein Weg, l'amènent à la conclusion que rien ne peut vaincre cette haine "spécifiquement allemande" ; ni les gestes répétés de bonne volonté, ni l'amour, ni l'appel à la conscience d'un peuple ne sont des moyens de lutte efficace :

"Il est vain de neutraliser le poison, ils élaborent du poison frais (2).

Au dessus de la mêlée

Ainsi, la tentative de conciliation des deux communautés débouche sur un échec. Une telle conciliation semble irréalisable à ce stade d'évolution de la conscience humaine. L'expérience de la guerre a été décisive ; en Allemagne, le conflit militaire a entraîné une aggravation de l'antisémitisme qui connaît, de 1918 à 1921, une nouvelle flambée sauvage. Mais ce conflit a également révélé la maladie du monde, le mal moral dont souffre l'humanité dans son ensemble et que Wassermann pressent dès le début des hostilités :

"Mon regard contemple un monde détruit. Il semble que l'humanité se soit perdue elle-même et qu'elle ait perdu Dieu" (3).

L'antisémitisme allemand lui apparaît de plus en plus comme un des aspects d'un mal plus général et sa réflexion se modifie sensiblement. Elle suit désormais une voie nouvelle, ouverte dès 1923.

(1) Lebensdienst, p. 178.

(2) Mein Weg, p. 122.

(3) Cit. J. Speyer, op. cit., p. 145.

Cette année 1923 est marquée par la publication des Deux Lettres à un Philosophe allemand où, deux ans après la parution de Mein Weg, les prises de position antérieures se trouvent totalement remises en question. Alors que jusque là Wassermann a parlé d'Allemands et de Juifs, se considérant lui-même comme largement tributaire des deux communautés, il se refuse désormais à opérer entre les hommes des distinctions qui lui semblent artificielles et il s'apparaît à lui-même comme la victime d'une superstition. Cette "condition juive", dans laquelle on a voulu l'enfermer de toute force et dans laquelle il s'est lui-même enfermé n'est plus pour lui qu'une création de l'esprit. Désormais, il croit se sentir éloigné du judaïsme au triple plan spirituel, intellectuel et social ; il croit sentir que s'il a écrit Mein Weg als Deutscher und Jude c'est plus pour des raisons de convenance que par conviction profonde qu'il l'a fait :

"Peu à peu, je dus reconnaître que j'avais commis une grande erreur.. et je vis que cette condition de Juif, telle qu'on se la représentait généralement, n'était plus valable pour moi" (1).

Désormais, Wassermann ne veut plus diriger ses regards que vers la personne humaine, il ne veut plus penser en termes de catégories raciales ou sociologiques :

"Tout ce bavardage à propos des "Juifs" et des "Allemands" est dénué de toute signification(..), je ne connais que des hommes(..) La catégorie n'est pas mon affaire, je ne veux entendre parler que d'individus" (2).

Il veut travailler désormais dans un domaine beaucoup plus vaste, oeuvrer pour ce qu'il appelle une "humanisation de l'humanité" (3), pour une amélioration morale de l'homme qui fera disparaître les dissonances et amènera l'Allemand à ne voir dans le Juif que la personne humaine et le Juif à considérer l'Allemand comme un frère en humanité. A partir de 1923, les réalités allemandes ne représentent plus qu'une facette du mal inhérent au monde, de ce mal qu'il faut dénoncer et vaincre.

(1) Lebensdienst, p. 169.

(2) Ibid., p. 171.

(3) "Vermenschlichung der Menschheit", Lebensdienst, p. 179.

Cette maladie du monde, Wassermann ne cesse de l'analyser dans son oeuvre romanesque et dans les discours qu'il prononce à partir de 1922-23, date à laquelle il se sent définitivement investi d'une mission morale et adopte ce ton de prédicateur et de directeur de conscience qui caractérise les livres de ses dernières années. Il ne cesse alors de proclamer avec une ferveur quasi religieuse la nécessité d'une transformation radicale de l'humanité (1). Cet idéal ne pouvait résister aux assauts d'une époque à laquelle il semblait inadapté.

Le désespoir final

Dès 1933, alors que, au milieu d'un monde qui semble plongé dans la torpeur, le nazisme s'installe en Allemagne, Wassermann reconnaît l'inutilité de son combat. Jetant un regard en arrière sur son oeuvre, il avoue avec amertume :

"Du point de vue de l'art, ma seule satisfaction est d'avoir enrichi de quelques rares figures la grande galerie des figures humaines..., d'un point de vue moral, le résultat (de mes efforts) est désespérant. Non pas que ça et là il n'y ait pas quelques personnes qui aient été touchées, qui éprouvent du repentir et soient capables de se transformer ; mais rien n'est changé au cours du monde, à la haine, au mensonge, au malentendu, à l'illusion, rien n'est changé à l'injustice" (2).

Pour un auteur qui n'a jamais totalement éliminé de ses préoccupations la volonté de convaincre et d'exercer sur ses lecteurs une influence civilisatrice (3), c'est une tragique constatation, l'échec d'une existence.

(1) Cet aspect de l'oeuvre de Wassermann a été analysé par Henry Miller, Maurizius for ever, 1961 ; Maurice Boucher, Le Roman allemand et la Crise de l'Esprit, 1961 ; Fritz Martini, Der Fall Maurizius, postface de F. Martini, Rütten und Loening.

(2) Selbstbetrachtungen, p. 105.

(3) Cf. Selbstbetrachtungen, p. 18 et 72, et Pölitik und Dichtkunst, in Jahrbuch der Sektion für Dichtkunst, 1929, p. 129-131.

La pensée de Wassermann était faite de foi en l'homme et particulièrement en l'homme européen. Or cette vieille Europe ne lui montre plus, dans les dernières années, qu'un visage d'obscurantisme et se renie elle-même. Mais une fois de plus c'est l'Allemagne qui lui cause la plus grande déception ; sa voix n'y est plus entendue et l'antisémitisme y devient plus virulent que jamais. Cette Allemagne de 1933 impose de nouveau un sens aux mots Allemand et Juif que l'auteur, désireux de ne considérer que la personne humaine, avait bannis de son vocabulaire. Les Selbsbetrachtungen attestent que, quelques mois avant sa mort, Wassermann a considéré comme une voie sans issue le chemin qu'il avait choisi en 1923. Les dernières pages de ce testament spirituel constituent une douloureuse confession. On y voit l'auteur ramené à son point de départ et, de nouveau, la destinée d'Allemand d'origine juive est ressentie comme une réalité avec laquelle il convient de compter :

"Qu'on le veuille ou non, le destin a fait de moi un Juif" (1).

A un moment donné, Wassermann a cru, comme il en a fait lui-même l'aveu, pouvoir se libérer de ces liens ténus qui le rattachaient au judaïsme, vivre d'une existence personnelle, s'élever au-dessus des contingences historiques et des distinctions sociologiques, montrant ainsi l'exemple d'une solution humaniste qu'il tenait pour possible. Mais dans cette Allemagne de 1933, il doit constater qu'on ne peut pas faire abstraction de ces contingences et de ces distinctions, que, dans ce pays qu'il considérait comme sa patrie, chacun n'est pas forcément reconnu comme un homme parmi les hommes et que l'injustice ne va que s'amplifiant. C'est elle qui recrée le sentiment d'appartenance à la communauté juive :

"L'injustice vous enchaîne à ceux qui la subissent" (2).

Ainsi les liens avec la communauté d'origine se trouvent non seulement restaurés mais encore affermis. De nouveau Wassermann se déclare solidaire et, ce faisant, il a la conviction d'obéir non plus seulement à "un appel extérieur", mais à un "impératif moral" (2), ressenti au tréfonds de la conscience.

(1) Selbstrachtungen, p. 102.

(2) Ibid., p. 107.

Dans un article sur les écrivains allemands d'origine juive dans le premier tiers du 20ème siècle, le critique Marcel Reich-Ranicki (1) note que beaucoup de ces écrivains se sont, tôt ou tard, coupés du judaïsme ou qu'ils ont pris plus ou moins leurs distances à son égard. Ces hommes, affirme-t-il, sont tous arrivés à la conclusion que leur attitude était impossible et qu'une telle coupure n'était pas réalisable, parce qu'elle ne dépendait pas du seul bon vouloir des individus. Et M. Reich-Ranicki rappelle l'exemple de Kurt Tucholsky qui écrivait peu de jours avant sa mort :

"En 1911 j'ai renié le judaïsme et je sais que cela est absolument impossible".

Il nous semble que le destin personnel de Wassermann vérifie cette règle dont M. Reich-Ranicki fait une règle quasi générale. On ne peut valablement prétendre que Wassermann ait, à un moment donné, entièrement renié le judaïsme, mais force nous est de reconnaître qu'il a pris clairement ses distances à son égard en 1923. Son itinéraire correspond bien alors à celui des autres écrivains allemands d'origine juive et sa confession finale rejoint celle de Tucholsky :

"Il fut un temps qui n'est pas encore très éloigné où j'avais l'impression de pouvoir me libérer de ces liens énigmatiques. Je pensais en faire fi et m'élancer dans le royaume que j'avais moi-même conquis, c'était impossible" (2).

Quand on considère son itinéraire, on y décèle en définitive trois phases : le point de départ est la conscience plus ou moins aiguë, mais toujours affirmée, de l'appartenance à la communauté juive ; puis une nouvelle phase de réflexion se dessine à partir de l'année 1923, le sentiment d'appartenance devient moins aigu, c'est une période de relatif éloignement ; enfin, dans les derniers mois de l'existence de l'auteur on assiste à un retour à la première attitude.

(1) M. Reich-Ranicki, Juden in der deutschen Literatur. Zur Eröffnung einer Ausstellung in Frankfurt am Main, in Die Zeit, 2. V. 1969.

(2) Selbstbetrachtungen, p. 107.

PORTRAITS JUIFS DANS L'OEUVRE ROMANESQUE

Lorsque Wassermann analyse dans Mein Weg sa production romanesque, il distingue deux sources essentielles de sa création, la source allemande et la source juive :

"Onze ans après les Juifs de Zirndorf, j'ai écrit Gaspard Hauser; (ces deux titres) désignent les pôles entre lesquels se mouvaient mes recherches" (1).

En effet, jusqu'au Bonhomme aux Oies de 1915, toute sa production semble s'organiser autour de deux thèmes centraux : le livre Les Juifs de Zirndorf est d'inspiration spécifiquement juive ; de son propre aveu, Wassermann a voulu utiliser les mythes et les légendes de son peuple, montrer le devenir et la situation présente de la communauté juive (2). Gaspard Hauser et Le Bonhomme aux Oies au contraire sont des oeuvres typiquement allemandes et même franconiennes et nurembergeoises. Leur sujet est étroitement lié à la ville de Nuremberg, le cadre de l'action reste d'un bout à l'autre du récit, la Franconie, ce qui est surtout sensible dans Le Bonhomme aux Oies où les toutes premières lignes, qui sont une description de la plaine franconienne, se retrouvent presque mot pour mot à la dernière page. Ainsi l'auteur a voulu insérer son oeuvre dans un paysage précis. Gaspard Hauser fait largement appel au passé allemand et met en scène des personnages historiques de ce passé.

Il est donc indéniable que la double appartenance aux communautés allemande et juive a influencé le choix des thèmes romanesques. Il est également intéressant de constater que les thèmes juifs et les thèmes allemands ne se trouvent pas toujours traités séparément. Beaucoup d'oeuvres présentent une imbrication de ces motifs. Ainsi le cadre matériel du roman aussi fortement marqué par le judaïsme que les Juifs de Zirndorf (3) est la Franconie natale. Ainsi un livre qui se veut aussi typiquement allemand que Le Bonhomme aux Oies fait une place importante au problème juif avec le personnage de Benda. Sans nul doute, cette interpénétration des motifs a une valeur symbolique. Elle

(1) Mein Weg, p. 75-76.

(2) Cf. Mein Weg, p. 72 sq.

(3) Zirndorf est une petite localité non loin de Nuremberg.

montre que, si Wassermann puise simultanément à deux sources différentes, ces deux sources s'unissent pour ne constituer qu'un seul et même fleuve. Elle prouve, dans le premier roman cité, que, si l'existence d'une communauté juive correspond à une réalité historique et sociologique, l'implantation de cette communauté en terre allemande est elle aussi une donnée intangible. Elle démontre, dans le second roman, que, pour être véritablement complète, toute description de la société allemande doit tenir compte de la présence d'une minorité juive.

Après 1915, il est rare que le monde soit vu sous un angle aussi spécifiquement juif ou franconien que dans les premières oeuvres. Le champ de vision de l'auteur s'élargit au-delà des limites de l'univers provincial et de la communauté d'origine. Cependant la terre natale fournit encore la toile de fond de très nombreux récits, par exemple dans les Récits franconiens de 1925. De même les réflexions sur le problème juif ne disparaissent jamais complètement. Cette persistance des thèmes permet de voir comment les idées essentielles de l'auteur se sont exprimées au cours des années dans son oeuvre romanesque. Wassermann étant essentiellement romancier, c'est-à-dire créateur de figures humaines, ses idées s'incarnent dans des personnages.

Les personnages juifs sont légion. Ils constituent à eux seuls la presque totalité du milieu humain dans le premier grand roman et ne sont pas absents des derniers livres où il réapparaissent par exemple dans Etzel Andergast, en 1930. Néanmoins, leur présence est beaucoup plus fréquente dans les ouvrages publiés jusqu'en 1919 que dans les ouvrages postérieurs à cette date. Alors que jusqu'en 1919 beaucoup de romans mettent en scène des personnages juifs importants, comme Agathon Geyer dans Les Juifs de Zirndorf et dans Renate Fuchs, Elasser dans Le Moloch, Benda et Wurzelmann dans Le Bonhomme aux Oies, Johanna Schöntag et Ruth Hoffmann dans Christian Wahnschaffe, il faut attendre la publication de L'Affaire Maurizius en 1928 et d'Etzel Andergast en 1930 pour voir réapparaître des personnages juifs qui aient une signification plus que marginale et épisodique. Cette constatation vérifie ce que nous avons dit de l'évolution de la pensée de l'auteur dans les chapitres précédents. La répartition inégale des personnages juifs dans l'oeuvre correspond aux différentes attitudes qui furent celles de Wassermann à l'égard de la communauté juive. La conscience initiale de l'appartenance à cette communauté, la relative distance observée à son égard, puis le retour en son sein expliquent l'apparition fré-

quente, la disparition temporaire, puis la réapparition des personnages juifs dans les romans.

Cela dit, il n'est pas facile d'effectuer une classification de ces figures romanesques. Il nous semble néanmoins possible de les répartir en deux groupes, le groupe des personnages féminins et le groupe des personnages masculins. Classification d'apparence sommaire qui correspond cependant à une réalité. Il se trouve en effet qu'à chacun de ces deux groupes sont attachés des thèmes distincts.

Les personnages féminins permettent à l'auteur de traiter des problèmes psychologiques d'ordre général, comme ceux de l'adaptation à la vie, de l'accès au bonheur, de l'épanouissement de la personnalité, motifs qui rejoignent celui de la situation et de l'émancipation de la femme dans l'époque moderne que Wassermann a voulu traiter dès 1900 dans L'Histoire de la jeune Renate Fuchs. A la suite de Renate Fuchs, les héroïnes juives réincarnent ce type de femmes victimes des traditions séculaires qui cherchent à se libérer du poids du passé. L'âme féminine juive dans laquelle, au dire de l'auteur, se cristallisent toutes les souffrances et toutes les contraintes, symbolise au mieux cette condition féminine. Mais au fur et à mesure que ce thème de l'émancipation de la femme disparaît des préoccupations du romancier, les personnages féminins d'origine juive tendent, eux aussi, à devenir plus rares dans l'oeuvre. Ils disparaissent presque totalement après Christian Wahnschaffe. Ils étaient l'expression d'un thème passager.

Les personnages masculins jouent un rôle beaucoup plus important. En eux s'incarnent des motifs plus précis, par exemple celui de la position sociale, politique et intellectuelle des Juifs. Les figures féminines cherchent à s'adapter à la vie, eux cherchent généralement à s'insérer dans l'univers social ou politique auquel ils sont confrontés. Ils posent le problème de l'adaptation au milieu allemand.

Les personnages féminins

Les personnages féminins se distinguent les uns des autres par leur provenance sociale ou leur origine nationale. Jeanette Löwengard (1) et

(1) Juden von Zirndorf

Johanna Schöntag (1) sont nés dans des familles riches, tandis que Jutta Elasser (2) ou Rahel (3) sont d'origine modeste, pour ne pas dire pauvre. La plupart des héroïnes sont d'origine allemande, mais Ruth Hoffmann (4) vient du monde slave. Quelle que soit leur origine, il est possible de les répartir en trois catégories selon leur tempérament ; on trouve chez elles des tempéraments forts et combatifs, des êtres résignés et passifs, des âmes innocentes et pures. Leur attitude face à la vie est différente, mais elles ont toutes, sans exception, un point commun. Au terme de leur cheminement, elles connaissent inmanquablement l'échec et l'insatisfaction, elles font toutes l'expérience d'une souffrance qui, selon le cas, s'accompagne d'un rire amer, d'une résignation plaintive ou d'une acceptation sereine.

L'itinéraire de Jeanette Löwengard préfigure celui de Renate Fuchs. Elle étouffe dans un milieu familial qui est celui de la riche bourgeoisie juive, elle rompt tous les liens qui la rattachent à lui et mène une existence aventureuse et romanesque, à la recherche d'un bonheur inaccessible. Mais les raisons qui la poussent à fuir ne sont pas exactement les mêmes que celles qui déterminent Renate à se couper de sa famille. Renate Fuchs tourne le dos à la morale hypocrite d'une société bourgeoise, Jeanette Löwengard, elle, cherche à échapper à une des contraintes du judaïsme qu'elle considère comme une entrave à l'épanouissement de sa personnalité. On se souvient qu'un des reproches essentiels adressés par Agathon Geyer au judaïsme est celui de la dépréciation du destin terrestre de l'homme. Jeanette Löwengard ressent cet anathème prononcé contre les plaisirs de la vie qui caractérise la morale de son milieu familial, comme un obstacle à son bonheur. Elle n'a autour d'elle que le spectacle d'un amour désincarné et inconsistant. Elle part donc à la recherche d'un véritable amour qui ferait une place non seulement à l'esprit, mais aussi au corps. Mais sa vie se réduit très vite à une quête effrénée du plaisir, elle est condamnée à ne jamais trouver l'équilibre. Elle voulait rétablir dans leurs droits les plaisirs de la vie et les jouissances terrestres, elle devient leur esclave.

(1) Christian Wahnschaffe

(2) Der Moloch

(3) Der Mann von vierzig Jahren

(4) Christian Wahnschaffe

A vingt ans de distance, le personnage de Johanna Schöntag ressuscite celui de Jeanette Löwengard, mais il est à la fois plus complexe et plus tragique que cette première ébauche un peu maladroite. Il a également plus de réalité psychologique.

Johanna Schöntag est condamnée à une perpétuelle insatisfaction; elle porte en elle la marque d'une malédiction incompréhensible :

"Au moyen âge, les Juifs devaient porter des marques jaunes sur leurs habits, moi je porte la marque jaune dans mon âme" (1).

La malédiction moyenâgeuse n'atteignait pas la personnalité en profondeur. Chez l'héroïne, cette malédiction s'est intériorisée, elle affecte les profondeurs de la conscience, elle est devenue une sorte de destin. De même que les Juifs du moyen âge étaient relégués en marge de l'univers social et économique, de même Johanna Schöntag est reléguée en marge de la vie, condamnée à passer toujours à côté du bonheur.

Un autre personnage du roman, Amadeus Voß, la définit en disant qu'elle est "une âme trouvée" -eine Findelseele (2)-. Cette expression traduit et résume sous une forme lapidaire la situation des Juifs esseulés au milieu d'un univers hostile et le refus de l'adoption que leur oppose l'Allemagne.

Tout le tragique de Johanna Schöntag vient de ce qu'elle vit sa destinée avec une entière lucidité et de ce que, avec son tempérament combatif, elle ne peut se résigner à une capitulation devant la vie avant d'avoir recherché toutes les issues qui lui permettraient d'échapper à son destin. Mais très rapidement elle acquiert la conviction que ses efforts sont vains, que, quoi qu'elle fasse, son destin s'accomplira. On la voit alors prêter main forte à la fatalité, précipiter sa chute et détruire consciemment sa personnalité. Elle cherche à se libérer en ironisant sur son propre sort, mais son humour devient vite grinçant. Elle aime Christian Wahnschaffe et se donne à l'homme qu'elle hait. Parvenue au terme de son cheminement, elle a conscience d'avoir joué sur la scène de la vie une triste comédie, de n'avoir jamais été elle-même, mais toujours une autre. Son rôle n'a jamais coïncidé avec sa personnalité et elle quitte alors la scène en disant :

(1) Christian Wahnschaffe, p. 342.

(2) Ibid., p. 538.

"Quelle était donc la formule qu'on employait dans les anciennes comédies ? Exit. Oui, Exit. Tout simplement. Exit, Johanna ! Déguerpis !" (1).

Jusqu'à sa fin, elle reste cette "âme trouvée" que sa naissance a fait d'elle.

Autant Jeanette Löwengard et Johanna Schöntag sont, des natures lucides et pleines de force vitale, autant Miriam Geyer (2), Gisa Schumann (3) et Rahel sont des êtres fragiles et passifs. Elles sont étouffées par le poids du passé et ne songent même pas à le secouer. Toute vie des sens est tuée en elles :

"Miriam était une de ces femmes chez lesquelles la sensualité est enfouie au tréfonds de l'être" (4).

Ces personnages délicats, sans consistance sensible ne sont plus que des ombres inadaptées à l'existence et à l'amour, ce qui fait dire à Agathon Geyer en parlant de sa soeur :

"Miriam n'est pas faite pour l'amour(...) elle n'est pas faite pour lui, il la briserait" (5).

Ces femmes sont, elles aussi, condamnées à l'insatisfaction et à l'étiollement, la souffrance est leur lot le plus courant. D'abord elles ressentent en elles la pesanteur des souffrances ancestrales. Wassermann a dit que, de génération en génération, le passé se trouve transmis et conservé dans le subconscient d'un peuple :

"Tout ce qui arrive se conserve dans la mémoire du groupe et de la race" (6).

Pour le peuple juif, le passé est avant tout un passé de misère. C'est pourquoi il semble que ces personnages féminins soient nés avec une expérience de la souffrance déjà déposée en eux. Ils semblent fanés dès la naissance :

(1) Ibid., p. 70.

(2) Renate Fuchs

(3) Ibid.

(4) Ibid., p. 299.

(5) Ibid., p. 346

(6) Selbstbetrachtungen, p. 99.

"Jutta Elasser avait treize ou quatorze ans et elle semblait fatiguée par le fardeau des générations qui avait pour ainsi dire contrarié la croissance naturelle de son corps" (1).

Marquée par les souffrances passées, ces femmes sont les victimes désignées de la vie qui perpétue les expériences ancestrales. Tous les malheurs s'accumulent sur leur tête. Ainsi, l'existence de Gisa Schumann est un abominable et presque incroyable chemin de croix. Comme ses soeurs, elle est la proie du monde, de la société, des hommes.

Le résultat de ce trop-plein de souffrance est un fatalisme foncier. Contrairement à Jeanette Löwengard et à Johanna Schöntag qui conservent toute la force de la révolte, ces femmes se résignent et reconnaissent, avec tristesse mais sans passion, que le malheur est leur lot. Certaines, comme Gisa Schumann, en arrivent même à souhaiter la souffrance :

"Par ce fatalisme élégiaque elle était pleinement juive. Elle avait la volonté de souffrir, elle se considérait comme condamnée à souffrir" (2).

Qu'elles soient combattives ou passives, toutes ces femmes dont nous venons d'évoquer la destinée, sont marquées par leurs origines. Elles vivent toute leur destinée comme une forme de malédiction, elles sont sans cesse prêtes à analyser leur disharmonie. Elles sont les témoins d'une communauté humaine souffrante et de la vision pessimiste qui est celle de l'auteur. Mais, à côté d'elles, des héroïnes rayonnantes disent aussi l'espoir de Wassermann. Le roman Christian Wahnschaffe oppose au personnage torturé de Johanna Schöntag, la figure harmonieuse de Ruth Hoffmann.

Ruth Hoffmann est également de naissance juive mais, contrairement aux personnages précédents, elle n'en parle pratiquement jamais et surtout elle n'en souffre pas. Elle est exactement le contraire de son frère, à propos de qui il est dit :

"Michel était renfermé. C'était un enfant qui ne riait jamais. Il n'avait pas d'ami, ne cherchait pas à se divertir et souffrait de sa condition de Juif. Il se crispait sous la haine qu'il croyait rencontrer partout... et trouvait inutile toute activité" (3).

(1) Moloch, p. 26.

(2) Renate Fuchs, p. 101.

(3) Christian Wahnschaffe, p. 501.

Pour parler du caractère de Ruth Hoffmann, on peut renverser toutes ces affirmations. Ruth est ouverte au monde, elle est la joie de vivre. Un amour limpide qui rayonne de sa personne lui attache tous les êtres. Guidée par un instinct sûr qui ne se trouve jamais en défaut, elle ignore toute espèce de contrainte et de disharmonie intérieure. Elle trouve son bonheur dans l'action et dans le dévouement. Dans ces bas-fonds de la grande ville, où Christian Wanschaffe la rencontre, elle est la lumière et une incarnation de l'amour. Sa pureté et sa simplicité ont quelque chose de biblique.

Le personnage de Ruth Hoffmann est d'une grande importance, ce que l'auteur a voulu souligner en choisissant son nom comme titre du deuxième livre de Christian Wahnschaffe. Par opposition à Eva Sorel, femme superficielle et calculatrice, dont le nom figure en tête du premier livre, elle est le témoin d'une parfaite humanité. Par le contact immédiat qu'elle entretient avec la vie et avec le monde, par l'amour qu'elle porte à l'être humain, elle se situe dans la lignée d'Agathon Geyer. Elle est, comme lui, le prophète d'une nouvelle religion du coeur. Par sa pureté native, elle se situe également dans la lignée de Gaspard Häuser, autre témoin de l'innocence, et elle annonce le thème de l'adolescent rédempteur et porteur de lumière. Ce thème constituera, avec la figure d'Etzel Andergast, une des idées centrales de L'Affaire Maurizius. Mais surtout, Ruth Hoffmann symbolise l'espérance que Wassermann place dans la communauté juive. Malgré l'ambiguïté de ses rapports avec cette communauté, sa conviction profonde est qu'elle porte en elle des vertus indéracinables. C'est ce que ressent Eva Sorel, malgré toutes les imperfections qui sont les siennes :

"(Plusieurs personnes) hors du commun que je connais, sont d'origine juive. Ce sont les plus fières, les plus ardentes, les plus sages" (1).

Le personnage de Ruth Hoffmann illustre la pensée de l'auteur, selon laquelle l'âme féminine juive constitue une des plus grandes raisons d'espérer :

"Les femmes et les jeunes filles juives sont les membres les plus nobles du judaïsme ; c'est en elles que se cachent les plus grandes promesses" (2).

(1) Ibid., p. 342.

(2) Mein Weg, p. 11.

Le portrait de Ruth Hoffmann peut être considéré comme le dernier des grands portraits de femmes juives dans l'oeuvre et on peut estimer de ce fait qu'il a une valeur exemplaire. La louange est totale, mais l'espérance ne nous semble pas entièrement exempte de doute.

En effet, ce personnage conserve un aspect tragique qui trahit, de la part de l'auteur, une certaine forme de pessimisme. Ruth représente la perfection humaine, mais on a nettement l'impression que cette perfection ne parvient pas à trouver sa place dans le monde. Ruth succombe au désir bestial de Niels Heinrich, son innocence est bafouée. Bien sûr son sacrifice n'est pas vain, il a une valeur rédemptrice. Grâce à lui, Niels Heinrich émerge à la lumière et Christian Wahnschaffe trouve la force de pardonner ; chez l'un et chez l'autre, ce sacrifice détermine une amélioration morale décisive. Mais il reste néanmoins la réalité de la mort, si bien que le destin de Ruth Hoffmann rejoint celui des autres héroïnes.

En définitive, tous ces personnages féminins, aussi différents qu'ils puissent être par leur origine et leur tempérament, nous semblent posséder un trait commun. Ils sont tous plus ou moins inadaptés à l'existence. Les raisons de cette inadaptation sont différentes selon les individus. Les uns sont trop déchirés par une disharmonie intérieure pour pouvoir véritablement s'épanouir, d'autres sont trop exemplaires pour résister au choc avec le monde, d'autres enfin sont trop exemplaires pour pouvoir trouver leur place dans un univers imparfait.

Les personnages masculins

Contrairement aux personnages féminins, les personnages masculins sont intégrés à la vie active. Ils ont un métier, ils sont commerçants, intellectuels, médecins, ils occupent une position sociale déterminée. A ce titre, ils sont en contact permanent avec un milieu auquel ils doivent chercher à s'adapter. Leur existence pose le problème de leur insertion dans une communauté humaine ; comme cette communauté est, dans la plupart des cas, la communauté allemande, on retrouve surtout ici le problème de la place de la minorité juive dans l'univers allemand avec tous ses aspects économiques, juridiques, intellectuels et politiques.

La question de la situation économique et juridique des Juifs d'Allemagne se trouve posée dès 1902, dans le roman Le Moloch. Un des personnages de second rang, mais néanmoins important puisque l'injustice qu'il subit constitue le moteur de l'action, est le Juif Elasser. Son existence nous est présentée comme une lutte pour la vie dans un milieu hostile ; il est le représentant de ce menu peuple besogneux qui ne peut tirer sa subsistance que de l'exercice d'un maigre négoce et que l'intolérance des siècles passés a relégué dans les quartiers misérables. Pour Elasser et ses semblables, le ghetto reste encore une réalité, l'émancipation économique n'a pas encore eu lieu. Le milieu dans lequel elle vit impose toujours à cette communauté juive des métiers déterminés. Ainsi, Elasser est colporteur, il ne peut être que cela et il s'expose en outre, en exerçant cette profession, à la haine et aux vexations de son entourage chrétien. Ses origines ont déterminé sa condition sociale et la situation économique précaire dans laquelle se déroule son existence. Par contrecoup, cette situation économique contribue aussi à façonner sa personnalité profonde. Elle lui impose le calcul, l'avarice et la méfiance comme des défauts non seulement inévitables, mais encore nécessaires pour sa survie.

De même que ces Juifs du roman vivent en marge du monde social et économique, ils sont exclus du bénéfice de la loi. Jutta, fille d'Elasser, a été enlevée et enfermée de force dans un couvent. A partir de là, tous les efforts du colporteur tendent à obtenir sa libération. L'affaire est portée devant les tribunaux, évoquée devant le parlement, soumise à l'empereur ; rien n'y fait. L'édifice judiciaire s'avère impuissant à faire régner la justice et le colporteur Elasser doit avouer avec amertume à Arnold Ansorge :

"Le droit n'est pas juif(..), le droit est pour vous, il n'est pas pour nous !" (1).

Il est significatif que la première victime des grandes injustices que Wassermann décrira dans son oeuvre soit précisément un Juif.

Pour le colporteur Elasser, il ne peut être question d'insertion dans l'univers allemand. Il reste toujours dans une situation marginale qui lui semble inhérente à sa condition et qu'il accepte avec résignation. Une

(1) Moloch, p. 79.

telle résignation n'est pas le fait des personnages qui apparaissent dans les oeuvres ultérieures où la question de l'appartenance à la communauté nationale se trouve posée avec acuité.

On se souvient des trois phases que nous avons distinguées dans la réflexion de Wassermann : l'affirmation de la double appartenance aux communautés juive et allemande, la volonté de faire abstraction de toute distinction sociologique et politique et de s'élever au niveau de l'humain, enfin, la prise de conscience de l'échec de cette solution humaniste. A chacune de ces trois phases de la réflexion correspond un personnage qui incarne les points de vue successifs de l'auteur. Benda, dont la figure apparaît en 1915 dans Le Bonhomme aux Oies, est l'homme de la double appartenance ; l'écrivain Melchior Ghisels représente, dans L'Affaire Maurizius (1928), l'idéal d'humanité ; enfin, le personnage de Max Mewer qui apparaît en 1930 dans Etzel Andergast, remet en question toutes les prises de position antérieures. Il faut noter que les deux premiers personnages sont accompagnés, dans l'oeuvre même où ils apparaissent, de leur contraire. Wurzelmann est le contraire de Benda, Waremmé-Warschauer le contraire de Melchior Ghisels. Ces personnages proposent au problème de l'insertion des Juifs dans la communauté nationale des solutions différentes de celles qu'a retenues l'auteur mais qui semblent avoir représenté pour lui des tentations auxquelles il a résisté. Seul Max Mewer n'est pas accompagné d'une figure contraire. Peut-être faut-il voir dans son point de vue l'expression de la pensée définitive de l'auteur.

L'histoire de Benda, chercheur scientifique de grande qualité, est celle d'un homme qui veut réaliser la synthèse entre le judaïsme et la culture allemande qui est la sienne. Ses titres et sa valeur lui vaudraient normalement une chaire de professeur. Mais l'université de Kiel, auprès de laquelle il dépose sa candidature, lui refuse le poste auquel il pourrait prétendre. Il se trouve alors en conflit ouvert avec une Allemagne à laquelle il a le sentiment d'appartenir et qui le rejette. Son exil, inévitable, le conduit en Angleterre, puis en Afrique. Malmené par une vie aventureuse, il apprend la patience et rentre en Allemagne avec le sentiment que ce pays est sa seule et véritable patrie. Désormais il veut lui faire confiance et il espère que tous les obstacles qui le séparent encore de lui, s'aplaniront ; Benda pressent que, sans se renier lui-même, il pourra trouver sa place dans le cadre de la nation.

Benda est indéniablement le porte-parole de l'auteur. Ses points de vue coïncident très exactement avec les idées qui furent celles de Wassermann jusque vers 1922. Parti de la conscience aiguë de l'opposition entre les communautés, il veut finalement oeuvrer pour la compréhension et l'échange entre ces communautés.

Mais d'abord, il veut être lui-même. Il n'est pas disposé à renier la spécificité juive qui est la sienne pour trouver sa place dans l'univers allemand. C'est de là que provient son hostilité déclarée à l'égard de Wurzelmann, Juif misérable venu de l'Est qui ne rêve que d'imiter le monde allemand et de se fondre en lui. Wurzelmann est le représentant accompli du Juif renégat, prêt à toutes les trahisons et d'abord à la trahison à l'égard de ses origines. Il se renie lui-même et admire le peuple étranger auquel il se soumet avec une servilité qui lui vaut le surnom de "das Knechtlein" :

"Le petit valet était rempli de l'admiration que nourrissent les Juifs nés dans la pauvreté et dans l'oppression à l'égard du génie de la race étrangère. Benda le savait et c'est ce qui lui répugnait..." (1).

Benda voit en Wurzelmann la noirceur de la trahison, mais aussi un danger pour la communauté juive d'Allemagne. L'attitude servile et indigne du traître alimente, à ses yeux, les préjugés antisémites et rejaillit sur l'ensemble du groupe. Benda, lui, a conscience d'être Juif et ne cherche à aucun moment à en faire mystère. Mais parallèlement, il se sent profondément attaché à l'Allemagne. Et ici, Wassermann emploie pour faire sentir cet attachement presque les mêmes termes que ceux que nous retrouvons dans Mein Weg :

"Benda se sentait dans sa patrie sur le sol qui le nourrissait, il se sentait solidaire du peuple dans la détresse et dans le bonheur", des liens cordiaux l'unissaient à l'élite du pays, "la langue, les idées et les idéaux"(2) allemands l'avaient marqué de leur empreinte.

Comme Wassermann lui-même, le héros du roman se heurte à la froideur du monde allemand; comme lui, il doit s'exiler en reconnaissant :

"Il n'y a pas de place pour moi en Allemagne" (3).

(1) Gänsemännchen, p. 101.

(2) Ibid., p. 75.

(3) Ibid., p. 95.

Mais, comme pour l'auteur, l'exil lui est salutaire. C'est loin de l'Allemagne qu'il la découvre véritablement, que sa vision du pays se clarifie :

"J'ai compris l'Allemagne et j'ai appris à l'aimer" (1). Benda pense que les barrières pourront disparaître si l'on fait preuve de patience et de bonne volonté si l'on veut bien laisser le temps faire son oeuvre.

Ce personnage illustre donc la pensée qui fut initialement celle de Wassermann. On trouve chez lui l'affirmation, formulée avec insistance, d'un héritage juif et de l'appartenance à la communauté nationale allemande, la recherche sincère et passionnée d'une synthèse harmonieuse.

En 1915, il subsiste encore chez Wassermann l'espoir de voir l'Allemagne adopter sans arrière-pensée un homme de la valeur de Benda, de la voir lui attribuer la place qui lui revient. Cette espérance est fortement ébranlée par les expériences des années 20 et surtout, en 1922, par l'assassinat de Rathenau. Rathenau, que Wassermann connaissait personnellement et dont il avait gagné l'amitié, devient le symbole d'un homme qui porte à l'Allemagne un amour sans mélange et dont l'amour ne reçoit en réponse que la haine. Son destin reproduit sur le mode tragique, et cette fois au niveau de la réalité, celui de Benda ; il apporte la preuve que l'Allemagne n'est pas disposée à admettre le Juif comme citoyen à part entière. L'article que l'auteur a écrit après la disparition de son ami (2) est d'une lecture poignante. Rathenau y apparaît comme un homme extraordinairement soucieux de la destinée de son pays, toujours prêt à s'immoler au service de l'Etat, souffrant de la situation catastrophique dans laquelle se trouvait sa patrie :

"Il savait que les fondements étaient minés ; je fus anéanti par sa désespérance ; son pessimisme recouvrait la terre d'un linceul" (3), telle est l'impression que laisse à Wassermann la dernière rencontre.

Malgré ce désespoir et ce pessimisme, W. Rathenau restait un homme d'action au service de l'Allemagne. Mais son sacrifice fut méconnu, son amour dédaigné ; il ne fut jamais rétribué pour l'oeuvre accomplie. Dans les dernières lignes de son article, Wassermann constate que les paroles de bonne volonté

(1) Ibid., p. 514.

(2) In memoriam Walther Rathenau, Die Neue Rundschau 1922, Bd. II, p. 805-809. Cet article fut incorporé à Lebensdienst en 1928, p. 23-29.

(3) Lebensdienst, p. 25.

tombent irrémédiablement dans l'oubli, telles des pierres jetées dans un abîme sans fond. Dans cette Allemagne, on a beau être un génie, un dieu, ou tout simplement un homme, on ne sait que vous répondre :

"A nos yeux..... tu ne comptes pas, tu n'es rien, nous ne t'acceptons pas parce que tu es d'un sang étranger et par conséquent un être nuisible, un ennemi et un corrupteur : un Juif !" (1).

A quoi bon tenter une conciliation des communautés, puisque ce moment de l'histoire n'est pas propice à une telle conciliation, puisque le développement moral de l'humanité n'a pas atteint un stade suffisamment avancé ? Il est préférable de montrer un idéal d'humanité accompli, libéré de toutes les distinctions erronées et de tous les préjugés plutôt que de rester enfermé dans un système de pensée qui a cours actuellement mais qui est artificiel. Cet idéal d'humanité sera susceptible de servir d'exemple aux hommes, il exercera sur eux une action civilisatrice qui fera tomber les dernières barrières qui les séparent. La plus pure incarnation de cet idéal sera, dans L'Affaire Maurizius, l'écrivain Melchior Ghisels. On ne verra plus en lui ni le Juif, ni l'Allemand, ou encore l'Allemand d'origine juive qu'il est pourtant, mais tout simplement l'homme en qui chacun pourra se reconnaître.

On sait avec certitude que le personnage de Melchior Ghisels a été très largement inspiré par la figure du critique Moritz Heimann (1868-1915) qui fut à la fois le maître et l'ami de l'auteur. Une démonstration convaincante en a été faite par Helmut Prang dans l'introduction au livre de Moritz Heimann, Kritische Schriften (2). Helmut Prang note en particulier que l'aphorisme attribué dans le roman à Melchior Ghisels - "Même sur le verre le plus plein peut encore flotter un pétale de rose et sur ce pétale dix mille anges peuvent trouver place" (3) - figure dans le troisième volume des Prosaische Schriften de Moritz Heimann. A toutes les excellentes raisons accumulées par H. Prang,

(1) Ibid., p. 27.

(2) Ouvrage publié dans la série Klassiker der Kritik (Artemis Verlag 1969), sous la direction de E. Staiger.

(3) "Auch auf dem vollsten Glas schwimmt noch das Blütenblatt einer Rose, und auf dem Blütenblatt haben zehntausend Engel Platz" Maurizius, 354.

il convient d'en ajouter une autre : le portrait physique de Melchior Ghisels coïncide très exactement avec le portrait que Wassermann a donné de son maître dans ses Selbstbetrachtungen (1). Le personnage de Melchior Ghisels n'est donc véritablement compréhensible qu'à travers celui de son modèle, Moritz Heimann.

Pour l'auteur, Heimann est l'homme qui unit les plus belles facultés intellectuelles aux plus nobles qualités du coeur :

"Il possédait la force de l'esprit, l'autorité et l'amour, jamais vous ne trouverez son semblable" (2).

Wassermann se sent des affinités toutes particulières avec lui. Ils sont tous deux issus de la même petite bourgeoisie juive, ils ont tous deux connu des débuts difficiles. Pourtant leur tempérament respectif n'a rien de commun ; le tempérament de l'un a été façonné par l'Allemagne du Nord, celui de l'autre par l'Allemagne du Sud. Belle occasion pour l'auteur de souligner à quel point l'enracinement en terre étrangère a définitivement marqué les individus. Son ami et lui-même pourraient fort bien passer pour les représentants de deux communautés humaines distinctes, il semble ne plus subsister en eux la moindre parenté des tempéraments.

Mais c'est surtout l'habileté et la perfection avec laquelle Heimann assume sa destinée de Juif allemand qui force l'admiration de l'auteur. Pour Heimann, la naissance ne fait aucun problème, elle ne lui occasionne aucune souffrance ; il n'en tire "aucun orgueil" et n'éprouve aucun "ressentiment" (3).

Il est le fils d'une ère humaniste pour laquelle les oppositions sauvages du présent sont sans importance. Il est installé harmonieusement dans l'univers germanique et son esprit est élevé au-dessus des querelles partisans. Il a su incorporer à son monde le vieil héritage juif, la culture allemande et jusqu'aux plus nobles aspects du christianisme. Toutes ces raisons font qu'il a pu atteindre à une harmonie parfaite. Contrairement à Wassermann, il a dépassé tous les conflits et ses rapports avec l'Allemagne sont caractérisés par une facilité qui va de soi :

(1) Comparer Der Fall Maurizius, p. 359-360 et Selbstbetrachtungen, p. 46.

(2) Selbstbetrachtungen, p. 57.

(3) Ibid., p. 52.

"Je me trouvais dans une situation de défense et de quête, lui se donnait tout simplement, comme un personnage royal" (1).

Moritz Heimann représente par conséquent une sorte d'idéal, de but à atteindre. Il est une personnalité équilibrée, en paix avec elle-même et en paix avec le monde qui l'accepte sans arrière-pensée en raison de sa perfection. Sa noblesse et son humanité l'ont fait adopter par une Allemagne désormais convaincue et disposée à oublier les vieilles haines. Sa noblesse et son humanité ont eu raison des derniers préjugés, elles ont fait tomber les barrières ancestrales et elles ont pu faire de lui le guide de toute une génération d'écrivains allemands, dont le goût et les jugements sont incontestés

A travers le personnage de Melchior Ghisels qui représente donc Moritz Heimann, Wassermann veut prouver que plus on s'est élevé au-dessus des querelles partisans et des distinctions superficielles et plus on a réalisé l'homme en soi-même, moins l'appartenance à une communauté humaine, en l'occurrence l'Allemagne, fait de problème. Melchior Ghisels se situe au-dessus de toutes les catégories, de toutes les distinctions de race, de religion, de rang social, il est l'être humain par excellence. Son extrême noblesse se lit dans son sens des relations humaines, dans sa bonté et dans son tact. Il est devenu pour ses semblables, en particulier pour la jeunesse, une sorte de père spirituel dont on recherche les conseils et à qui on vient se confier :

"La maison de Melchior Ghisels était le refuge de tous ceux qui étaient tourmentés, qui luttaient, qui aspiraient à un idéal, qui avaient besoin de conseils ; c'était le refuge des naufragés de la vie et des égarés. On allait à lui comme à un médecin célèbre" (2).

Il est un analyste pénétrant de la civilisation européenne dont il dévoile les faiblesses et les vices. Sa vision des choses est vaste, profonde, elle va immédiatement à l'essentiel et ne s'attarde pas aux conflits marginaux. Comme Moritz Heimann, il est paré de qualités humaines et de facultés intellectuelles portées à leur perfection. Il est, aux yeux de Wassermann, un type humain idéal, mais aussi un écrivain, un intellectuel, au plein sens du terme.

(1) Ibid. p. 54.

(2) Maurizius, p. 358.

Il réalise tout ce que l'auteur voudrait lui-même réaliser dans sa propre existence et il atteint tous les buts que Wassermann désigne comme étant les siens. Il se sent investi d'une mission, il veut que son oeuvre représente plus qu'une distraction, qu'elle exerce sur le public une action formatrice et civilisatrice ; il est du nombre de ces écrivains qui "lancent de nouvelles idées dans le monde et montrent aux hommes de nouvelles voies" (1). Il parvient à susciter ce que Wassermann appelle par ailleurs "la résonance pleine, ample et profonde de tout un monde" (2). Son audience est vaste et incontestée . A travers le personnage de Melchior Ghisels, c'est l'auteur lui-même qui parle, c'est le romancier qui a voulu se hisser au-dessus des réalités quotidiennes pour faire entendre la voix de l'humanité et proclamer sa foi en l'homme.

Mais le drame est que cette foi se trouve menacée dès l'instant même où elle est proclamée. Par delà la sagesse rayonnante de Melchior Ghisels, on devine la tentation du doute et un sentiment d'impuissance résignée. Le sage nous apparaît quelque peu désabusé et sceptique. Il voit avec lucidité la fragilité et les limites de son idéal qui ne coïncide pas avec un monde trop humain ; il affirme en effet :

"Nous ne pouvons avancer autrement qu'avec une extrême lenteur, pas à pas, et entre chaque pas et le suivant il y a toute la faiblesse, tous les manquements, toutes les erreurs dont nous nous rendons coupables" (3).

Sous l'assaut impétueux des questions d'Etsel qui attend de lui des conseils sur la manière de faire régner la justice dans le monde, la réponse de l'écrivain tombe, tel un aveu d'impuissance :

"Je n'ai rien d'autre à répondre que ceci : Pardonnez-moi, je ne suis qu'un homme, un homme désarmé" (3).

Wassermann semble pressentir ici que cet aveu sera également le sien à la fin de sa vie. Avec son idéal noble mais impuissant, la figure de Melchior Ghisels rappelle celle de Ruth Hoffmann, âme pure mais inadaptée au monde. Ces deux personnages sont les témoins d'une perfection qui semble à la fois trop grande pour être véritablement comprise des hommes et insuffisante pour venir à bout du mal qui règne dans le monde.

(1) Ibid., p. 355.

(2) Mein Weg, p. 80.

(3) Maurizius, p. 366.

Quelles que soient les victoires partielles remportées de droite et de gauche, le mal est toujours prêt à redresser la tête. Il est présent partout dans le roman L'Affaire Maurizius ; il s'incarne en particulier dans le personnage diabolique de Waremmé-Warschauer qui, face à Melchior Ghisels, représente exactement son contraire. Melchior Ghisels s'est hissé jusqu'à la perfection morale, il se refuse à enfermer les hommes dans des catégories déterminées et ne veut voir en eux que des êtres humains débarrassés des apparences superficielles plaquées sur eux par l'histoire ; chez Waremmé-Warschauer, au contraire, on assiste à la négation systématique et radicale de toutes les valeurs. Un cynisme destructeur l'amène à attiser toutes les haines, à renforcer les oppositions.

Waremmé-Warschauer (1) dont il a été question plus haut, est un des

(1) Pour tracer le portrait de Waremmé, Wassermann s'est certainement inspiré de la personnalité de Rudolf Borchardt, comme le prouve cette lettre à Marta Karlweis dans laquelle il rapporte une conversation avec Hofmannsthal sur L'Affaire Maurizius : "Am stärksten berührt hat ihn (=Hofmannsthal) offenbar die Waremmé-Figur, die er eine "ganz große" Erfindung nannte, und als wir vom Urbild sprachen, d. h. von dem Stückchen R. B., das darin ist, lachte er und sagte : nun, so hoch ist B. in seinem ganzen Leben nicht gekommen", 17.X.1927, inédit, Marbach, 73 216 19.

Nous avons tout lieu de penser que R. B. n'est autre que Rudolf Borchardt dont la vie et la carrière présentent certaines ressemblances avec celles de Waremmé.

Comme Borchardt, Waremmé est d'ascendance juive ; il est né à Thorn, son modèle à Königsberg. L'un et l'autre ont connu dans leur enfance l'univers slave et l'univers germanique. Leur savoir est encyclopédique et touche aux domaines de la philologie, de la philosophie, de l'histoire, de la tradition religieuse judéo-chrétienne... Le nationalisme et la germanomanie de Borchardt, son "rêve d'un imperium occidentale moderne" (cf. Jacques Grange, Rudolf Borchardt 1897-1945 Contribution à l'Etude de la Pensée conservatrice et de la Poésie en Allemagne dans la première Moitié du XXème Siècle, thèse de doctorat d'Etat, exemplaire dactylographié, 1979, p. 399) se retrouvent chez Waremmé : "Indem er sich auf die historische Überlieferung stützt, die am Ausgang eines gesegneten Mittelalters durch die lateinisch-keltische Flut unterbrochen worden ist, errichtet er im Geist ein römisch-deutsches Imperium, das von Sizilien bis Livland und von Rotterdam bis an den Bosphorus reicht. Alles muß dieser Konstruktion dienen, Kunst und Dichtung, Gotik und Barock, Renaissance und Antike, Christus und Kirchenväter", Maurizius, p. 163 . Même dans sa forme géographique, ce rêve se rapproche de celui de Borchardt (cf. Grange, op. cit., p. 681 et 802 sq.). La démarche intellectuelle de Waremmé, l'idée qu'il se fait de la culture européenne et de sa mission mondiale rappellent également celles de son modèle.

Suite de la note page 685

Mais par ailleurs, les deux personnalités ne sont pas comparables. L'existence de Waremmé est une suite de reniements, l'itinéraire de Borchardt est rectiligne. La naissance juive constitue pour le personnage romanesque un problème crucial; pour Borchardt, né dans une famille convertie depuis des générations au protestantisme, cette question ne semble pas avoir joué un rôle fondamental. Enfin, la pensée politique de Waremmé est loin de présenter la richesse et surtout les nuances de celle de Borchardt.

Certains traits du modèle se retrouvent donc bien dans la figure romanesque, mais nous n'avons pas affaire ici à un simple portrait. Wassermann a transformé les données de la réalité, il les a combinées avec d'autres éléments et son personnage vit d'une existence indépendante.

On peut aussi penser que, comme beaucoup de ses contemporains, Wassermann n'a eu qu'une vision partielle et approximative de la pensée et de l'univers de son modèle dont il aurait exagéré le nationalisme et le conservatisme. On se souvient qu'il a été à la fois ébloui et dérouté par Borchardt au moment où il a fait sa connaissance. (Cf. supra, p. 227). Dans cette hypothèse, les traits excessifs de la personnalité de Waremmé correspondraient à la vision déformée que Wassermann aurait eu de Borchardt.

personnages les plus énergiquement dessinés du roman, mais aussi un des plus ambigus. A la fois "individu diabolique et génie universel" (1), il allie une intelligence supérieure à la noirceur d'une âme félonne. D'une intelligence lumineuse, il est aussi une créature des ténèbres ; odieux, il est également pitoyable. L'histoire de sa vertigineuse ascension et son extraordinaire ascendant sur les êtres contrastent avec sa chute finale dans la solitude et dans le néant.

Le récit de sa vie est celui d'une longue suite de trahisons qui, après lui avoir fait renier ses origines juives, le ramènent irrémédiablement à elles. Entre ces deux pôles de son existence, Waremmé-Warschäuer subit d'incessantes métamorphoses et cherche vainement à s'insérer dans le monde en tentant toutes les expériences possibles.

Il distingue lui-même quatre étapes essentielles dans sa vie : "la période juive, la période germano-chrétienne, la période internationale d'outre-mer et la période actuelle" (2).

Ce Juif originaire de Thorn fait très tôt l'expérience du ghetto et de l'antisémitisme, ce qui l'amène à la révolte. Mais au lieu d'être dirigée contre les oppresseurs de sa communauté d'origine, sa révolte est dirigée contre les membres de cette communauté et elle se mue très rapidement en haine à leur égard. Il rougit d'être Juif et bientôt il ne voit d'autre solution que celle du reniement :

"Je les haïssais tous (...), à l'école je tremblais de honte et d'indignation quand on prononçait seulement le mot de Juif (...) Comme je ne les aimais pas, je me libèrai de toute solidarité" (3).

Alors commence la période allemande et chrétienne de sa vie. Il tourne le dos à une communauté qu'il abhorre et recherche l'appartenance à une communauté qu'il idolâtre :

"Je haïssais d'un côté, j'aimais de l'autre. J'aimais leur langue. Leur langue ? Ma langue ! (...) J'aimais leur histoire, leurs héros, leurs chants, leurs paysages, leurs villes. J'aimais tout cela d'un amour plus profond que le

(1) Maurizius, p. 162.

(2) Ibid., p. 320.

(3) Ibid., p. 309/310.

leur et je le comprenais mieux" (1).

De même qu'il veut se fondre dans l'univers allemand, il se dépouille totalement de son judaïsme pour se convertir au catholicisme. A la mort de sa mère, il la fait passer pour chrétienne, il élimine de sa vie un père gênant et s'invente des ancêtres silésiens ; enfin, il est adopté par un intellectuel catholique et le Georg Warschauer qu'il était par sa naissance devient Gregor Waremmé. Le symbolisme de ces deux noms traduit l'ambiguïté fondamentale du personnage, sa fausse situation à la limite de deux mondes. L'auteur lui-même semble hésiter entre ces deux appellations ou plutôt il s'en sert, passant perpétuellement de l'une à l'autre, pour montrer le côté insaisissable de cette figure, désignée d'abord sous le nom de Waremmé, puis sous celui de Waremmé-Warschauer,.... ou de Warschauer-Waremmé et enfin sous celui de Warschauer. Waremmé est le nom de l'homme que le personnage voudrait être, Warschauer le nom de celui que, contre son gré, il doit être. Waremmé-Warschauer qui ne veut jamais être lui-même mais toujours un autre, ne peut pas échapper à sa destinée. Un temps durant, il lui est possible de jouer la comédie, mais bien vite il doute de son identité et il est finalement contraint de se replier sur ce qui constitue les véritables bases de sa vie.

Dans un geste de défi, il se porte à l'extrême opposé de sa naissance. Il devient membre des sociétés politiques les plus fermées, adhère aux doctrines nationalistes et antisémites tout en prêchant un catholicisme intransigeant ; il réalise ainsi une étonnante conciliation d'idées politiques et religieuses et rêve d'une transformation de l'Europe sous l'influence du monde germanique :

"L'idée d'une Europe métamorphosée, d'une unité continentale sous l'hégémonie de l'Allemagne, sous une hégémonie germano-romaine, l'enthousiasmait" (2).

Bientôt l'Europe n'est plus un champ d'action à sa mesure et il décide d'aller porter en Amérique son nouvel évangile. Il s'estime investi d'une mission spirituelle et prétend insuffler au jeune continent "l'esprit de l'Europe". Mais il se heurte à l'Amérique comme au roc inébranlable de la matière et il doit constater que le jeune dynamisme de ce pays ne laisse aucune place aux préoccupations spirituelles.

(1) Ibid., p. 310.

(2) Ibid., p. 312.

Sa mission est un échec cuisant. Les nombreux Juifs exilés avec lesquels il est en contact en Amérique, lui font redécouvrir leur grande tradition religieuse. Il comprend alors qu'il est passé à côté de la vérité et, irrésistiblement, la renaissance de Georg Warschauer commence à s'opérer en lui, il est ramené vers le monde de ses origines. Mais il est désormais trop tard. A Berlin où se termine sa course audacieuse, il mène l'existence pitoyable d'un ange déchu. Waremm-Warschauer s'est détruit lui-même et il finit dans un nihilisme d'où ne peuvent plus le tirer ni la méditation, ni la lecture des ouvrages de philosophie et de piété juives qui constituent, à l'exclusion de toute autre, sa bibliothèque berlinoise. La voie de la trahison et de la négation qu'il a choisie, l'a condamné à cette solitude totale qui est maintenant la sienne.

Alors que chaque homme peut se reconnaître en Melchior Ghisels, Waremm-Warschauer est réprouvé par tous. Alors qu'on vient chez Melchior Ghisels comme en un lieu de pèlerinage, Waremm-Warschauer n'a réussi à s'attacher ni l'Allemagne, ni l'Amérique, il n'a réussi à s'intégrer ni au catholicisme, ni au judaïsme. Il est l'homme sans fondement, l'épave humaine tragiquement ramenée à son point de départ mais désormais incapable d'y trouver un refuge (1).

Aussi sombre et aussi différent qu'il soit de la figure de Melchior Ghisels, le personnage de Waremm-Warschauer nous semble porter témoignage du propre destin de l'auteur et, en un certain sens, nous sommes tenté de lui accorder une valeur de confession. Tout se passe en effet comme si, en racontant l'histoire de Waremm-Warschauer, Wassermann avait voulu conjurer un danger qui le guettait lui-même. Les choix que fait le personnage sont autant de tentations surmontées par l'auteur. Wassermann nous a d'ailleurs invités à ce rapprochement en faisant dire à son héros :

"Dans chaque vie il y a un moment où l'homme peut choisir entre deux tendances diamétralement opposées de sa nature... J'aurais pu, sous une impulsion qui, pour des raisons insondables, ne se produisit pas, devenir un chef des Juifs, un Luther du judaïsme" (2).

(1) D'aucuns trouveront invraisemblable son adhésion aux doctrines nationalistes et antisémites, mais l'auteur peut ici se prévaloir de modèles réels. En effet, l'antisémitisme juif, quoique rare, a été une réalité dans les pays germaniques, de même que l'admiration de l'Allemagne se rencontrait chez beaucoup de Juifs venus de l'Est. Voir à ce sujet : Pierre Angel, op. cit. p. 102.

(2) Maurizius, p. 308

De même que Waremmé-Warschauer aurait pu devenir, comme il le dit lui-même, un "Luther du judaïsme", il semble bien que Wassermann ait été lui aussi tenté par des solutions différentes de celles qu'il a en définitive retenues ; on se souvient de l'aveu qu'il en fait :

"Il fut un temps... où j'avais l'impression de pouvoir me libérer de ces liens énigmatiques qui sont imposés par l'appel venu de l'extérieur plutôt que par une voix venue de l'intérieur de l'être" (1).

Il y a bien eu chez Wassermann la tentation de la rupture. Il est très étonnant de constater que les destinées respectives de l'auteur et de son personnage coïncident jusqu'à un certain moment où ils se trouvent, l'un et l'autre, placés devant un même choix. Ils sont tous deux confrontés aux mêmes réalités et leurs réactions initiales sont semblables. De part et d'autre, on constate une ambiguïté des rapports avec la communauté juive et le même attachement sans réserve à la patrie allemande. La même question surgit : faut-il continuer à être soi-même ou bien tenter de devenir un autre ? C'est alors que les deux destinées évoluent dans deux directions opposées.

Wassermann évolue vers un humanisme qui lui fait rechercher une synthèse entre les deux univers auxquels il a le sentiment d'appartenir, tandis que Waremmé-Warschauer choisit la voie du reniement. En racontant l'histoire de son héros, l'auteur a voulu montrer que la remise en question des origines, la négation et la critique totales ne pouvaient déboucher que sur la destruction de la personnalité et sur le nihilisme. Son idéal reste manifestement celui qu'incarnent Benda et Melchior Ghisels, Waremmé-Warschauer est l'homme qu'il a refusé d'être.

Benda et Melchior Ghisels montrent l'exemple de deux fortes personnalités dont la première peut espérer une insertion dans l'univers allemand et la seconde réaliser harmonieusement son insertion dans la communauté des hommes. Benda se veut à la fois Juif et Allemand, il lutte pour que lui soit reconnue sa double appartenance et le roman dans lequel il apparaît -Le Bonhomme aux Oies- proclame la possibilité d'une symbiose entre le judaïsme et la germanité. Melchior Ghisels parvient à faire une totale unanimité en portant à leur perfection ses qualités humaines. Les distinctions sommaires entre "Allemands" et "Juifs" disparaissent totalement, il est reconnu comme un homme parmi les

(1) Selbstbetrachtungen, p. 107.

hommes. L'un et l'autre de ces deux personnages parviennent à faire échec à la solitude et sont des êtres harmonieux et équilibrés. Par des voies différentes, ils réussissent à trouver leur place dans le milieu humain qui est le cadre de leur existence. Mais nous savons que la pensée humaniste dont Melchior Ghisels est le porte-parole se trouve gravement remise en question par l'auteur à partir des années 30. A l'espoir succède un pessimisme dont témoignent les écrits théoriques, mais qui se lit également dans l'oeuvre romanesque.

Dès 1931, en effet, le roman Etzel Andergast remet en question tout l'acquis des oeuvres antérieures. On y voit s'effondrer les espérances de Benda et l'idéal de Melchior Ghisels. Ce roman présente un personnage juif qui, malgré ses rares apparitions, a une importance plus que marginale. Par opposition à ses devanciers, Max Mewer est l'homme privé de toute appartenance, une figure solitaire et grinçante. Il n'entrevoit aucune possibilité d'échapper à sa condition tragique d'homme juif placé en milieu allemand.

Alors que rien d'essentiel ne semblait séparer Benda de l'Allemagne, tout éloigne Max Mewer de l'univers germanique. Il est autre et il se ressent comme tel, comme définitivement différent. Sa destinée est une destinée spécifique ; la différence qui le distingue des autres est à la fois de nature physique et psychologique. Alors que chez Benda et Melchior Ghisels les questions de race ne jouent aucun rôle, Max Mewer semble marqué par sa naissance jusque dans son apparence physique :

"Son visage le dénonçait à tous ceux qui se laissaient aller à la moquerie et à la haine" (1). Il y voit une cruauté injuste du sort dont il s'accommode avec une ironie amère. Très vite il comprend qu'il ne peut échapper à lui-même et que le monde allemand dans lequel il vit l'a pour toujours enfermé dans une catégorie déterminée et condamnée à la souffrance :

"Peut-être avait-il espéré un jour ne pas devoir être celui qu'il était. Finalement, il avait compris qu'il ne pouvait échapper à lui-même. L'amertume corrosive de son âme le poussait non seulement à se reconnaître (Juif), mais encore à exagérer sa condition avec une souffrance mêlée de cynisme" (2).

(1) Etzel, p. 489.

(2) Ibid., p. 490.

De même toute sa vie psychologique est déterminée par sa naissance. L'histoire de son frère aîné qui s'est suicidé après avoir été exclu d'une corporation d'étudiants dont il avait été lui-même le fondateur, l'a profondément marqué et a orienté de manière décisive l'évolution de sa pensée. L'univers psychologique de Max Mewer nous est présenté comme un univers spécifique que toute autre personne, qui n'est pas d'origine juive, a le plus grand mal à comprendre, ce qui donne lieu à une intéressante conversation entre Etzel Andergast et Max Mewer.

Toute sa vie, Etzel a cru comprendre les préoccupations de la communauté juive. En fait, il doit reconnaître qu'il n'est jamais resté qu'à la surface des choses. Face à son interlocuteur, il a une soudaine révélation. Dans un élan de sympathie, il est capable de se projeter à l'intérieur du moi étranger et de le comprendre en profondeur. Mais une telle projection et une telle compréhension ne sont possibles qu'à de rares instants et chez de rares individus privilégiés, particulièrement disponibles comme l'est Etzel à ce moment là :

"En cette heure où la sensibilité de son corps était aussi vive que s'il eût été dépouillé de sa peau, où ses sens étaient bouleversés et ses nerfs si tendus qu'il aurait aimé fondre en larmes, il vit... Max Mewer sous un éclairage nouveau et se trouva soudain projeté en lui" (1).

Des individus de la trempe d'Etzel ne représentent que de rares exceptions, si bien que la destinée et les expériences de Max Mewer sont en définitive totalement incommunicables. Max Mewer est enfermé dans un univers que personne d'autre ne peut pénétrer. Pour la première fois dans l'oeuvre romanesque de Wassermann, la barrière entre l'univers d'un personnage d'origine juive et l'univers allemand semble infranchissable; pour la première fois, les oppositions sont irréductibles. Il peut exister dans le monde allemand quelques êtres comme Etzel Andergast capables d'une véritable sympathie, mais la grande masse des Allemands reste parfaitement insensible. Constatation d'un pessimisme foncier qui s'explique par la prise de conscience déchirante de la situation politique de l'Allemagne des années 30. Pour la première fois, il est fait directement allusion dans un roman à la montée du nazisme, représenté ici par le personnage de Grünne. Manifestement, Wassermann pressent l'imminence de la catastrophe et il entrevoit la ruine de ses espérances.

L'Allemagne ne veut ni ne peut plus comprendre, elle a reconstitué les anciennes barrières et elle s'apprête à exclure le Juif de la communauté nationale. L'espoir d'une "humanisation" lente, mais continue, de l'humanité s'est évanoui. Il ne reste dans ce monde hostile que la réalité d'une souffrance injuste, il ne subsiste que cette destinée de misère dont la dureté des hommes a fait une réalité à laquelle la communauté juive d'Allemagne ne peut échapper malgré la bonne volonté qui est la sienne. Ce pessimisme et ce désespoir s'expriment dans la "chanson du Juif" (Judenlied) (1) que chante Max Mewer. Ces trois strophes poignantes, dont on sait qu'elles ont été composées par Wassermann lui-même (2), retracent l'histoire du peuple juif. Elles disent comment l'élection s'est rapidement muée en malédiction, elles déplorent la détresse matérielle et la souffrance morale d'une communauté humaine exilée en terre étrangère et laissent peu de place à l'espoir. Cette chanson rappelle étrangement le chant de Zacharias Narr dans le premier roman, Les Juifs de Zirndorf. A la strophe de Zacharias Narr :

"Der Jud Ahasverus weit und breit
Vor alters und vor dieser Zeit
Bekannt, geht nun durch die Welt".

font écho les paroles de Max Mewer : "Ich komm vom Anbeginn der Welt und geh ans End der Zeiten".

Ces deux chansons ont, à nos yeux, une valeur symbolique. Composées l'une en 1897, l'autre en 1931, elle se situent presque aux deux pôles extrêmes de la production romanesque de l'auteur ; elles marquent le point de départ et le point d'aboutissement de sa réflexion, la seconde attestant un retour à des sentiments très voisins de ceux qu'exprime la première. Le point de départ est la conscience aiguë du manque d'appartenance de l'homme juif à la communauté dans laquelle l'a placé le destin. Cet homme nous est présenté comme un errant qui chemine à travers le temps et l'espace. Au point d'aboutissement se dessine la même menace de l'exil, du déracinement et d'un cheminement absurde à travers l'histoire. Entre ces deux pôles, se situe une existence passionnée, vouée à la recherche de l'appartenance à la communauté nationale allemande et d'une adoption par un pays reconnu comme la seule et véritable patrie.

(1) Ibid., p. 494.

(2) Cf. S. Bing, Jakob Wassermann, 1931, p. 281.

Les différentes parties de l'oeuvre romanesque reproduisent donc très fidèlement les stades successifs de la pensée de l'auteur, tels que nous avons cherché à les analyser. Ainsi, de même que les dernières pages des Selbstbetrachtungen témoignent d'un retour aux origines et à la conscience de l'appartenance à la communauté juive, de même les derniers romans font apparaître un regain d'intérêt pour les thèmes spécifiquement juifs. Nous avons signalé plus haut (1) que le tout dernier projet de Wassermann était celui d'un roman du Juif errant, d'un "Ahasverusroman". De nouveau l'auteur trouvait, comme au temps de ses premiers livres, une source d'inspiration dans les mythes et dans les légendes du peuple juif. Mais, parallèlement, il ne cessait pas de se considérer comme Allemand. Selon Marta Karlweis, il aurait dit, quelques instants avant sa mort :

"Je suis né Allemand, j'ai vécu en Allemand et je veux mourir en Allemand" (2).

La conscience d'une double appartenance aux communautés allemande et juive restait entière, mais, sous le poids des événements, l'espérance d'une harmonieuse synthèse entre l'Allemagne et le judaïsme était devenue plus fragile. Il ne restait que la sensation douloureuse d'une déchirure intérieure et le goût amer de l'échec, ce que traduit l'aveu fait par Wassermann quinze jours avant sa fin et que nous rapporte Th. Mann : "Je n'ai plus envie de vivre" (3). En 1933, l'histoire avait eu raison de l'espérance.

(1) Cf. supra, p. 288.

(2) M. Karlweis, op. cit., p. 95.

(3) Introduction au livre de Marta Karlweis, p. VI.

LES RACINES DE L'OEUVRE

Nous avons une double raison d'analyser longuement les rapports de Wassermann avec l'Allemagne et avec le judaïsme. Non seulement cet aspect de l'oeuvre possède la valeur d'un témoignage historique, mais encore ce conflit entre la naissance et l'appartenance nationale nous semble représenter une sorte d'expérience fondamentale qui a donné à toute la production romanesque de l'auteur une tonalité particulière et lui a imposé certains thèmes.

La valeur de témoignage historique est indéniable. Tout d'abord, quoi qu'on ait pu dire de son hypocondrie et de son pessimisme foncier, Wassermann nous apparaît comme un analyste clairvoyant des phénomènes politiques et sociologiques de son temps. Certes, dans tel ou tel cas précis, sa sensibilité est exacerbée à l'extrême et les appréciations qu'il porte sur tel ou tel événement particulier peuvent sembler quelque peu subjectives, mais la plupart du temps la souffrance exaspérée qui est la sienne lui confère une sorte de lucidité et son jugement en devient même quelquefois prophétique.

Comme un bon nombre d'écrivains allemands, il a ressenti sous l'Empire wilhelminien la cassure avec une société fortement hiérarchisée, divisée dans ses goûts et ses préoccupations et il a souffert de son isolement d'artiste dans un monde possédé par la fièvre économique, politique ou militaire. Mais, en raison de sa naissance, il a souffert avant tout des perpétuelles fausses réponses apportées aux aspirations de la communauté juive d'Allemagne. Dès le tournant du siècle, son regard clairvoyant a démasqué l'imperfection et la fragilité d'une émancipation sans cesse promise et affirmée dans les textes, mais jamais totalement accordée et réalisée dans les faits. Après la première guerre mondiale, il a assisté à la recrudescence sauvage de l'antisémitisme allemand et son livre Mein Weg als Deutscher und Jude a le mérite de poser clairement le problème de l'insertion des Juifs dans la communauté nationale et de dénoncer l'évolution de certains courants de pensée vers une intolérance toujours plus intransigeante. Les jugements portés dans cet ouvrage ont semblé trop pessimistes et exagérés à certains, mais, quand on songe que Mein Weg fut publié seulement quatre ans avant Mein Kampf, on est plutôt tenté d'accorder à ces jugements la valeur d'une prémonition. De même, l'histoire douloureuse de Max Mewer, racontée dans Etzel Andergast, nous apparaît comme une vision anticipée du sort qui fut celui des Juifs d'Allemagne à partir de 1934, et les dernières pages

des Selbstbetrachtungen, publiées deux ans avant la promulgation des "lois de Nuremberg" en 1935, nous prouvent que Wassermann avait pressenti la tragédie future et qu'il avait su en interpréter les germes avec une lucidité qui fit faute à beaucoup.

L'oeuvre et la destinée de Wassermann portent également témoignage de la souffrance et des efforts d'un bon nombre d'écrivains allemands d'origine juive dans le premier tiers du 20ème siècle. Comme lui, beaucoup d'entre eux ont ressenti une disharmonie intérieure et tenté d'y remédier. Placés entre une tradition juive léguée par la naissance et une culture allemande apportée par l'éducation, ils ont généralement cherché à se définir par rapport à elles et à trouver un équilibre entre ces deux pôles de leur existence. Les réponses qu'ils ont apportées sont diverses et nombreuses. Elles dépendent du tempérament, du degré plus ou moins important d'adhésion à la tradition juive, de l'attraction plus ou moins forte exercée par l'univers germanique.

La voie de Wassermann est une voie originale. Elle est celle de la synthèse entre un héritage juif sans doute largement dépouillé de la tradition religieuse orthodoxe mais néanmoins reconnu comme une réalité psychologique et un des fondements de la personnalité, et un monde allemand admis, sans réserve aucune, comme la seule patrie et le seul domaine possible de l'activité intellectuelle et artistique. Wassermann a cherché sa vie durant à parvenir à l'harmonie. Il s'est d'abord attaché à définir ces deux univers auxquels il avait le sentiment d'appartenir, montrant leur originalité, mais insistant sur leur parenté et leur complémentarité, tentant de rapprocher des points de vue dont il estimait que seul l'obscurantisme des siècles passés les avait artificiellement opposés l'un à l'autre. Devant l'échec de cette tentative, il n'a voulu retenir de l'homme allemand et de l'homme juif que leur commune humanité, pensant ainsi faciliter une entente au plus haut niveau entre des individus débarrassés de tous les signes superficiels par lesquels l'histoire avait prétendu les distinguer. Mais à la fin de sa vie il a dû constater que sa pensée ne pouvait faire l'unanimité dans un monde qui continuait à insister sur les oppositions et traçait une frontière infranchissable entre l'univers juif et l'univers allemand. Ainsi Wassermann se trouvait ramené par la force des événements à la disharmonie des premières années et, en outre, l'espoir de surmonter un jour la dualité de son être lui était désormais enlevé.

Intéressant en soi, le conflit qui a marqué l'existence de Wassermann nous semble également éclairer son oeuvre et en faciliter la compréhension et l'appréciation. Nous sommes tenté de voir en lui la racine même de la production romanesque de l'auteur.

L'expérience précoce et durable de l'hostilité du monde, ainsi que la volonté de puiser aux deux sources et de concilier les deux sphères, allemande et juive, ont influencé le choix des personnages et fourni des thèmes essentiels.

Comme ces Allemands et ces Juifs au tempérament excessif que Wassermann dépeint dans ses écrits théoriques, les personnages de ses romans sont souvent caractérisés par la démesure. Certains sont candides et innocents comme Gaspard Hauser ou Ruth Hofmann, d'autres retors, mystérieux et sataniques comme Waremmé-Warschauer ou Philippine Schimmelweis. Certains sont d'une richesse insolente comme Crammon, d'autres sont des parias de l'humanité comme ces déshérités à qui Christian Wahnschaffe distribue sa fortune. Certains, comme Eva Sorel, réclament et obtiennent tout de l'existence, d'autres, comme Elli Jahn sont perpétuellement frustrés des jouissances de la vie. Cette répartition des personnages en bons et en méchants, en heureux et en misérables, correspond souvent à une vision manichéenne du monde. L'expérience de la souffrance a amené l'auteur à rechercher partout dans le monde les germes d'un mal qu'il finit par croire omniprésent et qui s'incarne dans des personnages odieux chez qui les défauts et les vices sont portés à leur paroxysme. Parallèlement, la réflexion impose l'idée d'un bien idéal et l'imagination et le rêve font naître ces figures presque irréelles dans leur perfection, chargées de faire triompher les justes causes. A la force du mal s'opposent les âmes témoins d'une fraîcheur native comme Gaspard Hauser, au cynisme destructeur et à la perversité s'opposent les qualités de coeur d'un Christian Wahnschaffe et la lucidité d'un Etzel Andergast. Mais la sympathie de l'auteur va surtout aux déshérités, aux incompris, aux solitaires, à toutes les victimes de l'injustice. C'est pourquoi tant de ses héros sont des êtres souffrants, inutilement malmenés par l'existence.

Il ne nous semble pas non plus que l'on puisse comprendre les thèmes centraux de son oeuvre sans faire appel à ses expériences dans l'univers allemand. Ainsi le motif essentiel de la "paresse du coeur" n'est rien d'autre que la projection dans le domaine littéraire de l'hostilité de cet univers et toute la pensée humanitaire de Wassermann découle de ce choc qu'il a ressenti avec le monde extérieur.

Wassermann a lui-même cherché à définir le centre de gravité de sa production. Il considère que toute oeuvre romanesque s'organise autour d'un grand thème central ; chez lui, ce thème central est celui de la justice, de l'équité :

"Sans aucun doute, on peut résumer l'oeuvre de tout auteur impor-

tant en une idée centrale. Chez moi, c'est l'idée de justice" (1).

Tous les autres thèmes, que ce soit celui de la "paresse du coeur", celui de l'innocence bafouée, celui de l'adolescent rédempteur ou bien encore celui des inégalités sociales, gravitent autour de ce motif. Et Wassermann reconnaît que c'est sa qualité de Juif placé en milieu allemand qui a imposé à sa production cette idée directrice :

"Qu'on le veuille ou non, le destin a fait de moi un Juif, c'est-à-dire un homme qui met en oeuvre toutes ses forces, tout son sang et toute son âme (...) pour parvenir à la situation d'équilibre ; t'étonnes-tu encore que l'idée de justice plane au-dessus de lui comme une flammé d'azur ?" (2).

C'est en ce sens que nous considérons le conflit qu'il a vécu comme la racine de son oeuvre.

(1) Selbstbetrachtungen, p. 96.

(2) Ibid., p. 102.

C O N C L U S I O N

- - - - -

Ce récit des expériences de Wassermann, écrivain allemand d'origine juive, confirme les conclusions auxquelles nous sommes parvenus au terme de notre étude biographique. Confronté à des problèmes cruciaux de la société wilhelminienne et weimarienne, l'auteur a su être un témoin de son temps. Par la détermination avec laquelle il a édifié son oeuvre, par la force de ses convictions et par le combat de sa vie, l'homme a forcé notre estime. Qu'en est-il de l'écrivain, de sa réussite passée et de l'oubli présent ?

Sa réussite s'explique par une conjonction de causes multiples, et en premier lieu par un accord intime entre le contenu de son oeuvre et la sensibilité de l'époque.

La plupart de ses romans posent et illustrent en termes clairs quelque question d'actualité. Dès le début de sa carrière, il s'affirme comme un observateur de la société dont il sait percevoir et traduire les préoccupations. Au tournant du siècle, il traite dans Renate Fuchs le thème de la libération de la femme et dans Engelhart le motif de l'école ; quelques années avant Der Heilsbringer de Schmidtbonn et Hilligenlei de Frenssen, son roman Les Juifs de Zirndorf exprime, à travers la figure d'Agathon Geyer, "chercheur de Dieu" et nouveau Messie, certaines préoccupations religieuses de l'époque. Cette sensibilité aux idées et aux problèmes contemporains sera une caractéristique constante de son oeuvre. Elle se retrouvera dans Le Bonhomme aux Oies quand il tracera la courbe d'une destinée d'artiste, dans L'Affaire Maurizius quand il voudra fixer l'image de la jeunesse allemande.

Wassermann a emprunté à son temps non seulement des idées et des thèmes, mais aussi une foule de détails quotidiens qui constituent l'univers de ses romans et la trame de ses récits. Il a exploité et intégré à ses livres une multitude de faits divers, et l'actualité sous toutes ses formes occupe dans son oeuvre une place considérable. Ses personnages ainsi que le cadre historique et social dans lequel ils se meuvent, sont pour la plupart dessinés d'après

nature ; tout concourt à donner au lecteur une impression de vie et de vérité, à lui restituer l'image d'un monde dans lequel il entre de plain-pied. Ces romans qui reproduisent et concentrent des données de la société contemporaine, pouvaient retenir d'autant plus facilement l'attention que Wassermann tenait le plus grand compte du goût de ses lecteurs.

Il a cherché à adapter sa production à un public que nous avons défini comme un public bourgeois au sens le plus large du terme. Il a su fixer quelques images typiques de cette classe sociale, décrire son style de vie sous des couleurs chatoyantes, mais aussi exprimer la fragilité de ses idéaux et suggérer son déclin. Il évoquait volontiers les problèmes qui se posaient dans cette partie de la société, il dessinait pour elle des perspectives culturelles, l'invitant à réfléchir sur le rôle de l'art et sur la mission de l'artiste, ou à scruter le mystère des âmes à la lumière de la psychanalyse et de la science médicale de son temps. Ailleurs, il flattait son goût pour la vie facile, pour les voyages et les mondanités.

A plusieurs reprises, nous avons reconnu en lui un écrivain qui se conformait volontiers à la mode du jour, habile à satisfaire l'attente de son public. On aurait tort cependant de ne voir dans son attitude qu'une forme de complaisance à l'égard des lecteurs. Il y avait entre cette oeuvre romanesque et l'époque plus qu'un accord de circonstance délibérément entretenu et exploité.

Wassermann a réellement vécu avec son temps, il a ressenti ses angoisses et ses espérances. Ainsi la dernière phase de sa carrière reproduit exactement la courbe de la destinée de l'Allemagne. On retrouve dans Christian Wahnschaffe l'atmosphère de cataclysme et de fin d'une civilisation dans laquelle furent vécus en Allemagne l'effondrement militaire et la chute du régime impérial. Les récits du Wendekreis sont marqués par les incertitudes et les menaces des premières années de la République de Weimar. Puis, dans la période d'équilibre de la "Prosperität", Wassermann atteint lui aussi à une harmonie passagère, il écrit son chef-d'oeuvre, L'Affaire Maurizius. A partir de 1930, enfin, son oeuvre retourne au chaos comme l'univers allemand ; on y discerne la ruine de la forme et le naufrage des certitudes. Wassermann qui fut souvent un chroniqueur du quotidien était aussi un observateur attentif et lucide des crises et des grands bouleversements de son temps. Sa sensibilité excessive l'a quelquefois empêché, surtout à la fin de sa vie, d'exprimer ses angoisses autrement qu'à travers des images désordonnées, mais ses lecteurs

ont partagé ses réactions passionnées, ils ont reconnu en lui une manière de guide.

Peintre de la société allemande dans le premier tiers du 20ème siècle, il fut aussi un censeur sévère de son temps. Représentant du vieil humanisme, il a voulu proclamer son idéal de justice et sa foi en l'homme, dénoncer les ravages d'une pensée radicale, plaider pour une "humanisation de l'humanité". Aujourd'hui, ces idéaux peuvent sembler inadaptés à la maladie qu'ils prétendaient combattre et on percevra souvent dans les livres de Wassermann les accents d'une prédication grandiloquente. Mais, dans cette emphase et dans cet art déclamatoire, on reconnaîtra aussi une marque de l'époque. Ne les retrouve-t-on pas chez Richard Dehmel qui fut un des proches de l'auteur ?

L'histoire a fait fi de cette pensée humanitaire, mais il est sûr que les nobles idéaux de l'auteur et le souffle messianique qui anime la plupart de ses livres ont largement contribué à sa réussite dans une période d'incertitude et de désarroi. Le public a perçu l'ampleur de son projet moral, tout comme il a été sensible à son projet artistique ; autant que par leur contenu, ses romans ont séduit par leur forme.

Wassermann était un écrivain aux ambitions élevées, il se faisait une haute idée de l'art et de sa mission. Il proposait à ses lecteurs de vastes fresques sociales et plus souvent encore le récit de destinées complexes et problématiques. Il aimait à décrire la formation d'une personnalité dans ses affrontements avec le monde, il voulait fixer l'image du temps présent. En cela, il se situait dans la tradition allemande du roman d'éducation et du Zeitroman, comme beaucoup d'autres écrivains de la même époque. Il ne prétendait pas écrire simplement des histoires divertissantes, et derrière ses intrigues captivantes on discerne toujours quelque idée et quelque thème de réflexion qu'il veut faire passer avec la fable. Pourtant, il nous semble que c'est son talent exceptionnel de conteur qui a constitué la raison essentielle de sa réussite, comme l'avaient déjà compris beaucoup d'auteurs contemporains.

En mars 1933, la Neue Rundschau publia un numéro spécial à l'occasion du 60ème anniversaire de Wassermann. Quelques grands noms de la littérature y exprimaient leur admiration et leurs louanges en une sorte d'unanimité symbolique (1).

(1) A. Döblin, H. Hesse, H. Mann, St. Zweig, Für Jakob Wassermann, in Die Neue Rundschau 44, 1933, 1, p. 357-361.

St. Zweig évoquait la "prééminence de Wassermann à l'intérieur du roman allemand et même à l'intérieur du roman européen" ; H. Mann proclamait que "si le roman n'avait pas existé avant lui, Wassermann aurait été l'homme capable de l'inventer" ; pour Döblin, l'auteur d'Etzel Andergast était "un compagnon de route" et Hesse percevait dans son oeuvre "les résonances de la ballade" unies à celles de "l'Ancien Testament".

Mais chez aucun de ces écrivains la louange ne se doublait d'une totale adhésion à l'oeuvre et à la manière de Wassermann. Döblin parlait "de voies différentes" et Hesse avouait : "sur bien des points, votre manière se situe à l'opposé de la mienne(..) et quelquefois je l'ai trouvée étrangère, voire hostile". Préciser cette "différence" ressentie par les romanciers contemporains permet d'assigner à l'auteur sa place dans la littérature romanesque de son temps et de mieux comprendre quel talent original lui a attaché ses nombreux lecteurs.

Sa production s'échelonne de 1897 à 1934, dates dont l'une correspond à la publication des dernières oeuvres de Fontane et l'autre à la parution du deuxième volume de L'Homme sans qualités de Musil.

Le Stechlin et L'Homme sans qualités représentent deux manières essentiellement différentes de pratiquer l'art du roman. Chez Fontane, on trouve encore un récit limpide dans la tradition du réalisme. Chez Musil au contraire, la forme romanesque traditionnelle a éclaté ; c'est l'assemblage savant et complexe d'une "action parallèle" et d'actions annexes dont le lecteur doit patiemment démêler la signification et les correspondances cachées ; on est très loin désormais de la succession chronologique des faits et des descriptions objectives. De l'un à l'autre de ces deux livres, on mesure le chemin parcouru par le roman dans le premier tiers du 20ème siècle. Entre ces deux termes se situe, aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger, un extraordinaire foisonnement d'oeuvres romanesques. Aux noms de Proust, de Joyce, de Döblin, de Th. Mann ou de Kafka sont associées autant d'expériences artistiques et de tentatives pour renouveler les techniques du genre narratif.

Comme pour la plupart des autres romanciers, il est presque impossible de classer Wassermann dans telle ou telle école déterminée, naturaliste, expressionniste ou néo-réaliste. Mais contrairement à ce qui se produit pour beaucoup d'autres, on ne trouve pas trace chez lui d'une aventure artistique véritablement originale et novatrice.

Lorsque, dans les années 15 et dans les années 20, Kafka travaille à la rédaction du Procès et du Château, c'est un monde fantastique qui s'éla-

bore..Kafka compose des récits dont l'action est si mince et l'univers si ténu que presque plus rien ne se produit et qu'on ne distingue plus aucune progression de l'intrigue. A ces mêmes dates, Wassermann écrit Le Bonhomme aux Oies et la première partie du recueil Der Wendekreis. Ces livres présentent des intrigues clairement nouées, conduites et dénouées ; événements et péripéties s'y succèdent, tout se déroule dans l'épaisseur du réel et le monde des faits objectifs. Quand Th. Mann publie La Montagne magique, on voit se confirmer une tendance déjà perceptible dans Tonio Kröger à l'affaiblissement de l'action extérieure au profit de la réflexion abstraite. Au même moment, Wassermann compose Faber ou les Années perdues ; l'intrigue qui, chez Th. Mann, se trouve dangereusement menacée, fête ici son triomphe, l'action est solidement charpentée et rigoureusement menée jusqu'à son terme. Elle se déroule en outre selon le schéma du récit linéaire et le lecteur ne court pas le risque de s'égarer dans les méandres incertains des spéculations intellectuelles.

Nous touchons ici au coeur du problème. Dans le premier tiers du 20ème siècle où sont tentées de multiples expériences hardies et novatrices, Wassermann est le représentant de ce que Th. Mann a appelé dans un discours de 1929 (1) "l'ancien roman". Th. Mann affirme qu'il ne croit plus lui-même à ce genre littéraire mais que Wassermann, grâce à "son énorme talent, le rend encore possible et le fait triompher". Ce jugement nous invite à prendre Wassermann pour ce qu'il est, c'est-à-dire avant tout pour un conteur qui, à une époque où le roman se dégage des formes anciennes, fait encore confiance aux techniques de l'oeuvre narrative traditionnelle.

Alors que le roman moderne, comme l'a fait remarquer W. Welzig (2), se vide de son contenu d'action, Wassermann proclame la primauté absolue de l'intrigue. Alors qu'on assiste, chez beaucoup d'auteurs, à un affaiblissement du personnage romanesque, rien n'est plus étranger à son univers que les héros moyens, les Hans Castorp qui ne sont ni des génies ni des imbéciles", ou à plus forte raison les "hommes sans qualités". Alors que l'écrivain a de plus en plus tendance à laisser les figures romanesques vivre d'une existence indépendante et exprimer directement leurs états de conscience, Wassermann affirme presque toujours sa présence ; il intervient dans le cours de l'action, guide les personnages et le lecteur. Alors qu'on recherche de nouveaux moyens d'ex-

(1) Tischrede auf Wassermann, in Die Forderung des Tages, Berlin, 1930, p. 308 sq.

(2) Der deutsche Roman im 20. Jahrhundert, Stuttgart, 1967, p. 7.

pression, il accorde presque toujours sa préférence au récit linéaire et rythme fortement la progression des intrigues.

Peu sensible à la réflexion esthétique de son temps, il s'est laissé guider par ses dons et par ses goûts. A l'exception de L'Affaire Maurizius, son oeuvre présente peu de perspectives modernes en matière de forme; son tempérament le portait à choisir et à imiter des modèles anciens. Il désigne comme ses maîtres les grands prosateurs du siècle passé, allemands, mais aussi étrangers, scandinaves, russes et français. Mais il nous semble qu'il a aussi beaucoup appris à l'école du roman populaire dont il a fait siennes quelques techniques éprouvées : les oppositions brutales, le mystère et les péripéties ; il a utilisé tous ces procédés avec une sorte de candeur, multipliant dans ses livres les péripéties, suscitant l'attente, amenant des dénouements insolites.

Cette double influence se retrouve dans sa manière d'écrire qui lui a attaché de nombreux lecteurs. Dans beaucoup de ses livres, semble se perpétuer la grande tradition romanesque du 19ème siècle. Le projet d'une vaste fresque sociale, d'une série de personnages réapparaissant de roman en roman trahit l'imitation de Balzac et de la Comédie humaine. Le goût pour les personnages hors du commun, pour des situations psychologiques extrêmes et pour l'exploration des consciences rappelle Dostoïevski. Les commentateurs qui ont comparé Wassermann à ces modèles, n'ont sans doute perçu qu'un aspect de son oeuvre, mais ils ont traduit d'une manière exacte l'impression ressentie par une partie du public formée à la lecture des grands romanciers du 19ème siècle. C'est à cette catégorie de lecteurs que Wassermann s'adressait en premier lieu étant donné ses hautes ambitions. Mais en réalité, ses livres touchaient un public beaucoup plus vaste. Ils pouvaient satisfaire l'amateur de situations insolites et d'énigmes policières, aussi bien que le^{le} lecteur sentimental ou tout simplement celui qui aimait les histoires bien contées.

Wassermann a édifié son oeuvre à un moment décisif de l'évolution du genre romanesque. Au point ultime d'une tradition, il a bénéficié du legs du passé et "l'ancien roman" a atteint avec lui à une sorte de splendeur tardive. Le grand public étant généralement plus sensible aux procédés traditionnels du récit qu'aux innovations esthétiques, la forme de ses livres fournit une explication de sa réussite. Ses succès furent encore amplifiés par l'actualité de ses intrigues et de ses thèmes.

Mais alors, en quoi méritait-il de retenir notre attention s'il ne fut qu'un habile héritier des formes anciennes et un auteur enfermé dans les limites de son temps ?

Il est vrai que son oeuvre est inégale, qu'elle est loin d'être toujours à la mesure du grand projet qu'on y discerne. Elle porte la marque d'un tempérament "baroque et rêveur" qui n'a pas su tirer le meilleur profit de ses qualités excessives et qui a dû supporter le handicap de ses propres dons. Doué d'une imagination vive et d'une étonnante habileté à se saisir des données du réel pour les amplifier et les multiplier, poussé par sa "frénésie de fabulation", Wassermann s'est souvent porté aux extrêmes, compliquant à plaisir les intrigues, augmentant le nombre des personnages. Il n'a pas toujours trouvé la juste voie entre le roman de grande envergure qu'il voulait écrire et les notations pittoresques vers lesquelles le portaient ses goûts et certains de ses modèles favoris. Sa production a également subi le contre-coup d'une existence disharmonieuse. Wassermann était d'un tempérament trop fragile et trop tourmenté pour pouvoir édifier une oeuvre sans faille et ses meilleurs projets furent quelquefois compromis par les "complications" imprévisibles de la vie. Il y avait enfin chez lui une volonté de plaire et un besoin de convaincre, un désir de succès, en même temps qu'une attitude pédagogique de l'esprit, qui ont nui à l'équilibre et à la sobriété de sa forme romanesque.

Pourtant, cette oeuvre qui nous déroute par ses ruptures de ton, par sa surcharge et par "l'étonnante faculté de prolifération" (1) qui s'y manifeste, mérite beaucoup mieux qu'un refus sans nuance.

Pendant tout le premier tiers du 20ème siècle, Wassermann a su être un auteur en qui se reconnaissaient beaucoup de contemporains; ce n'est déjà pas un mince mérite. Ses romans constituent, de ce fait, un document historique d'une valeur incontestable. Même s'ils ne tirent pas la somme d'une époque, on y trouvera des images vivantes de l'Allemagne d'alors, des tableaux de la vie provinciale et des évocations de l'existence quotidienne, un écho du temps et le reflet des goûts d'une génération.

(1) L'expression est de Gabriel Marcel, cit. M. Betz, introduction à Dietrich Oberlin, Paris, 1980, p. 12.

Ses livres ne sont pas sobres, mais l'époque ne le fut pas. On reconnaîtra dans L'Histoire de la jeune Renate Fuchs, parue au tournant du siècle, l'insouciance et le luxe parfois tapageur de la belle époque, dans les tourbillons d'Ulrike Woytich la folie des années d'inflation, et dans les accumulations chaotiques d'Etzel Andergast le désarroi de l'esprit allemand à un moment décisif de l'histoire. L'intérêt documentaire nous semble indéniable, il n'est pas, à notre avis, le seul.

Wassermann, affirment certains, n'a traité que des problèmes de son temps, étrangers au lecteur d'aujourd'hui. Mais que dire alors de Mein Weg als Deutscher und Jude ou de L'Affaire Maurizius ? Ces livres prouvent qu'il a su également discerner les questions fondamentales et s'élever, à partir de l'actualité, à des réflexions d'une portée générale. Son tempérament baroque lui faisait préférer les sujets romanesques, mais son Gaspard Hauser démontre que ce trait de sa personnalité est loin de l'avoir toujours desservi. Il a trop fait confiance à sa facilité, mais il y avait aussi en lui un artiste exigeant, capable de dominer et d'organiser une matière complexe ; la structure de ses meilleurs livres révèle un tempérament romanesque puissant et témoigne d'une grande habileté dans la conduite du récit. C'est en cela, nous semble-t-il, que réside son mérite essentiel. Wassermann fut avant tout un conteur et un créateur de figures romanesques.

Il savait, dit Th. Mann (1), "contraindre les gens à écouter", il savait "comment on en impose". Si son audience fut grande, c'est parce qu'il possédait au plus haut point le don d'imaginer des intrigues, de faire vivre des personnages, d'évoquer des situations et de tisser la trame de relations complexes. Il jouait sur un des ressorts éternels de la littérature : le plaisir de conter ; il croyait à "l'éternité de la fable". Sa virtuosité fut souvent remarquable, elle le désigne comme un maître de l'art du récit et lui assigne sa place, une place originale, dans la littérature allemande.

(1) Tischrede auf Wassermann, op. cit., p. 307.

B I B L I O G R A P H I E

PLAN

Remarques préliminaires	p. 708
1. <u>OEUVRES DE WASSERMANN</u>	
1.1. Liste chronologique	p. 709
1.2. Oeuvres complètes	p. 717
1.2.1. <u>Gesammelte Werke in Einzelausgaben</u> (S. Fischer)	p. 717
1.2.2. <u>Gesammelte Werke</u> (C. Posen)	p. 717
1.3. Rééditions récentes	p. 718
1.4. Editions et abréviations utilisées dans le texte pour les principales oeuvres (titres classés par ordre alphabétique)	p. 718
1.4.1. Romans, nouvelles et récits	p. 719
1.4.2. Ecrits autobiographiques	p. 720
1.4.3. Recueils d'essais et de discours	p. 720
1.4.4. Discours non publiés dans les recueils ci-dessus	p. 721
1.4.5. Biographies	p. 721
2. <u>CORRESPONDANCE</u>	p. 722
2.1. Publiée	p. 722
2.2. Inédite	p. 723
3. <u>SOUVENIRS ET TEMOIGNAGES</u>	p. 725
4. <u>ETUDES SUR WASSERMANN</u>	p. 727
4.1. Biographies et commentaires de l'oeuvre	p. 727
4.2. Ouvrages contenant des études importantes	p. 729
4.3. Choix d'articles classés par ordre chronologique	p. 730
5. <u>OUVRAGES GENERAUX</u>	p. 741
5.1. Littérature	p. 741
5.2. Histoire	p. 745
5.3. "Judaïsme et germanité"	p. 747

REMARQUES PRELIMINAIRES

Nous présentons dans la première partie de notre bibliographie une liste des oeuvres de Wassermann classées suivant la date de leur publication.

La plupart de nos citations se réfèrent aux Gesammelte Werke in Einzelausgaben (Berlin, Fischer, 1924-1931) ; mais, beaucoup d'oeuvres ne figurant pas dans cette collection, nous avons dû utiliser d'autres éditions dont on trouvera les références p.719.

Dans notre texte, nous avons désigné les oeuvres de Wassermann par des titres français dans la mesure où ces titres ont été officialisés par une édition française. Nous avons conservé les titres allemands pour les récits mineurs, les essais et écrits autobiographiques qui n'ont jamais fait l'objet de traduction.

Dans la quatrième partie de la bibliographie, nous n'avons retenu que les articles de revues et journaux les plus importants. Comme pour les oeuvres de Wassermann, le classement par ordre chronologique qui reproduit la progression de la biographie nous a semblé le plus rationnel.

Nous avons utilisé pour établir cette bibliographie les sources suivantes :

Collections du Schiller-Nationalmuseum de Marbach.

WILPERT, Gero von, und GÜHRING, Adolf, Erstausgaben deutscher Dichtung. Stuttgart, Kröner, 1967.

ELKAR, Rainer, S., Bibliographie, in : Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth zu seinem 100. Geburtstag am 10. Mai 1973. Gestaltung und Redaktion : Emil AMMON. Fürth, Fränk. Papierindustrie, 1973.

Jakob Wassermann zum 100. Geburtstag. 1873/1973. Ausstellungskatalog der Stadtbibliothek Nürnberg 83/1973. Nürnberg, Fränk. Verlagsanstalt, 1973.
Katalog und Einrichtung der Ausstellung : Heinrich Hofmann.

1. OEUVRES DE WASSERMANN

1.1. Liste chronologique

(Abréviations utilisées : Art. : Artikel ; Es. : Essay ; Erz. : Erzählung ;
Ged. : Gedicht ; Nov. : Novelle ; Rez. : Rezension ; Rom. : Roman).

1896 Finsternis (Erz.), in : Die Jugend 1, 1896, S. 118-121.

Siesta (Skizze), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 1, S. 3.

Das neue Licht (Legende), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 2, S. 4.

Ein jeder Tag wird mir so lang (Ged.), in : Simplicissimus 1, 1896-1897,
Nr. 4, S. 8.

Der Rabe (Ged.), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 6, S. 2.

Terzinen. Selbstvergötterung. Andere Götter (Ged.), in : Simplicissimus 1,
1896-1897, Nr. 10, S. 2.

Die Laus. Tagebücher Manfred Froweins (Erz.), in : Simplicissimus 1,
1896-1897, Nr. 12, S. 2-3.

Hab'acht (Ged.), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 13, S. 5.

Mahnung (Ged.), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 15, S. 3.

Der neue Topf. Hinterlassene Aufzeichnungen des Pudels Jaromir (Erz.), in :
Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 20, S. 2-3.

Hier ruht das kleine Öchselein. Preisgekrönte Novelle, in : Simplicissimus 1,
1896-1897, Nr. 37, S. 2-3.

Es fliebt der Bach und stehet nicht (Ged.), in : Simplicissimus 1, 1896-
1897, Nr. 39, S. 3.

Ellinor (Erz.), in : Simplicissimus 1, 1896-1897, Nr. 51, S. 2-3.

Melusine. Ein Liebesroman. München, A. Langen, 1896.

- 1897 Fragen (Ged.), in : Wiener Rundschau 1, II, 1897, S. 728-729.
Apoll. Eine Ballade, in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 46.
Das Menuett (Erz.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 98-99.
Das bittersüße Narrenlied (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 147.
Pension Hockenjos (Erz.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 179-180.
Mütterchens Traum (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 192.
MiBtöne (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 194.
Erste Liebe (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 230.
Lebensregeln (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 294.
Landschaft (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 334.
Selbstschau (Ged.), in : Simplicissimus 2, 1897-1898, S. 374.
Die Juden von Zirndorf (Rom.), München, A. Langen, 1897.
Die Schaffnerin. Die Mächtigen (Nov.), München, A. Langen, 1897.
Schläfst du, Mutter ?. Ruth. (Nov.), München, A. Langen, 1897.
- 1898 Neuer Frühling (Ged.), in : Simplicissimus 3, 1898-1899, S. 142.
Der Verzicht (Erz.), in : Simplicissimus 3, 1898-1899, S. 186-187.
Lorenza Burgkmair. Ein Karnevalstück in 3 Akten, München, Rubinverlag, 1898.
Hockenjos oder Die Lügenkomödie, München, Rubinverlag, 1898.
- 1899 Lufthelene (Erz.), in : Simplicissimus 4, 1899-1900, S. 130-131.
- 1900 Junge Ehe (Erz.), in : Die Jugend 5, 1900, S. 113-115.
Die Geschichte der jungen Renate Fuchs, Berlin, Fischer, 1900.
Rückkehr (Ged.), in : Simplicissimus 5, 1900-1901, S. 143.
- 1902 MiBbrauchte Sprache. MiBbrauchte Kunstform (Art.), in : Zeit. Wien 32. 1902, S. 23-24.
- 1903 Der Moloch (Rom.), Berlin, Fischer, 1903.
Der niegekübte Mund. Hilperich. Zwei Novellen, Berlin, Fischer, 1903.
Zum vierten Bande von J. Burckhardts griechischer Kulturgeschichte (Art.), in : Zeit. Wien 35, 1903, S. 6-8.

- 1904 Die Kunst der Erzählung (Es.), Berlin, Bardt u. Marquardt, 1904.
Sara Malcolm (Nov.), in : Die Neue Rundschau 15, 1904, 1, S. 175-187.
Das Los der Juden (Es.), in : Die Neue Rundschau 15, 1904, 2, S. 940-948.
- 1905 Donna Johanna von Castilien (Nov.), in : Die Neue Rundschau 16, 1905, 2, S. 1491-1518.
Alexander in Babylon (Rom.), Berlin, Fischer, 1905.
Engelhart Ratgeber (Ungedrucktes Manuskript; 1905)
- 1906 Die Schwestern. Drei Novellen, Berlin, Fischer, 1906.
Vom Lesen von guten Büchern. Antwort auf eine Rundfrage. in : Hofmannsthal.
Brief an den Buchhändler Hugo Heller, in : Neue Blätter für Literatur und Kunst, 1906, H. 1, S. XIV.
Zerstreute Notizen, in : Die Neue Rundschau 17, 1906, S. 125-126.
Zwischen den Ufern (Ged.), in : Die Schaubühne 2, 1906, Bd. I, S. 14-15.
- 1907 Schnitzlers Dämmerseelen (Art.), in : Die Neue Rundschau 18, 1907, 2, S. 889-890.
- 1908 Die Umarbeitung dichterischer Werke. Antwort auf eine Umfrage, in : Das Literarische Echo 11, 1908-1909, Sp. 9.
Faustina. Ein Gespräch über die Liebe (Es.), in : Die Neue Rundschau 19, 1908, 2, S. 530-536.
Caspar Hauser oder die Trägheit des Herzens (Rom.), Stuttgart, DVA, 1908.
- 1909 Graf Erdmann Promnitz (Erz.), in : Die Neue Rundschau 20, 1909, S. 236-255
Der Literat als Schöngest (Es.), in : Das Literarische Echo 12, 1909-1910 Sp. 1429-1432.
- 1910 Offener Brief (an Willy Handl betr. dessen Kritik an den Masken Erwin Reiners), in : Die Neue Rundschau 21, 1910, 3, S. 999-1002.
Der Literat als Psycholog (Es.), in : Die Neue Rundschau 21, 1910, 3, S. 1236-1243.
Der Literat als Tribun (Es.), in : Die Neue Rundschau 25, 1910, S. 131-136

- 1910 Der Literat oder Mythos und Persönlichkeit (Es.), Leipzig, Insel, 1910.
Die Masken Erwin Reiners (Rom.), Berlin, Fischer, 1910.
Thomas Mann : Königliche Hoheit (Rez.), in : Das Literarische Echo 12, 1910, S. 652.
Nimführ und Willemius (Erz.), in : Die Rheinlande 19, 1910, S. 61-66.
Der Stationschef (Erz.), in : Licht und Schatten 1, 1910-1911, Nr. 44.
Geschichte von Peter Hannibal Meier (Erz.), in : Pan 1, 1910-1911, S. 686-687.
- 1911 Ein Brief (Erz.), in : Österreichische Rundschau 28, 1911, S. 370-372.
Im Spiegel. Autobiographische Skizze, in : Das Literarische Echo 13, 1911, 19, Sp. 1369-1371.
- 1912 Silhouette. Über A. Schnitzler und die "heitere Luft um seine Gestalten" (Art.), in : Der Merker 3, 1912, S. 348-349.
Die Trägheit des Herzens (Es.), in : Almanach S. Fischer 26, 1912, S. 264-266.
Schülerjahre, in : Graf, Schülerjahre, Berlin, 1912, S. 262-263.
Die ungleichen Schalen. Fünf einaktige Dramen, Berlin, Fischer, 1912.
Der goldene Spiegel. Erzählungen in einem Rahmen, Berlin, Fischer, 1912.
- 1913 Ehe (Erz.), in : Almanach S. Fischer 27, 1913, S. 304-305.
Hofmannsthals Texte für Musik (Es.), in : Die Neue Rundschau 24, 1913, 1, S. 263-266.
Vorrede zu Goethes Wahlverwandtschaften und Novelle, in : Österreichische Rundschau 37, 1913, S. 133-140.
Der Mann von vierzig Jahren. Ein kleiner Roman, Berlin, Fischer, 1913.
- 1914 Nationalgefühl (Es.), in : Almanach S. Fischer 28/29, 1914-15, S. 28.
Was sollen wir tun ? (Offener Brief), in : Das Forum 1, 1914-1915, S. 286-294.
- 1915 Das deutsche Wesen (Es.), in : Die Neue Rundschau 26, 1915, S. 240-246.
Verklärung (Nov.), in : Wieland 1, 1915-1916, Nr. 42-44, S. 3-4.
Deutsche Charaktere und Begebenheiten (Erz.), Berlin, Fischer, 1915.
Das Gänsemännchen (Rom.), Berlin, Fischer, 1915.

- 1916 Hochzeitsreise (Erz.), in : Eine deutsche Kunstspende, München, Müller, 1916, S. 241-247.
- 1917 Die Zukunft der deutschen Bühne. Eine Umfrage, in : Die Zukunft der deutschen Bühne, Berlin, 1917, S. 151-152.
- 1918 Moritz Heimann zum 50. Geburtstag, in : Die Weltbühne 14, 1918, II. S. 58-59.
Was ist Besitz ? (Art.) in : Der Friede 2, 1918-1919, S. 514-519.
- 1919 Die Prinzessin Girnara. Weltspiel und Legende (Drama), Wien Prag, Ed. Strache 1919.
Christian Wahnschaffe (Rom.), Berlin, Fischer, 1919.
- 1920 Der Wendekreis 1. Band : Der unbekannte Gast. Adam Urbas. Golowin. Lukardis Ungnad, Jost (Nov.), Berlin, Fischer, 1920.
- 1921 Imaginäre Brücken. Studien und Aufsätze, München Wolff, 1921.
Mein Weg als Deutscher und Jude (Autobiographie), Berlin, Fischer, 1921.
- 1922 Arthur Schnitzler zum 60. Geburtstag, in : Die Neue Rundschau 33, 1922, 1, S. 507-508.
In memoriam W. Rathenau, in : Die Neue Rundschau 33, 1922, S. 803-809.
Oberlin auf der Schwelle (Erz.), in : Das Tagebuch 3, 1922, S. 16-20, 58-60, 98-102, 138-141, 210-212, 253-257.
Der Wendekreis 2. Band : Oberlins drei Stufen (Rom.) Sturreganz (Nov.), Berlin, Fischer, 1922.
- 1923 Der Geist des Pilgers (Nov.), Wien, Leipzig, München, Rikola Verlag, 1923.
Der historische Roman in Deutschland in Zusammenhang mit Eudard Stuckens "Weißen Göttern", in : Die Literatur (Das Literarische Echo 26), 1923-1924, S. 3-5.
Der Wendekreis 3. Band : Ulrike Woytich (Rom.), Berlin, Fischer, 1923.
- 1924 "Achim". Fragment eines Gespräches über die Gerechtigkeit, in : Eranos (Hugo v. Hofmannsthal zum 1, Februar 1924, München, Bremer Presse 1924) S. 154-158.
Gestalt und Humanität, Zwei Reden, München, Drei Masken, 1924.
Der Wendekreis 4. Band : Faber oder die verlorenen Jahre, Berlin, Fischer, 1924.

- 1925 In memoriam Feruccio Busoni, Berlin, Fischer, 1925.
Fränkische Erzählungen, Berlin, S. Fischer, 1925.
Laudin und die Seinen (Rom.), Berlin, Fischer, 1925.
- 1926 Über Rudolf Borchardt, in : Die Literarische Welt 2, 1926, Nr. 15, S. 3.
Der Aufruhr um den Junker Ernst (Erz.), Berlin, Fischer, 1926.
- 1927 Darf der Dichter in seinem Werk Privatpersonen porträtieren ? (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literarische Welt 3, 1927, Nr. 38, S. 7.
Was bedeutet die Literatur für die heutige Jugend ? (Eine Rundfrage, Beitr. von Jakob Wassermann), in : Die neue Jugend 1, 1927-1928, S. 30-31.
Das Amulett (Erz.), Nürnberg, Schrag, 1927.
Vorwort zu : Hans Aufricht-Ruda, Die Verhandlung gegen La Roncière, Roman, Berlin, Fischer, 1927.
- 1928 Warum werden ihre Bücher viel gelesen ? (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literarische Welt 4, 1928, Nr. 39, S. 3.
Der Fall Maurizius (Rom.), Berlin, Fischer, 1928.
Das Gold von Caxamalca (Erz.), Leipzig, Reclam, 1928.
Lebensdienst. Gesammelte Studien, Erfahrungen und Reden aus drei Jahrzehnten, Leipzig, Zürich, Grethlein u. Co., 1928.
- 1929 Welches war des Lieblingsbuch Ihrer Knabenjahre ? (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literarische Welt 5 1929, Nr. 26, S. 3.
Rede über das Wesen einer Akademie, in : Jahrbuch der Sektion für Dichtkunst 1929, S. 36-40.
Politik und Dichtkunst, in : Jahrbuch der Sektion für Dichtkunst, 1929, S. 129-131.
Fünfzehn Jahre später (Antwort auf eine deutsch-französische Rundfrage), in : Die Literarische Welt 5, 1929, Nr. 49, S. 3.
Gibt es einen Zeitungsroman ? (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literatur 32, 1929-1930, S. 1.
Christoph Columbus, der Don Quichote des Ozeans, Ein Porträt, Berlin, Fischer, 1929.
S. Fischer zum 70. Geburtstag, in : Berliner Tageblatt 20.12.1929.

- 1930 Antwort auf eine Umfrage über die politische Lage der Gegenwart, in : Die Linkskurve 2, 1930, Nr. 10, S. 5.
- Haben Sie von Ihren Reisen produktive Eindrücke empfangen ? (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literarische Welt 6, 1930, Nr. 26, S. 3.
- Zu S. Fischers 70. Geburtstag (Glückwunsch), in : Die Literarische Welt 6, 1930, Nr. 1, S. 7.
- Afrikanische Növelle, in : Berliner Illustrierte Zeitung, Jg. 39, Nr. 38.
- Aufbruch der Seelen. Aus dem Etzel-Roman, in : Die Neue Rundschau, 41, 1930, 2, S. 773-806.
- Hofmannsthal der Freund, Berlin, Fischer, 1930.
- 1931 Wie soll das Goethejahr 1932 gefeiert werden ? (Antwort auf eine Rundfrage) in : Die Literarische Welt 7, 1931, Nr. 38, S. 2.
- Etzel Andergast (Rom.), Berlin, Fischer, 1931.
- Selbstbetrachtungen (Autobiographie), in : Die Neue Rundschau 42, 1931, 2, S. 776-795.
- 1932 Zum Rassenproblem (Es.), in : Europäische Revue 8, 1932, S. 476-478.
- Zu G. Hauptmanns 70. Geburtstag, in : Für G. Hauptmann, Berlin, 1932, S. 30
- Unveröffentlichter Brief über die dichterische Inspiration, in : Die Literarische Welt 8, 1932, Nr. 23, S. 3.
- Landschaften um Aussee (Schilderung), in : Die Literarische Welt 8, 1932; Nr. 29-30, S. 5-6.
- Joseph Kerkhoven an Prof. Dr. Klein. Jena, in : Die Literarische Welt 8, 1932, Nr. 31, S. 1.
- Erinnerung an Arthur Schnitzler, in : Die Neue Rundschau 43, 1932, 1, S. 5-13.
- Rede an die Jugend über das Leben im Geiste, Berlin, Fischer, 1932.
- Bekenntnis (über G. Hauptmann), in : Die Neue Rundschau 43, 1932, 2, S. 670-671.
- Lukardis. Schauspiel in drei Akten, Berlin, Fischer, 1932.

1932 Bula Matari. Das Leben Stanleys, Berlin, Fischer, 1932.

Nachwort (zu : Hugo v. Hofmannsthal : Andreas oder die Vereinigten), Berlin Fischer, 1932.

1933 Gunzenhausen (Schilderung), in : Almanach S. Fischer 47, 1933, S. 88-91.

Die Gemeinschaft der geistig Schaffenden Deutschlands (Antwort auf eine Rundfrage), in : Die Literarische Welt 9, 1933, Nr. 11-12, S. 4.

Meine Landschaft, äußere und innere (Es.) in : Die Sammlung 1, 1933, S. 7-19

Selbstbetrachtungen (Autobiographie), Berlin, Fischer, 1933.

Selbstschau am Ende des sechsten Jahrzehnts. Ein imaginäres Gespräch, in : Die Neue Rundschau 44, 1933, 1, S. 377-395.

Oeuvres posthumes

1934 Humanität und das Problem des Glaubens (Rede), in : Die Neue Rundschau 45, 1934, 2, S. 132-148.

Joseph Kerkhovens dritte Existenz (Rom.), Amsterdam, Querido, 1934.

1935 Tagebuch aus dem Winkel. Erzählungen und Aufsätze aus dem Nachlaß, Amsterdam, Querido, 1935.

1937 Olivia (Roman), Zürich, Neue Bücher, 1937.

1938 Kindheits- und Jugenderinnerungen, in : Maß und Wert 2, 1938-1939, S. 419-436.

1973 Engelhart oder die zwei Welten, (Rom.) München, Langen, Müller, 1973.

1.2. Oeuvres complètes

1.2.1. Gesammelte Werke in Einzelausgaben, Berlin, S. Fischer, 1924-1931.

Caspar Hauser, 1924.

Christian Wahnschaffe, 1925.

Faber oder die verlorenen Jahre, 1925.

Der Fall Maurizius, 1928.

Fränkische Erzählungen (Sabbatai Zewi. Die Juden von Zirndorf. Die Schaffnerin. Der niegekübte Mund), 1925.

Das Gänsemännchen, 1924.

Die Geschichte der jungen Renate Fuchs, 1925.

Historische Erzählungen, (Alexander in Babylon. Die Schwestern), 1924.

Laudin und die Seinen, 1925.

Die Lebensalter (Erwin Reiner. Leben eines jungen Herrn um 1905 ; Der Mann von vierzig Jahren), 1929.

Oberlins drei Stufen, 1928.

Ulrike Woytich, 1927.

1.2.2. Gesammelte Werke, Zürich, C. Posen, 1944-1948.

Christian Wahnschaffe, 1948.

Etzel Andergast, 1944.

Faber oder die verlorenen Jahre, 1945.

Der Fall Maurizius, 1944.

Joseph Kerkhovens dritte Existenz, 1946.

Laudin und die Seinen, 1944.

Oberlins drei Stufen, 1944.

1.3. Quelques rééditions récentes

Der Aufruhr um den Junker Ernst. Erz. Mit einem Nachwort von Peter de Mendelssohn, Frankfurt a. Main, Fischer, 1977.

Caspar Hauser oder die Trägheit des Herzens. Roman. München, Wien, Langen Müller, 1978 ; Fischer Bücherei 867, 1978.

Christoph Columbus. Der Don Quichôte des Ozeans. Eine Biographie. München, Langen Müller, 1977.

Engelhart oder die zwei Welten. Roman. Mit einem Nachwort von Wolf Dietrich Rasch, Langen Müller, 1973.

Etzel Andergast. Roman. Mit einem Nachwort von Henry Miller. München, Wien, Langen Müller, 1979.

Der Fall Maurizius. Roman. Mit einem Nachwort von Fritz Martini. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1975.

Das Gänsemännchen. Roman. Mit einem Nachwort von Fritz Martini. Reinbek bei Hamburg, Rowohlt Taschenbuch-Verlag, 1977.

Joseph Kerkhovens dritte Existenz. Roman. Mit dem Essay "Maurizius for ever" von Henry Miller. Hamburg, Rütten und Loening, 1961.

AUFRICHT-RUDA Hans, Die Verhandlung gegen La Roncière. Roman. Mit einem Vorwort von K Jakob WASSERMANN, Frankfurt a. Main, Fischer, 1974.

1.4. Editions et abréviations utilisées dans le texte pour les principales oeuvres (Titres classés par ordre alphabétique)

1.4.1. Romans, nouvelles et récits

Alexander in Babylon, Neubearbeitete Ausgabe, Berlin, Fischer, 1918.
(Alexander)

Der Aufruhr um den Junker Ernst, Berlin, Fischer, 1926, (Junker Ernst)

Caspar Hauser, Gesammelte Werke, Berlin, Fischer, 1929 (C. Hauser)

Christian Wahnschaffe. Neubearb. Fassung 1932, Berlin, Fischer, 1932.

Deutsche Charaktere und Begebenheiten Berlin, Fischer, S. Fischer, 1915.

Engelhart oder die Zwei Welten, München, Langen, Müller, 1973 (Engelhart)

Erwin Reiner. Leben eines jungen Herrn um 1905. in : Die Lebensalter.
Gesammelte Werke, Berlin, Fischer, 1929. (E. Reiner).

Etzel Andergast. Gesammelte Werke, Berlin, Fischer, 1931 (Etzel)

Faber oder die verlorenen Jahre. Der Wendekreis. Vierte Folge, Berlin,
Fischer, 1924. (Faber).

Der Fall Maurizius, Hamburg, Rütten und Loening, 1971 (Maurizius)

Das Gänsemännchen, München, Langen Müller, 1972 (Gänsemännchen)

Der Geist des Pilgers, Wien, Leipzig, Rikola, 1923.

Die Geschichte der jungen Renate Fuchs. Gesammelte Werke, Berlin, Fischer
1925 (Renate Fuchs)

Der goldene Spiegel. Gesammelte Werke, Berlin, Fischer, 1927 (gold.
Spiegel)

Die Juden von Zirndorf, Paris, Leipzig, München, A. Langen, 1897
(Juden v. Zirndorf)

Joseph Kerkhovens dritte Existenz, Hamburg, Rütten und Loening, 1961
(Kerkhoven)

Laudin und die Seinen. Gesammelte Werke, Berlin, Fischer, 1925 (Laudin)

Der Mann von vierzig Jahren, Berlin, Fischer, 1913 (Mann von 40 Jahren)

Melusine, Amsterdam, Querido, 1935.

Der Moloch, Berlin, Volksverband der Bücherfreunde Wegweiser-Verlag,
non daté, (Moloch)

Oberlins drei Stufen. Der Wendekreis. Zweite Folge, Berlin, Fischer,
1922 (Oberlin)

Olivia, Zürich, Neue Bücher, 1937.

Die Schwestern. Drei Novellen von Jakob Wassermann: (Donna Johanna von
Castilien, Sara Malcolm, Clarissa Mirabel), Berlin, Fischer, 1918.

Sturreganz. Der Wendekreis. Zweite Folge, Berlin, Fischer, 1924.

Ulrike Woytich. Der Wendekreis. Dritte Folge, Berlin, 1924.

Der Wendekreis. Erster Band (Der unbekannte Gast. Adam Urbas. Golowin.
Lukardis. Ungnad. Jost), Berlin, Fischer, 1920. (Wendekreis I).

Der Wendekreis. Zweite Folge, cf. Oberlin et Sturreganz.

Der Wendekreis. Dritte Folge, cf. Ulrike Woytich.

Der Wendekreis. Vierte Folge, cf. Faber.

1.4.2. Ecrits autobiographiques

Mein Weg als Deutscher und Jude, Berlin, Fischer, 1921 (Mein Weg)

Selbstbetrachtungen, Berlin, Fischer, 1933.

1.4.3. Recueils d'essais

Bekenntnisse und Begegnungen. Porträts und Skizzen zur Literatur- und
Geistesgeschichte. Mit einem Nachwort hrsg. von Paul Stöcklein, Bamberg,
Bamberger Reiter, 1950.

Hofmannsthal der Freund, Berlin, Fischer, 1930.

Imaginäre Brücken. Studien und Aufsätze, München, Wolff, 1921.

Lebensdienst. Gesammelte Studien, Erfahrungen und Reden aus drei
Jahrzehnten, Leipzig, Zürich, Grethlein u. Co., 1928 (Lebensdienst).

Tagebuch aus dem Winkel. Erzählungen und Aufsätze aus dem Nachlaß,
Amsterdam, Querido, 1935.

1.4.4. Discours non publiés dans les recueils ci-dessus

Rede an die Jugend über das Leben im Geiste, Berlin, Fischer, 1932
(Rede an die Jugend):

Humanität und das Probleme des Glaubens, in : Die Neue Rundschau 45,
1, S. 132-133.

1.4.5. Biographies

Christoph Columbus. Der Don Quichote des Ozeans. Ein Porträt, Berlin,
Fischer, 1929.

Das Leben Stanleys, Zürich, Bamberger Reiter, 1949.

2. CORRESPONDANCE CONSULTEE

2.1. Publié

- BUSONI Feruccio, Briefe an Jakob Wassermann, in : Das Silberboot. Zeitschrift für Literatur. Salzburg 2, 1946, I, S. 210 ff.
- DEHMEL Richard, Briefe an Wassermann, in : Die Fähre 1, 1946, S: 173-176.
- DÖBLIN Alfred, Briefe, Olten, u. Freiburg im Breisgau, Walter Vig., 1970.
- HESSE H. MANN Th. Briefwechsel, hrsg. von Anni Carlsson, Suhrkamp Verlag, Insel Verlag, 1968.
- HOFMANNSTHAL H. v. - KESSLER, H. Graf, Briefwechsel 1898-1929, hrsg. von Hilde Burger, Insel Verlag, 1968.
- HOFMANNSTHAL H: v. - BORCHARDT, R. Briefwechsel, hrsg. von Marie-Luise Bordhardt u. Herbert Steiner, Frankfurt a. Main, Fischer, 1954.
- HOFMANNSTHAL H. v. - BURCKHARDT C. J., Briefwechsel, hrsg. von Carl J. Burckhardt, Frankfurt a. Main, Fischer, 1956.
- JONES Geraint Vaughan (Hrsg.), Some unpublished letters of Jakob Wassermann to Samuel and Hedwig Fischer, in : German Life and Letters. N. S. 3, 1949-1950, S. 20-31.
- JONES Geraint Vaughan (Hrsg.), Some unpublished letters of Jakob Wassermann to Hans Aufricht, in : German Life and Letters. N. S. 3, 1949-1950, S. 122-123.
- MANN Thomas Briefe. 1889-1936, Frankfurt a. Main, Fischer, 1978.
Briefe. 1937-1947, Frankfurt a. Main, Fischer, 1963.
Briefe. 1948-1955, Frankfurt a. Main, Fischer, 1965
(hrsg. von E. Mann).
- MANN Thomas Briefe an Otto Grautoff (1894)1901) und Ida Boy-Ed (1903-1928), hrsg. von Peter de Mendelssohn, Frankfurt a. Main, Fischer, 1975.
- MANN Th. - MANN H: Briefwechsel, hrsg. von Hans Wysling, Frankfurt a. Main, Fischer, 1968.

- MANN Thomas Briefwechsel mit seinem Verleger Gottfried Bermann Fischer, 1932-1955, hrsg. von Peter de Mendelssohn, Frankfurt a. Main, Fischer, 1973.
- MENDELSSOHN Peter de, S. Fischer und sein Verlag, Frankfurt a. Main, Fischer, 1970 (Nombreuses lettres de Wassermann à S. et H. Fischer).
- RILKE, Rainer Maria, Briefe hrsg. vom Rilke-Archiv, besorgt durch Karl Altheim, Wiesbaden, Insel, 1950.
- RILKE R. M. ANDREAS-SALOME Lou, Briefwechsel, Frankfurt a. Main, Insel, 1975.
- WASSERMANN Jakob Brief an Max Halbe, in : Fränkische Dichterhandschriften, 1965, S. 74-75.
- WASSERMANN Jakob Geliebtes Herz. Briefe. Hrsg. von August Beranek, Wien, Zwei Berge, 1948.
- WASSERMANN Jakob (Zwei Briefe), in : Hugo von Hofmannsthal, Briefe, 1900-1909, Wien, Bermann Fischer 1937, Nr. 80 u. 165.
- WASSERMANN Jakob Briefe an seine Braut und Gattin Julie. 1900-1929. Eingeleitet, hrsg. und mit Anhang versehen von Julie Wassermann-Speyer unter Mitarbeit ihres Sohnes Georg Maximilian. Basel, Bücherfreunde, 1940.
- WASSERMANN Jakob Briefe an Paul Wiegler, in : Sinn und Form, Potsdam 1, 1949, 5, S. 5-17.
- WOLFF Kurt Briefwechsel eines Verlegers, 1911-1963. Hrsg. von Bernhard Zeller und Ellen Otten, Frankfurt a. Main, Heinrich Schaffler, 1966.

2.2. Inédite

Abréviations utilisées dans le texte :

Fonds Wassermann du Deutsches Literaturarchiv

(Schiller-Nationalmuseum) de Marbach inédit Marbach

Fonds Wassermann de la Stadtbibliothek (Institut

für fränkische Literatur) de Nuremberg inédit Nuremberg

Correspondance Wassermann-Hofmannsthal conservée
au Freies Deutsches Hochstift de Francfort inédit Francfort

Correspondance Wassermann-Dehmel conservée à la
Staats-und Universitätsbibliothek (Dehmel-Archiv)
de Hambourg.

Abrév. pour les lettres de Wassermann inédit Hambourg
pour les lettres de Dehmel inédit Dehmel-Archiv

La plus grande partie de la biographie de Wassermann que nous avons présentée
est construite d'après cette correspondance inédite.

3. SOUVENIRS ET TEMOIGNAGES

- AUERNHEIMER Raoul, Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit, Wien, 1948.
- BERMANN FISCHER Gottfried, Bedroht-Bewart. Der Weg eines Verlegers. Frankfurt a. Main, Fischer, 1967.
- BRANDES Georg, Gestalten und Gedanken, München, A. Langen, 1903.
- BRAUN Felix, Das Licht der Welt, 1944.
- BROD Max, Über Franz Kafka, Frankfurt a. Main, Fischer-Bücherei, 1966.
- FIECHTNER H. v. Hofmannsthal. Die Gestalt des Dichters im Spiegel der Freunde, Wien, Humboldt Verlag, 1949.
- HALBE Max Jahrhundertwende, Salzburg, 1945.
- HOLM Korfiz ich kleingeschrieben, München, Langen, Müller, 1940.
- HOLM Korfiz Farbiger Abglanz, München, Langen Müller, 1940.
- KARLWEIS Marta Eine Frau reist durch Amerika, Berlin, Fischer, 1928.
- KRELL Max Das alles gab es einmal, Frankfurt a. Main, 1961.
- MANN Thomas Tagebücher 1918-1921, Frankfurt a. Main, 1979.
Tagebücher 1933-1934, Frankfurt a. Main, 1977.
Tagebücher 1935-1936, Frankfurt a. Main, 1978.
(hrsg. von P. de Mendelssohn)
- MANN Thomas Tischrede auf Wassermann, in : Die Forderung des Tages. Reden und Aufsätze aus den Jahren 1925-1929, Berlin, Fischer, 1930.
- MICHAELIS Karin Der kleine Kobold. Die Lebenserinnerungen der Dichterin. (aus dem Amerikanischen), Wien, Humboldt Verlag, 1948.
- NEUMANN Robert Ein leichtes Leben. München, Wien v. Basel, 1963.
- ROTH Eugen Simplicissimus. Ein Rückblick auf die satirische Zeitung. Auswahl und Text von Eugen Roth, Hannover, Fackelträger Verlag, 1954.

- SCHOENBERNER Franz Bekenntnisse eines europäischen Intellektuellen. Icking u. München, Kreiselmeier Verlag, 1964.
- SERVAES Franz GrüBe aus Wien, 1948.
- TREBITSCH Siegfried Chronik eines Lebens, Zürich, 1951.
- WOLZOGEN Ernst von Wie ich mich ums Leben brachte. Erinnerungen und Erfahrungen. Braunschweig, 1923.
- ZWEIG Stefan Europäisches Erbe, Frankfurt a. Main, 1960.

4. ETUDES SUR WASSERMANN

4.1. Biographies et commentaires de l'oeuvre

- ADAMS Paul Simon, The vision of Germany's rebirth in the novels of G. Frenssen, G. G. v. Omptèda and J. Wassermann, University of British Columbia, Canada, 1973, Diss. D.A. 34 (73/74) 3379 A.
- AMMON Emil, (Gestaltung und Redaktion), Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth zu seinem 100. Geburtstag am 10. Mai 1973, Fürth, Fränk. Papierindustrie, 1973.
- BAMBERG Irmgard, Das Prinzip der Freiheit in Jakob Wassermanns Werken, Marburg, Phil. Diss. 1934.
- BING Siegmund, Jakob Wassermann. Weg und Werk des Dichters, Nürnberg, Ernst Frommann u. Sohn, 1929.
- BLANKENAGEL John Carl, The writings of Jakob Wassermann, Boston 1942.
- BÖHM Werner, Die Idee der Gerechtigkeit im Werke Jakob Wassermanns. Paris, Lavergne, 1937. Thèse Dijon, 1937.
- FRIES W. J., Das Spiegelsymbol im Werke Jakob Wassermanns. John Hopkins University USA, Diss. 1953.
- GARRIN Stephen Howard, The concept of justice in J. Wassermann's trilogy State Univ. of N. Y. at Stony Brook. 1976. Diss. D.A. 37 (76/77) 1576/77 A.
- GOLDSTEIN Walter Wassermann: Sein Kampf um Wahrheit, Leipzig u. Zürich, Gröthlein u. Co., 1929.
- GUIGNARD René Romanciers allemands contemporains VIII. Formation intellectuelle de Jakob Wassermann et ses théories littéraires. In : Revue des cours et conférences. Paris 34, 1932-1933, 1ère série, p. 181-192 et 370-384.

- KARLWEIS Marta, Jakob Wassermann. Bild, Kampf und Werk. Mit einem Geleitwort von Thomas Mann, Amsterdam, Querido 1935.
- KREUTZER Rudolf, Das dualistische Gestaltungsprinzip bei Jakob Wassermann. Bonn, Phil. Diss. 1949.
- LASZCZOWER E., Jakob Wassermann. Der Fall Maurizius. Wien, Diss. 1933.
- LIEBERMANN J., J. Wassermann's social, philosophical and ethical views against a historical background with special consideration of his final trilogy : Der Fall Maurizius, Etzel Andergast and Kerkhovens dritte Existenz. Cincinnati. USA. Diss. 1943.
- MOONK Mariana Michener, Jakob Wassermanns Auffassung des "Neuen Menschen", University of Washington. 1971. Diss. D.A. 32 (71/72) 2700/01 A.
- PORZKY E., Der Abenteurer in Wassermanns Schaffen, Innsbruck, Diss. 1933.
- RETTICH Hans, Das Recht bei Jakob Wassermann, Erlangen, Jur. Diss. 1957.
- RICHTER Ruth, Der Einfluß F. M. Dostojevskijs auf die Werke Wassermanns, Bonn, Phil. Diss. 1951.
- SCHNETZLER Kaspar, Der Fall Maurizius. Jakob Wassermanns Kunst des Erzählens, Bern, Verlag Herbert Lang, 1968.
- SELL Anne-Liese, Das metaphysisch-realistische Weltbild Jakob Wassermanns, Bern, Paul Haupt, 1932 ; Nachdruck Nendeln, Kraus, 1976.
- STIX Gottfried, Trakl und Wassermann, Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1968 (Lettura de pensiero e d'arte 43).
- VOEGELI Walter, Jakob Wassermann und die Trägheit des Herzens, Winterthur, Verlag P. G. Kelle, 1956.
- WASSERMANN-SPEYER Julie, Jakob Wassermann und sein Werke, Wien u. Leipzig, Deutsch-österreichischer Verlag, 1923.

4.2. Ouvrages contenant des études importantes

- BERTAUX Felix, Les Romanciers allemands. Anthologie, Paris, 1932.
- BERTAUX Felix, Panorama de la littérature allemande contemporaine
Paris, Kra, 1928.
- BOUCHER Maurice, Lettres allemandes. Jakob Wassermann, Werner Bock.
Hommes et mondes 17, Paris, 1952.
- BOUCHER Maurice, Le roman allemand (1914-1933) et la crise de l'es-
prit. Mythologie des inquiétudes, Paris, PUF, 1961.
- EMMEL Hildegard, Das Gericht in der deutschen Literatur des 20. Jahr-
hunderts, Bern, 1963 (Dar : Kritik an den juristi-
schen Institutionen : Franz Werfel, Jakob Wasser-
mann...).
- MARTINI Fritz, Nachwort (zu : Jakob Wassermann, Der Fall Maurizius)
In : Jakob Wassermann, Der Fall Maurizius, Frankfurt
a. Main u. Hamburg, Fischer-Bücherei, 1964 ; Der
Fall Maurizius, Hamburg, Rütten u. Loening, 1971.
- MARTINI Fritz, Nachwort (zu : Jakob Wassermann, Das Gänsemännchen).
In : Jakob Wassermann, Das Gänsemännchen, München
u. Wien, Langen Müller, 1972.
- MAYER Hans, Literatur der Übergangszeit, Wiesbaden, Limes, 1949.
- MENDELSSOHN Peter de, S. Fischer und sein Verlag, Frankfurt a. Main, F.
Fischer, 1970.
- MILLER Henry, Maurizius for ever, in : Jakob Wassermann, Joseph
Kerkhovens dritte Existenz, Hamburg, Rütten u.
Loening, 1961.
- MURET Maurice, Le désarroi de l'esprit allemand, Lyon, Editions de
la plus grande France, 1937.
- POESCHEL Erwin, Jakob Wassermann, in : Krojanker, G. (Hrsg.), Juden
in der deutschen Literatur, Berlin, Welt Verlag,
1922.
- STÖCKLEIN Paul, (Hrsg.), Jakob Wassermann. Bekenntnisse und Begeg-
nungen. Porträts und Skizzen zur Literatur - und
Geistesgeschichte. Mit einem Nachwort hrsg. von
Paul Stöcklein, Bamberg, Bamberger Reiter, 1950.

4.3. Choix d'articles classés par ordre chronologique

- 1897 BARTELS Adolf, Literarische Afterkunst (über Jakob Wassermann, Die Juden von Zirndorf, Fr. Weddekind...) in : Der Kunstwart 11, II, 1897-1898, S. 5-7.
- CONRAD M.G., Jakob Wassermann. Die Juden von Zirndorf, in : Die Gesellschaft 13, IX, 1897, S. 125-128.
- NEUMANN Alfred (Réz.), Jakob Wassermann. Die Juden von Zirndorf, in : Wiener Rundschau I, II, 1897, S. 751-752.
- STOEBEL Otto, Die Juden von Zirndorf, in : Die Zeit, Bd. 11, 1897, S. 205.
- 1898 GEIGER L., Zwei jüdische Erzählungen : W. Jessens "Juden zu Köln", J. Wassermanns "Juden von Zirndorf", in : Allgemeine Zeitung des Judentums, 1898, 31.
- HEIMANN Moritz, Die Juden von Zirndorf, in : Neue Deutsche Rundschau 9, 1898, S. 646-647.
- 1900 FEDERN Karl, Renate Fuchs, in : Die Zukunft 34, 1900, S. 464-469.
- RATH Willy, Jakob Wassermann. Die Geschichte der jungen Renate Fuchs, in : Das Literarische Echo 3, 1900-1901, Sp. 609-612.
- SCHAUKAL Richard, Renate Fuchs, in : Die Gesellschaft 17, IV, 1900, S. 197-198.
- 1901 HOFFER Max, Jakob Wassermanns neuer Roman (Die Geschichte der jungen Renate Fuchs) in : Stimmen der Gegenwart 2, 1901, S. 17.
- 1902 KALKSCHMIDT Eugen, Jakob Wassermann. Der Moloch, in : Der Kunstwart 16/I, 1902-1903, S. 469-470.
- 1905 HOFFMANN Camill, Jakob Wassermann. Alexander in Babylon, in : Österreichische Rundschau 3, 1905, S. 141-142.
- HOLZNER Eugen, Antikes und Antikisierendes (über Jakob Wassermann, Alexander in Babylon) in : Das Literarische Echo 8, 1905-1906., Sp. 1358-1364.

- 1906 SCHAEFER Wilhelm, Zwei Novellenbücher (... J. Wassermann, Die Schwestern), in : Die Rheinlande 7, 1906-1907, S. 104.
- WOLZOGEN Ernst von, Jakob Wassermann: Die Schwestern, Die Juden von Zirndorf, in : Das Literarische Echo 9, 1906-1907, Sp. 544-546.
- 1908 KIENZL Hermann, (Rez.), Caspar Hauser oder die Trägheit des Herzens, in : Das Blaubuch 3, 1908, S. 953-960.
- WEIB Conrad, Jakob Wassermann, in : Hochland 6 II, 1908-1909, S. 477-482.
- WOLZOGEN Ernst, (Rez.), Jakob Wassermann: Caspar Hauser oder die Trägheit des Herzens, in : Das Literarische Echo 10, 1907-1908, Sp. 1671-1672.
- 1910 HANDL Willi, Bücher der Verzweiflung (von Max Burckhard, Jakob Wassermann) in : Die Neue Rundschau 21, 1910, S. 855-859.
- HEILBRONN Ernst, Die literarische Persönlichkeit (über Jakob Wassermann, Der Literat oder Mythos und Persönlichkeit), in : Das Literarische Echo 13, 1910-1911, Sp. 1077-1080.
- HOFMILLER Joseph, Die Masken Erwin Reiners. J. Wassermanns reue Erzählung in : Süddeutsche Monatshefte 7, II, 1910, S. 354-351.
- SCHAEFER Wilhelm, Die Masken Erwin Reiners, in : Die Rheinlande 20, 1910, S. 344.
- SERVAES Franz, Die Juden von Zirndorf, in : Das Literarische Echo 13, 1910-1911, Sp. 1361-1369.
- 1911 DUESEL, Dramatische Rundschau, in : Westermanns Monatshefte 111, 1911-1912, S. 362.
- DUESEL, Drei Einakter von Wassermann u. Thoma, in : Der Kunstwart 25, 1, 1911-1912, S. 362.
- LOTHAR Ernst, (Rez.), Jakob Wassermann. Der goldene Spiegel, in : Österreichische Rundschau 29, 1911, S. 257.
- PINTHUS Kurt, (Rez.), Jakob Wassermann: Der goldene Spiegel, in : Zeitschrift für Bücherfreunde N. F. 3, 1911-1912,

- 1912 HEINE Anselma, (Rez.) Jakob Wassermann. Der Mann von vierzig Jahren, in : Das Literarische Echo 15, 1912-1913, Sp. 1149.
- HERWIG Franz, (Rez.), Neue Romane (Wassermann, Der Mann von vierzig Jahren) in : Hochland 10, II, 1912-1913, S. 235-238.
- KERR Alfred, Wassermann-Hofmannsthal, in : Pan 3, 1912-1913, S. 487-489.
- WIED Martina, (Rez.), Romane der Lebensmitte. Zu Jakob Wassermann, Der Mann von vierzig Jahren, in : Der Brenner 3, 1912-1913, S. 696-702.
- 1913 BRAUN Felix, (Rez.), Deutsche Prosa (Sammelbesprechung u.a. zu... Jakob Wassermann, Der Mann von vierzig Jahren), in : Österreichische Rundschau 37, 1913, S. 426-433.
- KAYSER Rudolf, (Rez.), Der Mann von vierzig Jahren, in : März 7, II, 1913, S. 214-215.
- PINTHUS Kurt, Jakob Wassermann. Der Mann von vierzig Jahren, in : Zeitschrift für Bücherfreunde N. F. 5, 1913-1914.
- 1915 HANDL Willi, (Rez.), Deutsche Menschen (Jakob Wassermann, Deutsche Charaktere und Begebenheiten), in : Die Neue Rundschau 26, 1915, S. 1002-1003.
- HERWIG Franz, (Rez.), Neue Romane (über Jakob Wassermann, Das Gänsemännchen), in : Hochland 13, I, 1915-1916, S. 478-482.
- LOERKE Oskar, (Rez.), Lektüre (Jakob Wassermann, Das Gänsemännchen), in : Die Neue Rundschau 26, 1915, S. 1707-1716 ; Literarische Aufsätze aus der Neuen Rundschau, Heidelberg, Lambert-Schneider, 1967, S. 31-34.
- STERNBERG Leo, (Rez.), Das Gänsemännchen (Roman von Jakob Wassermann), in : Die Rheinlande 25, 1915, S. 388.
- WEILEN Alexander von, (Rez.), Jakob Wassermann. Das Gänsemännchen, in : Das Literarische Echo 18, 1915-1916, Sp. 381-383.

- 1916 FEUCHTWANGER Lion, (Rez.), Das Gänsemännchen (Roman von J. Wassermann), in : Die Schaubühne 12, I, 1916, S. 10-13.
- PETSCHAU Fritz, (Rez.), Über Wassermanns Buch "Deutsche Charaktere und Begabtheiten" und anderes, in : Der Merker 7, 1916, S. 238-240.
- WITKOWSKI Georg, (Rez.), Jakob Wassermann. Das Gänsemännchen, in : Zeitschrift für Bücherfreunde N.F. 8, 1916-1917, Beibl. Sp. 500-504.
- 1919 BÄUMER Gertrud, Eine Geschichte von Erlösung (zu Jakob Wassermann, Christian Wahnschaffe), in : Die Hilfe 25, 1919, S. 442-443.
- BLEI Franz, (Rez.), Christian Wahnschaffe, in Die Rettung 2, 1919, S. 27.
- ELOESSER Arthur, Drei Erzähler (Wassermann, Christian Wahnschaffe), in : Deutsche Rundschau Bd. 180, 1919, S. 148-152.
- FEUCHTWANGER Lion, Christian Wahnschaffe, in : Die Weltbühne 15, I, 1919, S. 742-745.
- HEIMANN Moritz, Das Jüngste Gericht im Roman (zu Jakob Wassermann, Christian Wahnschaffe), in : Die Neue Rundschau 30, 1919, S. 367-373.
- KEIM H.W.,, Jakob Wassermann. Christian Wahnschaffe, in : Das Literarische Echo 21, 1918-1919, Sp. 816-817.
- 1920 EDSCHMID Kasimir, Der neue Roman und Wassermann, in : Die Weißen Blätter, 7, 1920, S. 130-137.
- HEINE Anselma, Jakob Wassermann. Der Wendekreis, in : Das Literarische Echo 23, 1920-1921, Sp. 948-949.
- KRELL Max, Romane 1920 (über Jakob Wassermann, Der Wendekreis), in : Die Neue Rundschau 31, 1920, S. 1413-1422.
- 1921 KAZNELSON Siegmund, Um jüdisches Volkstum. Zu J. Wassermanns Bekenntnisbuch (Mein Weg als Deutscher und Jude), in : Der Jude 6, 1921-1922, S. 49-52.

- 1922 BINZ Arthur F., Jakob Wassermann. Oberlins drei Stufen und Sturreganzenz,
in : Der Gral 17, 1922-1923, S. 44.
- POESCHEL Erwin, (Erz.), Oberlins drei Stufen, in : Die Neue Rundschau 33,
1922, S. 1256-1258.
- 1923 AUFRICHT Hans, Jakob Wassermann zu seinem 50. Geburtstag, in : Die Neue
Rundschau 34, 1923, 1, S. 227-238.
- MUENZER Kurt, (Jakob Wassermann) Ulrike Woytich, in : Die Literatur
(Das Literarische Echo 26), 1923-1924, S. 11-14.
- NADLER Joseph, Jakob Wassermanns Weg, in : Der Lesezirkel 11, 1923-1924,
Heft 2, S. 15-16.
- 1924 BRAUN Harald, (Rez.), Jakob Wassermann. Faber oder die verlorenen Jahre,
in : Eckart 1, 1924-1925, S. 103-104.
- HERWIG Franz, (Rez.), Neue Romane (über Jakob Wassermann, Faber oder
die verlorenen Jahre), in : Hochland 22, I, 1924-1925,
S. 693-697.
- KAMP A. Glauben und Gestaltung. Zu den neuen Romanen von Th. Mann
(Zauberberg) und J. Wassermann (Faber oder die verlorenen
Jahre), in : Der Gral 19, 1924-1925, S. 444-447.
- MUENZER Kurt, Jakob Wassermann. Die verlorenen Jahre. Roman. Deutsche
Charaktere und Begebenheiten, 1. u. 2. Reihe, in : Die
Literatur (Das Literarische Echo 27), 1924-1925, S. 178-
179.
- PANTER Peter (Kurt Tucholsky), Jakob Wassermann und sein Werke, in :
Die Weltbühne 20, II, 1924, S. 430-432.
- POESCHEL Erwin, Der neue Roman Jakob Wassermanns "Faber oder die verlore-
nen Jahre", in : Neue Freie Presse 5.11.1924.
- 1925 BRAUN Harald, (Rez.), Jakob Wassermann. Laudin und die Seinen, in :
Eckart 2, 1925-1926, S. 119-120.
- GEHRKE M.M., Die verlorenen Jahre (zu dem gleichn. Buch v. Jakob
Wassermann), in : Die Weltbühne 21, I, 1925, S. 715-716.

- 1926 DIETZ W., Jakob Wassermann liest, in : Die Literarische Welt, 2, 1926, Nr. 17, S. 6.
- ERNST Stephan, Die gottlose Zeit (zu... Jakob Wassermann, Laudin und die Seinen), in : Die Hilfe 32, 1926, S. 121-122.
- GEHRKE M.M., (Rez.), Jakob Wassermann. Der Aufruhr um den Junker Ernst, in : Die Literarische Welt 2, 1926, Nr. 50, S. 9.
- KIRCHBACH-CARLOWITZ Esther v., Ehe. Eine Antwort auf Jakob Wassermanns "Laudin und die Seinen", in : Eckart 3, 1926-1927, S. 77-82.
- 1927 HAAS Willi, Jakob Wassermann erzählt von seiner Amerikareise, in : Die Literarische Welt 3, 1927, Nr. 20, S. 1-2.
- 1928 DODERER Otto, Lebensbetrachtungen. Zu... J. Wassermanns "Lebensdienst", in : Die Literatur 31, 1928-1929, Sp. 274-275.
- EINSIEDEL Wolfgang v. Nur ein Roman : Zu Wassermanns "Fall Maurizius", in : Die schöne Literatur 29, 1928, S. 478-481.
- MARTENS Kurt, (Rez.), Jakob Wassermann. Der Fall Maurizius, in : Die Literatur 30, 1927-1928, S. 544.
- PAETZOLD Erwin, (Rez.), Der Dichter vor dem Richter. Zu Jakob Wassermanns Roman "Der Fall Maurizius", in : Eckart 4, 1928, S. 312-314.
- PANTEN F. Hau-Prozeß als Dichtung. Zu... J. Wassermanns "Lebensdienst", in : Die Literatur 31, 1928-1929, Sp. 274-275.
- RYCHNER Max, (Rez.), Wassermanns neuer Roman, in : Die Literarische Welt 4, 1928, Nr. 9, S. 5.
- ZUCKERHANDL Viktor, Der Fall Maurizius, in : Die Neue Rundschau 39, 1928, 1, S. 426-434.
- 1929 LUCKA Emil, (Rez.), Jakob Wassermann. Christoph Columbus, der Don Quichote des Ozeans, in : Die Literatur 32, 1929-1930, S. 168-169.
- SCHWENK Ernst, (Rez.), (Jakob Wassermann, Columbus) Der Don Quichote des Ozeans, in : Die Literarische Welt 5, 1929, Nr. 42, S. 5-6.

- 1929 THALMANN Marianne, Caspar Hauser und seine Quellen, in : Deutsches Volkstum. Monatsschrift. Hamburg : Hanseatische Verlagsanstalt 11, 1929, S. 208-218.
- 1930 LALOU R., L'Affaire Maurizius de Jakob Wassermann, in : Europe nouvelle, 3/5 1930, p. 315.
- LUDWIG Emil, (Rez.), Wassermann über Hofmannsthal, in : Die Literarische Welt 6, 1930, Nr. 19, S. 5.
- MARTENS Kurt, (Rez.), Jakob Wassermann. Etzel Andergast, in : Die Literatur 33, 1930-1931, S. 522.
- 1931 BERGENGRUEN Werner (Rez.), Große Sachen (u. a. zu H. Mann, Die große Sache.... Wassermann, Etzel Andergast ; Musil, Der Mann ohne Eigenschaften) in : Deutsche Rundschau Bd. 231, 1932, S. 132-135.
- KNOERTZER C. J., Jakob Wassermann et les causes judiciaires dans la littérature allemande, in : L'Alsace française. Strasbourg 10, 1931, 1, p. 395-397.
- POESCHEL Erwin, Jakob Wassermanns neuer Roman (Etzel Andergast) in : Die Neue Rundschau 42, 1931, 1, S. 694-700.
- REINHOLD Kurt, (Rez.), Der graue Tod (zu Jakob Wassermann, Etzel Andergast, in : Das Tagebuch 12, 1931, S. 904-906.
- THIESS Frank, (Rez.), Wassermanns "Etzel Andergast" (zu : J. Wassermann, Joseph Kerkhoven u. Etzel Andergast. 2 Romane in einem Band) in : Die Literarische Welt 7, 1931, Nr. 17, S. 1-2.
- 1932 BRAUN Harald, (Rez.), Jakob Wassermann. Etzel Andergast, in : Eckart 8, 1932, S. 136.
- DEMMIG Charlotte, (Rez.), Bücher um Jakob Wassermann (Sammelbesprechung) in : Der Gral 27, 1932-1933, S. 694-695.
- GOES Albrecht, Leben im Geist (über Jakob Wassermann) in : Eckart 8, 1932, S. 503.
- HOHMANN W., Schule und Jugend im Spiegel der neuesten Literatur, in : Deutsches Philologenblatt 40, 1932, S. 341-345 u. 355-358.

- 1932 KLEIN, Prof. Dr., Jena, An Herrn Doktor Kerkhoven wegen "Etzel Andergast",
in : Die Literarische Welt 8, 1932, Nr. 26, S.1-2.
- WEISSINGER Friedrich, Jakob Wassermann. Bula Matari, in : Die Litera-
rische Welt 8, 1932, Nr. 41-42, S. 11.
- WIEGAND Heinrich, Erfahrung und Gegenwart. Bemerkungen zu 8 biogra-
phischen Büchern (über... Jakob Wassermann, Bula
Matari) in : Die Neue Rundschau 43, 1932, Bd. 2,
S. 826-832.
- 1933 AUFRICHT-RUDA H., Jakob Wassermann. Ein Gespräch an seinem 60.
Geburtstage, in : Die Neue Rundschau 44, 1933,
S. 362-376.
- DÖBLIN A., HESSE H., MANN H., ZWEIG St., Für Jakob Wassermann. in : Die
Neue Rundschau 44, 1933, Bd. 1, S. 357-361.
- WEISSINGER Friedrich, Wassermann zu seinem 60. Geburtstag, in : Die
Literarische Welt 9, 1933, Nr. 10, S. 5-6.
- 1934 BROD Max, In memoriam Jakob Wassermann, in : Die Sammlung 1,
1934, S. 282-285.
- DÖBLIN Alfred, Jakob Wassermann letztes Buch, in : Die Neue
Rundschau 39, 1928, 1, S. 426-434.
- FEUCHTWANGER Lion, Die deutschen Stämme und Landschaften im geisti-
gen Schaffen der Juden. Auch eine Betrachtung
zum Tode von Jakob Wassermann. in : C.V. Zeitung
13, 1934, 1, Beibl. 2.
- HOFMANNSTHAL, Hugo v., Unterhaltung über ein neues Buch, in : Gesammelte
Werke, Berlin, S. Fischer, 1934. u. Prosa II,
Frankfurt a. Main, S. Fischer, 1959, S. 208-221.
- KAYSER Rudolf, Jakob Wassermann, Gestalt und Glauben, in : Die
Neue Rundschau 45, 1934, Bd. 1, S. 444-454.
- MARCUSE Ludwig, (Rez.), Jakob Wassermanns letztes Wort (zu J.
Wassermann, Joseph Kerkhoven) in : Neue Deutsche
Blätter 1, 1933-1934, S. 630-633.

- 1934 SUHRKAMP Peter, Jakob Wassermann zum Gedächtnis, in : Die Neue Rundschau 45, 1934, Bd 1, S. 129-130.
- 1937 BLANKENAGEL John C. Jakob Wassermanns Christoph Columbus, in : Monatshefte für Deutschunterricht 29, 1937, S. 201-203.
- SEELIG Carl, (Rez.), Jakob Wassermann. Olivia, in : MaB und Wert 1, 1937-1938, S. 634-635.
- 1939 FRANKLE Eleanor, Dostoïevsky et Wassermann, in : Revue de Littérature comparée, Paris, 19, 1939, p. 43-64.
- 1941 BLANKENAGEL John C. More unacknowledged borrowing by Jakob Wassermann, in : Journal of english and germanic philology 40, 1941, S. 555-556.
- 1943 BLANKENAGEL John C. J. Wassermann's views of justice, in : Monatshefte für Deutschunterricht 35, 1943, S. 166-173.
- 1946 BLANKENAGEL John C. J. Wassermann's conception and treatment of character, in : Modern Language Quarterly 7, 1946, S. 3-20.
- 1949 JONES Geraint Vaughan, J. Wassermann's "Joseph Kerkhovens dritte Existenz" its philosophy and structure, in : German Life and Letters 3, 1949-1950, 3, S. 169-184.
- WASSERMANN-SPEYER Julie, Das Menschenherz gegen die Welt. Jakob Wassermann, in : Nürnberger Hefte. Monatsschrift für Kunst und geistiges Leben in Franken, 1, 1949, 9, S. 37 ff.
- 1951 BLANKENAGEL John C. Human fears in J. Wassermann's writings, in : Journal of English and Germanic Philology 50, 1951, 3, S. 309-310.
- 1953 JACOB Heinrich E., Jakob Wassermanns und der Eros des Erzählens. Zum 20. Todestag des Dichters, in : Die Zeit 8, 1953, 53.
- 1954 BLANKENAGEL John C. J. Wassermanns view on America, in : German Quarterly 27, 1954, S. 51-57.
- 1955 CARROUGES, M., Jakob Wassermann. Un peintre du chaos, in : Paru, Revue de l'actualité littéraire, intellectuelle et artistique 10, 1955, 89-90, p. 217-221.

- 1960 WASSERMANN Charles, Nachwort (zu J. Wassermann : Meistererzählungen) in : J. Wassermann, Meistererzählungen, Gütersloh, 1960.
- 1961 TANK Kurt Lothar, Gibt es eine Gerechtigkeit ? Wiederaufnahmeverfahren für Jakob Wassermann. "Der Fall Maurizius" und die Welt von heute, in : Sonntagsblatt. Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur, 1961, 22, S. 16-17.
- 1962 BLOECKER Guenter, Jakob Wassermann, Joseph Kerkhovens dritte Existenz, in : G. B., Kritisches Lesebuch, Hamburg, Leibnitz, 1962, S. 35-39.
- SCHNITZLER Arthur, Kritisches aus dem Nachlaß (zu Jakob Wassermann : Das Gänsemännchen) in : Die Neue Rundschau 73, 1962, S. 203-228.
- WASSERMANN Charles, Jakob Wassermann, in : Fürther Heimatblätter NF 12, 1962, 4.
- 1964 REGENSTEINER Henry, The obsessive personality in J. Wassermann's novel "Der Fall Maurizius", in : Literature and psychology 14, 1964, S. 106-115.
- REGENSTEINER Henry, The status of education in the light of J. Wassermann, in : Revue des langues vivantes. Tijdschrift voor Levende Talen - Tweemaandelijksse publikatie - Bruxelles 30, 1964, 6, S. 621-623.
- 1970 JAKOBOWSKI Melusine, in : American german. Review 36, 1970, n. 3, p. 45.
- KAYSER Rudolf, Jakob Wassermann, in : Zeitschrift für Geschichte der Juden, Tel Aviv 7, 1970, 1, S. 37-44.
- 1971 KAECH René, Doktor Kerkhovens drei Existenzen. Als Hinweis auf den Schriftsteller Jakob Wassermann, in : Schweizer Monatshefte 51, 1971, S. 419-431.
- 1972 REICH-RANICKI Marcel, Dostojewskijs Zarewitsch. Der Fall Wassermann, anläßlich der Neuausgabe eines Bestsellers von gestern, in : Die Zeit, 14.1.1972 u. : Jakob Wassermann. Der Bestsellerautor von gestern, in : M. Reich-Ranicki, Nachprüfung, DVA, 1972.

- 1972 AMMON Emil, Wassermann u. Fürth, in : Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth zu seinem 100. Geburtstag am 10. März 1973, Fürth, Fränk. Papierindustrie, 1973.
- 1973 MENDELSSOHN Peter de, Bildnis eines guten Menschen, in : Emuna 8, 1973, S. 204-215.
- ELKAR Rainer S., Der Verlust der Humanität. Zu J. Wassermanns Gesellschaftskritik, in : Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth...), 1973.
- LAMM Hans, Jakob Wassermann. Deutscher u. Jude, in : Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth..., 1973.
- PRANG Helmut, Franken im Werke Wassermanns, in : Jakob Wassermann. Ein Beitrag der Stadt Fürth...., 1973.
- PRANG Helmut, Jakob Wassermann. Ein Diener u. Deuter des Lebens, in : Fürther Heimatblätter, Nr. 1/1973.
- WASSERMANN Charles, J. Wassermann zum 100. Geburtstag, in : Der Literat 15, 1973, S. 57-58.
- 1974 ANGEL Pierre, Jakob Wassermann, "Les Juifs de Zirndorf", in : Allemagne d'aujourd'hui 42, mars-avril 1974, p. 43-48.
- 1977 MENDELSSOHN Peter de, Nachwort, in : J. Wassermann, Der Aufruhr um den Junker Ernst: Erz., Frankfurt a. Main, Fischer, 1977.

5. OUVRAGES GENERAUX

5.1. Littérature

- BANULS André Heinrich Mann. Le poète et la politique. Paris, Klincksieck, 1966.
- BERTSCHINGER Thomas Das Bild der Schule in der deutschen Literatur zwischen 1890 und 1934, Zürich, Juris Druck, 1969.
- BIESE Alfred, Deutsche Literaturgeschichte, München, O. Beck, 1911.
- BODE Ingrid, Die Autobiographien zur deutschen Literatur, Kunst und Musik. 1900-1965, Stuttgart, Metzler, 1966.
- BORY Jean-Louis, Musique II. Tout Feu Tout Flamme, Paris, Juillard, 1966.
- BURGER Heinz Otto, Annalen der deutschen Literatur, 2. überarbeitete Auflage, Stuttgart, Metzler, 1971.
- BURGER Heinz Otto, (Hrsg.), Studien zur Trivialliteratur, Frankfurt a. Main, 1968.
- CHEVAL René, Romain Rolland, l'Allemagne et la guerre, Paris, P.U.F. 1963.
- DAVID Claude, L'époque bismarckienne et l'Allemagne contemporaine. in : Fernand MOSSE, Histoire de la littérature allemande, Paris, Aubier, 1959.
- DERRE Françoise, L'oeuvre d'Arthur Schnitzler. Imagerie viennoise et problèmes humains, Paris, Didier, 1966.
- EDEL L., The psychologic Novel, New-York, 1959.
- ESCARPIT Robert (sous la direction de), La littérature et le social. Eléments pour une sociologie de la littérature, Paris, Flammarion, 1970.
- GNEUSS Christian, Gesellschaftskritik im modernen deutschen Roman, Braunschweig, 1961.
- GRANGE Jacques, Rudolf Borchardt. 1897-1945. Contribution à l'étude de la pensée conservatrice et de la poésie en Allemagne dans la première moitié du 20ème siècle. Thèse de doctorat d'Etat, Exempleire dactylographié, 1979.

- GRAPPIN Pierre, D'une rive à l'autre. Hermann Hesse et Romain Rolland. Correspondance et fragments du Journal. Introduction de Pierre Grappin, Paris, Albin Michel, 1972.
- GRIMM Reinhold u. HERMAND Jost (Hrsg.), Die sogenannten zwanziger Jahre, Bad Homburg, Berlin u. Zürich, 1970.
- Jahrbuch der Sektion für Dichtung der preußischen Akademie der Künste mit einem Nachwort von O. Loerke, Berlin, 1927.
- JUST Klaus Günther, Von der Gründerzeit bis zur Gegenwart. Geschichte der deutschen Literatur seit 1871, Bern, 1973.
- KAYSER Wolfgang, Das sprachliche Kunstwerk. Eine Einführung in die Literaturwissenschaft, A. Francke, A. G., Bern, 15. Aufl. 1971.
- KAYSER Wolfgang, Entstehung und Krise des modernen Romans, Stuttgart, Metzler, 1961.
- KEITH M. May, Out of the Maelstrom. Psychology and the novel in the 20th century, London, Elek, 1977.
- KILLY Walter, Deutscher Kitsch, Göttingen, 1962, Kleine Wandenhoeck-Reihe 1125.
- KREUZER Helmut, Die Boheme. Analyse und Dokumentation der intellektuellen Subkultur vom 19. Jahrhundert bis zur Gegenwart, Stuttgart, Metzler, 1971.
- KRON Friedhelm, Schriftsteller und Schriftstellerverbände. Schriftstellerberuf und Interessenpolitik 1842-1973, Stuttgart, Metzler, 1976.
- LÄMMERT Eberhard, Bauformen des Erzählens, 2. durchgesehene Auflage, Stuttgart, Metzler, 1967.
- LEHNERT Herbert, Geschichte der deutschen Literatur vom Jugendstil zum Expressionismus, Stuttgart, Reclam, 1978.
- Literatursoziologie III. Sozialinterpretationen. Verantwortlich Heinz Dieter WEBER, Stuttgart, Klett, 1976, in : Der Deutschunterricht 28, Heft 2, April 1976;

- MARTINI Fritz, Deutsche Literaturgeschichte, Stuttgart, Kröner, 1951.
- MARTINI Fritz, Deutsche Literatur im bürgerlichen Realismus, Stuttgart, Metzler, 1964.
- MENDELSSOHN Peter de, Einige Schwierigkeiten beim Schreiben von Biographien. in : Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, Jb. 1971, S. 80-98.
- MENDELSSOHN Peter de, Die Geschichte der "Neuen Rundschau". Aus Anlaß des 80jährigen Bestehens der Zeitschrift, in : Neue Rundschau 80 1969, S. 597-615.
- MENDELSSOHN Peter de, Der Zauberer. Das Leben des deutschen Schriftstellers Thomas Mann, 1, Teil 1875-1918, Frankfurt a. Main, 1975.
- MÜLLER Günther, Die Bedeutung der Zeit in der Erzählkunst, Univ. Verlag, Bonn, 1947.
- MÜLLER Günther, Erzählzeit und erzählte Zeit, Festschrift Paul Kluckhohn und Hermann Schneider, Tübingen, P. Siebeck, 1948.
- NADLER Joseph, Literaturgeschichte des deutschen Volkes. Dichtung und Schrifttum der deutschen Stämme und Landschaften, 4, Aufl., Berlin, 1938.
- REIF Wolfgang, Zivilisationsflucht und literarische Wunschträume. Der exotistische Roman im 1. Viertel des 20. Jahrhunderts, Stuttgart, Metzler, 1975.
- ROBERTS David, The sense of an ending. Apocalyptic perspectives in the 20th-century german novel, in : Orbis litt. 32, 1977, p. 140-158.
- NEVEUX Jean-Baptiste, La "Trivialliteratur" existe-t-elle ?, in : Problèmes de la "paralittérature", AGES, Actes du Congrès de Sarrebruck, 1974.
- ROTHE Wolfgang (Hrsg.), Die deutsche Literatur in der Weimarer Republik, Stuttgart, Reclam, 1974.
- SAGAVE Pierre Paul, Recherches sur le roman social en Allemagne, Publications des annales de la Faculté des Lettres d'Aix en Provence, N° 28, 1960, Editions

- SCHEUNEMANN Dietrich, Romankrise. Die Entstehungsgeschichte der modernen Romanpoetik in Deutschland, Heidelberg, Quelle u. Meyer, 1978.
- SCHMIDT-HENKEL Gerhard, Historische und ideologische Aspekte bei der Beurteilung von sogenannter Trivialliteratur, in : Problèmes de la "parallittérature", AGES, Actes du Congrès de Sarrebruck 1974.
- SCHNACK Ingeborg, Rilke, Chronik seines Lebens und Werkes, Passau, Insel, 1975.
- SOERGEL Albert, Dichtung und Dichter der Zeit, Leipzig, Voigtländer, 1912, N.F. 1925.
- SOERGEL Albert, HOHOFF Curt, Dichtung und Dichter der Zeit, 2 Bde, Düsseldorf, Bagel, 1961, u. 1963.
- SCHWARZ Egon, Adel u. Adelskult im deutschen Roman der Jahrhundertwende, in : Lit. wiss. u. Sozialwissenschaften 11, 1979, S. 285-307.
- STANZEL Franz, Typische Formen des Romans, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1967.
- TORTEL Jean, Le roman populaire, in : Histoire des Littératures 3. Littératures françaises, connexes et marginales, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1958.
- UEDING Gert, Glanzvolles Elend. Versuch über Kitsch und Kolportage, edition Suhrkamp 622, Frankfurt a. Main, Suhrkamp 1973
- VOLKE Werner, Hugo von Hofmannsthal in Selbstzeugnissen und Bilddokumenten, Rowohlts Monographien 127, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1967.
- WALTER Hans Albert, Deutsche Exilliteratur 1933-1950, Darmstadt, Luchterhand, 1972.
- WELZIG Werner Der deutsche Roman im 20. Jahrhundert, Stuttgart Kröner, 1967.
-
- Zur Struktur des Romans, Hrsg. von Bruno HILLEBRAND, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Bd. 488, 1978.

5.2. Histoire

- BADIA Gilbert, Histoire de l'Allemagne contemporaine, 1917-1962, T. 1,
Paris, 1962.
- BARIETY Jacques - DROZ Jacques, République de Weimar et Régime hitlérien.
1918-1945 (Histoire de l'Allemagne sous la direction
de J. Droz, vol. 3), Paris, Hatier, 1973.
- BERTAUX Pierre, La vie quotidienne en Allemagne au temps de Guillaume II
Paris, Hachette, 1962.
- BOSL Karl, (Hrsg.) Handbuch der historischen Stätten Deutschlands.
Band 277. Bayern, Stuttgart, Kröner, 1965.
- BURGELIN Henri, La société allemande. 1871-1968, Paris, Arthaud, 1969.
- CASTELLAN Georges, L'Allemagne de Weimar. 1918-1933, Paris, Colin, 1969.
- DAVID Claude, Hitler et le nazisme, Paris, PUF, 1979, Que sais-je ?
624.
- EYCK Erich, Geschichte der Weimarer Republik, Erlenbach-Zürich u.
Stuttgart, E. Roth-Verlag, 1956 (2 Bde).
- GAY Peter, Die Republik der Außenseiter. Geist und Kultur in der
Weimarer Zeit. 1918-1933, Frankfurt a. Main, Fischer,
1970.
- GUILLEN Pierre, L'Empire allemand. 1871-1918. (Histoire de l'Allemagne
sous la direction de J. Droz, vol. 2), Paris, Hatier,
1970.
- HANTSCH Hugo, Die Geschichte Österreichs, Graz, Wien, Styria, 1968.
- JOHANN Ernst - JUNKER Jörg, Deutsche Kulturgeschichte der letzten 100
Jahre, München, Nymphenburger Vlg., 1970.
- JUST Leo, (Hrsg.), Handbuch der deutschen Geschichte, Bd. 4/1,
Frankfurt a. Main, Athenaion, 1973.
- KANN Robert A., Geschichte des Habsburgerreiches 1526-1918, Wien,
Köln, Graz, Hermann Böhlhaus Nachf., 1977.
- KEYSERLING, Hermann Graf, Das Spektrum Europas, Heidelberg, Niels
Kampmann, 1928.

- MANN Golo, Deutsche Geschichte des neunzehnten und zwanzigsten Jahrhunderts, Frankfurt a. Main, Fischer, 1958.
- MISTLER Jean, Gaspard Hauser. Un drame de la personnalité, Paris, Fayard, 1971.
- SONTHEIMER Kurt, Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik, München, Nymphenburger Vlg. 1962.
-
- Vienne au temps de François-Joseph. Réalités Hachette. Coll. Ages d'or et Réalités, Paris, Hachette.
- WÜRSCHING P., SCHWAMBERGER A., Fürth, eine Industrie- und Handelsstadt, Fürth, 1953.
-
- 1925-1935. Zehn Jahre Deutsche Akademie. München, Wolff, 1935.

5.3. "Judaïsme et germanité"

- ANGEL Pierre, Le personnage juif dans le roman allemand (1855-1915)
Paris, Didier, 1973.
- BLOCH Jochanan, Judentum in der Krise, Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1966.
Deutsche und Juden, Beiträge von N. GOLDMANN, G. SCHOLEM, G. MANN, S.W. BARON, E. GERSTENMAIER, K. JASPERS, Frankfurt a. Main, Suhrkamp Verlag, 1967, edition Suhrkamp 196.
- ELBOGEN Ismar - STERLING Eleonore, Die Geschichte der Juden in Deutschland
Frankfurt a. Main, Europäische Verlagsanstalt, 1966.
- FRIEDLÄNDER Saul, L'antisémitisme nazi. Histoire d'une psychose collective, Paris, Seuil, 1971.
- HAMBURGER Ernst, Juden im öffentlichen Leben Deutschlands. Regierungsglieder, Beamte und Parlamentarier in der monarch. Zeit 1848-1918, Tübingen 1968.
- KAZNELSON Siegmund, (Hrsg.), Juden im deutschen Kulturbereich, Berlin, Jüdischer Verlag, 1962.
- KROJANKER G., Juden in der deutschen Literatur, Berlin, Welt Verlag, 1922.
- MANN Golo, Der Antisemitismus. Wurzeln. Wirkung u. Überwindung.
(Vom Gestern zum Morgen - Zeitgeschichtliche Schriftenreihe, Bd. 3), Frankfurt a. Main, Ner. Tamid Verlag.
- MOSSE Werner E. - PAUCKER Arnold, Deutsches Judentum in Krieg u. Revolution. 1916-1923, Tübingen, 1971.
- PAUCKER Arnold, Der jüdische Abwehrkampf gegen Antisemitismus und Nationalsozialismus in den letzten Jahren der Weimarer Republik, Hamburg, Leibniz Verlag, 1968.
- POLIAKOV Léon, Histoire de l'Antisémitisme. Vol. III, De Voltaire à Wagner, 1968 ; Vol. IV, L'Europe suicidaire (1870-1933). 1977 ; Paris, Calmann-Lévy.
- REICHMANN Eva G., Größe und Verhängnis deutsch-jüdischer Existenz eugnisse einer tragischen Begegnung - Mit einem
Vorwort von Helmut Gollwitzer, Heidelberg, Lambert Schneider, 1974.

REICHMANN Eva G.,

Größe und Verhängnis deutsch-jüdischer Existenz
Zeugnisse einer tragischen Begegnung - Mit einem
Geleitwort von Helmut Gollwitzer, Heidelberg, Lambert
Schneider, 1974.

ZWEIG Arnold,

Bilanz der deutschen Judenheit, ein Versuch, Amsterdam
Querido, 1934.

INDEX GENERAL

Les nombres soulignés renvoient aux notes en bas de page.

- ADAMS Jane, 256
ADLER Viktor, 67
ALTENBERG Peter, 70
AMMON Emil, 26
 Wassermann und Fürth, 26
ANDREAS-SALOME Lou, 49
 Andreas-Salomé L.-Rilke R.M., Briefwechsel, 49
ANDRIAN Leopold von, 73, 80, 231, 278
 Der Garten der Erkenntnis, 80
ANGEL Pierre, 338, 607, 611, 689
 'Les Juifs de Zirndorf', 338
 Le Personnage juif dans le roman allemand, 607, 611
ANTOINE André, 88
ANZENGRUBER Peter, 70, 71

ASTER Ernest von, 463
AUERNHEIMER Raoul, 72, 75, 524
 Das Wirtshaus zur verlorenen Zeit, 75
AUFRICHT-RUDA Hans, 195, 196, 197, 199, 203, 219, 229, 230, 232, 233, 241,
 244, 249, 261, 279, 440
 Die Verhandlung gegen La Roncière, 229

BACH Johann-Sebastian, 172
BAEK Leo, 615
BAHR Hermann, 70, 71, 72
 Die Überwindung des Naturalismus, 71
 Burgtheater, 72
BALZAC Honoré de, 50, 86, 208, 244, 308, 539, 604, 605, 704
BAMBERG Irmgard, 501
 Das Prinzip der Freiheit in Jakob Wassermanns Werken, 501
BANULS André, 273
 Heinrich Mann. Le poète et la politique, 273
BARTELS Adloph, 58, 215
 Literarische Afterkunst, 58
BÄUMER Gertrud, 191, 192, 297
 Eine Geschichte von Erlösung, 192
 Handbuch der Frauenbewegung, 297
BAUDELAIRE Charles, 71
BEBEL August, 297
 La femme et le socialisme, 297
BECKER Karl, 235
BEERBLOCK Jean François, 338
BEER-HOFMANN Richard, 71, 72, 74, 75, 78, 80
BENN Gottfried, 268, 505
 Gehirne, 505
BERGENGRUEN Werner, 284, 285
 Große Sachen, 284

- BERGMANN Gustav von, 281
Funktionelle Pathologie, 281
- BERGSON Henri, 166, 169
- BERMANN FISCHER Gottfried, 154, 155, 264, 274, 277, 290
Bedroht-Bewahrt. Der Weg eines Verlegers, 154, 155, 290
- BERTAUX Félix, 245, 302, 510
Panorama de la littérature allemande contemporaine, 302, 510
- BERTAUX Pierre, 157
La vie quotidienne en Allemagne sous Guillaume II, 157
- BETZ Maurice, II, 705
Introduction à Dietrich Oberlin, II, 705
- BEUTLER Margarete, 298
- BIE Oskar, 88, 149
- BIERBAUM Otto Julius, 53, 88
- BING Siegmund, 9, 105, 261, 301, 349, 471, 693, IV
Jakob Wassermann. Weg und Werk des Dichters, 105, 261, 301, 349, 471, 693
- BISMARCK Otto von, 288, 266, 633
- BJÖRNSSON Bjornstjerne, 47, 52
- BLANKENAGEL John C., IV, V, 474
The writings of Jakob Wassermann, 474
- BLOECKER, 544
J. Wassermann. Joseph Kerkhovens dritte Existenz, 544
- BOCCACE Giovanni, 220
- BODENHAUSEN Eberhard von, 80
- BODENSTEDT Friedrich von, 48
- BÜHLAU Hélène, 298, 300
Das Halbtier, 298
Der Ranzierbahnhof, 298
Das Recht der Mutter, 298
- BÖLSCHÉ Wilhelm, 88, 150
Die Zukunft der Menschheit, 150
- BONN M.J., 247
Geld und Geist. Vom Wissen und Werden der Amerikanischen Welt, 247
- BORCHARDT Rudolph, 80, 114, 115, 227, 240, 685, 686
Hofmannsthal-Borchardt, Briefwechsel, 115
- BORY Jean-Louis, 309, 315
Tout feu, tout flamme, Musique II, 309, 315
- BOUCHER Maurice, 383, 452, 469, 605, 665
Le roman allemand et la crise de l'esprit, 383, 452, 469, 605, 665
- BOURGEOIS Anicet, 525
Gaspard Hauser, 525
- BRAHM Otto, 46, 80, 88, 159
- BRANDES Georg, 85
- BRAUN Félix, 75
Das Licht der Welt, 75
- BRECHT Bertolt, 401
Die heilige Johanna der Schlachthöfe, 401
- BRENTANO Clemens, 526, 604
- BRINKMANN Karl, 247
Demokratie und Erziehung in Amerika, 247
- BROD Max, 289, 526, 641
In memoriam J. Wassermann, 641
Über Franz Kafka, 536
- BRONNEN Arnolt, 497
Vatermord, 497

- BRUANT Aristide, 44
BRUCKMANN Elsa, 114
BRUCKMANN Hugo, 114
BRUCKNER Ferdinand, 278, 417
 Die Verbrecher, 417
BRÜNING Heinrich, 266
BUBER Martin, 158, 159, 163, 181, 615, 617, 633
 Der Jude als Orientale, 617
BURCKHARD Max, 77
BURCKHARDT Carl Jakob, 80, 161, 535, 540, 541, 542
 Burckhardt-Hofmannsthal Briefwechsel, 161, 535, 540, 542
BÜRGER Gottfried August, 144
BUSONI Ferruccio, I, 221, 228, 238, 330
- CARROSSA Hans, 505
 Der Arzt Gion, 505
CASANOVA Giovanni Giacomo, 85
CERVANTES Miguel de, 25, 604
 Don Quichotte, 25, 85
CHAMBERLAIN Houston, St., 609
 Die Grundlagen des 19. Jahrhunderts, 609
CHAPIRO Joseph, 271
CHARLES QUINT, 288
COHEN Hermann, 615
CONRAD Michael, Georg, 48, 50, 57, 64
 J. Wassermann. Die Juden von Zirndorf, 57, 64
COTTA Alfred, 60
CRANACH Lucas, 172
CROISSANT-RUST Anna, 298
CROMWELL Oliver, 288
CURTIUS Ernst Robert, 455
 Universität als Idee und Erfahrung, 455
- DAVID Claude, Histoire de la littérature allemande, 187, 295, 624
DAUMER Georg F., 520, 521, 526
 Mitteilungen über C. Hauser, 528
DAUTHENDEY Max, 158
DEHMEL Ida, 132, 180, 184, 298
DEHMEL Richard, 53, 93, 95, 108, 110, 121, 125, 128, 133, 135, 147, 149, 151,
 154, 160, 161, 165, 166, 168, 180, 192
 Aber die Liebe, 122
 Dialog mit Goethe, 133
 Erlösungen, 122
 Gebet ans Volk, 166
 Der kleine Held, 150
 Lied an alle, 166
 Weib und Welt, 122, 298
 Zwei Menschen, 122
DELL'AGLI Maria, 527
 G. Stix. Trakl und Wassermann, 527
DELLBRÜCK Hans, 172
DEMMIG Christian, 275
 Bücher um J. Wassermann, 275
DENNERY, 525
DERRE Françoise, 68, 72
 L'oeuvre d'Arthur Schnitzler, 68, 72

- DICKENS Charles, 85, 86, 208, 220
DIETZ W., 240
 Jakob Wassermann liest, 240
DINTER Arthur, 611
 Die Sünde wider das Blut, 611
DISRAELI Benjamin, 288
DÖBLIN Alfred, 145, 272, 274, 275, 278, 289, 357, 384, 385, 401, 417, 505, 511
 Berge, Meere und Giganten, 357
 Berlin Alexanderplatz, 401, 417
 Die drei Sprünge des Wang-Lun, 145, 357
 Die Ermordung einer Butterblume, 505
 Für Jakob Wassermann, 701, 702
 Jakob Wassermanns letztes Buch, 384
DOSTOÏEVSKI Fedor, 50, 58, 87, 193, 220, 259, 497-500, 539, 604, 605, 704, IV, V,
 Crime et Châtiment, 498, 500
 Les Frères Karamazov, 88, 498, 500, 604
 Humiliés et Offensés, 500
 L'Idiot, 50, 87, 498
DU BOS Charles, 244, 245
DUESEL, 132
 Dramatische Rundschau, 132
 Drei Einakter von Wassermann und Thoma, 132
DUMAS Alexandre (Père), 85, 308
 Le Comté de Monte-Cristo, 308, 330

EBERMAYER Erich, 289
 Denn heute gehört uns Deutschland, 289
EBERT Friedrich, 233
EBNER-ESCHENBACH Marie, 70, 71
EDSCHMID Kasimir, 193, 201
 Der neue Roman und Wassermann, 193
EEDEN Frederik van (Dr), 170, 171, 177, 178
EICHENDORFF Joseph von, 85, 278
EINSIEDEL Wolfgang von, 258
 Nur ein Roman, 258
EINSTEIN Albert, 217, 273
ELBOGEN Ismar, 3, 628, 630
 Die Geschichte der Juden in Deutschland, 3, 628, 630
ELIASBERG, 280
 Rechtsplege und Psychologie, 280
ELOESSER Arthur, 100, 150, 233
 Thomas Mann. Sein Leben und sein Werk, 233
EMMEL Hildegard, 417
 Das Gericht in der deutschen Literatur des 20. Jahrhunderts, 417
EMMERICK Katharina, 526
ENDE Clara von, 137

FALK Johannes Daniel, 221
FALKE Gustav, 53
FALLADA Hans, 417
 Wer einmal aus dem Blechnapf frißt, 417
FEDERN Karl, 88
FEUCHTWANGER Lion, 147, 417
 Erfolg. Drei Jahre Geschichte einer Provinz, 417
 J. Wassermann. Das Gänsemännchen, 147
FEUERBACH Anselm von, 423, 520, 521
 Caspar Hauser. Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben des Menschen, 520

Memoire, übersandt an die Königin Karoline von Bayern, 520

- FEUERBACH Ludwig, 520
 Anselm Ritter von Feuerbach. Leben und Wirken, 520
- FISCHER Hedwig, 77, 79, 89, 92, 103, 151, 152, 153, 232
- FISCHER Samuel, II, 37, 50, 60, 77-82, 88, 89, 92-93, 96, 97, 100-105, 109, 111, 120, 128, 140, 148-155, 163, 171, 183, 186, 195, 200, 202, 220, 232, 233, 238, 258, 264, 265, 271, 272, 274, 277, 283, 286, 293, 359
- FLAUBERT Gustave, 50, 86, 87
 Madame Bovary, 604
 Salammô, 100
- FLEURET Fernand, 244
- FÖRMANN Friedrich, 72
- FONTANE Theodor, 82, 604, 702
 Der Stechlin, 702
- FRANCKENSTEIN Clemens von, 80, 114
- FRANCOIS-JOSEPH Ier, 65
- FREDERIC II (1e GRAND), 171, 172
- FRENSSEN Gustav, I, 82, 146
 Hilfgenlei, 146, 699
 Jörn Uhl, 82
- FREUD Sigmund, 280, 281, 497, 501, 510
 Die Traumdeutung, 324
- FREUDENTHAL Pr., 255, 256
- FRIEDLÄNDER Saul, 463, 610, 630
 L'antisémitisme nazi. Histoire d'une psychose collective, 463, 610
- FRISCH Efraim, 158
- FUALDES Antoine, 138
- FULDA Ludwig, 235

- GABORIAU Eugène, 308
- GARBORG Arne, 86
 Müde Seelen (Lassitude), 86
- GARIBALDI Giuseppe, 633
- GARRIN Stephan, IV
- GARNIER Joseph H., Einige Beiträge zur Geschichte Caspar Hausers 520
- GAY Peter, 463
 Die Republik der Außenseiter, 463
- GEIBEL Emmanuel, 48
- GEIGER Ludwig, 630
- GEORGE Stefan, 47, 48, 70, 100, 122
 Die Bücher der Hirten-und Preisgedichte, der Sagen und Sänge und der hängenden Gärten
- GIDE André, 244
- GOBINEAU Arthur de, 609
- GOEBBELS Joseph, 266, 273, 611
- GOETHE Wolfgang von, 85, 117, 231, 358
 Die Wahlverwandschaften, 117, 148, 553, 554, 556
- GOLDSTEIN Walter, II, IV, 9, 261, 481
 Wassermann. Sein Kampf um Wahrheit, 261, 481, 528
- GÖRRES Joseph von, 278
- GOLDMANN Henry, 246
- GRADNAUER Georg, 610
- GRANGE Jacques, 685
 Rudolf Borchardt 1897-1945, 685
- GRAPPIN Pierre, Introduction à
 D'une rive à l'autre. Hermann Hesse et Romain Rolland, 179
- GRETOR Willy, 52

- GRIMM Wilhelm et Jacob, 85, 278
GRIMM Reinhold, Trakl und Wassermann von Georg Stix, 527
GRIMMELSHAUSEN Hans Jakob Christoffel von, 85, 278
GUIDAU Jean-Gabriel, 245
GUILLAUME Ier, 366
GUILLAUME II, 16, 163, 172
GULBRANSON Olaf, 53
GÜNTHER F.K., 609
 Rassenkunde des deutschen Volkes, 609
GUSSMAN Olga, 91
GUSTAVE II ADOLPHE, 5
GUT Emmy, 229
 Biographisches über Hans Aufricht, 229
GUTZKOW Karl, 10

HAAS Willy, 249, 259, 268
 J. Wassermann erzählt von seiner Amerikareise, 249
HALBE Max, 48, 70, 72, 73
 Jahrhundertwende, 70, 72, 73
HANDL Willi, 143, 150
 Bücher der Verzweiflung, 143
HAMSUN Knut, 52, 53, 80
HARCOURT-BRACE, 221
HARDEN Maximilien, 52, 88, 89, 535, 540, 541, 649, 650, 685
HARTLEBEN Otto Erich, 48, 52, 53, 151, 152
HASENCLEVER Walter, 497
 Der Sohn, 497
HAU Karl, 253-257, 545-550
 Das Todesurteil. Geschichte meines Prozesses, 254, 548
 Lebenslänglich. Erlebtes und Erlittenes, 254, 546, 549
HAUPTMANN Carl, 146, 150
 Einhart der Lächler, 146
HAUPTMANN Gerhart, 86, 88, 89, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 165, 166, 168,
 201, 135, 278, 357, 358, 359, 360, 411
 Das Abenteuer meiner Jugend, 358, 359
 Antwort an Herrn R. Rolland, 166
 Gegen Unwahrheit, 166
 Das Hirtenlied, 150
 Lettre à Karl Becker, 235
 Die Weber, 411
HANTSCH Hugo, 67-68
 Die Geschichte Österreichs 1648-1918, 67, 68
HAYMANN H., Praktische Differenzialdiagnostik in der Psychiatrie, 280
HEIMANN Moritz, 9, 60, 61, 79, 82, 89, 90, 93, 95, 99, 101-105, 109, 123, 128,
 133, 137, 140, 150, 151, 158, 163, 167, 168, 180, 181, 192, 193, 238,
 278, 280, 286, 681-683
 Das Jüngste Gericht im Roman, 192
 Der Krieg, 167
 Kritische Schriften, 681
 Prosaische Schriften, 681
HEINE Heinrich, 638
HEINE Thomas Theodor, 52, 53, 55
HELLER Hugo, 141

- HENRY Raymond, 338
HERDER Johann Gottfried, 358
HEREDIA José Maria de, 100
 Les Trophées, 100
HERWEGH Georg, 53
HERWIG Franz, 215
 Über das Gänsemännchen (in Hochland), 215
HERZL Theodor, 67, 613-614, 628-629, 633
 Der Judenstaat, 67, 628
HERZOG Wilhelm, 167, 417, 473
 Die Affäre Dreyfus, 417
HEB Moses, 613
 Rom und Jerusalem, 613
HESSE Hermann, 17, 82, 83, 128, 146, 148, 149, 170, 227, 228, 247, 265, 272, 273, 275, 277, 278, 289, 357, 359, 476, 477, 701, 702
 Für Jakob Wassermann, 228, 701
 Das Glasperlenspiel, 357
 H. Hess-Th. Mann, Briefwechsel, 273, 277, 289
 Siddharta, 357, 476
 Unterm Rad, 146, 359
HEYMEL Alfred, 50
HEYSE Paul, 30, 48, 70, 82, 95
HINDENBURG Paul von, 233
HIRSCH Julius, 247
 Das amerikanische Wirtschaftswunder, 247
HIRSCHFELD Georg, 149, 158
HIRTH Georg, 50
HITLER Adolf, 199, 266, 267, 288, 606, 611, 652
 Mein Kampf, 611, 695
HOFFER Max, 89
 Jakob Wassermanns neuer Roman, 89
HOFFMANN Ernst Theodor Amadeus, 85, 604
HOFMANN, 280
 Gerichtliche Medizin, 280
HOFMANNSTHAL Hugo von, 53, 80, 85, 88, 93, 94-99, 100, 101, 103, 104, 113-123, 126, 133, 148, 153, 159, 161, 164, 195, 197, 200, 227, 233, 236-240, 278, 296, 535, 540, 541, 649, 650, 685, II
 Andreas oder Die Vereinigten, 119, 120
 Ariadne auf Naxos, 120, 159
 Briefe, 113
 Das Bergewerk zu Falun, 74
 Das kleine Welttheater, 74
 Der Rosenkavalier, 120
 Der Tod des Tizian, 74
 Der Tor und der Tod, 74, 88
 Die Frau ohne Schatten, 119
 Elektra, 120
 Gesammelte Werke, 116, 650
 Gestern, 74
 Lustspiele II, 650
 Das Schrifttum als geistiger Raum der Nation, 237, 240
 Der Schwierige, 650
 Unterhaltungen über ein neues Buch, 116, 133
 Wert und Ehre deutscher Sprache, 237
 Hofmannsthal-Börckhardt, Briefwechsel, 115
 Hofmannsthal-Burckhardt, Briefwechsel, 161
 Hofmannsthal-H. Graf Kessler, Briefwechsel, 113, 114, 115

- HOHENLOHE Chlodwig, 80
HOHOF Kurt, 90
HOLBEIN Hans, 172
HÜLDERLIN Friedrich, 359
HOLITSCHER Arthur, 247
 Das amerikanische Gesicht, 247
 Amerika heute und morgen, 247
HOLLAENDER Felix, 149, 158
HOLM Korfiz, 45, 55
HOLZ Arno, 88
 ich, kleingeschrieben, 45
HUCH Friedrich, 82, 146
 Enzio, 82, 146
 Mao, 82
 Peter Michel, 82
HUCH Ricarda, 82, 146, 149, 274, 278
 Die Verteidigung Roms, 146
 Der Kampf um Rom, 146
 Der Große Krieg in Deutschland, 146
HUGENBERG Alfred, 266
HUGO Victor, 58, 220, 244, 308, 312, 330
 Les Misérables, 330

IBSEN Henrik, 47, 50, 71, 88

JACOBSEN Jens Peter, 49, 85
 Dame Marie Grubbe, 85
JAKOBOWSKI Ludwig, 56
 J. Wassermann, Melusine, 56
JALOUX Edmond, 245
JONES Geraint Vaughan, 399, 440
 Some unpublished letters of Jakob Wassermann to Hans Aufricht, 399, 440
JUNG Carl Gustav, 280

KAFKA Franz, 149, 247, 357, 402-417, 427, 498, 526, 603, 702, 703
 Amerika, 247
 Brief an den Vater, 497
 Der Prozeß, 357, 417, 427-428, 603, 702
 Das Schloß, 357, 702
KAISER Georg, 359, 361, 362
KALKSCHMIDT Eugen, 98
 Der Moloch, Roman von J. Wassermann, 98
KARLWEIS Marta, IV
 9, 11, 37, 40-43, 72, 92-93, 97, 98, 101, 103, 104, 105, 106, 107,
 116, 122, 129, 137, 148, 157, 158, 164, 165, 168, 169, 173, 181, 183,
 184-185, 186, 187, 189, 195, 199, 205, 206, 208, 211, 218, 226, 227,
 231, 234-236, 241, 245, 248, 253, 254, 261, 264, 265, 276, 281, 295,
 330, 385, 478, 540, 685, 694
 Eine Frau reist durch Amerika, 181, 248
 Das Gastmahl auf Dubrowitzza, 181
 Die Insel der Diana, 181

- Jakob Wassermann. Bild, Kampf und Werk, III, 9, 11, 28, 37, 39, 40, 43, 92, 93, 97, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 116, 118, 122, 129, 137, 148, 157, 158, 164, 165, 169, 170, 173, 174, 175, 176, 177, 181, 182, 184, 186, 187, 189, 199, 205, 206, 207, 208, 211, 226, 227, 234, 236, 241, 245, 248, 253, 261, 265, 276, 281, 285, 330, 478, 540, 694
Der Zauberlehrling, 181
- KATZENTSTEIN Dr. 263, 282
- KAYSER Georg, Der Fall des Schülers Vegesack, 359, 360, 362
- KAYSER Wolfgang, 289, 533
Das sprachliche Kunstwerk, 533
- KAZNELSON Siegmund, 3, 633, 635, 636
Juden im deutschen Kulturbereich, 3, 633
Um jüdisches Volkstum, 633
- KELLER Gottfried, 85, 88, 90, 278, 358, 497
Der grüne Heinrich, 88, 146, 358
- KELLERMANN Bernhard, 247, 278
Der Tunnel, 247
- KERR Alfred, 88, 89, 121, 150, 167, 201, 272
Neue Schauspielkunst, 150
- KESSLER Graf Harry, 113, 114, 115
Kessler-Hofmannsthal, Briefwechsel, 113, 114, 115
- KEY Ellen, 49, 150
Über Liebe und Ehe, 150
- KEYSERLING Graf Hermann, 252, 278, 402, 403
Amerika set free, 251, 403
Das Ehe-Buch, 252
Die neuentstehende Welt, 251
Reisstagebuch eines Philosophen, 251
Schnöpferische Erkenntnis
Das Spektrum Europas, 251, 402, 403
- KIRCHBACH-CARLOWITZ E. von., 252
Eine Antwort auf J. Wassermanns Laudin und die Seinen, 252
- KLEIST Heinrich von, 571, 604
Michael Kohlhaas, 571
- KOLB Annette, 149
- KOLBENHEYER Erwin Guido, 273
- KOLLWITZ Käthe, 273
- KORRODI Eduard, 259
- KRAUS Karl, 201
- KRELL Max, 254, 257, 258, 543
Das alles gab es einmal, 254, 257, 258, 543
- KREUTZER Rudolf, 599
Das dualistische Gestaltungsprinzip bei Jakob Wassermann, 599
- KROJANKER Martin, 212, 213
Juden in der deutschen Literatur, 212
- KURZ Isolde, 82
- KUßMAUL Adolf, 280
Jugenderinnerungen eines alten Arztes, 280
- LAGARDE Paul de, 609
Juden und Indogermaen, 609
- LÄMMERT Eberhart, 514, 591
Brauformen des Erzählens, 586 et 586, 591

- LANDSBERG Otto, 610
LANG Kritz, 505
LANG Helene, 297
 Handbuch der Frauenbewegung, 297
LANGEN Albert, 43, 50, 55, 61, 79
LAGERLÖF Selma, 52
LEBLANC Maurice, 244
LENINE Wladimir, 288
LEHNERT Herbert, 358, 362
 Geschichte der deutschen Literatur, 358, 362
LEONHARD Auguste, 144
LEONHARD Dorette, 144
LEROUX Gaston, 244
LESAGE Gil Blas de Santillane, 53
LESSING Gotthold Ephraïm, 358
LIEBERMANN Max, 235
LIECHTENSTEIN Aloïs von, 68
LIEK E., Der Arzt und seine Sendung, 280
LIEK Walter, 611
 Der Anteil des Judentums am Zusammenbruch Deutschlands, 611
LOERKE Oskar, 146, 181, 278, 395
 Literarische Aufsätze, 146, 395
LOMBROSO C., Nouvelles Recherches de psychiatrie et d'anthropologie criminelle,
 280
LOUIS I de Bavière, 47
LOUIS II de Bavière, 47, 366
LUDWIG Emil, 167, 260
 Bismark
 Lincoln
 Der Menschensohn
 Napoleon
 Wilhelm II, 260
LUDWIG Otto, 587
LUEGER Karl, 68
LUTHER Martin, 172, 288
LUXEMBURG Rosa, 213, 611

MAETERLINK Maurice, 169
MAHLER Gustav, 68
MAILLOL Aristide, 129
MALLOT Hector, 528
 Sans Famille, 528
MANN Heinrich, 17, 18, 32, 52, 82, 127, 134, 146, 166, 167, 193, 201, 268,
 273, 274, 284, 359, 362, 363, 367, 385, 701, 702
 Für Jakob Wassermann, 701
 Die große Sache, 284
 Professor Unrat, 146, 359, 362
 Der Untertan, 32, 363
 Das Wunderbare, 52
 Zola, 167
 H. Mann-Th. Mann, Briefwechsel, 127, 134, 166
MANN Katia, 200
MANN Thomas, 17, 28, 33, 36, 47, 48, 53-55, 62, 64, 77, 78, 82, 83, 94, 95,
 109, 125-128, 133, 134, 140, 141, 143, 146-150, 165-168, 171, 172,
 181, 185, 193, 197, 200, 205-218, 227, 232, 233, 235, 261, 262, 265,
 272, 273, 274, 278, 289, 290, 295, 357, 358, 359, 360, 383, 395, 396,
 455, 478, 505, 515, 694, 703, II.

- Betrachtungen eines Unpolitischen, 168, 205
Briefe, 193, 289, 290
Briefwechsel mit seinem Verleger, 274
Buddenbrooks, 54, 358, 359
Deutsche Ansprache. Ein Appel an die Vernunft, 455
Ein Glück, 150
Die Forderung des Tages, 54, 211
Friedrich und die große Koalition, 168, 171-172, 205
Gedanken im Kriege, 166-167-168
Geleitwort, in : "Marta Karlweis, Jakob Wassermann, 694
Gesammelte Werke, 127, 140
Königliche Hoheit, 126
Rettet die Demokratie !, 233
Th. Mann-H. Hesse, Briefwechsel, 273, 277, 289
Th. Mann-H. Mann, Briefwechsel, 127, 134, 166
Tischrede auf Wassermann, 261-262, 703, 706
Der Tod in Venedig, 127
Tonio Kröger, 55, 146, 395, 703
Über C. Hauser, 140
Von deutscher Republik, 206, 233
Der Wille zum Glück, 54
Der Zauberberg, 233, 505, 703
- MARCUSE Ludwig, 384
Jakob Wassermanns letztes Wort, 384
- MARGUERITTE Victor, 473, 482
La patrie humaine, 473
- MARR Wilhelm, 609
Der Sieg des Judentums über das Germanentum, 609
- MARTENS Kurt, 258, 284, 293, 445
Etzel Adergast. Roman von J. Wassermann, 284, 294
Der Fall Maurizius. Roman von J. Wassermann, 258
- MARTINI Fritz, 338, 385, 451, 452, 469, 510, 516, 552, 603, 665, IV
Nachwort (zu : J. W. Der Fall Maurizius), 338, 451, 452, 552, 603, 665
Nachwort (zu : J. W. Das Gänsemännchen), 385, 469, 510, 516, 516
- MAUPASSANT Guy de, 52, 86, 244
- MAUROIS André, 260
Ariel ou la vie de Shelley, 260
Byron, 260
Disraeli, 260
- MAUTHNER Fritz, 46
- MAY Karl, 25
- MAYER Hans, V, VI
Literatur der Übergangszeit, VI.
- MAYER M. Exotische Krankheiten, 280
- MAXIMILIEN II, 47-48
- MELL Max, 80
Mémoires de Vidocq, 244
Mémoires de Monsieur Claude, Chef de la police de sûreté sous le second Empire, 244
- MEDELSSOHN Peter de, 61, 79, 82, 86, 97, 100, 102, 105, 111, 126, 127, 128, 129, 145, 151, 195, 202, 214, 220, 221, 232, 233, IV
S. Fischer und sein Verlag, 61, 79, 82, 86, 91, 96, 97, 100, 102, 103, 105, 111, 112, 126, 129, 145, 151, 153, 156, 195, 202, 214, 220, 221, 232, 233
Der Zauberer, 126, 127, 128
- MEYER Conrad Ferdinand, 82, 85, 497
Jürg Jenatsch, 278

- MEYRINK Gustav, 146, 201
Der Golem, 146
- MICHAELIS Karin, 534
Der kleine Kobold, 534, 534
- MICHAELIS Dora, 182
- MILLER Henry, 266, 401, 452, 462, 552, 665
Maurizius for ever, 452, 462, 552, 665
- MISTLER Jean, 521, 524, 525
Gaspard Hauser. Un drame de la personnalité, 521, 524, 525
- MITTESTAEDT Otto, 520, 521, 522
Caspar Hauser und sein badisches Prinzentum, 520
- MÖBIUS Paul, 297
Über den pathologischen schwachsinn der Frau , 297
- MOLITOR Lina, 547
- MOLITOR Olga, 547
- MOLO Walter von, 75
So wunderbar ist das Leben, 75
- MOLTKE Helmuth, 172
- MOMMSEN Theodor, 607
Auch ein Wort über unser Judentum, 607
- MOMBERT Alfred, 158
- MONAKOW Constantin von, 263, 282, 506
Biologische Einführung in die Neurologie und Psychopathologie, 282
- MONTAIGNE Michel de, 239
- MORITZ Karl Philipp, 358
Anton Reiser, 358
- MÜLLER Günther, 589
Erzählzeit und erzählte Zeit, 589
- MÜLLER Moritz, 546, 547
- MURET Maurice, II, 245
- MUSIL Robert, 146, 167, 284, 359, 649, 702
Europäertum, Krieg, Deutschtum, 167
Der Mann ohne Eigenschaften, 284, 702
Die Verwirrungen des Zöglings Törleß, 146, 359, 360
- NADLER Joseph, 215, 216
J. Wassermanns Weg, 215
Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften, 216
- NANSEN Peter, 151
- NERON, 288
- NEUMANN Alfred, 57
J.W. Die Juden von Zirndorf, 57
- NIETZSCHE Friedrich, 85, 498
- OPPENHEIMER Felix, 80
- OTTEN Ellen, 201
- OVERMANN Pr., 264, 271
- PAPEN Franz von, 266
- PAUL Bruno, 53
- PINSKER Leo, 613
Autoemanzipation, 613

- PINTHUS Kurt, 192, 201
Menschheitsdämmerung, 192
- PIRANDELLO Luigi, 603
- PITAVAL François GAYOT de, 102-535
Der Neue Pitaval, 102, 535
- POE Edgar, 604
- POESCHEL Erwin, 212, 284
J. Wassermanns neuer Roman, 254
- POLJAKOFF, 339
Sabbatai Zewi
- PONGS Hermann, 49
- PONSON DU TERRAIL Pierre, Alexis, Rocambole, 308
- PORENA Ida, 527
G. Stix, Trakl und Wassermann, 527
- PRANG Helmut, 26, 681
Franken im Werke Wassermanns, 26
- PREUB Hugo, 610
- PREVOST Marcel, 52, 245, 482
- PRINGSHEIM Alfred, 44
- PRINZHORN Hans, 280
Leib und Seele-Einheit. Ein Kernproblem der neuen Psychologie, 280
- Protocole des sages de Sion, 611
-
- RAABE Wilhem, 82, 604
- RANKE Leopold von, 85, 278
- RASCH Wolfdietrich, IV, 95
- RATH Willy, 89
Neue Frauencharaktere, 89
- RATHENAU Walter, 158, 163, 168, 197, 199, 213, 610, 611, 654, 680
- RECLAM VERLAC, 149
- REHFISCH Hans José, 417
Die Affäre Dreyfus, 417
- REICH-RANICKI Marcel, 294, 501, 667
Dostojewskijs Zarewitsch, 501
Juden in der deutschen Literatur, 667
- REINHART Max, 158-159-163
- REINHOLD Kurt, 509
Der graue Tod, 509
- REUTER Gabriele, 149-298
Ellen von der Weiden, 298
- RICHARDSON Sammel, 118
- RICHELIEU Cardinal de, 288
- RICHTER Ruth, 80, 498, 499, 500, IV
Der Einfluß Dostojewkijs auf die Werke Jakob Wassermanns, 498, 499, 500
- RIEDEL-GUALA, 536
- RILKE Rainer Maria, 47, 49, 53, 77, 85, 109, 129, 134, 359, 534
Rilke-Andreas-Salomé, Briefwechsel, 49
Die Turnstunde, 359
- RODIN Auguste, 129
- ROLLAND Romain, 166, 170, 179
Journal des années de guerre, 179
Jean-Christophe, 146

- ROSEGGER Peter, 70-71
- ROTH Eugen, 52
Ein Rückblick auf die satirische Zeitung, 52
- ROTH Fritz, 536, 537
Ergänzung der Begründung zu den Nichtigkeitsklagen des Dr. med. Max Riedel, 536
Der Giftmordprozeß Riedel-Guala, 536
- ROTH Joseph, 402, 649
Radetzkumarsch, 649
- ROTHSCHILD Mathilde de, 161
- ROWOHLT Ernst, 201
- ROUSSEAU Jean-Jacques, L'Emile, 358
- RYCHNER Max, 259, 551
J.W., Der Fall Maurizius, 551
Wassermanns Neuer Roman, 259
- SACY Samuel de, 309
Introduction à "Splendeur et misères des courtisanes", 309
- SAENGER Samuel, 149
- SAGAVE Pierre Paul, 383, 385, 386
Recherche sur le Roman social en Allemagne, 383, 386
- SALTEN Friedrich, 70, 71, 80, 151
- SCHÄFER Wilhelm, 273
- SCHAK, 48
- SCHARNHORST Gerhard David von, 172
- SCHAUKAL Richard, 53, 90, 126
Jakob Wassermann. Die Geschichte der Jungen Renate Fuchs, 90
- SCHEY baron Philipp, 105, 160
- SCHELLING Friedrich, W.J. von, 526
- SCHICKELE René, 167, 269, 272, 289, 290
- SCHILLER Friedrich, 10, 358
- SCHILLINGS Max von, 273
- SCHLAF Johannes, 88
- SCHLITTGEN Hermann, 53
- SCHLÖGL Friedrich, 70
- SCHMIDL Hugo, 109, 195, 197, 198
- SCHMIDL Paula, 109
- SCHNACK Ingeborg, 49, 129
Rilke.Chronik, 49, 129
- SCHNETZLER Kaspar, 589, 591, 596, IV
Der Fall Maurizius - Jakob Wassermanns Kunst des Erzählens, 589, 591, 596
- SCHNITZLER Arthur, 71, 72, 73, 75, 77-79, 90-94, 126, 146, 148, 149, 151, 153, 189, 190, 200, 214, 264, 278, 298
Kritisches aus dem Nachlaß, 146, 189
Liebelei, 73, 298
Der Reigen, 214, 296
- SCHOENBERNER Franz, 52
Bekenntnisse eines europäischen Intellektuellen, 52
- SCHOEPFER Ludwig
Gaspard Hauser ou la Nonne emmurée, 525
- SCHÖNERER Georg, 68
- SCHOPENHAUER Arthur, 85
- SCHRÖDER Rudolf Alexander, 50, 80, 113, 114
Erster und letzter Besuch in Rodaun, 113

- SCHWARZKOPF Gustav, 72, 80
SEGHERS Anna, 369
 Die Toten bleiben jung, 369
SELL Anne Liese, 412, 464, 624
 Das metaphysik-realistische Weltbild Jakob Wassermanns, 412, 464, 624
SERVAES Franz, 75, 215
 GrüBe aus Wien, 75
 J. Wassermann, 215
SIGERIST Henry E., 280
 Große Ärzte, 280
SINGER Walter, 199, 217, 218
SOERGEL Albert, 90, 148
 Dichtung und Dichter der Zeit, 148
 SOERGEL Albert und HOHOF Kurt, Dichtung und Dichter der Zeit, 90
SPEIDEL Ludwig, 70
SPENGLER Oswald, 404
 Der Untergang des Abendlandes, 404
SPEYER Julie, 9, 76, 79, 89, 92, 93, 94, 96, 98, 102, 107, 111, 112, 116, 119, 122, 126, 130, 132, 137, 157, 159, 160, 164, 178, 181, 183, 185, 190, 196, 197, 231, 382, 472, 645, 663
 Jakob Wassermann, Briefe an seine Braut und Gattin Julie, 78, 88, 89, 92, 96, 98, 102, 107, 108, 109, 112, 113, 116, 119, 126, 130, 132, 137, 138, 157, 158, 159, 160, 161, 178, 181, 183, 185, 190, 196, 472, 642, 663
 Jakob Wassermann und sein Werk, 164
SPIEGL von THURNSEE Edgar, 161
STAIGER Emil, 681
STANZEL Franz, 587, 604, 605
 Typische Formen des Romans, 587, 604
STAPEL Wilhelm, 611
 Antisemitismus, 611
STEHR Hermann, 146, 158, 168, 235, 278
 Drei Nächte, 146
 Heiligenhof, 146
STEINBECK John, 401
STERLING Eleonore, 3, 628, 630
 Die Geschichte der Juden in Deutschland, 628, 630
STERNBERG Leo, 146
STIX Gottfried, 527
 Trakl und Wassermann, 527
STÖCKER Adolf, 24, 608, 609
STÖCKER Alfred, Christlich-soziale Reden und Aufsätze, 609
 Das moderne Judentum in Deutschland, besonders in Berlin, 609
STOEBEL Otto, 58
 J.W., Die Juden von Zirndorf, 58
STORM Theodor, 497
STRAUß Emil, 146, 150, 151, 158, 278, 359
 Freund Hein, 359
 Kreuzungen, 150
STRAUß Richard, 121, 159
STRINDBERG August, 47, 53
STUCKEN Edouard, 105, 149, 158
SUDERMANN Hermann, 95
SUE Eugène, 36, 244, 308, 330, 373
 Le Juif errant, 308, 330
 Mathilde, 330
 Les Mystères de Paris, 308, 330
SUHRKAMP Peter, 289

- TANK, 53
TCHEKHOV Anton, 53
TEUBNER B.G. 147
 Das Jahr 1913. Ein Gesamtbild der Kulturentwicklung, 147
THACKERAY William, 220
THIEL R., 280
THIEL R., Aus dem Leben großer Ärzte, 280
 Männer gegen Tod und Teufel, 280
THIEB Frank, 284, 285
 Wassermanns Etzel Andergast, 284
TOLSTOÏ Leon, 50, 58, 208, 539
 La sonate à Kreutzer, 382
TORTEL Jean, 308
 Le roman populaire, 308, 337
TRAKL, 364, 526, 527
 Kaspar Hauser Lied, 527
TRAUB, oncle de l'auteur, 8, 25, 28, 31, 38, 109, 198
TRAUB Henriette, voir WASSERMANN Henriette
TREBITSCH Siegfried, 75
 Chronik eines Lebens, 75
TREITSCHKE Henrich von, 172, 607
 Ein Wort über unser Judentum, 607
TUCHOLSKY Kurt, 667
- ULMANN Agnès (née SPEYER), 110, 129, 131, 144, 165, 182, 183
ULMANN Emil, 255
ULMQUIST Ernst, 280
 Große Biologen, 280
- VANSITTARD, 114
VAUTEL Clément, 244
VERLAINE Paul, 364
VIEBIG Clara, 82, 146
 Die Wacht au Rhein, 82
 Das Weiberdorf, 82
VOEGELI Walter, 349, 387, 452, 528, 599, 602, IV
 Jakob Wassermann und die Tragheit des Herzens, 349, 387, 528, 599, 602
VOLKE Werner, 80
 Hugo von Hofmannsthal, 80
- WALTER Hans Albert, 274
 Bedrohung und Verfolgung bis 1933. Deutsche Exilliteratur 1933-1950, 274
WASSERMANN Adolf (père de l'auteur), 2, 7, 8, 10, 14, 19, 35, 38, 77
WASSERMANN Albert (fils de l'auteur), 76, 93, 107
WASSERMANN Arnim (frère de l'auteur), 13, 180
WASSERMANN Benjamin (frère de l'auteur), 13
WASSERMANN Charles (fils de l'auteur), 105, 231
WASSERMANN Eva (fille de l'auteur), 181
WASSERMANN Georg (fils de l'auteur), 33, 76, 107
WASSERMANN Henriette (mère de l'auteur), 8, 9, 10, 11, 14, 19, 28
WASSERMANN Judith (fille de l'auteur), 107
WASSERMANN-SPEYER Julie, voir Speyer Julie

- WASSERMANN-KARLWEIS Marta, voir Karlweis Marta
WEDEKIND Frank, 17, 44, 47, 53, 55, 58, 62, 201, 359, 362
 Frühlingserwachen, 359, 362
 Die Fürstin Russalka, 58
WEININGER Otto, 657
WEIB Konrad, 141, 142
 Jakob Wassermann, 141
WEISSINGER Friedrich, 275
 J. Wassermann zu seinem 60. Geburtstag, 275
WEITZMANN Chaim, 248
WEIZSÄCKER Viktor von, 281
WELCKER Ph. H., 525
 Tableaux parlants, 525
WELZIG Werner
 Der deutsche Roman im 20. Jahrhundert, 703
WERFEL Franz, 417, 497
 Der Abituriententag, 417
 Nicht der Mörder, der Ermordete ist schuldig, 417, 497
WEYL Hermann, 280
 Bibliothek der gesamten medizinischen Wissenschaft, 280
 Epileptiker, 280
WIEGLER Paul, 150, 254
WIENER R., 505
WIESENTHAL Grete, 159
WITKOP Philipp, 193
WOLF Theodor, 53
WOLFF Kurt, 201-203
 Briefwechsel eines Verlegers, 201, 203
WOLZOGEN Ernst von, 44-46, 48, 215
 Geschichten von lieben süßen Mädeln, 44
 Die Kinder der Exzellenz, 44
 Kraftmayr, 44
 Lumpengesindel, 44
 Wie ich mich ums Leben brachte, 45, 46, 215
WULFEN Erich, Enzyklopädie der Kriminalistik, 535
WYNEKEN Gustav, 541

YOUNG Owen D., 266, 280, 281

ZELLER Bernhard, 201
ZEWI Sabbataï, 339, 342, 619
ZIEGLER, 280
 Pathologie und Anatomie, 280
ZOLA Emile, 50, 71, 244
 Germinal, 382
ZUCKERHANDL Viktor, 259
 J.W. Der Fall Maurizius, 426-434
ZUCKERMANN Hugo, 169
ZWEIG Arnold, 417
 Der Streit um den Sergeanten Grischa, 417
ZWEIG Stefan, 68, 70, 170, 260, 272, 275, 278, 289, 649, 650, 701, 702
 Fouché, 260
 Für Jakob Wassermann, 701
 Marie-Antoinette, 260
 Die Welt von gestern, 650

INDEX DES OEUVRES DE WASSERMANN

Achim. Fragment eines Gesprächs über die Gerechtigkeit, 412

Adam Urbas, 223, 372, 423

Alexander in Babylon, 85, 87, 97-103, 138, 148, 152, 215, 296, 354, 640

Alfred Rosée, Der sterbende Ahasver, 73

Das Amulett, 187

Auflösung der Form, 240, 248

Autobiographische Skizze, 9, 46, 130

Briefe an seine Braut und Gattin Julie, 78

Das Buch eines schwedischen Autors in Beziehung zum Kiewer Ritualmord-Prozeß
162, 634, 654

Bula Mafari. Das Leben Stanleys, 260

Bürgerliche Ehe. Offener Brief an den Grafen H. Keyserling, 252

Caspar Hauser, 9, 13, 36, 85, 97, 105, 106, 107, 112, 115, 117, 127, 131, 133,
135-142, 144, 147, 152, 201, 218, 245, 296, 354, 355, 364, 373, 387, 388,
390, 391, 415, 422, 423, 424, 437, 438, 452, 512, 520-527, 531, 592, 668
706,

Christian Wahnschaffe, 125, 158, 161, 162, 180, 184, 186, 187, 190, 193, 194,
221, 226, 245, 246, 257, 258, 283, 296, 355, 357, 370, 372, 374, 375, 377,
381, 382, 385, 392, 415, 439, 473-481, 484, 500, 501, 513, 519, 527, 529,
533, 534, 543, 572, 575, 598, 655, 669-675, 700

Christoph Columbus, der Don Quichote des Ozeans, 260

Clarissa Mirabel, 105, 123, 138, 430, 431, 433, 437, 575

Darf der Dichter in seinem Werk Privatpersonen porträtieren? 539

Deutsche Charaktere und Begebenheiten, 132, 135, 171, 172, 173, 654, 658

Deutsche Landstraße, 652

Das deutsche Wesen, 654, 657, 658

Donna Johanna von Castilien, 105

Drei Tage in Berlin, 453

Einige Bemerkungen über den Fall Maurizius, 413

Einige Bemerkungen zum Rassenproblem, 271

Engelhart Ratgeber, 8-13, 18, 20, 22, 23, 29-42, 51, 55, 97-99, 103, 105, 106,
113, 148, 261, 286, 296, 359-362, 373, 483-486, 642, 643, 646, 699

Erinnerung an Arthur Schnitzler, 72, 73, 79, 264

Erwin Reiner. Leben eines jungen Herrn um 1905, 118, 123, 125, 135, 136, 142,
144, 354, 372, 374, 375, 377, 381, 385, 480

Etzel Andergast, 125, 196, 238, 245, 271, 278-285, 290, 293, 296, 355, 356,
367, 370, 372, 373, 378, 385, 387, 447, 450, 456, 457, 459, 461, 464,
466, 475, 480, 481, 483, 491, 496, 498, 500, 502, 504, 505, 509-511,
530, 655, 669, 678, 691, 695, 706

Faber oder Die verlorenen Jahre, 221, 224, 245, 250, 356, 366, 368, 377, 480, 703

Der Fall Maurizius, 196, 227, 234, 241, 245-250, 255-262, 278-285, 290-296,
314, 320, 355, 363, 370, 378-380, 387, 396-411, 414-418, 421-469, 474,
476, 478, 480, 483, 484, 486-496, 500, 503, 507, 509, 510, 512, 529,
532, 537, 538, 543, 545, 546-605, 655, 669, 675, 678, 681-689, 699, 700,
704

Faustina. Gespräch über die Liebe, 131, 133, 387

Finsternis, 50

Fragment über das Nationalgefühl, 171, 629, 642

Fränkische Erzählungen, 669

Das Gänsemännchen, 8, 9, 13, 36, 132, 135, 136, 144, 145, 147, 158, 164, 182,
215, 224, 228, 283, 296, 354-356, 365, 366, 373, 374, 377, 385, 387-395,
469, 478, 480, 481, 497, 510, 512, 514-520, 527, 531, 548, 586, 591,
592, 655, 668, 678, 679, 680, 690, 699, 703

Der goldene Spiegel, 114, 127, 128, 131, 135, 651

Golowin, 221, 222

Gunzenhausen, 12

Der Geist des Pilgers, 202, 240

Gentz und Fanny Elsler, 131, 132

Die Geschichte der jungen Renate Fuchs, 50, 81-91, 95, 97, 98, 141, 144, 148, 150, 295-297, 336, 338-343, 349, 351, 353-355, 357, 372, 375, 473, 480, 503, 504, 513, 518, 530, 532, 598, 622, 669, 670, 673, 674, 699, 706

Geschichte einer Freundschaft, 103

Habt Mut zu euern Träumen, 271, 398

Hilperich, 415

Hockenjos oder Die Lügenkomodie, 46, 78, 88, 131

Hofmannsthal der Freund, 238, 239

Hofmannsthals Texte für Musik, 24, 263-66, 115, 120, 121, 150, 151

Hinterlassene Aufzeichnungen des Pudels Jaromir, 54

Humanität und das Problem des Glaubens, 225, 233, 276, 289, 623

Imaginäre Brücken, 202

Im Spiegel. Autobiographische Skizzen, 110

In memoriam Ferruccio Busoni, I, 228

In memoriam Walther Rathenau, 654, 680

Joseph Kerkhovens dritte Existenz, 26, 196, 271, 277, 278, 282, 285-289, 296, 355, 370, 378, 382, 384, 387, 446, 462, 466-469, 473, 474, 504-513, 536-539, 623

Der Jude als Orientale, 159, 162, 637, 654

Die Juden von Zirndorf, 5, 7, 9, 12, 49, 56-61, 74, 83, 85, 87, 123, 128, 129, 131, 141, 148, 215, 245, 288, 295, 338-355, 357, 359-362, 375, 446, 464, 476, 480, 498, 509, 545, 617-624, 634, 655, 657, 669, 670, 693, 699

Junge Ehe, 50

Die Kunst der Erzählung. Ein Dialog, 132, 133, 513

Lätizia Wahnschaffe, 105

Laudin und die Seinen, 196, 250-253, 294, 296, 357, 414, 415, 417-421, 426-428,
433, 439, 441, 446, 447, 448, 452, 480, 513, 529, 572, 575

Lebensdienst, 84, 87, 117, 118, 132, 133, 171, 214, 220, 225, 228, 236, 237,
240, 245, 248, 252, 259, 387, 396, 399, 400, 403, 404, 405, 412, 413,
423, 473, 475, 498, 522, 533, 546, 554, 600, 604, 629, 630, 631, 637,
640, 642, 644, 646, 647, 654, 655, 663, 664, 680

Der Literat als Psycholog, 150

Der Literat. Mythos und Persönlichkeit, 125, 129, 131, 134, 159, 209, 637, 654

Lord Hamiltons Bekehrung, 131

Das Los der Juden, 150, 162, 631, 634, 654, 656, 657, 662

Lukardis, 221, 222

Der Mann von 40Jahren, 127, 131, 135, 136, 142, 143, 144, 154, 158, 188, 243,
354, 372, 415, 480, 671

Die Masken Erwins Reiners, cf. Erwin Reiner

Meine Landschaft, äußere und innere, 639, 644

Mein Weg als Deutscher und Jude, 1, 3, 9-12, 20-26, 29-33, 35, 39-43, 59, 67,
81, 137, 140, 144, 203-208, 211, 212, 214, 218, 219, 228, 237, 267, 271,
272, 278, 339, 388, 396, 514, 612, 616, 617, 623-651, 654, 659, 661-664,
668, 675, 679, 684, 695, 706

Melusine, 43, 44, 45, 51, 52, 56, 57, 337

Der Mōloch, 28, 78, 97, 98, 99, 102, 129, 138, 148, 251, 296, 354, 355, 372,
375, 414, 415, 576, 655, 669, 671, 674, 675

Moritz Heimann zum 50.Geburtstag, 181

Der neue Topf, 54, 83

Einige Notizen über die Wahlverwandtschaften, 117, 552

Oberlins drei Stufen, 221, 245, 361, 363, 480, 484, 487, 503, 507, 529, 530,
535, 540-545

Offener Brief an den Herausgeber einer Monatsschrift für "Kulturelle Erneuerung",
634, 654

Offener Brief an Willi Handl; 143

Olivia, 187, 188, 189, 296

Pension Hockenjos, 54

Politik und Dichtkunst, 268, 665

Rassenantagonismus, 634, 654

Rasumovsky, 131

Rede an die Jugend über das Leben im Geiste, 270, 396, 397, 398, 452-455, 655

Rede über das Wesen einer Akademie, 236

Rede über die deutsch-französische Verständigung, 245

Rede über die Gestalt, 130, 296

Rede über Humanität, 655

Ein Repräsentant, 453

Sara Malcolm, 102, 103

Die Schaffnerin, 529, 571

Schläfst du Mutter ?, 43, 52

Schnitzlers "Dämmerseelen", 151

Schule des Romanschriftstellers, 604

Die Schwestern, 111, 116, 119, 127, 131, 135, 138, 148, 354, 572

Selbstbetrachtungen, 9, 61, 64, 74, 81, 84, 85, 237, 271, 274, 278, 279, 396,
406, 412, 415, 470, 535, 540, 545, 602, 634, 635, 637, 638, 655, 665,
666, 667, 673, 682, 690, 694, 698

Siesta, 54

Sturreganz, 221, 483

Der süße und der bittere Narr, 37

Tagebuch, 9, 11, 92, 104, 106, 112, 116, 122, 129, 157, 164, 165, 169, 173, 177
182, 189, 196, 199, 231, 267, 276

Tagebuch aus dem Winkel, 277, 278, 279, 396, 398, 452, 453, 455, 639, 643,
644, 645, 652

Treunitz und Aurora, 415

Der Turm von Frommetsfelden, 131

Ulrike Woytich, 196, 221, 222, 223, 245, 246, 355, 365, 368, 369, 381, 529,
530, 532, 595, 651, 706

Der Unbekannte Gast, 221, 224, 225, 247

Die ungleichen Schalen, 131, 132

Unterhaltung mit dem Leser über die Zukunft des Knaben Etzel, 260, 279

Was bedeutet die Gestalt ?, 220

Was ist Besitz ?, 473, 476

Was sollen wir tun ?, 473

Der Wendekreis, 220, 221, 222, 223, 224, 247, 253, 256, 296, 356, 365, 423
483, 700, 703

Wein, Weib und Gesang, 37

Wirkliche und seelische Landschaft Amerikas, 399

Witberg, 240

Zu Walther Rathenaus Tod, 214

Zwei Briefe an einen deutschen Philosophen, 631, 654, 664

Zwei Chauffeure, 644

CORRESPONDANCE INEDITE

Lettres de Wassermann à

ALEXANDER, 288

ANONYMES, 242, 243, 246, 256, 269-270, 280, 285

ASSOCIATIONS ISRAELITES, 234, 269, 270

AUFRICHT RUDA Hans, 195, 196, 197, 203, 219, 229, 230, 232, 242, 244, 249
261, 279, 399, 440

BERMANN FISCHER Gottfried, 277

CHAPIRO Joseph, 271

COTTA (librairie), 60

DEHMEL Richard, 108, 110, 122, 124, 135, 160, 180, 184

EEDEN Frederik von, 170, 178

FISCHER Hedwig, 77

FISCHER Samuel, 96, 140, 153, 183-184, 186, 190, 197, 200, 228, 233, 238, 271,
272, 286

HARCOURT-BRACE (Editeur), 200, 221

HEIMANN Moritz, 103, 181

HOFMANNSTHAL Hugo von, 99, 100, 195, 226, 227

KARLWEIS Marta, 168, 183, 186, 195, 226, 231, 234, 236, 241, 254, 264, 265

MANN Katia, 200

MARGUERITTE Victor, 473

MICHAELIS Dora, 182

OVERMANN Pr., 264, 271

SCHICKELE René, 269

SCHILLINGS von, 274

SCHMIDL Hugo, 195

SINGER Walter, 199, 217, 218

SPEYER Albert, 76-77

ULMANN Agnes, 110, 131, 144, 165, 182, 183

ULMANN Emil, 255

Autres lettres inédites :

DEHMEL Richard à WASSERMANN, 121, 123, 125, 133, 135, 147, 180

HESSE Hermann à WASSERMANN, 128, 129

KARLWEIS Marta à AUFRICHT Hans, 199

MANN Thomas à WASSERMANN, 126, 127, 128, 143

DES ROMANS A GRAND TIRAGE. QUELQUES CHIFFRES

A titre d'exemple nous indiquons quelques chiffres illustrant le succès des livres de Wassermann.

- Die Geschichte der jungen Renate Fuchs, connu jusqu'en 1925 une nouvelle édition tous les deux ans.

- Das Gänsemännchen : les 7000 exemplaires de la première édition furent épuisés en quelques jours. La librairie Fischer dut remettre le roman sous presse. Jusqu'en 1933, 200 000 exemplaires furent vendus.

- Der Fall Maurizius :

. Les 30 000 exemplaires de la première édition de février 1928 représentent un chiffre exceptionnellement élevé. Ils furent épuisés en l'espace de quelques mois.

. En juillet 1928, 75 000 exemplaires avaient été vendus, en mai 1929, 85 000, en octobre 1929, 100 000.

Chiffres cités d'après : Peter de Mendelssohn, S. Fischer und sein Verlag.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

I

PREMIERE PARTIE

LA CARRIERE DE WASSERMANN

CHAPITRE I : 1873-1889. LE MILIEU ET L'EPOQUE. L'ENFANCE

1. Fürth	1
2. La famille	7
3. Un médiocre écolier	14
4. Le sentiment d'une différence	19
5. Rêve et imagination	25

CHAPITRE II : 1889-1893. LES ANNEES DE VAGABONDAGE

1. 1889-1891. Apprentissage sans suite	28
2. 1891-1892. Une année à la caserne	31
3. 1892-1893. Les deux amis de Nuremberg	35
4. Le vagabond de la Forêt-Noire	38

CHAPITRE III : 1894-1898. MUNICH. UN DEBUTANT DES LETTRES

1. 1894. Rencontre avec Ernst von Wolzogen	44
2. La vie littéraire à Munich à la fin du 19e siècle	47
3. 1895. Rencontre avec Albert Langen. Le <u>Simplicissimus</u>	51
4. 1897. Le premier roman : <u>Les Juifs de Zirndorf</u>	56
5. 1898. Rencontre avec S. Fischer	60
6. 1898. Départ pour Vienne	62

CHAPITRE IV : 1898-1914. VIENNE. L'APAISEMENT PASSAGER DES CONFLITS

1. 1898-1901. Un homme installé	
Vienne au tournant du siècle	65
Premières amitiés viennoises	73
Mariage avec Julie Speyer	76
Quelques lieux de séjour privilégiés	78
<u>Renate Fuchs</u> et la consécration berlinoise	82

2. 1902-1905. L'écrivain cherche sa voie	91
Instabilité psychologique et fragilité des liens familiaux	92
Incertitudes de l'écrivain	95
L'aide de Hofmannsthal	99
Le soutien de Moritz Heimann	101
3. Succès confirmés	106
Amitiés littéraires	113
La confiance restaurée	129
L'éditeur S. Fischer	148
Vie publique d'un homme de lettres	156

CHAPITRE V : 1914-1915. LA GRANDE CASSURE DE LA GUERRE

1. L'élan brisé	164
2. L'expérience de la Guerre	165
3. L'engagement pour la cause allemande	169
4. Du désespoir à la mission morale	173
5. La rupture des liens	179
6. Les refuges de "l'exilé"	184

CHAPITRE VI : 1920-1923. DANS LA TOURMENTE DE L'APRES-GUERRE

1. Une situation familiale inextricable	195
2. "L'épouvantable cauchemar allemand"	198
3. Un auteur allemand face à l'inflation	200
4. L'antisémitisme des années 20	202
5. Les récits du <u>Wendekreis</u>	219
6. Perspectives nouvelles	225

CHAPITRE VII : 1924-1929. UN NOUVEL EQUILIBRE

1. Solution des conflits personnels	231
2. L'Allemagne retrouvée	232
3. La consécration internationale	243
4. La genèse de <u>L'Affaire Maurizius</u>	250

CHAPITRE VIII : 1930-1934. L'ECROULEMENT

1. Les bases matérielles et sociales de l'existence s'effondrent	263
2. Un horizon politique lourd de menaces	265
3. Un combat inégal	267
4. La dernière année	272
5. Déclin de la production littéraire	278
<u>Etzel Andergast</u>	279
<u>Joseph Kerkhoven</u>	285
L'oubli	289

<u>CONCLUSION</u>	291
-------------------	-----

DEUXIEME PARTIE

L'OEUVRE

LES GRANDS RYTHMES DE L'OEUVRE 295

CHAPITRE IX : DES SUCCES PRECOCES

1. L'Histoire de la jeune Renate Fuchs - Actualité et roman-feuilleton
 - Une intrigue à la mode 297
 - Les techniques du roman-feuilleton 308
 - Un style efficace 331

2. Les Juifs de Zirndorf ou la puissance visionnaire
 - La matière 338
 - Les personnages 342
 - La forme 345

CHAPITRE X : LE TEMOIN CRITIQUE DE SON TEMPS

1. Localisation dans le temps et dans l'espace
 - L'Allemagne bismarckienne, wilhelminienne et weimarienne 354
 - Une nuance d'exotisme 355

2. Des thèmes au goût du jour 357
 - L'école autoritaire 358

3. Des images de la société contemporaine
 - Le cadre historique 365
 - Un peintre de la vie bourgeoise 370
 - Une fresque inégale 378

4. Limites de la critique sociale 384

CHAPITRE XI : L'ECRIVAIN HUMANITAIRE

1. Une vision désharmonieuse de l'homme et du monde	
La paresse du coeur	387
L'atrophie de l'âme	396
Le monde américain	399
L'Amérique et l'Europe	404
2. Les imperfections de la justice humaine	412
Critique du droit positif	414
Critique de l'appareil judiciaire	422
L'homme devant ses juges	430
Les sanctions. Le monde inhumain des prisons	439
3. Le combat pour la justice	
Etsel Andergast ou l'adolescent justicier	447
De la quête de l'absolu à la limitation salutaire	464
4. Pensée humanitaire et littérature à succès	
La pensée humanitaire	471
La réussite littéraire	473

CHAPITRE XII : LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE

1. Des études psychologiques d'une grande diversité	480
2. Des perspectives modernes	
Schémas freudiens	483
L'influence de Dostoïevski	498
3. Les dangers du psychologisme	
Schématisation et surcharge	501
Une psychologie violente	504
4. Psychiatrie et enquête policière	
La figure du médecin	505
Cure psychanalytique et enquête policière	507
5. Limites du roman psychologique	509

CHAPITRE XIII : UN CONTEUR VIRTUOSE

1. La primauté de l'action. <u>Le Bonhomme aux Oies</u>	
Un tourbillon d'action	515
Les intrigues annexes	517
Un roman bien charpenté	518
2. Le récit romanesque. <u>Gaspard Hauser</u>	
L'auteur et l'histoire	520
La déformation romanesque	522
Le mythe du pauvre Gaspard	525
3. Secrets et recettes	
Escapades romanesques et motifs policiers	527
Des recettes éprouvées	530
4. Réalité et imagination	
Un reportage. Le "cas Imst"	536
Un habile "fabricant d'histoires". <u>Dietrich Oberlin</u>	540

CHAPITRE XIV : DU FAIT DIVERS A L'OEUVRE D'ART. L'AFFAIRE MAURIZIUS

1. L'auteur et ses sources	547
2. Le thème de la responsabilité dans <u>L'Affaire Maurizius</u>	551
Les affinités électives	552
Le déterminisme	554
Le destin	555
Les instruments du destin	557
Responsabilité et culpabilité	569
3. Autres réflexions sur le thème de la responsabilité	571
4. La recherche de la vérité	
L'analyse traditionnelle	574
<u>L'Affaire Maurizius</u> . Roman de la découverte de la vérité	577
Une oeuvre pessimiste	581
5. Une forme romanesque élaborée	586
Les trois actions	587
Un plan rigoureux	589
Le découpage de la matière	591
Récit, dialogue et monologue	593
Espace et temps	597
Fond et forme	599
6. Un grand roman de l'entre-deux-guerres	602

CHAPITRE XV : JUDAISME ET GERMANITE

1. Le cadre historique	
L'Allemagne et la communauté juive	606
La communauté juive et l'Allemagne	613
2. Wassermann et la communauté juive	
Fragilité des liens religieux	617
Fragilité des liens sociaux	625
Wassermann et le sionisme	626
La double appartenance	636
3. La patrie allemande	642
L'histoire allemande	643
La patrie franconienne	644
La langue allemande	646
L'Allemagne et l'Autriche	647
4. Le combat pour l'appartenance à la communauté nationale	653
La tentative de conciliation des communautés	656
Au-dessus de la mêlée	663
Le désespoir final	665
5. Portraits juifs dans l'oeuvre romanesque	
Les personnages féminins	670
Les personnages masculins	676
6. Les racines de l'oeuvre	695
CONCLUSION	699
BIBLIOGRAPHIE	707
INDEX GENERAL	749
INDEX DES OEUVRES DE WASSERMANN	766
INDEX DE LA CORRESPONDANCE INEDITE	772
DES ROMANS A GRANDS TIRAGES. QUELQUES CHIFFRES	774